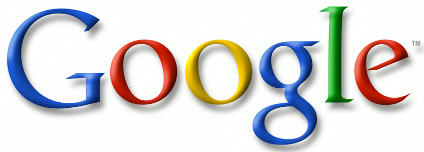
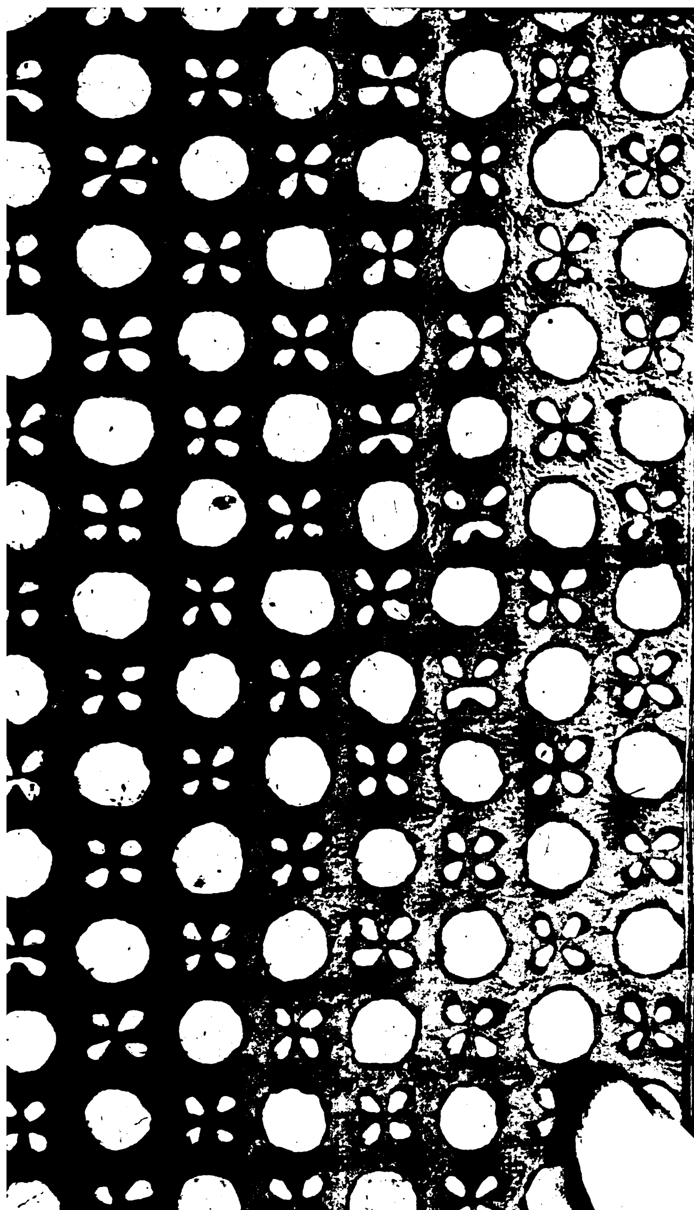
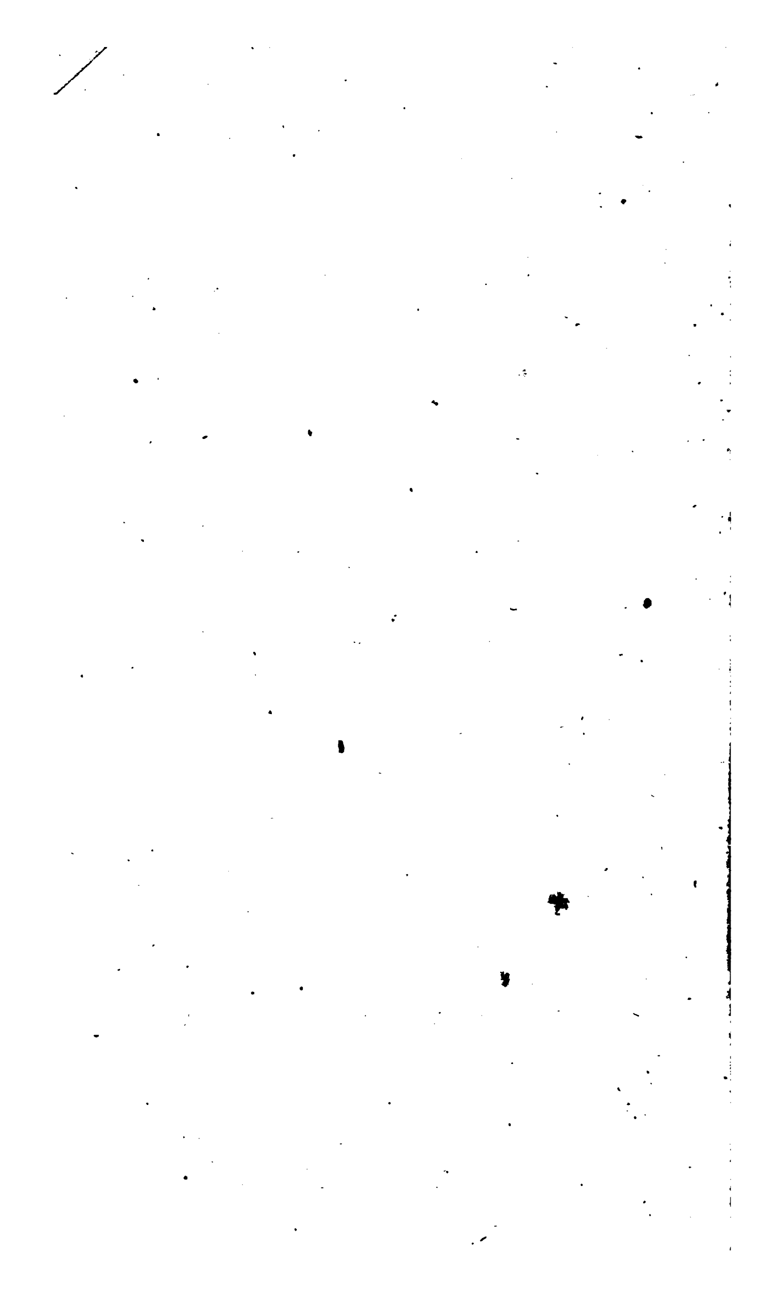




A. S. Friese



HISTOIRE
DE
GUSTAVE-ADOLPHE
ROI DE SUEDE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
DE
GUSTAVE-ADOLPHE
ROI DE SUEDE.

Composée sur tout ce qui a paru de plus curieux, & sur un grand nombre de Manuscrits, & principalement sur ceux de

MR. ARKENHOLTZ,

PAR M. D. M*** PROFESSEUR ETC.

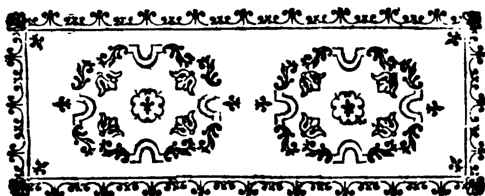
Eléazar Mauvillon

Quo justior alter,
Nec pietate fuit, nec bello major & armis.
VIRG. ÆN. Lib. I. ỳ. 548. 549.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
Chez
Z. CHATELAIN ET FILS.
ARKSTÉE ET MERKUS.
MARC MICHEL REY.
MDCCLXIV.



HISTOIRE DE GUSTAVE-ADOLPHE ROI DE SUEDE.



LIVRE DIXIEME.

ARGUMENT.

Le Roi oblige ceux de Francfort à lui ouvrir leurs portes. Entrée de ce Prince dans cette Ville. Arrivée de l'Armée Hessoise, commandée par le Landgrave Guillaume en personne. Moine d'Anvers aposté pour assassiner le Roi de Suéde. Paroles remarquables de ce Hé-

ros sur ce sujet. Conversation entre lui & le Landgrave de Darmstadt. Arrivée de la Reine de Suéde à Francfort. Gustave soumet diverses places le long du Rhin. Il passe ce fleuve pour aller reconnoître. Il court risque d'être pris ou tué. Il passe le Rhin avec une poignée de gens; bat un gros parti de la Garnison d'Oppenheim, & en tue six cens hommes. Monument élevé en Mémoire de ce glorieux passage. Le Roi se rend maître d'Oppenheim, & assiége Mayence. Rédition de cette place. Il fait construire une Forteresse vis à-vis, & lui donne son nom. Les Lorrains abandonnent Worms, & ravagent tous les lieux par où ils passent. Lettre de Gustave-Adolphe au Duc de Lorraine. Réponse du Duc. Propositions de la France mal reçues du Roi de Suéde. Négociations de l'Evêque de Wurtzbourg en France. Réponses du Cardinal de Richelieu à ce Prélat, & à Kuttner Envoyé du Duc de Baviére. Le Roi Très-Chrétien envoye une Ambassade extraordinaire à Gustave-Adolphe. Arrivée du Marquis de Brezé auprès de ce Monarque. Succès de ses Négociations. Paroles attribuées à Gustave-Adolphe, & examinées par l'Auteur de

cette Histoire. Projet de Neutralité proposé par le Roi de Suéde aux Princes de la Ligue Catholique. Mauvaise Foi de l'Electeur de Bavière. Le Roi de Suéde tâche de susciter de nouveaux ennemis à l'Empereur. Propositions de l'Electeur de Trèves mêlées de quelque air de menace. Réponse de Gustave-Adolphe. Il accorde la Neutralité au Duc de Neubourg. Il bat les Espagnols. Proposition qu'il fait aux Etats-Généraux rejettée. Conditions de Paix proposées par le Roi de Suéde. Projet de Mariage entre le Prince Electoral de Brandebourg, & la jeune Princesse de Suéde. Prise de Creutznach, & de diverses autres places. Entrée de Tilly en Franconie. Il met les terres des Protestans à feu & à sang. Prise de Bamberg par les Suédois. Tilly marche pour les rechasser de cette Ville. Succès de son entreprise. Marche du Roi vers la Franconie. Il prend congé de la Reine son Epouse, & fait la revue de son Armée à Aschaffenbourg. Gustave-Horn a sa revanche de l'échec, qu'il avoit reçu à Bamberg. Affaires des Suédois en Basse-Saxe. Prise de Magdebourg, de Goettingen, de Stade, & de diverses autres places. Le Chancelier Oxen-

ſtierna, chargé du Commandement ſur le Meyn & ſur le Rhyn, bat les Eſpagnols. Extrémité où l'Empereur ſe trouve. Il veut s'aller mettre à la tête de ſon Armée. On l'en détourne. Il ſe détermine à rétablir Wallenſtein, qu'il regarde comme ſa dernière reſſource. Démarche humiliante de ce Monarque envers cet orgueilleux ſujet. Refus du Duc de Fridlande. Le Prince d'Eggenberg eſt obligé d'en venir à des menaces pour l'obliger à accepter le Commandement. Conditions auxquelles le Duc de Fridland conſent de ſatisfaire l'Empereur.

A peine les Députés de la Ville étoient partis, que le Roi les ſuivit immédiatement avec toute ſon armée; &, étant arrivé au Fauxbourg de Saxenhauſen, il demanda qu'on lui ouvrît inceſſamment les portes, qu'il n'avoit plus beſoin de Charpentiers; mais qu'il lui faloit la Ville, & cela ſur le champ, parce qu'il en avoit beſoin pour une entrepriſe, qui demandoit de la célérité. Le Magiſtrat n'eut pas le tems de délibérer, & ne fut pas même fâché du parti que le Roi avoit pris, afin qu'il parût qu'on n'avoit cedé qu'à la force,

& qu'on avoit été contraint de recevoir les Suédois. Les portes ayant été ouvertes, le Roi fit son entrée dans Francfort (1) le 17. de Novembre 1631. Cinquante-six piéces de campagne ouvroient la marche; la grosse artillerie avoit été embarquée sur le Meyn. Ce train étoit suivi de plusieurs Bataillons & Escadrons. Ensuite venoit le Roi précédé de ses trompettes, & vétu d'une cote d'armes sur un fond d'écarlate brodé d'or. Il montoit un très beau genête d'Espagne, & tenoit son chapeau à la main, saluant même d'une inclination de tête les personnes de distinction, qui se mettoient en foule aux fenêtres pour le voir passer. Le peuple accouroit aussi de tous côtés, & admiroit ce mêlange de fierté, & de bonté répandu dans toute la personne du Héros. Le Roi avoit en effet un air de satisfaction, qui augmentoit encore le gracieux de sa phisionomie. Il étoit entouré de ses Hallebardiers précédés de presque tous les Comtes, qui composent à la Diéte de l'Empire le Banc de Weteravie, ceux de Nassau, de Solms, d'Isembourg, de Wittgistein,

(1) Lersner Chron. der Freyen Reichs &c. Stadt Francf. p. 397. Bœhm.

de Stolberg, d'Erpach. Les Eſtafiers & autres domeſtiques marchoient derrière le Roi: enſuite paroiſſoit le Duc Bernard de Saxe-Weymar, ſeul & ſuperbement monté; il étoit ſuivi du Régiment des Gardes, après lequel paroiſſoit le Caroſſe du Roi, très richement orné, & attelé de huit beaux chevaux. Enfin, la marche étoit fermée par deux Régimens Suédois, deux Anglois, deux Ecoſſois, & quatre Régimens Allemands, ſuivis de pluſieurs piéces d'artillerie, dont une étoit ſi péſante qu'elle étoit tirée par vingt-quatre chevaux. Tout cela étoit ſuivi de beaucoup d'équipages, de ſorte que cette entrée reſſembloit en quelque ſorte à celle d'Alexandre dans Babylone. Celle de Guſtave dans Francfort, dura depuis huit heures du matin juſques à quatre heures du ſoir; &, comme on a dit qu'Alexandre ſembloit aller tenir dans Babylone les Etats de toute l'Aſie, on peut dire, que Guſtave parut tenir ceux de toute l'Europe à Francfort. En effet, il s'y trouva des Ambaſſadeurs des principaux Potentats de cette partie du Monde; beaucoup de Comtes & de Princes de l'Empire en perſonne; & des Miniſtres de tous les Etats Proteſtans d'Al-

lemagne. Le lendemain de l'entrée du Roi dans Francfort, l'armée Hessoise, commandée par le Landgrave en personne, arriva dans le voisinage de cette Ville, au nombre de douze mille hommes, & la jonction s'étant faite peu après, le Roi se trouva à la tête de trente-quatre à trente-cinq mille hommes, des meilleures troupes du monde, soutenues & précédées de la terreur de son nom.

Les Francfortois se flattoient que le Roi de Suéde ne mettroit point Garnison dans leur Ville; mais ils se trompèrent, & ce Prince ordonna au Colonel Vicedom, ou Vitzhum, de rester avec six cens hommes dans Saxenhausen, qui est une espece de Fauxbourg séparé de la Ville par le Meyn, sur lequel il y a un beau pont pour la communication de ces deux parties.

Le Magistrat de Francfort avoit fait préparer le dix-sept un superbe diner dans le Palais de Braunsfelfd, où les Empereurs ont accoutumé de loger.

Le Roi n'accepta que le diner; mais pour l'appartement qu'on lui avoit préparé, il le refusa, disant, „ qu'il (1)

(1) Spanh. p. 150.

„ couchoit volontiers en plein champ „ ſans autres barrières, que les che- „ vaux-de-friſe de ſon camp: qu'un „ corps ne valoit rien ſans Chef, & „ qu'il étoit obligé de participer à la „ fortune de ſes Soldats (1). Auſſi ſe rendit-il dès le ſoir même à Hœchſt, où il y avoit une Garniſon de quatre cens hommes qu'il fit ſommer, & qui ſe rendit ſans difficulté, & prit parti dans ſes troupes.

Pendant le ſéjour que le Roi fit à Francfort, il ne s'occupa que de traités, de nouvelles alliances avec les Prin-

(1) Suivant M. H. il y coucha dans la même chambre où l'Empereur a coûtume de manger le jour de ſon Couronnement. Il ajoûte, que le Roi trouva ce Palais ſi beau, que le montrant à un Colonel il lui dit, que c'étoit dommage qu'il ne fût pas ſur quatre roues pour le voiturer juſques ſur les côtes de la Mer Baltique. On dit que le fameux Megrigni, ayant achevé la Citadelle de Tournai, Louis XIV. après avoir loué la force & la beauté de cette Fortereſſe, dit qu'il n'y trouvoit qu'un défaut, c'eſt qu'elle ne fût pas ſur quatre roues pour la faire aller où il voudroit. Quant au Palais de Braunsfeld, il n'a rien qui méritât ſi fort l'admiration de Guſtave Adolphe, & c'eſt un très médiocre édifice. Au reſte, M. Ark. dit poſitivement, que le Roi ne voulut point coucher ce ſoir-là dans la Ville, & s'en alla prendre Hœchſt. Mſſ. d'A. p. 561.

Princes, & les Villes Impériales d'Allemagne; à régler les ſommes que ces Etats lui fourniroient chacun par mois; à ouvrir de nouvelles branches au commerce de ſes ſujets, dont il ne perdoit point de vue le bonheur & l'aiſance. Il donna des ordres ſévères pour l'obſervance de la diſcipline; & l'amour, qu'il montra pour la juſtice en deux occurrences qui n'ont rien que de fort commun, acheva de lui gagner le cœur du peuple de Francfort, qui fut outré de fureur, lorſqu'il apprit que l'on avoit découvert une dangéreuſe conſpiration contre ce bon Prince. Voici (1) comme un Hiſtorien très inſtruit rapporte cet indigne attentat.

„ Comme Guſtave n'étoit pas ſoup-
„ çonneux de ſon naturel, il vouloit
„ bien permettre à tout le monde d'en-
„ trer librement, & ſans diſtinction,
„ dans l'appartement où il ſe trouvoit:
„ mais un accident qui ſurvint obligea
„ les Gardes à obſerver les gens de
„ plus près. Un certain Prêtre natif
„ d'Anvers avoit été ſurpris par les
„ Hallebardiers dans la chambre du
„ Roi le ſoir un peu tard, ayant un

(1) Span. Sold. Suéd. *p.* 210. 211. Ph. Ama. Lib. Arma. Suec. *p.* 213.

„ poignard dans sa poche. Il fut saisi, „ examiné, & mis en lieu de sûreté, „ en attendant qu'on pût s'éclaircir „ plus particulièrement de son dessein. „ On fit aussi entendre au Roi, que six „ Jésuites étoient actuellement occu- „ pés des moyens de le joindre quand „ il seroit seul, & de le poignarder; que „ ces Messieurs s'étoient dévoués pour „ lui ôter la vie, qu'il y avoit des „ paris à Augsbourg que Sa Majesté „ ne vivroit pas six mois, & qu'ainsi „ on le supplioit de prendre plus gar- „ de à lui".

Gustave répondoit à ces discours que l'on réïtéroit souvent: „ que les affai- „ res n'admettoient pas un Roi qui „ fût renfermé dans une boëte: que „ les méchans ne pouvoient pas tout „ ce qu'ils vouloient; que la confiance „ en la providence divine valoit mieux „ que toutes les gardes: que Dieu sa- „ voit jusques où, & jusques à quand „ il vouloit se servir de lui: qu'au fond „ Dieu en susciteroit un autre qui „ vaudroit mieux que lui, & que l'œu- „ vre, que ce grand Dieu vouloit faire, „ ne dépendoit ni d'un seul soufle, ni „ d'une seule personne".

Il répondoit à ceux qui le prioient

de se conserver pour le salut de tant de millions de personnes: *Vous voulez m'apprendre à me défier de Dieu.*

L'infortuné Roi de Bohême, Frédéric V. Electeur Palatin, se rendit aussi à Francfort pour solliciter l'appui du Roi de Suéde. Gustave lui fit le meilleur accueil qu'on puisse imaginer, le traita de Frère & de Roi, voulut qu'il fût toûjours servi avant lui, & lui donna la main chez lui (1). Un jour étant à table avec ce Prince, le vieux Comte de Hohenlohe, George Landgrave de Darmstadt, Auguste Comte Palatin de Schultzbach, & George-Adolphe Comte Palatin de Lauterbach, vieillard encore vif & plein de feu, le Roi de Suéde se plaignit, en parlant au Roi de Bohéme, de la difficulté de subvenir aux fraix immenses de la guerre, & du peu de secours qu'il avoit eu du Roi d'Angleterre, ajoûtant que le meilleur seroit sans doute de faire la paix à des conditions honnêtes: que pour lui, il ne demanderoit pas mieux; qu'il n'avoit entrepris cette guerre, que pour le soulagement des opprimés, aux dépens de son sang & de sa vie, qu'il ex-

(1) MSS. d'Ark. p. 69.

posoit tous les jours : *car croyez-moi*, poursuivit-il, *j'aime mes aises autant qu'un autre, & je ne suis pas si pressé de mourir qu'on pourroit croire. Il ne s'agiroit donc que de trouver des voies de conciliation. Pour moi, je crois que, si je voulois me contenter d'un accommodement particulier, il seroit bientôt fait. L'Empereur me feroit, je pense, d'assez bonnes conditions* pour me *renvoyer vîte en Suède*. Mais je ne *puis me résoudre à abandonner tant de malheureuses & innocentes victimes à sa vengeance.*

„ Non, Sire, interrompit vivement „ le vieux Comte Palatin de Lauter- „ bach, non, nous ne Vous laisserons „ pas retourner sitôt en Suéde, puis- „ que Dieu merci nous Vous avons „ présentement. Quant à moi, si je „ pouvois reculer mon âge de vingt „ ans, je porterois les armes avec joie, „ & irois tenter fortune contre les *Li-* „ *guistes*; car j'aime mieux mourir avec „ honneur que de traîner dans l'escla- „ vage une vie languissante. Quand „ même on parviendroit à une paix „ générale en Allemagne, sur le pied „ du rétablissement des libertés, sui- „ vant les Loix & Constitutions Ger- „ maniques, il y auroit toûjours peu

„ de fond à faire sur les Liguistes, qui
„ à la prémière occasion feroient va-
„ loir leur maxime favorite, qu'on n'*est*
„ *point tenu à garder la foi aux Héréti-*
„ *ques* ".

A cela, repliqua le Roi de Suéde, *je ne vois qu'un remede, c'est de ne pas poser les armes jusqu'à ce qu'on les ait réduit à ne pouvoir se prévaloir de cette detestable maxime; &, si l'on veut m'en croire, on agira à forces réunies. Pour moi, que le Tout-Puissant a guidé jusqu'ici, pour ainsi dire par la main, dont je ne saurois jamais assez le remercier, j'ai opinion que, s'il continue à benir mes justes entreprises, je mettrai les Liguistes hors d'état de nuire. Je crois même qu'en un besoin, je les chasserois de l'Allemagne. J'ai aussi bonne opinion de moi à Stockholm, que l'Empereur peut avoir bonne opinion de lui à Vienne. Je sais qu'il a dit, qu'il se soucioit fort peu du Roi de Suéde; mais je puis l'assûrer, moi, que je me soucie fort peu de lui, & que je ne le crains en aucune façon.*

Le Roi ne put dire ces dernières paroles sans quelque émotion, car il étoit naturellement promt, & d'une sensibilité extrême, sur tout ce qui intéressoit sa dignité & sa gloire.

Je m'estime plus que lui, pourſuivit-il, *en ce que je gouverne mon Royaume ſuivant les Loix, & que mes Suédois m'obéïſſent parce qu'ils m'aiment, & ils m'aiment au point, qu'il n'y en a point qui ne verſât tout ſon ſang pour moi. Voilà dequoi l'Empereur ne peut pas ſe vanter, parce que ſon ambition, ſa cruauté & ſes injuſtices l'ont rendu l'objet de l'exécration de ſes Vaſſaux & de ſes ſujets, ſoit dans l'Empire, ſoit dans ſes Provinces Héréditaires.*

Le Roi avoit de grandes raiſons de ſe défier du Landgrave George de Heſſe Darmſtadt. Il ſavoit, qu'il étoit Penſionnaire de la Cour de Vienne; qu'il n'avoit pas tenu à lui que l'Electeur de Saxe, dont il étoit gendre, n'eût rénoncé à l'union de Leipzig, & livré ſes troupes & ſon pays à l'Empereur, & qu'actuellement il faiſoit ce qu'il pouvoit, pour engager ſon Beau-Père à s'accommoder avec ce Monarque. Il jouoit le même perſonnage à Francfort auprès de Guſtave-Adolphe; mais d'une manière moins ouverte. Le Roi ſe moquoit de lui, & l'appelloit quelquefois le *Pacificateur*; lui reprochant que, pour une trentaine de mille écus qu'il recevoit par an, il jouoit un per-

ſonnage peu digne d'un bon Patriote. Quand il jouoit avec lui, & qu'il lui gagnoit ſon argent, ce qui arrivoit le plus ſouvent, il lui diſoit en riant, qu'il avoit double plaiſir à le gagner, puiſqu'outre le gain il attrapoit encore de l'argent de l'Empereur.

Un jour que le Landgrave l'exhortoit ſérieuſement à profiter de l'embaras de l'Empereur, pour faire une paix avantageuſe, lui repréſentant d'une manière détournée l'inconſtance de la fortune, & qu'il pouvoit ajoûter à la gloire de ſes ſuccès celle d'avoir pacifié l'Allemagne, & même l'Europe entière.

Vous m'offrez-là, lui repliqua Guſtave, *une perſpective* bien flatteuſe. *Mais elle n'a rien de nouveau pour moi : je me la ſuis repréſentée aſſez ſouvent à moi-même ; mais il s'agit de rétablir les Loix dans l'Empire ſur un pied ſtable, la paix de Réligion, & la paix profane. Or c'eſt à quoi l'Empereur ne conſentira point ſans de grandes reſtrictions, qui expoſeroient toûjours à ſa vengeance ceux des Etats qui ſe ſont unis à moi, pour procurer ce rétabliſſement pur & ſimple. Il eſt vrai que je ſuis quelquefois ſi outré de voir quelques Princes & Etats Proteſtans*

paroître indifférens sur ces grands objets. Les uns, partisans de l'Empereur, sacrifier la vraie Religion & la liberté publique pour un vil intérêt; les autres ne voulant rien faire pour le général, & me laissant à moi & à mes Alliés le soin de démêler la fusée comme nous pourrons. Je suis, dis-je, quelquefois si outré de cette conduite, que peu s'en faut que je n'abandonne tout.

Ce reproche fit rougir le Landgrave, qui sentoit bien la part qu'il y avoit; mais le Roi, sans faire semblant de s'en appercevoir, ajoûta; *l'Empereur & la Ligue me paieroient bien volontiers tous les frais de la guerre, s'ils pouvoient à ce prix se défaire de moi. Mais de qui pensez-vous qu'ils les redemandassent, sinon des Princes & Etats Protestans? Ils Vous accableroient comme auparavant de contributions, de Garnisons & de Quartiers, & Vous chasseroient même de Vos pays, sous toute sorte de pretexte. C'est donc à tort qu'on cherche à se soustraire à quelque charge, dans un tems où Dieu merci nous avons poussé les affaires si avant, qu'il est à croire qu'avec l'aide du Tout-Puissant nous parviendrons à une heureuse issue. En effet, nous avons*

actuellement tous ensemble au de-là de deux (1) mille Compagnies de troupes bien armées ; or, en ne comptant chaque Compagnie qu'à trente hommes, quoiqu'on la puisse évaluer à cent, & même à six vingts, nous pouvons opposer à l'ennemi une armée de soixante mille hommes à la fois. Ne vaudroit-il pas mieux réunir présentement nos forces, & poursuivre courageusement & gaiement les succès, dont il a plû à Dieu de nous gratifier jusqu'ici, que de s'endormir sous de vaines esperances d'une paix, dont le tems n'est pas encore venu, & qu'on n'obtiendra que quand l'ennemi tout à fait épuisé, ou rébuté de l'inutilité de ses efforts, ne pourra plus nous faire la guerre.

De retour de son expédition de Hoechst, Gustave disposa le Magistrat, & le Bourgeois de Francfort, à lui prêter serment de fidélité (2) & à se con-

(1) Il y a dans l'original *vingt mille;* mais c'est visiblement une erreur.

(2) Francfort étoit long-tems avant cette guerre, & est encore aujourd'hui, comme chacun sait, une Ville libre, Impériale, & Luthérienne, & l'on ne comprend guère que le Dr. Harte ait pu ignorer ce fait au point d'avancer, qu'elle étoit sous la domination de l'Electeur de Mayence, puisque cela ne peut s'entendre, ni quant au temporel, ni quant au spirituel.

former aux résolutions de l'Assemblée de Leipzig, promettant de ne point donner de secours à ses ennemis.

Les succès de cette affaire parut si important à ce Prince, qu'il ordonna des jeûnes & des priéres publiques dans toute son armée, pour remercier Dieu de ce que la Ville de Francfort s'étoit accommodée sans éfusion de sang. Après cela il se rendit maître de toutes les places, sur la droite du Rhin jusqu'à Heidelberg, & en chassa les Garnisons Lorraines & Espagnoles (1). Il délibéra même s'il ne déclareroit pas la guerre à l'Espagne; mais, tout bien consideré, il jugea cette demarche inutile, & trouva qu'il suffisoit de traiter les troupes de cette puissance en ennemis, toutes les fois qu'il les trouveroit en son chemin en Allemagne. Il comprit qu'une déclaration de guerre, ne feroit que fournir un prétexte aux Ar-

Ce n'est pas non plus à Francfort que se doit faire le Couronnement de l'Empereur suivant la Bulle d'or, mais à Aix-la-Chapelle. Il est vrai que depuis Ferdinand I. l'Empereur a toûjours été Couronné à Francfort : mais ç'a été par des raisons de convenance, qui ont prévalu sur la régle.

(2) Puff. Lib. III. §. 41. Ricci Lib. VI. p. 349. Merc. Fr. 2 Part. p. 101.

mateurs de Dunquerke de saisir les Vaisseaux de ses sujets, & de troubler leur Commerce & leur Navigation.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que la Reine de Suéde arriva à Francfort. Cette Princesse s'étoit rendue de Wolgast à Stettin, où elle fut reçue du Duc & du Peuple, avec les plus vives démonstrations d'une sincère amitié. Le Duc voulut lui donner des bals, mascarades & autres fêtes semblables; mais elle témoigna qu'elle ne croyoit pas qu'il lui convînt de se divertir, tandis que le Roi Son Epoux exposoit tous les jours sa vie à mille dangers : qu'elle verroit avec plaisir qu'on employât cet argent à des aumônes, & à faire prier Dieu pour la conservation d'un Epoux si chéri. De-là elle passa à Berlin, où elle s'arrêta près de deux mois, en attendant que la saison obligeât le Roi à donner quelque repos à ses troupes après tant de travaux & de fatigues, & qu'elle pût le venir joindre là où il lui plairoit de fixer son séjour pendant ce tems-là. La Reine, ayant reçu des Lettres du Roi qui l'invitoit à venir à Francfort (1), partit de Berlin

(1) Vogel. Leipz. Chron. p. 464.

avec une ſuite convenable à ſon rang, & arriva le 16. de Décembre à Leipzig, où elle fut complimentée de l'Univerſité & du Magiſtrat en Corps, qui lui firent préſent d'une Bible plus proprement que magnifiquement reliée, & de quelques vaſes d'argent, plus pour lui marquer leur reſpect & leur reconnoiſſance, que pour faire briller leur luxe. De Leipzig elle vint à Erfurth, de-là à Wurtzbourg, & enfin à Francfort ſur le Meyn, où elle trouva un Epoux qu'elle avoit raiſon de chérir, puiſqu'il étoit le prémier homme de ſon ſiécle, comparable à tout ce que l'Hiſtoire offre de plus grand parmi les Rois.

Ce n'étoit pas la coûtume de Guſtave de laiſſer amollir ſes troupes dans de longs quartiers d'hiver; il ne leur accordoit que des intervalles de repos, & reparoiſſoit bientôt à leur tête.

Après la priſe de Stockſtadt, l'Electeur (1) de Mayence comprit que Guſtave en vouloit à ſa Capitale, & qu'inceſſamment il paſſeroit le Rhin pour s'en emparer. Il n'y avoit que

(1) Anſelme-Caſimir de Wambolt d'Umſtadt, élu Electeur de Mayence le 6. d'Août 1619. décidé à Francfort ſur le Meyn en 1647.

deux mille hommes commandés par Don Philippe de Sylva, Général des Espagnols dans cette contrée. L'Electeur estimant ce nombre insuffisant pour la défense de cette place; &, en ayant témoigné sa pensée au Général Espagnol, on prétend que celui-ci lui répondit, qu'il avoit plus de monde qu'il ne lui en faloit pour chasser trois Rois de Suéde. Cette réponse, assez conforme au génie Castillan, ne rassûra point l'Electeur, qui prit le parti de se retirer à Cologne, & de laisser à Don Sylva le soin de vérifier ses vanteries; car, outre celle que nous venons de rapporter, tous les Historiens lui en attribuent encore une autre qui vaut bien celle-là; c'est qu'il s'étoit vanté plusieurs fois qu'il arrêteroit le Roi de Suéde, & qu'il seroit l'écueil où ce Prince feroit naufrage.

Cependant Gustave se disposoit à passer le Rhin. La difficulté étoit de trouver des batteaux, les Espagnols ayant eu soin de brûler (1), ou couler à fond tous ceux dont on auroit pu se servir. On ne put trouver qu'un esquif de pêcheur dans lequel le Roi s'embar-

(1) Mss. d'Ark. p. 569.

qua lui quatriéme, passa le fleuve, & alla reconnoître les endroits, où ses troupes pourroient aborder le plus commodément. Mais cette hardiesse faillit à lui être funeste: un parti de la Garnison d'Oppenheim, ou de Mayence, ayant paru dans ce moment, il n'eut que le tems de se rembarquer avec sa petite suite; &, après avoir couru grand risque d'être envelopé & pris, il fut exposé au feu qu'on fit sur l'esquif, & qui heureusement ne blessa & ne tua personne.

Pendant ce tems, un nommé Jean Varter apprit qu'il y avoit une grande barque enfoncée assez près du bord du fleuve, & qu'il ne seroit pas impossible de remettre à flot. Cet homme se donna tant de peines & de mouvemens qu'enfin il en vint à bout, & aussitôt le Roi y fit embarquer trois cens de ses gardes, sous la conduite de Nicolas Brahe Sieur de Wisinssbourg. Dans le même tems, un pêcheur de Nierstein lui amena un autre batteau, où le Roi s'embarqua lui-même avec un pareil nombre de Soldat d'élite pour soutenir les prémiers.

A peine ce Monarque mettoit pied à terre, qu'il fut chargé par la Garni-

ſon d'Oppenheim. Le choc fut rude; mais les Suédois le ſoutinrent avec tant de valeur, animés par la préſence du Roi, qui dans ſes occaſions ne ſe ménageoit guère, qu'ils repouſſèrent l'ennemi, & lui tuèrent ſix cens hommes (1).

En mémoire de ce glorieux paſſage du Rhin, on éleva depuis un monument à l'endroit-même, où il s'étoit fait entre Stockſtadt & Gernsheim, à peu près là où de nos jours le Prince Charles de Lorraine, ſecondé par ceux de Mayence & des ténèbres de la nuit, a paſſé ce même fleuve à la tête d'une nombreuſe armée, ayant tout ce qui étoit néceſſaire pour exécuter ce paſſage, peut-être même étoit-il aſſûré que le Général de l'Empereur y mettroit peu d'obſtacle. Quoiqu'il en ſoit le monument, dont nous parlons, a ſubſiſté juſqu'à cette heure, & ſe voit encore à un quart de lieuë de la Ville d'Oppenheim. C'eſt un lion en marbre, poſé ſur une haute colonne, ayant la face couverte d'un caſque, & tenant en ſa patte droite une épée nue.

L'échec, que la Garniſon Eſpagnol d'Oppenheim venoit de recevoir, mit

(1) *Idem. ibid.*

le Commandant de cette place hors d'état de se défendre, & il la rendit dès la prémière sommation. Gustave maître de ce poste fit passer le Rhin à toute son armée, alla investir Mayence du côté des terres, tandis que le Landgrave de Hesse-Cassel avec son armée la bloqua du côté du fleuve.

Don Philippe de Sylva ne soutint pas alors toutes les belles promesses qu'il avoit faites; soit qu'en effet il eût trop peu de monde, soit par la foiblesse de la place, qui n'étoit pas alors à beaucoup près ce qu'elle a été depuis, après une assez médiocre résistance, voyant que les Suédois préparoient tout pour un assaut, il demanda à capituler, & obtint la sortie libre pour lui & sa Garnison, à condition qu'elle ne serviroit plus contre le Roi de Suéde. La Capitulation fut signée le 13. de Décembre 1631. Le Roi s'appropria la nombreuse Bibliothèque de l'Electeur, & en fit présent au Chancelier Oxenstierna, qui la destina au Collége, ou Gymnase de Westerahs; mais malheureusement elle périt avec le Vaisseau qui la portoit dans le trajet de la Mer Baltique.

Maître de Mayence, le Monarque Suédois fit jetter les fondemens d'une

Forteresse

Forteresse à six bastions, vis-à-vis de Mayence au confluent du Meyn & du Rhin, & voulut qu'elle fût appellée Gustafsbourg. Les six bastions portèrent aussi les noms de Gustave-Adolphe, & de Marie-Eléonore. Cette Forteresse ne fut bien achevée qu'en 1633. & ce fut alors que le Chancelier Oxenstierna fit publier au nom de la jeune Reine de Suéde de grands Priviléges, pour tous ceux qui s'y viendroient établir. Dans la suite cette Forteresse a été entiérement démolie, & à peine en voit-on aujourd'hui quelques ruines.

Le Roi, voyant ses troupes très fatiguées, & que le froid extrême qu'il faisoit en faisoit périr un grand nombre quelque endurcies qu'elles fussent, les mit en cantonnement autour de Mayence, & se rendit à Francfort avec aussi peu de bruit, que s'il n'eût fait qu'une promenade. Ce fut alors qu'il fut joint par le Chancelier Oxenstierna dans cette Ville (1), & que ce Ministre lui dit les paroles remarquables, que nous avons rapportées ailleurs, & par lesquelles il lui reprochoit la faute qu'il avoit faite de n'avoir pas tourné

(1) Et non pas à Mayence comme ledit le Vassor & après lui le Dr. Harte.

droit à Vienne, après la glorieuse Victoire de Breitenfeld, faute qui auroit été excusable, si le Roi l'avoit réparée en bornant ses conquêtes au Rhin, au-lieu qu'elle devint réelle par le passage de ce fleuve, & beaucoup d'autres démarches qui en fûrent les suites, & qui donnèrent beaucoup d'ombrage à la France & à l'Angleterre même : car Gustave, pour se vanger du peu de secours qu'il avoit reçu de Sa Majesté Britannique, ne fit pas tout ce qu'il auroit pu faire pour le Roi de Bohême. En effet, quoiqu'il se vît bientôt après maître d'une grande partie du Bas-Palatinat, & qu'il eût pu aisément forcer les Espagnols à lui abandonner le reste, il ne rétablit point ce malheureux Prince, ce qui augmenta de beaucoup la froideur du Roi d'Angleterre.

A l'égard de la France, on disoit publiquement à cette Cour, que le Roi de Suède ne s'étoit avancé sur le Haut-Rhin, & n'avoit passé ce fleuve, que pour prêter la main aux Huguenots prêts à se revolter. L'Evêque de Wurtzbourg, & Kutner Ministre de Bavière, répandoient ce bruit dans toute la France avec tant de succès, que les Confesseurs de Louïs XIII. auroient jetté le

trouble dans l'âme de ce Prince, si le Cardinal de Richelieu ne l'avoit soutenu.

Mais bientôt nous entrerons dans quelque détail touchant les sujets de mécontentement, que le Héros Suédois donna à cette puissance.

A peine Gustave avoit eu passé le Rhin, que la Garnison de Worms composée de Lorrains, jugeant que la place n'étoit pas tenable, l'abandonna sans attendre les Suédois, après avoir pillé tout ce qu'elle put, brûlant & saccageant les Villages sur sa route. Il faut avouer que ces ravages des Impériaux & des Lorrains faisoient un contraste bien favorable au Roi de Suéde, qui faisoit observer une exacte discipline à ses troupes, & gagnoit par-là l'affection des Peuples, même de ceux à qui leurs Prêtres faisoient un devoir de conscience de le haïr. Ces pauvres Gens étoient charmés de loger les Suédois qu'ils savoient bien qui ne leur prenoient rien.

Gustave, résolu de châtier le Duc de Lorraine des secours qu'il avoit donnés à l'Empereur, s'approcha de son Duché; mais avant que d'y entrer il écrivit au Duc en ces termes.

Très illustre Prince, Cousin & cher ami.

„ Si je ne Vous ai pas écrit jusques
„ à présent, c'est que je n'ai pas vou-
„ lu que le monde s'imaginât, que je
„ craignois Vos menaces de secourir
„ l'Empereur, & que je pensois à Vous
„ détourner de la résolution que Vous
„ aviez prise de joindre Vos troupes
„ à son armée. Mais, puisque Vous
„ êtes maintenant de retour dans Vos
„ Etats, je crois devoir Vous témoi-
„ gner que je trouve fort étrange que
„ Vous vous mêliez des querelles d'au-
„ trui, & qu'au lieu de favoriser la ju-
„ stice de mes armes Vous préten-
„ diez m'empêcher de tirer raison des
„ offenses que j'ai reçues de l'Empe-
„ reur.

„ Si le zèle, que Vous avez pour
„ Votre Réligion, & pour la défense
„ des Princes Ecclésiastiques d'Allema-
„ gne, Vous anime contre moi, consi-
„ dérez, je Vous prie, l'injustice de
„ tous les Membres de la *Ligue Catho-*
„ *lique.* Ils ont unanimement conspiré
„ la ruine d'un Roi, qui, non content
„ de rechercher leur amitié, a bien

„ voulu faire certaines choſes à ſon
„ propre préjudice, pour juſtifier la
„ pureté de ſes intentions, & pour
„ convaincre les plus opiniâtres, que
„ la haine contre la Réligion Catholi-
„ que n'eſt point le motif de ſon en-
„ trepriſe. Je ne penſe qu'au rétabliſſe-
„ ment de la paix & de la tranquilité.
„ Si je fais la guerre, c'eſt que les en-
„ nemis du bien public m'y contrai-
„ gnent. Déclarez-moi nettement quel-
„ le eſt votre diſpoſition à mon égard.
„ Voulez-vous accepter l'offre que je
„ Vous fais de mon amitié? J'y cor-
„ reſpondrai de tout mon cœur. Pré-
„ tendez-vous encore être mon ennemi,
„ en ce cas je me vangerai de tout le mal
„ que Vous m'aurez voulu faire. Je
„ ſouhaite la paix, & j'oublierai volon-
„ tiers le paſſé, pourvu que Vous
„ ſoyez bien intentionné, pour la con-
„ ſervation du repos de l'Europe, &
„ qu'avant toutes choſes Vous retiriez
„ les troupes, que Vous pouvez encore
„ avoir avec celles de l'Empereur &
„ des Princes qui m'ont forcé à les at-
„ taquer contre mon inclination, & que
„ Vous ne les aſſiſtiez en aucune ma-
„ nière. Dieu Vous tienne en ſa garde.

GUSTAVE-ADOLPHE.

Pour comprendre l'embaras du Duc de Lorraine, il faut savoir que, dès qu'il commença à faire des levées pour le service de l'Empereur, le Roi de France se formalisa d'un armement, qu'on faisoit sur les Frontières de son Royaume, & voulut en savoir le motif & le but, exhortant le Duc de Lorraine à cesser ces préparatifs guerriers, puisque personne ne songeoit à l'attaquer; mais, le Duc de Lorraine n'ayant pas répondu rondement à la question, on songea à le faire repentir du parti qu'il prenoit, & dans le tems que le Roi de Suéde s'approchoit de ses Frontières, & lui écrivoit la Lettre que nous venons de rapporter, Louis XIII. étoit à Metz à la tête d'une puissante armée, & menaçoit également le Pays du Duc.

Le Roi de Suéde paroissoit extrêmement irrité contre ce Prince. „ On „ voyoit, dit un Ecrivain (1) du „ tems, des devises en quelques Cor- „ nettes Suédoises fraîchement levées „ un homme fendu en deux à coups „ de hâche, & force Soldats qui por- „ toient des flambeaux à la main con-

(1) Mercure François ad h. an. p. 165.

„ tre ce mot *Lotharingia*, désignant
„ comme son pays alloit être traité,
„ en représailles de ce que les Lorrains
„ avoient fait sentir à tant de lieux &
„ de personnes en leur expédition.

Dans l'embaras où le Duc se trouvoit, il n'avoit d'autre parti à prendre que de céder à la nécessité. Il fit une réponse au Roi de Suéde, où sans se dégrader par des excuses basses & rampantes, il trouve également le moyen d'appaiser ce Héros, & de satisfaire en même tems à ce qu'il doit à son rang. Voici comme il s'exprime.

Sérénissime Prince, & très honoré Seigneur & Allié.

„ J'ai reçu avec un extrême plaisir
„ les Lettres d'un Monarque invinci-
„ ble, dont j'ai l'honneur d'être pa-
„ rent & ami. Votre Dignité Royale
„ s'y plaint de ce que j'ai marché con-
„ tr'elle à la tête de mon armée, sans
„ y avoir été provoqué par aucune in-
„ jure précédente. En cela j'ai tâché
„ d'imiter votre valeur sans me déclarer
„ votre ennemi. Je n'ai pu me dispen-
„ ser de me rendre aux instantes prié-
„ res de l'Empereur, & de lui témoi-
„ gner la même fidélité que mes Pré-

„ décesseurs ont euë pour les siens.
„ Informé que j'étois des résolutions
„ prises à Leipzig contre mes sujets &
„ contre moi, j'ai cru qu'il seroit in-
„ digne d'un Prince courageux d'at-
„ tendre lâchement qu'on vint l'atta-
„ quer chez lui. La guerre me parois-
„ sant inévitable, j'ai mieux aimé la
„ faire que de l'endurer. Après les as-
„ sûrances que Vous me donnez de la
„ droiture de Vos intentions au regard
„ de la Réligion Catholique, j'accepte
„ volontiers les offres de Votre Digni-
„ té Royale, & je ne refuserai rien de
„ ce que Vous jugerez convenable à
„ un Prince Votre Allié, & qui Vous
„ honore parfaitement. Dieu conserve
„ Votre Dignité Royale". *Charles par la Grace de Dieu Duc de Lorraine.*

Gustave fut satisfait de cette réponse, & laissa en repos le Duc de Lorraine; mais celui-ci n'en fut pas quitte à si bon marché par rapport au Roi de France, qui le força à congédier toutes ses troupes, & à rénoncer à ses liaisons avec la Maison d'Autriche, sans compter d'autres conditions qui ne sont pas de notre sujet.

Le Roi étant revenu à Mayence, pour régler les contributions de la Vil-

le

le & du pays, & pour faire commencer les Fortifications qu'il avoit résolu d'y faire, afin d'être maître de la gauche du Rhin, comme il étoit déja de la droite par la Forteresse de Gustafsbourg, à laquelle on travailloit à force, malgré l'intempérie de la saison, donna audience aux Ambassadeurs de diverses Puissances.

Entre autres Ministres étrangers, qui vînrent joindre Gustave-Adolphe à Mayence, se trouvoit celui du Roi de Bohême Electeur Palatin, Gustave le chargea d'inviter son Maître de sa part à venir à Mayence. Il est probable que ce Prince, qui étoit venu de la Haye pour joindre le Roi à Francfort (1), étoit resté dans cette derniére Ville durant l'expédition de ce Monarque en delà du Rhin. Arrivé à Mayence, le Roi de Suéde lui rendit les mêmes honneurs qu'il lui avoit rendus à Francfort; mais cela n'étoit rien de réel: l'Ambassadeur d'Angleterre le Sr. Che-

(1) Nous avons rapporté cette entrevûe sur la foi d'un témoin oculaire, dont la rélation se trouve au long dans le MsS. de M. Ark. Le Dr. Harte se trompe donc, quand il dit que l'Electeur vit le Roi de Suéde pour la prémière fois à Mayence.

valier Vanes le sentoit bien, c'est pourquoi il pressoit le Roi de rétablir cet infortuné, puisqu'enfin il ne tenoit qu'à lui. Le Roi ne répondoit à ses instances, qu'en se plaignant du peu d'assistance qu'il avoit reçu de l'Angleterre, & de la préférence donnée au Roi de Dannemark : de la paix que le Roi Britannique avoit subitement faite avec l'Espagne, au lieu d'employer ses flottes à faire une puissante diversion en faveur des Protestans : qu'après tout, c'étoient les Espagnols qui avoient dépouillé l'Electeur Palatin, & forcé ce Prince & son Epouse à se bannir de l'Allemagne ; que c'étoient les mêmes Espagnols, qui étoient actuellement saisis de la meilleure partie du Bas-Palatinat ; que cependant le Roi d'Angleterre avoit fait la paix avec eux, sans rien spécifier, ni pour sa Sœur, ni pour son Beau-frère, ni pour ses Neveux : qu'il ne comprenoit pas pourquoi ce Prince prétendoit, que lui Roi de Suède fît plus pour cette infortunée famille, qu'il n'avoit voulu faire lui-même.

A cela Vanes repliqua, que Sa Majesté Suédoise s'étoit engagée par tous ses manifestes de rétablir tous les Princes persécutés par l'Empereur, & par

la Ligue Catholique ; que, l'Electeur Palatin étant le plus malheureux de tous, il étoit naturel que le Roi d'Angleterre le sommât de tenir ses engagemens, tant publics que particuliers. Cette réponse fâcha Gustave à un point, qu'il ne pût s'empêcher d'accuser le Ministère Britannique d'être vendu à l'Espagne, & de traiter Vanes lui-même d'Espagnol déguisé. *Cependant*, ajoûta-t-il, *si le Roi d'Angleterre veut entrer avec moi dans une Ligue offensive & défensive contre l'Espagne, & fournir douze mille hommes pour cette guerre, entretenus à ses frais & dépens, & dont je puisse diriger absolument les opérations, je suis prêt d'entrer en traité avec lui, & je m'engage à obliger les Espagnols, & le Duc de Bavière, à relâcher ce qu'ils ont enlevé à la Maison Palatine.*

Vanes s'excusa de conclure un tel traité, sur ce qu'il n'en avoit, ni ordre, ni pouvoir. *Cela étant*, reprit le Roi de Suéde, *il est inutile de me presser davantage sur le rétablissement du Roi de Bohême. Vous venez trop tard. J'ai accordé la neutralité au Duc de Bavière par mon traité avec la France.*

Après cela les Ecrivains Anglois diront ce qu'ils voudront ; les Gens sages

jugeront que le Roi de Suéde avoit raiſon, puiſqu'enfin il eſt d'uſage que les Rois ne font rien pour rien. Au reſte j'ai rapporté le ſuccès de cette négociation pour n'y plus revenir, & j'en ai aſſez dit pour réfuter ceux des Hiſtoriens Anglois qui ont avancé, qu'en cette occaſion le Roi d'Angleterre fut la dupe du Roi de Suéde. Cela ſeroit bon, ſi ce dernier avoit reçu de grands ſubſides d'argent, & de grands ſecours de troupes du Roi d'Angleterre; mais on a vu que tout cela ſe reduiſit à très peu de choſe, & quant aux exploits des troupes du Marquis d'Hamilton, ils ſe réduiſirent auſſi à ſurprendre cinq cens Impériaux près de Guben dans la Baſſe-Luſace, dont cent reſtèrent ſur la place, & environ autant fûrent faits priſonniers.

Le Miniſtre Anglois partit fort malſatisfait du ſuccès de ſa négociation. Quant au Roi de Bohême, Guſtave continua à le traiter avec tant d'honnêtetés, qu'il ſe flatta quelque tems d'obtenir davantage que le Roi d'Angleterre & ſes Miniſtres; & il écrivoit au même Chevalier Vanes (1); „ que

(1) Rushworth Hiſt. Collect. p. 175.

„ pour lui il n'avoit aucun ſujet de ſe „ plaindre du Roi de Suéde; que ce „ Prince étoit encore très bien diſpoſé „ à ſon égard, & continuoit à lui té„ moigner beaucoup d'affection. *Mais*, ajoûtoit-il, *je ne le preſſe en rien préſentement, eſperant que tout ira bien dans la ſuite.*

Malheureuſement le pauvre Roi de Bohême n'avoit point d'argent, ni de crédit; & ſon Pays ruïné ne pouvoit fournir aucune eſpece de dédommagement. Si le Roi d'Angleterre avoit voulu ſacrifier une fois pour toutes cinq cens mille livres ſterlings, les Eſpagnols & le Bavarois euſſent bientôt été obligés de déguerpir des Etats de la Maiſon Palatine. Mais le Roi de Suéde, content d'avoir montré qu'il étoit le maître de rétablir cette maiſon, jugea à propos de ne pas ſe hâter, eſtimant qu'il en feroit toûjours tems, & qu'en attendant il feroit ſentir au Roi d'Angleterre tout le mépris qu'il avoit pour lui, & le peu de cas qu'il faiſoit de ſa récommendation; ne le ménageant plus du tout, dès qu'il n'eut plus ſujet de douter, que le Roi d'Angleterre ne fût l'ami le moins utile, & l'ennemi le moins à craindre qu'il y eût au monde.

Gustave avoit plus de sujet de ménager la France, qui lui faisoit payer exactement les subsides stipulés, & qui avoit de grandes forces sur pied, qu'elle étoit à la veille de faire agir contre la Maison d'Autriche, tant en Italie qu'aux Pays-Bas, & en Catalogne, où la guerre paroissoit près de s'allumer.

Cependant les Partisans de la Maison d'Autriche faisoient leur possible pour brouiller ces deux Alliés. Ils continuoient à publier, que ce n'étoit pas pour rien que Gustave, après la Bataille de Leipzig, n'avoit pas porté ses armes dans les Pays héréditaires de l'Empereur; que c'étoit parce qu'il en vouloit moins à la Maison d'Autriche, qu'à la Réligion Catholique; qu'au prémier jour on le verroit entrer en France pour se joindre aux Huguenots, qu'il excitoit sous main à reprendre les armes, leur promettant l'appui des siennes.

Louïs avoit une conscience naturellement délicate, qui avoit de la peine à s'ajuster aux grandes maximes du Gouvernement. Le Cardinal de Richelieu étoit parvenu avec beaucoup de difficulté à lui persuader, qu'il importoit infiniment à la sûreté de sa Couronne, & au repos de ses Peuples, de

relever le parti Proteftant en Allemagne, & d'abaiffer la Maifon d'Autriche: mais d'autres vinrent auffi à bout de lui perfuader, que le Roi de Suéde avoit bien plus d'ambition encore que la Maifon d'Autriche; &, qu'ayant outre cela l'admiration & l'amour des Peuples, il feroit un voifin bien plus à craindre, que l'Empereur & le Roi d'Efpagne enfemble.

L'action, que Guftave fit de fe rendre maître des deux bords du Rhin, & de menacer la Lorraine & l'Alface, fit craindre réellement à la France que ce Monarque ne devînt bientôt fon plus proche voifin, & conféquemment fon plus dangéreux ennemi. Une fuite de démarches hardies, que Guftave fit après celles-là, donnèrent encore plus à penfer, & rendîrent prefque croyables les idées les plus extravagantes que fes ennemis lui prêtoient. On difoit qu'il s'étoit vanté, qu'il laifferoit fon Chancelier Oxenftierna en Allemagne pour faire tête à l'Empereur & à la Ligue, & qu'avec quarante mille hommes d'élite il pafferoit les Alpes comme un autre Alaric, & iroit détrôner le Pape, contre lequel on prétendoit qu'il avoit une haine implacable.

Quoique de tels discours fussent démentis par le caractère du Héros, sa conduite ne laissoit pas de les accréditer.

Pour sonder ses intentions, la Cour de France le fit prier de ne pas porter ses armes en Alsace, & de lui laisser à Elle le soin d'attaquer cette Province (1) qu'elle pouvoit révendiquer, comme ayant fait partie de la France du tems de Dagobert. Gustave répondit, qu'il étoit venu pour protéger, & non pour trahir l'Empire; pour le rétablir dans son état primitif, & non pour le démembrer: & qu'il ne permettroit jamais qu'aucune Ville ou Province en fut détachée. Sentimens généreux sans doute, si la suite n'avoit donné de grands sujets de soupçonner, qu'ils n'étoient qu'un voile pour cacher des projets beaucoup moins desintéressés. En effet, lorsque ce Prince victorieux se fut emparé du Marquisât de Brisgau, Pays appartenant à la Maison d'Autriche, il changea le nom de la Capitale, & voulut qu'aulieu de *Gunsberg* (2) elle fut

(1) Puff. Lib. III. Theatr. Europ. ad an. 1632. p. 584. Merc. Franc. p. 159. 160. an. 1632. Kevenh. ad h. an. p. 337.
(2) Mss. de M. Ark. p. 570.

appellée *Adolphsbourg ;* déclarant qu'il s'approprioit ce Marquiſat par le droit de la guerre, & pour nantiſſement des dépenſes qu'il avoit faites. Il agit à peu près de même à l'égard de Magdebourg. Tout cela donna lieu de penſer qu'il ſongeoit pour le moins autant à lui qu'à l'Empire. Mais ce qui acheva de donner de grands ombrages aux Princes d'Allemagne, ce fut l'hommage & le ſerment de fidélité, qu'il ſe fit prêter par la Ville d'Augsbourg, tant pour lui que pour la Couronne de Suéde. Démarche, qui lui aliéna entiérement l'Electeur de Saxe & celui de Brandebourg, qui, à la vérité, n'oſérent pas de ſon vivant faire éclater leurs ſentimens, tant parce qu'ils le craignoient, que parce qu'ils vouloient vendre bien cher leur changement à l'Empereur, & que cela dépendoit du plus ou du moins d'embaras, où ce Monarque ſe trouveroit; mais la ſuite fit bien voir que ces deux Electeurs craignoient pour le moins autant l'ambition de Guſtave-Adolphe, que celle de Ferdinand II. En effet, qui ſait juſqu'où ce Conquérant eût porté ſes vues, s'il eût ſurvécu à la Bataille de Lutzen, où par les belles diſpoſitions qu'il avoit

faites, sa mort n'empêcha pas ses troupes de défaire une armée, qui étoit la dernière ressource de la Maison d'Autriche, & une fois plus nombreuse que celle des Suédois. Aussi commencèrent-ils dès-lors à le traverser sous main; & à sa mort ils se rangèrent tout-à-fait du parti de l'Empereur.

Quoiqu'il en soit (1), la France ayant fait de nouveau proposer à Gustave de faire entrer en Allemagne l'armée qu'elle avoit assemblée en Lorraine, ce Prince répondit en riant; que difficilement les armées des deux Rois s'accorderoient bien en Allemagne; que Louis feroit mieux d'attaquer les Espagnols en Catalogne ou ailleurs, & que pour ses autres ennemis en Allemagne il en faisoit son affaire, & n'avoit pas besoin de second; qu'il esperoit seul d'en rendre bon compte.

Des réponses si séches & si décisives intriguoient le Cardinal de Richelieu, qui auroit bien voulu que les armes de son maître, eussent part à l'abaissement de l'orgueilleux Ferdinand; mais il faloit bien souffrir que Gustave se chargeât seul de cette tâche. Il étoit d'ail-

(1) *Idem. ibid.*

leurs assez occupé à calmer les scrupule du Consciencieux Louïs, à qui l'Evêque de Wurtzbourg ne laissoit pas de repos. Ce Prélat en quittant son Evêché s'étoit rendu à Paris. Il étoit l'organe de la Ligue Catholique auprès du Roi de France, & lui peignoit vivement le danger que couroit l'Allemagne de voir éteindre en son sein la Réligion Catholique, & élever une Monarchie toute Protestante, qui inonderoit bientôt tous les Etats voisins. Le Cardinal, ennuyé de toutes ces clameurs, prit sur lui d'imposer silence au Prélat Allemand. „ Le Roi, lui dit-il, a les „ meilleures intentions du monde pour „ la Réligion Catholique chez ses Voi- „ sins. Vous pouvez juger que je le „ conserve, autant qu'il m'est possible, „ dans un zèle si louable, & que je „ l'exhorte à marcher sur les traces de „ ses Prédécesseurs, qui ont toûjours „ défendu l'Eglise contre les Hérétiques. Concertons Vous & moi les „ moyens de prévenir la ruine des Ca- „ tholiques en Allemagne, & de les „ rendre même supérieurs aux Prote- „ stans. Je Vous dirai franchement ce „ qui m'est venu dans l'esprit, après „ avoir mûrement refléchi sur l'état

„ présent de l'Empire. Il est certain, & „ j'en suis pleinement persuadé, que le „ Roi de Suéde n'en veut qu'à la Mai- „ son d'Autriche. S'il attaque les Prin- „ ces de la Ligue Catholique, c'est que, „ non contens de donner leurs troupes „ à l'Empereur, ces Messieurs fournis- „ sent encore des vivres & des mu- „ nitions de guerre à son armée. En „ se détachant de la Maison d'Autri- „ che, & en gardant une exacte neu- „ tralité, M. le Duc de Bavière & les „ autres préviendront les maux qu'ils „ appréhendent. En ce cas, on s'entre- „ mettra pour eux auprès du Roi de „ Suéde. Ils recouvreront ce qu'ils ont „ perdu, & leurs Etats ne seront point „ envahis. Que si la Ligue Catholique „ s'opiniâtre à secourir l'Empereur, il „ est inutile de proposer au Roi de „ Suéde d'épargner ses ennemis décla- „ rés. La Réligion Catholique ne peut- „ elle subsister en Allemagne, & y avoir „ même le dessus, indépendamment „ de cette Puissance énorme de l'Em- „ pereur, qui augmente tous les jours? „ Les Catholiques & les Protestans sont „ également intéressés à s'opposer aux „ vastes desseins de la Maison d'Autri- „ che".

Le but de l'Evêque de Wurtzbourg, & de toute la Ligue, étoit, sous prétexte de sauver la Réligion Catholique, de sauver la Maison d'Autriche, & d'envelopper la cause de l'Empereur dans les intérêts de la Réligion. Mais ces Princes avoient affaire à un homme aussi délié qu'eux, & qui ne prenoit pas aisément le change, bien loin de donner dans une piége si grossier. L'Evêque de Wurtzbourg jugea par la réponse du Cardinal qu'il pénétroit parfaitement la ruse, ainsi il changea de batterie; &, ayant assûré ce Premier Ministre, que les Princes Catholiques accepteroient volontiers la neutralité, pourvu qu'on leur accordât des conditions raisonnables, le Cardinal le prit au mot, & offrit de faire expliquer le Roi de Suéde, sur les conditions qu'il voudroit bien accorder à ces Princes, en cas qu'ils prissent le parti qu'offroit l'Evêque de Wurtzbourg.

Le Cardinal parla sur le même ton à Kutner, Ministre de l'Electeur de Baviére à Paris, lequel sollicitoit le Cardinal de s'expliquer sur les secours que le Roi enverroit à son Maître, au cas que ses Pays héréditaires vinssent à être attaqués; secours sur lesquels l'Electeur

comptoit fort, en vertu du traité conclu cette année entre lui & la Couronne de France. A cela le Cardinal répondit ; que le Roi n'avoit fait avec l'Electeur de Bavière qu'une alliance purement défensive ; que cette alliance même ne pouvoit regarder le Roi de Suéde, avec qui la France en avoit fait une antérieure à celle-là ; que ce seroit taxer de contradiction la conduite du Roi Très-Chrétien, que de supposer qu'il eût fait un traité de Ligue contre le Roi de Suéde ; que par conséquent ce Traité ne pouvoit regarder que la Maison d'Autriche ; & que, quand l'Empereur attaqueroit M. le Duc de Bavière, Sa Majesté Très-Chrétienne ne manqueroit pas de remplir les conditions du traité, & de secourir ce Prince selon la teneur de l'accord. Mais qu'en attendant il ne voyoit pas que le Roi Très-Chrétien fût obligé de le tirer de l'embaras, où il s'étoit jetté mal à propos, en donnant ses troupes au Comte de Tilly, pour combattre le Roi de Suéde : que cependant, puisque l'Evêque de Wurtzbourg assûroit que les Princes Catholiques étoient résolus d'embrasser la neutralité, le Roi Très-Chrétien venoit de nommer un Ambassadeur extraordinaire

re, pour ſavoir les ſentimens du Roi de Suéde ſur cette nouvelle propoſition, & convenir avec ce Prince d'un arrangement préliminaire.

Peu de jours après le Marquis de Brezé, Beau-frère du Cardinal, partit pour cette Ambaſſade, ayant reçu à Metz ſes dernières inſtructions. L'Ambaſſade fut brillante, & digne de l'eſtime qu'on avoit pour Guſtave. Quantité de Seigneurs & d'Officiers diſtingués, curieux de voir ce célèbre Héros, groſſirent le cortège de l'Ambaſſadeur.

Le Roi de Suéde avoit peu de tems auparavant envoyé lui-même un Ambaſſadeur extraordinaire à Louïs, qui étoit encore à Metz, pour lui propoſer une entrevue, afin de régler enſemble tous les différends qu'il y avoit eu entr'eux au ſujet de l'Alſace, & de l'entrée d'une armée Françoiſe en Allemagne.

Un Hiſtorien (1), dont l'autorité n'eſt pas d'un grand poids, & dont l'ouvrage a plus l'air d'un libelle que d'une Hiſtoire, dit que Guſtave *prétendoit en uſer avec les Princes d'Allemagne comme il jugeroit à propos.* „ Les vues diffé-

(1) Le Vaſſor. Hiſt. de Louis XIII. ad h. an. *p.* 101. *& ſuiv.*

„ rentes qu'on avoit à la Cour de France, & à celle de Suéde, étoient un „ obſtacle à la bonne intelligence, & „ bien des Gens ne ſavoient, ſi les différens intérêts de Louïs & de Guſtave ne cauſeroient point quelque „ brouillerie, peut-être une rupture „ ouverte. C'eſt pourquoi celui-ci demandoit une entrevue. Mais l'autre, „ naturellement begue & d'un eſprit „ médiocre, n'oſoit s'expoſer devant „ un Roi qui s'exprimoit avec beaucoup de grace en pluſieurs langues, „ & d'une expérience conſommée dans „ les affaires politiques & militaires". Toute cette période n'a rien de réel, & ne contient que les idées de l'Auteur, qui penſe avec auſſi peu de diſcernement que de pudeur. Les deux Rois avoient le même intérêt général, l'abaiſſement de la Maiſon d'Autriche, & ils ne différoient que dans les intérêts particuliers. Par exemple la France ne vouloit point avoir Guſtave pour voiſin, & elle ambitionnoit quelque partie de la dépouille de l'ennemi commun.

Le Roi de Suéde au contraire prétendoit à ſon gré porter ſes armes d'un bout à l'autre de l'Allemagne ſoit près; ou

ou loin de la France, & n'entendoit pas que cette Couronne se melât autrement des affaires de l'Empire, que pour fournir des subsides qui l'aidassent à y donner la Loi. Mais ces intérêts personnels étoient subordonnés à l'intérêt général; & ne pouvoient causer une rupture entre ces deux Puissances, tant que leur ennemi commun leur paroîtroit redoutable, par la raison que les petits intérêts sont étoufés par un grand, & que la crainte d'un ennemi puissant suspend toutes les inimitiés particulières. La vérité de ce principe saute aux yeux.

Je ne crois pas non plus que le bégaiement de Louïs XIII. ait été la cause du refus de l'entrevue. Certainement François II. n'étoit pas bégue, & cependant combien ne falut-il pas de tems & de négociations pour l'aboucher avec Charles-Quint. L'étiquete, dont les grands sont esclaves, fut probablement l'unique difficulté qui empêcha l'entrevue des deux Rois.

Gustave, accoutûmé à aller trouver sans façon le Roi de Dannemarck, pouvoit bien être étonné que le Roi de France n'agît pas avec la même franchise envers un Roi son ami & son al-

lié; mais je ne crois pas que Louïs ait imaginé, qu'il falût être grand orateur & beau parleur, pour conférer avec le Roi de Suéde: ni que celui-ci n'ait proposé une entrevue, que pour avoir lieu de tirer vanité de la supériorité de ses talens & de ses lumières. Il étoit trop au-dessus de ce petit amour propre, & savoit trop que la nature est aussi libre dans ses dons que la fortune dans ses présens.

Il y avoit si loin de ses petits démêlés à une rupture, qu'avant que de retourner à Paris Louïs fit compter une bonne somme d'argent au Roi de Suéde, & sépara entiérement son armée, pour ne lui laisser aucun sujet d'ombrage.

Le Marquis de Brezé (1) fut reçu à Mayence, comme l'Ambassadeur d'un grand Roi, ami & allié, & comme le Beau-frère d'un Ministre tout puissant, que Gustave vouloit ménager. Brezé remit au Roi de Suéde des Lettres du Roi son Maître, où Louïs félicitoit ce Héros de ses succès & de ses victoires, & lui faisoit des excuses sur ce qu'il ne pouvoit répondre au désir qu'il témoi-

(1) Kevenh. Tom. XII. p. 337.

gnoit de conférer avec lui, alleguant des affaires de la dernière importance qui le rappelloient dans sa Capitale, sans compter que Sa Santé ne lui permettoit pas de songer à d'autre voyage dans une saison si rigoureuse. L'Auteur que nous avons cité ci-dessus, fait faire ce compliment par le Marquis de Brezé & dit, que l'Ambassadeur ajoûta: *Si Votre Majesté veut bien s'avancer un peu plus vers la Lorraine, M. le Cardinal de Richelieu la viendra trouver. Sachez, Monsieur l'Ambassadeur*, reprit fièrement Gustave, *que je ne me crois pas inférieur à aucun Monarque du monde. Tous les Rois sont égaux, & mes prédécesseurs n'ont jamais cédé aux Rois de France. Si le Roi Votre Maître pense qu'il suffise de m'envoyer son Ministre, quelqu'un de mes Domestiques ira de ma part écouter les propositions de M. le Cardinal.* Il y a plus d'apparence à ce que dit le savant Chiflet (1): que ce fut le

(1) *Cum ineunte anno MDCXXXII.* Gustavo-Adolpho *Regi Germaniam devastanti mutuus affatus cum Ludovico XIII. Franciæ Rege, Metis tunc agente, per Brezæum Marchionem, Cardinalis Richelii nomine proponeretur; respondit* REX GUSTAVUS *se cum Ludovico Rege ita demùm collocuturus, si is religiose & ad amussim observatam vellet prærogativam, quam ipse Suecus*

Marquis de Brezé lui-même, qui invita le Roi de Suéde de la part du Cardinal à une entrevue avec Louïs XIII. A quoi le Roi de Suéde ayant répondu qu'il y donnoit volontiers les mains, pourvu qu'on lui accordât les honneurs qu'il croyoit être dûs à son rang: ce que le Cardinal refusa, & il ne fut plus question d'entrevue. Quoiqu'il en soit le Lecteur nous permettra d'examiner un peu le recit du Sr. le Vassor.

Il n'est pas nécessaire, je pense, de faire de grands raisonnemens, pour prouver que la proposition & la réponse n'ont aucun fondement. Le lecteur judicieux en sentira aisément toute l'inconséquence; car, sans parler du peu d'apparence qu'il y a, qu'on ait proposé à un Prince comme Gustave *de s'avancer sur les Frontières de la Lorraine*, quel Roi au monde a jamais dit parlant de soi-même, *je ne me crois pas inférieur à aucun Monarque du monde. J'enverrai un de mes valets pour écouter de ma part les propositions de M. le Car-*

in gradu, sede, ingressu, sibi deberi affirmabat. Quo accepto responso, turbatus Richelius, ac pudore suffusus urgere congressum Regum ulteriùs destitit. Chisl. Opera Polit. Historica, Cap. XIV.

dinal. Ce n'est pas-là de la fierté, c'est le langage de l'impolitesse. On lui fait encore répeter ici ce qu'on prétend qu'il avoit dit dans une occasion plus importante. *Tous les Rois sont égaux.* Je suis même persuadé que les Auteurs, qui lui ont attribué cette maxime, ont cru l'entrevoir dans sa Lettre au Roi de France au sujet du traité de Béerwald, dans laquelle pourtant cette idée se trouve si envelopée, qu'il faut avoir de bons yeux pour l'y appercevoir. Enfin, Gustave-Adolphe savoit bien qu'il étoit le prémier Roi de Suéde, qui eût eu quelque chose à démêler en deça de la mer Baltique, ou de la mer du Nord; & par conséquent le prémier qui eût été dans le cas de disputer de préséance ou d'égalité avec les Rois de France. Comment pouvoit-il donc dire, *que ses prédécesseurs n'avoient jamais cédé aux Rois de France?* N'étoit-il donc pas libre à Louïs XIII. d'accepter ou de refuser l'entrevue que Gustave proposoit? Pourquoi donc trouver mauvais qu'il s'en excusât? Et à propos de quoi tout cet emportement? Supposons que dans l'ordre naturel la maxime que tous *les Rois sont égaux* soit véritable, ne m'avouera-t-on pas que chaque Roi est en

droit de prétendre le rang au-dessus de son Confrère, s'il le juge à propos, & que ces sortes de prétentions ne peuvent être, ni blâmées, ni loués, que quand elles sont contraires à une longue possession, ou à des conventions particulières. Convenons donc qu'il est des Ecrivains, qui font souvent parler les Rois comme ils voudroient qu'ils eussent parlé, ou comme ils auroient parlé eux-mêmes s'ils eussent été à leur place. Les Rois sont hommes sans doute, & sujets aux mêmes passions que ceux qui écrivent leur Histoire; mais il y avoit des endroits plus qu'humains dans Gustave, & il est à présumer qu'ayant reçu la meilleure éducation du monde il étoit incapable de tenir des discours si éloignés de la prudence, & de la modestie. On aura beau me dire qu'il étoit d'un temperament vif & bouillant, infiniment sensible aux intérêts de son rang & de sa dignité, je répondrai qu'une infinité d'actions de sa vie prouvent, qu'il savoit se modérer & parler avec la retenue qui convient à un grand Roi: surtout vis-à-vis d'un Allié dont l'amitié lui étoit utile. Je croirois plûtôt que dans le particulier il ait fait des railleries sur Louïs XIII. & sur le Car-

dinal, que d'admettre qu'il ait pu parler ainsi à son Ambassadeur dans une audience publique. Mais ce n'est pas tout, le même Auteur ajoûte un dernier trait, que je ne puis me dispenser de rapporter, pour avertir toutes les personnes qui étudient l'Histoire, combien elles doivent se défier de ces Auteurs, qui ne consultent que leur passion, & ne prennent jamais pour guide les régles du discernement, & du goût.

„ Le Suédois, dit-il, témoigna en-„ core plus de hauteur depuis qu'il eut „ remporté de nouveaux avantages. „ A propos du dégât commis sur des „ Terres de l'Eglise, St. Etienne En-„ voyé de France dit que, si on ne „ vouloit pas épargner les Catholiques, „ Louïs seroit obligé d'employer ses „ armes pour défendre sa Réligion. „ *Fort bien* (1), REPARTIT BRUSQUEMENT GUSTAVE, *quand le Roi Votre „ Maître aura envie de se battre contre „ moi, on lui épargnera la peine de nous „ venir chercher. J'irai à la tête de cent „ mille hommes le trouver à Paris*".

Reconnoît-on à ces paroles le vain-

(1) *Idem. p.* 103.

queur modeſte de Breitenfeld, qui, après cette fameuſe victoire, ne parle preſque point de lui dans les Lettres qu'il écrit aux Rois ſes Alliés, & ne fait mention que de ſes Généraux & de ſes troupes? Eſt-ce le langage d'un Héros; & n'eſt-ce pas plûtôt celui d'un Capitan? A peine peut-on croire que de pareilles rodomontades aient pu ſortir de la bouche d'un Chef de Huſſars ou de Croates, d'un Mentzel, d'un Trenck. Tous les Puffendorffs du monde ne me perſuaderont point qu'un ſi grand Roi, qui ſavoit vivre, ait pû même avoir de telles penſées, bien loin de s'être échappé à des diſcours ſi peu meſurés. Nous verrons ailleurs ce que St. Etienne dit véritablement au Roi de Suéde, & la réponſe que ce Héros lui fit: réponſe bien éloignée de celle que notre Auteur lui prête gratuitement. En attendant je ne puis m'empêcher ici de remarquer, que cette réponſe, ridicule & inſenſée en ſoi, doit le paroître encore davantage, quand on conſidére que Guſtave ne vit St. Etienne pour la premiére fois qu'en Baviére; qu'il y a bien loin de-là à Paris; que ce Monarque étoit bien éloigné d'être à la tête de cent mille hommes; qu'il avoit alors

assez d'affaire sur les bras, pour ne pas songer à la conquête de la France ; qu'il n'étoit pas trop assûré du côté de la Pologne ; que le Dannemarck ne laissoit pas de lui donner quelque inquiétude : & qu'enfin, l'Empereur faisoit des préparatifs si prodigieux, que le Héros Suédois avoit besoin de toutes ses forces, & de toutes les ressources de son génie, pour combattre cette hydre dont les têtes se multiplioient.

Il est aisé de voir que cet Auteur n'avoit pas puisé dans les sources, ou que du moins il les a corrompues ; car il y a des Gens qui s'imaginent que les Héros doivent toûjours avoir le ton menaçant, des manières vaines & avantageuses.

Il est certain au contraire (1) que le Roi de Suéde souhaitoit autant que la France, que toute la Ligue Catholique, ou du moins ceux qui en étoient les principaux arcboutans, prissent le parti de la neutralité, puisque c'étoit, pour ainsi dire, couper un bras à l'Empereur, & dès que le Marquis de Brezé entama cette affaire, il y trouva le Monarque disposé ; le Marquis l'assûra que

(1) Kevenh. ad h. an. 1632. p. 71.

le Roi ſon Maître ne vouloit ſe mêler de cette affaire que comme médiateur; que, lorſque l'Evêque de Wurtzbourg lui avoit demandé du ſecours pour la défenſe de la Réligion Catholique, Sa Majeſté Très-Chrétienne lui avoit répondu, qu'Elle étoit amie & alliée du Roi de Suéde, & ne pouvoit, ni ne vouloit rien faire, que de concert avec lui: que, le même Evêque ayant demandé la neutralité, le Roi ſon Maître s'étoit chargé de la propoſer à Sa Majeſté Suédoiſe, & qu'il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir à quelles conditions Elle ſeroit diſpoſée à l'accorder. On fut quelques jours ſans pouvoir s'accorder ſur ces conditions: le Roi de Suéde vouloit reſter en poſſeſſion de tout ce qu'il avoit pris ſur les Princes de la Ligue. La France exigeoit la reſtitution de Mayence, de Bamberg & de Spire: mais enfin, Elle conſentit que ces deux dernières Villes fuſſent exceptées. Auſſitôt le Roi de Suéde lui fit remettre un projet ſuivant lequel il conſentoit, que l'on conclût un traité de neutralité avec les Princes Catholiques d'Allemagne. Les principales conditions étoient.

1°. „ Le Duc de Bavière & les Prin-
„ ces Catholiques Confédérés d'Allema-

„ gne, s'abstiendront de toute hostili-
„ té & violence, tant contre le Roi de
„ Suéde, ses troupes, & les pays qu'il
„ occupe, que contre ses Alliés & Con-
„ fédérés les Princes & Etats Protes-
„ tans. Ils ne permettront point à leurs
„ Gens de guerre de sortir du Pays de
„ leur domination, sous quelque prétex-
„ te que ce puisse être.

2°. „ Le Duc de Bavière, & les au-
„ tres Princes Confédérés d'Allema-
„ gne de la Réligion Catholique de
„ quelque condition & dignité qu'ils
„ soient, rendront toutes les Forteres-
„ ses, Châteaux, Citadelles, Pays, Vil-
„ les & Villages pris sur les Protestans
„ dans la Basse-Saxe, & les restitue-
„ ront dans le même Etat où ils étoient
„ avant 1618. qui est l'époque du com-
„ mencement de la guerre.

3°. „ Le même Duc de Bavière &
„ les Princes Ligués rappelleront in-
„ cessamment dans leur propre Pays
„ leurs troupes, qui pourroient se trou-
„ ver sur le territoire de quelque Etat
„ Protestant.

4°. „ Toute l'armée desdits Princes
„ Ligués ne pourra passer dix à douze
„ mille hommes, qui seront distribués
„ dans les Villes, Bourgs & Villages

„ de leurs territoires, de manière à ne
„ pouvoir être en Corps.

5°. „ Le Duc de Bavière & ses Con-
„ fédérés ne pourront, après le licen-
„ ciement de leurs troupes, permettre
„ à l'Empereur de loger les siennes dans
„ leurs Pays, soit secretement ou pu-
„ bliquement.

6°. „ De même ils ne permettront
„ point que la Maison d'Autriche ou
„ ses Alliés fassent des recrues, ou au-
„ tres levées de Gens de guerre dans
„ leur Pays, pour servir contre le Roi
„ de Suéde, ou quelqu'un de ses Alliés,
„ sous quelque prétexte & en quelque
„ nombre que ce puisse être.

7°. „ Les passages seront également
„ refusés ou accordés aux deux partis,
„ sans aucune supercherie de la part de
„ celui dont le Pays sera sujet à de
„ tels passages, & sans aucun préjudi-
„ ce de la part de ceux à qui il les ac-
„ cordera.

8°. „ Le Roi de Suéde s'engage de
„ son côté, tant en son nom, qu'au nom
„ de ses Alliés, de ne commettre aucu-
„ ne hostilité de quelque nature qu'el-
„ le puisse être contre les Pays du Duc
„ de Bavière, & des autres Etats de la
„ Ligue Catholique, & de les laisser

„ jouïr d'une neutralité réelle ; excep-
„ té néanmoins l'Evêque de Bamberg,
„ dont le Pays est actuellement occupé
„ par les armes de Sa Majesté.

9°. Le Roi de Suéde remettra au
„ Duc de Bavière toutes les places
„ qu'il a prises dans le Bas-Palatinat,
„ & ledit Duc en restera en possession
„ jusqu'à ce qu'il se soit accommodé
„ avec l'Electeur Palatin, lequel ac-
„ commodement se fera à l'amiable,
„ & par la médiation des Rois de Fran-
„ ce & d'Angleterre. On exceptera de
„ cette restitution la Ville de Spire,
„ que le Roi de Suéde veut garder
„ pour lui.

10°. „ Le Duc de Bavière & ses
„ Confédérés laisseront le Roi de Sué-
„ de & ses Alliés en possession des
„ Pays dont ils se sont emparés, jus-
„ qu'à une décision générale, & n'exi-
„ geront que la restitution de ce qui
„ leur appartient réellement.

11°. „ Tous ceux que le Roi de
„ Suéde a pris sous sa protection, soit
„ Princes, Comtes, Villes Impériales,
„ & généralement tout autre Etat ou
„ personne quelconque, ne pourront
„ être inquiétés par le Duc de Bavière
„ & les autres Princes de la Ligue Ca-

„ tholique, ſous quelque prétexte que
„ ce ſoit.

12°. „ Le Commerce reſtera libre
„ entre les ſujets des deux partis.

13°. „ Les priſonniers ſeront ren-
„ dus de part & d'autre ſans aucune
„ rançon. En particulier l'Adminiſtra-
„ teur de Magdebourg, mené priſon-
„ nier par le Comte de Tilly, ſera in-
„ ceſſamment remis en liberté.

14°. „ Pour plus de ſûreté le Roi
„ de France ſera garant, que le Duc
„ de Bavière, les Princes, & les Etats
„ de la Ligue Catholique obſerveront
„ réligieuſement toutes les conditions
„ de cette neutralité; de manière que, ſi
„ quelqu'un d'eux ſe rend coupable de
„ quelque contravention, il ſoit auſſi-
„ tôt traité comme ennemi, & pour-
„ ſuivi par la voie des armes".

Le préambule de ce projet montre aſſez que les deux Rois étoient bien éloignés de ſe brouiller pour de petits démêlés. Il y eſt dit „ que le Duc de
„ Bavière & les autres Etats de la Li-
„ gue Catholique, ayant déſiré d'em-
„ braſſer le parti de la neutralité, quoi-
„ qu'ils méritaſſent d'éprouver les plus
„ rigoureuſes hoſtilités, pour s'être
„ mêlés d'une guerre qui ne regardoit

„ que l'Empereur, Sa Majeſté Suédoi-
„ ſe avoit conſenti à leur accorder cet-
„ te neutralité par égard pour la mé-
„ diation du Roi Très-Chrétien, qui
„ avoit bien voulu interpoſer ſes bons
„ offices à cet effet, par la bouche de
„ ſes Ambaſſadeurs ordinaire & extra-
„ ordinaire: & que, pour donner au
„ Roi Très-Chrétien des marques de
„ ſon affection fraternelle, le Roi de
„ Suéde avoit accordé les condi-
„ tions, &c."

Charnacé fut envoyé en Bavière avec le projet de neutralité rapporté ci-deſſus, & le Marquis de Brezé promit que dans quinze jours il rapporteroit la confirmation & ratification de tous ces articles. Guſtave offrit en même tems une armiſtice, à condition que la France obtiendroit, que le Comte de Pappenheim vuideroit la Weſtphalie & l'Evêché de Magdebourg, & que le Duc de Bavière & la Ligue Catholique rappelleroient toutes les troupes qu'ils pourroient avoir en Bohême, & ne commettroient plus dès ce jour aucune hoſtilité; comme auſſi que toutes les places, que les Suédois bloquoient ou aſſiégeoient actuellement, ſeroient & reſteroient bloquées ou aſſiégées, ſans

que cela pût être regardé comme contraire à la trève.

On fit alors dans le public bien des raisonnemens sur cette négociation. On disoit unanimement que le Roi de Suéde ne pouvoit rien conclure de plus avantageux pour lui qu'un pareil traité ; qu'il ne risquoit rien à laisser la Ligue Catholique en repos ; qu'au contraire il n'en avoit que plus de liberté de faire agir toutes ses forces contre l'Empereur seul ; & que, restant maître de certaines places pour sa sûreté, il reduisoit ses ennemis à une extrême foiblesse, les resserrant de tous côtés, tandis qu'il se procuroit à lui-même de nouveaux moyens de pousser la guerre : sans compter que ce Prince habile faisoit valoir par-là sa complaisance pour la France, trouvoit moyen d'obliger cette Puissance, & de se concilier de plus en plus son affection, en accordant une chose qui n'étoit utile qu'à lui : que les Etats Ligués au contraire risquoient beaucoup en embrassant la neutralité : qu'ils se rendoient coupables d'ingratitude envers Sa Majesté Impériale à qui ils avoient tant d'obligations : qu'ils abandonnoient la Maison d'Autriche dans ses plus grands besoins,

& ſacrifioient la Réligion Catholique, en la privant d'un appui tel qu'elle n'en auroit jamais de pareil: Que la France dans cette négociation alloit toûjours à ſon but d'affoiblir la Maiſon d'Autriche; ce qu'elle effectuoit, en ſéparant ſes intérêts de ceux de la Ligue, & transférant la Couronne Impériale dans une autre Maiſon: que cependant, pour que tout céla parût ſe faire ſans préjudice de la Réligion Catholique, on avoit imaginé une neutralité; que, ſi les Liguiſtes acceptoient la neutralité, la France parvenoit à ſon but, ſinon Elle ne laiſſeroit pas de continuer ſes liaiſons avec la Suéde, & de favoriſer ſes entrepriſes, afin que, fortifiant cette Puiſſance aux dépens de l'Empereur, elle eût moins à craindre la Maiſon d'Autriche: qu'en vain on reprocheroit à la France, qu'augmenter la Puiſſance de la Suéde, & des Etats Proteſtans d'Allemagne, c'étoit viſiblement expoſer la Réligion Catholique à un danger inévitable; qu'elle avoit la réponſe toute prète: *La Réligion Catholique ne court aucun riſque, puiſque le Roi de Suéde accorde la neutralité aux Princes & Etats de cette Réligion: D'ailleurs ce Prince ne s'eſt-il pas engagé pour*

lui & la Couronne de Suéde, dans les traités que nous avons faits avec lui, qu'il ne seroit rien innové à cet égard, & que la Réligion seroit & resteroit dans l'état réglé par les loix publiques de l'Empire?

Cependant Charnacé écrivoit de Munich au Roi de Suéde, qu'il esperoit de lui apporter bientôt des moyens de pacification, dont Sa Majesté auroit lieu d'être satisfaite. Mais malheureusement les Suédois interceptèrent dans le même tems des Lettres de l'Electeur de Bavière au Comte de Pappenheim, qui étoit alors en Westphalie, où, bien loin de lui parler d'accommodement, il l'exhortoit à continuer à lever du monde, & lui envoyoit une remise de cent mille écus pour accélérer ces levées. Le Roi de Suéde communiqua cette Lettre au Marquis de Brezé, en lui disant, qu'il voyoit quel fond il y avoit à faire sur la sincérité du Duc de Bavière. Ensuite il envoya la Lettre même à Charnacé, lui mandant qu'il étoit la dupe de l'Electeur de Bavière; que ce Prince rusé n'avoit cherché qu'à l'amuser, à gagner du tems, jusqu'à ce qu'il eût fait ses préparatifs; mais, qu'enfin la fourbe étoit découverte; &

qu'il étoit seulement faché d'avoir accordé la suspension d'armes pour quinze jours.

Le Roi étoit alors à Francfort, où il étoit venu joindre son Epouse, accompagné du Roi de Bohême, de quantité de Princes & d'Ambassadeurs; en un mot de tout ce cortège nombreux, qui ne le quittoit plus depuis qu'il fut entré une fois dans Francfort, & dans les fréquens voyages qu'il fit de cette Ville à Mayence, & de Mayence à cette Ville. Le Marquis de Brezé qui continuoit son Ambassade auprès de lui, & le suivoit aussi dans ces petits voyages, lui représenta que, Charnacé n'étant pas encore de retour, il seroit à propos d'accorder une prolongation de la trève, parce qu'il avoit de bons avis qu'enfin le Duc de Bavière étoit près à signer la neutralité: mais le Roi lui répondit, que la trève n'avoit que trop duré, & qu'il n'avoit pas envie d'être pris plus long tems pour dupe; que, si l'Electeur vouloit sincèrement signer, il pourroit le faire sans qu'il fût besoin pour cela de suspension d'armes. Ainsi toute cette négociation, tout ce projet de neutralité s'en alla en fumée, & l'on eut lieu d'être convaincu que l'Evêque

de Wurtzbourg, s'étoit servi du prétexte de la Réligion pour tromper la Cour de France; que le Duc de Baviére fut cette fois plus fin que le Cardinal de Richelieu & son Capucin; & que, par complaisance pour la Cour de France, Gustave voulut bien pour quelques jours être du nombre des dupes.

Après cela le Roi de Suéde, ne songea plus qu'à pousser vigoureusement la guerre contre l'Empereur, tâchant de lui susciter autant d'ennemis qu'il étoit possible: il envoya des Ambassadeurs à George-Ragotzi Prince de Transilvanie, pour l'exciter à prendre les armes contre ce Monarque; lui représentant que c'étoit la plus belle occasion de remettre la Hongrie en liberté, & de s'en faire Roi; que l'Empereur affoibli par ses dernières pertes, ne pourroit faire aucune résistance raisonnable de ce côté-là, étant d'ailleurs attaqué dans le centre de l'Allemagne: Ragotzi n'étoit pas encore assez bien affermi lui-même dans sa Principauté de Transilvanie, où il avoit été élevé par des brigues, qui avoient gagné les suffrages des Etats en sa faveur, & au préjudice d'Etienne Bethlen frère du fameux Gabriel-Bethlen ou *Bethlen-Gabor*, suivant la façon

de parler des Hongrois. Guſtave envoya auſſi un Miniſtre à Veniſe, pour exciter cette République contre l'Empereur, avec qui Elle avoit eu de grands démêlés au ſujet de la ſucceſſion de Mantoue. Guſtave offroit de faire une alliance offenſive avec Elle contre ce Prince, ou du moins il ſollicitoit le Sénat de l'aſſiſter d'une ſomme d'argent. Mais ces Républicains, ſe bornant à défendre la liberté de l'Italie contre la Maiſon d'Autriche, ne voulûrent ſe mêler en aucune façon des affaires d'Allemagne. Il n'y eut pas juſqu'aux Suiſſes, & à la Ville de Genève, à qu'il ne demandât des ſecours d'hommes ou d'argent; aux uns pour aſſûrer leur Rélion; aux autres pour maintenir leur liberté : motifs puiſſans, mais inutiles quand le danger eſt loin.

Pendant ces négociations, il affectoit de traiter à Francfort l'Electeur Palatin de Roi de Bohême, & vouloit que ſes Domeſtiques & ſes Officiers, lui rendiſſent les honneurs dûs aux têtes Couronnées, & ne reconnuſſent d'autre Roi de Bohême; le tout dans la vue de chagriner l'Empereur, & de lui faire craindre qu'il n'eût deſſein de rétablir ce malheureux Prince dans ſon

prétendu Royaume de Bohême, que l'Empereur venoit de céder à son fils aîné Ferdinand, déja Roi de Hongrie. C'est ainsi que Gustave-Adolphe joignoit toutes les ressources de la politique à la force des armes.

Piqué de n'avoir pu engager le Duc de Bavière à se déclarer neutre, aux conditions qu'il lui avoit offertes, il résolut de se vanger des principaux Membres de la Ligue Catholique, & de commencer par les Electeurs de Trèves & de Cologne, comme les plus foibles, & les plus à portée.

Dès les prémiers jours de Janvier de l'année 1632. l'Electeur de Trèves avoit envoyé le Sr. de Stagk, Gentilhomme de sa Cour, au Roi de Suéde avec une Lettre, par laquelle cet Electeur donnoit avis au Roi de Suéde, „ qu'il avoit
„ embrassé le parti de la Neutralité
„ du consentement du Roi Très-Chré-
„ tien, & s'étoit mis lui, son Pays,
„ & ses sujets sous la protection de la
„ France; que le Roi Très-Chrétien
„ s'étoit engagé à faire marcher une
„ armée de quarante mille hommes,
„ pour le défendre contre quiconque
„ voudroit attaquer son Pays, ou ses
„ Villes; qu'ainsi se confiant à la géné-

„ rosité de ce Monarque, il avoit re-
„ mis à sa dispositon tous ses Sujets,
„ Comtes, Barons, Nobles & Rotu-
„ riers, les Villes, Châteaux, Bourgs,
„ Villages, & Terres des Evêchés de
„ Trèves & de Spire, afin qu'il en dis-
„ posât à son gré toutes les fois qu'il
„ seroit question de les défendre con-
„ tre une injuste attaque; voulant qu'en
„ ce cas tous les sujets desdits Evê-
„ chés de quelque condition qu'ils
„ soient reconnoissent le Roi Très-
„ Chrétien pour leur Souverain & Sei-
„ gneur immédiat; afin que ceux qui
„ les attaqueront soient censés atta-
„ quer ce Prince dans la personne de
„ son Peuple. Ce qui pourtant ne re-
„ gardoit pas Sa Majesté Suédoise,
„ puisqu'elle avoit consenti à la Neu-
„ tralité de l'Electeur, par l'interposi-
„ tion du Roi Très-Chrétien ".

Pour comprendre l'étonnement du Roi de Suéde à la lecture de cette Lettre, il faut savoir que ce Prince, traitant toûjours en vainqueur les Princes de la Ligue, avoit fait offrir la Neutralité à l'Electeur de Trèves (1) à

(1) Philippe Christofle de Zettern, ou Sœtteren, élu Electeur de Trèves le 25. Septembre 1623., mort en 1652., âgé de 87. ans,

condition qu'on lui livreroit le pont de Coblentz, qu'on recevroit Garnison Suédoise dans la forteresse de Hermanstein, vulgairement Ehrebreitstein; que la Garnison, qui y étoit de la part de l'Electeur & du Chapitre de Trèves, y resteroit & prêteroit Serment à Sa Majesté Suédoise: qu'enfin, le Pays payeroit une somme pour être distribuée par manière de gratification à l'armée Suédoise.

Gustave n'étoit pas Prince à dissimuler l'indignation qu'il ressentit à la lecture de la Lettre de l'Electeur; mais il la témoigna avec plus de décence & de modération, que l'Historien de Louïs XIII. ne lui en prête. C'est ce que nous prétendons montrer, en rapportant ici les principaux articles de sa réponse.

„ Nous avons été, dit-il (1), sen-
„ siblement touché, que *Votre Dilection*
„ ait non seulement refusé des quar-
„ tiers à nos troupes, mais encore nous
„ ait menacé du ressentiment de la
„ France,

après bien des chagrins & des traverses, qu'il essuya de la part de la Maison d'Autriche, en haine de la démarche qu'il fit de se mettre sous la protection de la France.

(1) Le même *p*. 771.

„ France qui *Vous* a pris, dites-vous,
„ ſous ſa ſauvegarde, ce qui nous éton-
„ ne d'autant plus que nous ne ſau-
„ rions nous perſuader que le Roi de
„ France, qui eſt *notre Ami* & *Allié*,
„ veuille arrêter nos opérations, &
„ mettre obſtacle au progrès de nos
„ armes. *Si pourtant contre toute atten-*
„ *te la choſe étoit ainſi que Vous le di-*
„ *tes, il faudroit s'en conſoler, récom-*
„ *mender l'affaire à Dieu, & prendre*
„ *notre parti de manière à faire voir,*
„ *que nous ne ſommes pas d'humeur à*
„ *nous laiſſer braver ſans nous en reſ-*
„ *ſentir.*

„ Si la France envoye quarante mil-
„ le hommes à Votre ſecours, Votre
„ Dilection n'a qu'à voir où elle trou-
„ vera les fonds néceſſaires pour les
„ contenter, & comme elle fera pour
„ nous empêcher d'entrer dans ſon
„ Pays avec notre armée.

„ Nous ignorons abſolument que
„ Nous ayons fait aucun traité pour Vo-
„ tre Neutralité, ſous l'interpoſition de
„ la France. Tout ce que nous ſavons,
„ c'eſt qu'il n'y a pas longtems que
„ nous avons offert à cette Couronne,
„ en cas que l'Electeur de Trèves vou-
„ lût abandonner le parti de la Ligue,

„ de le traiter en ami, & nous som„ mes encore dans les mêmes senti„ mens, bien entendu pourtant que „ Vous accorderez à nos troupes des „ logemens & des vivres, & ne Vous „ aviserez pas de rejetter nos Sauve„ gardes, comme Vous avez fait der„ nièrement; sans quoi nous ne pour„ rions nous dispenser de Vous traiter „ en ennemi déclaré.

„ Il est bien vrai que le Gentilhom„ me, que Votre Dilection nous a en„ voyé, nous a voulu persuader qu'El„ le avoit toûjours souhaité la paix, & „ avoit le moins contribué aux arme„ mens de la Ligue. Mais, quand Vo„ tre Dilection nous feroit Elle même „ mille sermens là-dessus, nous ne l'en „ croirions point. Nous nous souve„ nons trop bien du tour que nous a „ joué dernièrement l'Evêque de Bam„ berg, & ne nous fierons jamais plus „ à serment, ni parole de Prêtre, ni de „ Moine. C'est pourquoi nous exhor„ tons Votre Dilection à accorder de „ bonne grace ce que nous lui deman„ dons, des quartiers & des vivres à „ nos troupes".

Pour bien comprendre les motifs, qui faisoient insister le Roi de Suéde sur ce

dernier article, il faut ſavoir que les Eſpagnols avoient occupé Coblentz, Trèves & Mayence, pour avoir une communication libre entre les Pays-Bas & le Bas-Palatinat. Le Roi, pour couper cette communication, les avoit déja chaſſés de divers poſtes, & en particulier de Mayence, comme nous avons vu : maintenant, il vouloit encore les chaſſer de l'Electorat de Trèves, afin d'aſſûrer ſes conquêtes le long du Rhin, & de pouvoir marcher dans le Pays de Cologne, dont l'Electeur étoit un des principaux Arcboutans de la Ligue (1). Il étoit tout ſimple, que l'Electeur de Trèves aimât mieux voir les François que les Suédois dans ſes places, outre la conformité de la Réligion, il y avoit encore bien d'autres motifs qui le portoient à cette préférence. Cependant cette affaire fut accommodée, & l'on convint que l'Electeur accorderoit des vivres & des logemens aux Suédois qui paſſeroient par ſes terres, qu'il pour-

(1) Ferdinand de Bavière, fils de Guillaume Duc de Bavière & de Renée de Lorraine, étoit né le 7. Octobre 1577. Il étoit en même tems Evêque de Munſter, de Liége, de Paderborn & de Hildesheim. Il mourut le 13. Septembre 1650.

roit être ſous la protection & ſauvegarde de la France, recevroit Garniſon Françoiſe dans la fortereſſe d'Erenbreitſtein; & que, de concert avec les Suédois, les François chaſſeroient les Espagnols de Trèves, & de tout le reſte du Pays. C'eſt ce qui arriva peu de tems après, comme nous le dirons en ſon lieu.

Sur ces èntrefaites, Wolffgang-Guillaume Duc de Neubourg envoya des Ambaſſadeurs, ou Députés au Roi de Suéde, pour lui demander la Neutralité, dont l'Eſpagne & les Etats de Hollande le laiſſoient jouïr. Guſtave répondit aux Miniſtres de ce Prince, que, n'ayant rien à démêler avec lui, il lui accordoit volontiers ſa demande, & le traité fut bientôt dreſſé.

Les Eſpagnols, craignant alors de perdre les poſtes qu'ils occupoient ſur la Moſelle, pouſſèrent un ſecours conſidérable vers cette rivière. Le Roi, averti de leur marche, partit un ſoir de Francfort dans un petit batteau lui quatriéme, & deſcendit juſqu'à Mayence. Là, ayant raſſemblé à la hâte un corps de troupes, il ſe mit en marche, & fit tant de diligence qu'il atteignit les Eſpagnols, lorſqu'ils s'y atten-

doient le moins. Le Rhingrave Othon-Louïs, qui menoit l'avant-garde, les attaqua à l'improviste, leur tua sept ou huit cens hommes, & leur prit huit Etendarts, tomba ensuite sur deux Régimens François, qui se disoient au service de Monsieur Gaston de France, les tailla en piéces, & les obligea à abandonner Veldentz, dont ils s'étoient emparés sous la conduite d'un Movillet brave & bon Soldat, qui avoit desolé tout le Hundsruck.

Le Roi seroit volontiers entré dans les Pays-Bas, mais il sentoit que cette demarche alloit encore augmenter les soupçons de la France, de l'Angleterre, & donner même de l'ombrage aux Etats-Généraux des Provinces-Unies. Toutefois cela ne l'auroit peut-être pas retenu; &, pour y remédier en quelque sorte, il fit proposer aux Etats d'y attaquer de concert les Espagnols; mais il fut obligé de tourner ses pas d'un autre côté, par les nouvelles qu'il reçut des mouvemens du Comte de Tilly, dont nous parlerons ailleurs plus au long. Cependant les Etats de Hollande avoient répondu à sa proposition, qu'ils espéroient de donner tant d'affaires aux Espagnols dans les Pays-Bas, qu'ils ne

feroient pas en état de fecourir l'Empereur. Guſtave eût bien voulu auſſi pénétrer dans le Pays de Cologne, pour punir l'Electeur de ce nom de fon attachement à la Ligue. Déja la terreur de fon nom avoit obligé le Magiſtrat & la Bourgeoiſie de Cologne de prendre quelques précautions : ils avoient envoyé des Députés au Roi pour avoir la Neutralité ; &, en attendant fa réponfe, ils firent toute forte de préparatifs pour fe défendre. Cette affaire ne fut pas négociée avec fuccès, & demeura indécife.

Quoique Guſtave-Adolphe eût fait tous fes préparatifs pour cette Campagne de 1632. qu'il eût négocié partout pour avoir des fubfides en hommes & en argent, il ne laiſſoit pas de témoigner quelque defir pour la paix ; foit qu'il la jugeât véritablement néceſſaire au bien de fes affaires ; foit qu'il voulût feulement mettre la Maifon d'Autriche dans fon tort ; foit qu'il n'eût d'autre but que de fonder les diſpoſitions de fes Alliés, & de réchaufer le zèle des Proteſtans. Quelles que fuſſent fes intentions, il eſt certain qu'avant de quitter les environs du Meyn, il fit propofer des préliminaires de paix, qui

fûrent rendus publics au commencement de l'année 1632. & dont voici les principaux.

1°. „L'Edit de l'Empereur, touchant „ la reſtitution des Biens d'Egliſe, ſera „ & demeurera revoqué à jamais.

2°. „ Les deux Réligions Proteſtante „ te & Catholique jouïront également „ d'une pleine & entière liberté, & ſû„ reté; ſoit dans les Villes, & Villa„ ges; ſoit dans le territoire d'un Prin„ ce ſéculier, ou Eccléſiaſtique.

3°. „ La Bohême, la Moravie & la „ Siléſie, ſeront rétablies dans leur pre„ mier état, & tous bannis & exilés y „ ſeront reçus de nouveau.

4°. „ Le Comte Palatin Frédéric V. „ ſera remis en poſſeſſion de tout ce „ qui lui a appartenu avant les trou„ bles de Bohême.

5°. „ La Dignité Electorale lui ſera „ rendue, & le Duc de Bavière s'en „ déſiſtera.

6°. „ L'Exercice de la Réligion „ Evangélique ſera rétabli dans Augs„ bourg, & la Ville remiſe dans ſon „ ancienne liberté.

7°. „ Tous les Jéſuites ſans excep„ tion ſeront bannis à perpétuité de „ l'Empire, comme ennemis des Loix

„ & Conſtitutions Germaniques, &
„ nommément celle de la *Paix de*
„ *Réligion*, & comme Perturbateurs du
„ repos public.

8°. „ Pour que l'Empire ſoit dans
„ un état floriſſant, & qu'aucune des
„ deux Réligions ne ſouffre aucun pré-
„ judice, il ſeroit à propos qu'on ad-
„ mît dans chaque Monaſtère des Su-
„ jets de l'une & de l'autre.

9°. „ Tous les Monaſtères, ſaiſis
„ dans le Duché de Wurtemberg
„ contre toute juſtice, ſeront rendus &
„ remis dans leur état primitif.

10°. „ Sa Dignité Royale de Suéde,
„ ayant ſauvé l'Empire d'une ſubver-
„ ſion totale, ſera élue Roi des Ro-
„ mains.

11°. „ Les fraix des Commiſſions
„ Impériales à l'Edit de reſtitution,
„ particuliérement dans le Duché de
„ Würtemberg, ſeront rembourſés.

12°. „ Les Chanoines des Egliſes
„ Cathédrales ſeront mi-partis, & en
„ nombre égal des deux Réligions ".

On voit par-là que le deſſein de devenir Empereur exiſtoit réellement dans l'eſprit de Guſtave, & n'eſt pas un de ces projets que des ſpéculatifs prêtent à un Prince guerrier, comme le préten-

tendent quelques Ecrivains (1). Mais voici un trait qui fait une preuve bien plus forte, & que le public a ignoré.

Dès le tems que Gustave chassoit les Impériaux de la Poméranie, & des Marches de Brandebourg, pour consoler l'Electeur de ce nom, & le mettre tout-à-fait dans ses intérêts, il lui proposa de marier le Prince Electoral (2)

(1) On lit dans le *Soldat Suédois*, que le Roi de Suéde, ayant pris Francfort, & quelqu'un lui ayant dit, *que Sa Majesté étoit déja Maître de la Couronne Impériale, ayant Norimberg à sa dévotion où elle est en dépôt, & Francfort lieu destiné à l'Election & au Couronnement des Empereurs, le Roi reprit en souriant qu'il n'étoit pas ambitieux jusques-là.* Le Dr. Harte conclut de-là qu'on a prêté gratuitement ce dessein à ce Héros. Mais c'est bien une réponse faite en riant, qu'il ne faut pas prendre au pied de la Lettre, & une réponse faite en public! On faisoit un compliment au Roi, & il y répondoit en riant; c'est à dire, d'un ton d'ironie, qui signifie tout le contraire de ce qu'on pense en effet. Le compliment même portoit à faux, puisque, comme nous l'avons remarqué ailleurs, Francfort n'est point le lieu prescrit pour l'Election & le Couronnement; mais on n'y regarde pas de si près quand on veut flatter, & le Roi se moquoit du flatteur, en lui répondant d'une manière bien éloignée peut-être de sa pensée.

(2) Frédéric-Guillaume né le 6. de Février 1720. & Père du prémier Roi de Prusse.

ſon fils, avec la jeune Princeſſe de Suéde. *Je ſerai peut-être tué à la guerre avant que d'avoir d'autres Enfans*, diſoit-il, *votre fils ſera alors Roi de Suéde, & ſera le plus puiſſant Prince du Nord.* Quoique le Prince & la Princeſſe ne fûſſent encore que des Enfans, le projet ne laiſſoit pas que de flatter l'Electeur. Mais le peu de ſéjour que Guſtave fit à Berlin, le mouvement continuel où il fut depuis, tout cela fit que la choſe en reſta à une ſimple propoſition. A ſon arrivée à Francfort (1), il trouva Goetze Chancelier de l'Electeur; & un jour, qu'ils s'entretenoient enſemble des affaires du tems, le Roi dit à ce Miniſtre: *J'aurai encore de terribles différens avec votre Maître pour la Poméranie : mais il y a moyen de les concilier: reprenons l'affaire du Mariage du Fils de l'Electeur avec ma Fille, qu'on m'envoye au plûtôt ce jeune Prince pour le faire élever avec ma Fille, & le mettre à même de gagner l'affection des Suédois. Je n'y vois d'autre obſtacle que la Réligion; mais le Docteur Bergius a déja voulu s'accommoder à Leipzig. J'ai vu l'accord, dont j'ai été fort ſatisfait. Je*

(1) Mſſ. de M. Ark. p. 595. à l'année 1632.

prévois les fondemens d'un grand Empire. Je ferai le jeune Prince Electeur de Mayence, & Duc de Franconie; mais il faut pour cela que M. Electeur de Brandebourg agisse en tout de concert avec moi.

Le discours étant ensuite tombé sur la Pologne, le Roi dit; *Faisons le Prince Electoral Roi de Pologne. Je suis encore jeune, je me porte bien, & je puis avoir des Fils, qui auront la Suède. Vous avez des prétentions sur le Duché de Juliers, Nous les ferons valoir en tems & lieu.* Mais il faut rejetter les pitoyables traités du Comte de Schwartzenberg (1). Je vous récommende cette affaire, Vous pourriez devenir alors notre Serviteur commun. Ce seroit assûrément une Puissance formidable.

Je trouve, pour moi, dans le projet de ce mariage une forte présomtion, que Gustave avoit formé bien sérieusement le dessein de se faire élire Roi des Romains: car, s'il n'avoit eu en vue que de rétablir l'Empire dans son prémier état, & d'y mettre sa Réligion sur un pied égal avec la Réligion de Rome,

(1) C'est le vrai nom de ce favori de George-Guillaume Elect. de Brand. & non pas *Schwartzenbourg*, comme écrit Chemnitz.

pourquoi auroit-il tant brigué l'amitié des Electeurs, & des Princes Protestans plus intéressés encore que lui à faire triompher la Réligion qu'ils professoient, & dont ils tenoient tant de revenus & de prérogatives, dont l'Empereur avoit voulu & vouloit encore les dépouiller. Enfin, si tout cela ne paroît pas assez prouver que Gustave visoit à l'Empire, du moins est-ce une marque certaine, qu'il comptoit d'en retenir un bon morceau. Quoiqu'il en soit, ce mariage ne fut pas poussé au-delà de la proposition. Soit parce que le Roi se trouva bientôt entraîné dans un tourbillon d'entreprises plus importantes les unes que les autres : soit, comme le prétendent quelques-uns, que le Chancelier Oxenstierna le fit échouer, dans l'esperance de faire épouser un jour la jeune Princesse de Suéde à un de ses Fils : soit enfin que la différence de Réligion fit d'abord un obstacle, qu'on n'eut pas le loisir d'applanir avant la mort prématurée du Roi. En effet, quoique l'Electeur fût charmé de la proposition, il trouvoit néanmoins quelque chose de dur à ce que le Roi de Suéde exigeoit, que le Prince Electoral fût envoyé en Suéde, pour y être

élevé dans la Réligion du Pays. Son Conseil, composé de Reformés les plus rigides, lui fit naître mille scrupules, soutenant qu'il n'étoit pas permis d'acheter un Royaume au prix d'une erreur, quelque petite qu'elle fût, sans blesser sa conscience (1). On consulta les Docteurs *Bergius*, & *Crellius*, qui ne manquèrent pas de se ranger à cet avis, & de former encore d'autres difficultés au sujet du dégré de consanguinité. Après plusieurs conférences, ces Théologiens (2) dictèrent au Conseil une Lettre, qui fut écrite au Chancelier Oxenstierna, & dans laquelle on déclaroit; qu'avant que de passer

(1) Jean Sigismond Père de George-Guillaume n'avoit pas été si scrupuleux que son Fils, ayant quitté la Doctrine de Luther, & embrassé celle de Calvin en 1614. pour complaire aux Peuples du Duché de Cleves, qui devoient devenir ses sujets, & pour gagner les Hollandois, dont les secours lui fûrent fort utiles dans la poursuite de ses droits. Or, assûrément le Duché de Cleves n'étoit en rien comparable au Royaume de Suéde. Not. de M. Ark.

(2) *Bergius* étoit Proféfseur en Théologie à Francfort sur l'Oder. Il fut dans la suite Chapelain de l'Electeur de Brandebourg. Quant à *Crellius*, il étoit plûtôt Socinien que Calviniste; & après Socin sa Mémoire est dans la plus grande vénération parmi les Unitaires.

outre dans l'affaire du mariage, l'Electeur souhaitoit, qu'il fût tenu sous les auspices du Roi Suéde un Synode, ou Concile général des Protestans, où l'on tâcheroit de concilier les différens sentimens des Théologiens sur les points, qui divisoient les Luthériens & les Réformés.

Gustave avoit déja commencé à vouloir réünir ces deux partis. Il sentoit que c'étoit le plus sûr moyen de balancer celui des Catholiques en Allemagne, qui avoient toûjours merveilleusement profité des divisions des deux Sectes Protestantes: d'ailleurs il vouloit s'attacher à jamais par-là les Princes de la Réligion Réformée, qui ne laissoient pas d'être puissans en Allemagne: mais, quelque effort que fit ce Prince, il s'apperçut qu'il est bien plus aisé de reconcilier des Nations qui se font la guerre, que d'accorder trois ou quatre Théologiens; &, s'il ne renonça pas dès-lors à l'esperance de réussir, il est du moins certain, qu'il renvoya le projet à un autre tems. Quant au mariage en question, il paroît que Gustave y alloit de bonne foi, puisqu'il le remit encore sur le tapis, lorsqu'il étoit en mouvement vers la Bavière;

& il y a toute apparence, que la Réligion ne fut pas la cause de la froideur de l'Electeur pour une affaire si avantageuse, & que ce qu'il exigeoit touchant un Synode général n'étoit qu'une défaite, que lui inspiroit son favori le Comte de Schwartzenberg, toûjours Pensionnaire & ami fidéle de la Cour de Vienne, dont la puissance auroit été furieusement balancée par cette union.

Avant que de marcher contre Tilly, le Roi de Suéde jugea à propos d'écarter les Espagnols de Mayence, pour mettre cette Ville entièrement à couvert de leurs entreprises. Il avoit déja Worms & Oppenheim, il lui faloit encore Creutznach, Ville du Palatinat du Rhin, sur la Nave qui la traverse, & va se perdre dans ce fleuve près de Bingen. Creutznach n'est qu'à six milles de Mayence. Il y avoit une Garnison Espagnole, & quelque cent Soldats Impériaux. La Ville n'étoit point forte; mais le Château valoit beaucoup mieux.

Le Roi vint en personne à ce siége qui ne fut pas long; car, ayant fait escalader la Ville, elle fut emportée l'épée à la main, & tout ce qu'il y avoit d'Espagnols massacré; mais le nombre n'en

étoit pas grand, la plûpart ayant eu la précaution de se sauver dans le Château, que le Roi fit sommer aussitôt. L'Officier, qui y commandoit, répondit qu'il vouloit se défendre. On étoit alors dans les prémiers jours de Janvier, saison peu propre à des siéges pour tout autres troupes que les Soldats de Gustave; mais, malgré le froid, malgré la dureté de la terre, ils poussèrent leurs approches avec tant de vivacité, qu'en peu de jours le mineur fut attaché, & la mine joua avec beaucoup de succès. Alors le Commandant battit la chamade, & demanda la sortie libre avec les honneurs de la guerre. Le Roi (1) leur accorda de sortir avec leurs armes, à condition qu'ils les mettroient bas à cent pas de la place, ce qui fut agréé & exécuté; mais ce généreux Prince, après leur avoir vu mettre bas les armes, les leur fit rendre à tous, & les laissa aller. Ce petit siége coûta la vie à quelques braves Officiers du Roi, qui regreta surtout le Colonel Winckel.

Dans le même tems que le Roi s'emparoit de la Ville & du Château de Creutznach, le Rhingrave emporta

(1) Kevenh. l. c. p. 895.

Kirchberg dans le Hundfruck, & enfuite Bacharach, lieu fameux par fes bons vins; & le neuvième de Janvier, la Garnifon Efpagnole de Braunfelds capitula, ce qui acheva de nettoïer & d'affûrer toute la Weteravie. Le Roi avoit chargé en même tems le Landgrave de Heffe de faire avec fes troupes une entreprife fur *Caub* ou *Kaub*, petite mais forte Ville, où les Efpagnols avoient une bonne Garnifon.

Le Landgrave confia cette commiffion au Colonel Conrad Uffeln, qui s'en acquitta très bien; car, ayant furpris la Ville, il fe trouva en état d'attaquer avec plus de facilité le Château, qui étoit très fort, & qui ne fe rendit en effet que le huitième de Janvier. La Garnifon en fortit avec les honneurs de la guerre, & fut efcortée jufques à Coblentz.

Enfin Guftave-Adolphe, ayant mis Mayence en fûreté, & donné fes derniers ordres, pour continuer les fortifications de cette Ville & la conftruction de Guftafsbourg (1), commença

(1) Les Soldats Suédois nommèrent cette Forterefse *Pfaffentraub* felon Kevenhuller, & *Paffenzwang* felon M. Ark. c'eft-à-dire, *les entraves des Prêtres*.

à rassembler son armée, pour aller au secours de la Franconie; &, avant que de quitter Francfort, il publia les ordonnances les plus sevères pour la sûreté & la liberté des Foires de cette Ville, & pour l'extirpation d'une bande de Brigands, qui, à la faveur des troubles de la guerre, pilloient les Voyageurs, & les massacroient.

Cependant le Comte de Tilly étoit entré dans la Franconie avec de grandes forces, & y commettoit tous les ravages, qu'il avoit coûtume d'exercer sur toutes les Terres des Protestans. Le Pays d'Anspach éprouva tous les traits de la fureur d'un Soldat éfrené; le viol, le pillage, & l'incendie. Ces barbares ne respectèrent pas même les tombeaux des Princes, & sachant que Joachim-Ernest de Brandebourg, Margrave d'Anspach, avoit été inhumé avec un cordon de diamans de grand prix, ils forcèrent son tombeau, mîrent en piéces son cercueil, & enlevèrent les diamans (1).

(1) On lit dans l'*Epitome Rerum Germ.* ces paroles touchant ce Marckgrave d'Anspach. Joachimus Brandeburgicus, *Dux olim Unionis Protestantium, dignus eo Imperio nisi imperasset.* M. le Dr. Harte dit, qu'à la vérité il avoit

Le Feld-Maréchal Horn à qui, comme nous l'avons déja dit, le Roi avoit confié le commandement d'une armée de huit à dix mille hommes pour agir en Franconie, après avoir laissé un peu reposer ses troupes, les avoit rassemblées près de Schweinfurth, d'où il vint mettre le siége devant Hœchstædt, non pas ce Hæchstædt, où Marlborough triompha depuis du Maréchal de Tallard, mais une petite Ville de l'Evêché de Bamberg sur la gauche de l'Aisch,

commandé l'armée Protestante devant Prague, mais qu'ayant ensuite changé de parti il ne méritoit par un si cruel traitement après sa mort. Le Marckgrave d'Anspach ne se trouva point à la Bataille de Prague; il commandoit alors dans le Bas-Palatinat les troupes de l'Union. M. H. a mal entendu le passage du *Soldat Suédois* touchant ce Marckgrave, comme le remarque fort bien M. le P. Bœhm. *Entr'autres ils prindrent un cordon de diamans de grande valeur au dernier Marquis, qui avoit ci-devant commandé les troupes de l'Union au Bas-Palatinat, & n'avoit pas donné beaucoup de sujet au parti Impérial de l'aller persécuter dans le tombeau.* Sold. Suédois *p.* 156. Ces dernières paroles font entendre finement, que ce Marquis n'avoit pas fait d'assez grands exploits contre les Impériaux, pour mériter leur rage à ce point. En effet, il parut si peu digne du Commandement qu'on lui avoit confié, qu'on le soupçonna d'intelligence avec les ennemis. Mais cela ne veut pas dire qu'il changea de parti.

rivière qui ſe jette dans le Meyn à trois mille au-deſſus. A peine avoit-il inveſti la place, qu'il vit paroître cinq cens chevaux, & autant de fantaſſins ſur la droite de l'Aiſch, qui tâchoient de ſe jetter dans la Ville, cherchant un gué pour paſſer la rivière. Cette troupe étoit un ſecours que le Comte de Tilly envoyoit de Forcheim. Horn les fit d'abord attaquer; mais ils ne jugèrent pas à propos de ſe battre, & reprîrent au plus vîte le chemin par où ils étoient venus. Les Suédois les pourſuivîrent juſqu'à un mille de Forcheim, & atteignîrent l'Infanterie, qui, haraſſée de la marche & de la fuite, ne pouvoit plus faire un pas; auſſi fut-elle preſque toute taillée en piéces, ainſi qu'une partie des Cavaliers; le reſte ſe ſauva comme il put.

Après cet échec Hœchſtædt ſe rendit ſans preſqu'aucune réſiſtance, & le Feld-Maréchal Suédois détacha cinq Eſcadrons & deux Bataillons vers Bamberg, pour s'aſſûrer de cette Ville que les Impériaux venoient d'abandonner, comme n'étant pas tenable, & de peur d'être coupés de leur armée par la priſe d'Hœchſtædt.

Les Suédois arrivèrent le premier de

Février devant Bamberg, & demandèrent brusquement si l'on vouloit les recevoir ou non? Le peu de Chanoines qui restoient s'assemblèrent; &, se voyant sans défense, décidèrent qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que d'ouvrir les portes & de recevoir les Suédois, après qu'on seroit convenu de quelque accord pour la sûreté de la Ville. Pendant qu'on étoit en pourparler, il arriva de Chronach cinq cens hommes de milice, qui se glissèrent dans la Ville par une autre porte, au moment même que la capitulation venoit d'être conclue & signée, en vertu de laquelle la porte devoit être ouverte aux Suédois à deux heures de l'après midi. Mais les Bourgeois, sans se mettre en peine de la foi publique, prîrent les armes, se joignîrent aux miliciens, & braquèrent quelques piéces de canon sur une tour, d'où ils tirèrent sur les Suédois jusqu'à minuit, faisant en même tems grand feu de mousqueterie: mais les Suédois irrités écartèrent bientôt les miliciens des remparts; &, ayant appliqué un petard à une des portes, ils la firent sauter & entrèrent dans la Ville. Alors les miliciens prîrent la fuite, & les Bourgeois se rassemblèrent à

l'Hôtel de Ville, où ils vouloient encore se défendre; mais, se voyant abandonnés des miliciens, ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour se retirer chacun chez soi, ne doutant pas que les Suédois n'y vinssent bientôt les égorger; &, jugeant des troupes de Gustave par celles de Ferdinand, ils s'attendoient à un massacre général. Il n'eût tenu sans doute qu'aux Suédois de faire de Bamberg un second Magdebourg; mais ce n'étoit pas-là l'esprit de leurs Chefs formé sur celui du Roi, ni peut-être le leur. Ils restèrent sous les armes jusqu'au retour du jour de crainte de surprise: alors, voyant la frayeur généralement répandue dans la Ville, & qu'il n'y avoit plus personne en armes, ils s'emparèrent de tous les postes d'importance, & de tous les Edifices publics, & les Chefs abandonnèrent aux Soldats les maisons des principaux Bourgeois qui avoient violé la capitulation, celle des Jésuites, qui avoient eu la précaution de mettre leur personne en sûreté avant l'arrivée des Suédois, & quelques autres des plus riches Chanoines absens. Les Franciscains & les Carmes (1), qui étoient

(1) Kenvenh. l. c. p. 83.

restés dans leur Couvent, n'y reçûrent aucune insulte, & on ne toucha à rien de ce qui leur appartenoit. Il n'y eut, ni maison brûlée, ni femme deshonorée, ni Bourgeois maltraité ; & dans peu la tranquilité fut si bien rétablie, qu'on n'auroit pas cru qu'elle eût été emportée l'épée à la main ensuite d'une capitulation violée. Sur ces entrefaites, le Feld-Maréchal Gustave-Horn arriva avec le reste de l'armée ; &, après avoir pris connoissance de ce qui s'étoit passé, il loua les Soldats & les Officiers de leur attachement aux Loix de la discipline ; il ordonna au Magistrat, aux Chanoines, & aux principaux Bourgeois de s'assembler, leur reprocha aigrement leur perfidie, & les obligea à prêter serment de fidélité au Roi, & à la Couronne de Suéde ; après quoi on chanta le *Te Deum* dans la Cathédrale, & un Ministre Luthérien y fit un Sermon, qu'aparemment les Chanoines & les Moines ne se soucièrent pas d'entendre.

De Bamberg, le Feld-Maréchal vouloit marcher contre Forcheim ; mais les pluyes qu'il fit, & le froid extrême qui suivit, l'obligèrent de différer l'exécution de ce dessein, se contentant pour lors

de détacher des partis, pour contenir ceux de la Garnifon de Forcheim, & faifant cantonner toute fa petite armée dans les Villages autour de Bamberg, & dans la Ville même.

Dans ces circonftances, l'Evêque de Bamberg s'adreffa à l'Electeur de Bavière, le priant de le fecourir, & d'ordonner au Comte de Tilly de marcher avec les troupes de la Ligue contre les Suédois, pour les chaffer de fes Terres & le rétablir dans fon Evêché.

Tilly cantonnoit près de Nœrdlingen avec une partie de fon armée, lorsqu'il reçut des lettres du Duc de Bavière, portant ordre de raffembler le nombre de troupes qu'il jugeroit néceffaire, & de marcher contre le Général Suédois, pour le chaffer de l'Evêché de Bamberg. Cet ordre ne pouvoit qu'être agréable au Comte de Tilly, qui ne fouhaitoit rien tant que d'en venir aux mains avec les Suédois; & qui, depuis quelque tems, fe voyoit gêné par des ordres tout contraires. Sur le champ, il dépêcha des Officiers dans le Haut-Palatinat, pour en tirer la plus grande partie des Garnifons; &, avec ce qu'il avoit de troupes autour de Nœrdlingen, il s'avança jufqu'à Amberg, où

l'Evêque

l'Evêque de Bamberg l'attendoit pour s'aboucher avec lui. Après quelques conférences avec ce Prélat, Tilly se rendit à Neumarck où il avoit assigné le rendez-vous général de l'armée, qu'il rassembloit pour cette expédition, & qui se trouva forte de vingt-mille hommes, tout de troupes de la Ligue, y compris huit mille Bavarois de recrues, qui fûrent d'abord incorporées dans les vieux Corps. L'Artillerie consistoit en vingt deux piéces de tout calibre, avec les munitions, & tout l'attirail nécessaire. Tout étant prêt, Tilly se mit en marche, & s'empara en passant des petites Villes d'Altorff & de Lauff, à trois ou quatre milles de Nuremberg, & y mit Garnison. De-là il vint à Farcheim; &, après avoir donné deux ou trois jours de repos à son armée, il se remit en marche.

Le Général Suédois, averti de bonne heure des desseins & des mouvemens des troupes de la Ligue, comprit que cet orage alloit fondre sur Bamberg, & ne voulant pas prendre sur lui de défendre, ou d'abandonner cette Ville, il tint un grand conseil de guerre où la question fut fort agitée. Plusieurs vouloient qu'on se retirât, disant que Bam-

berg étoit une Ville ouverte, & d'une trop vaſte étendue pour la défendre; que les remparts ne valoient rien, & étoient ruinés en pluſieurs endroits. Mais le plus grand nombre trouvoit qu'abandonner une Ville comme Bamberg, ſi peu de tems après s'en être rendu maîtres, c'étoit un aveu de foibleſſe trop honteux pour des Suédois: que le Roi avoit eu ſes raiſons pour ſouhaiter qu'on s'en emparât, & qu'il ne goûteroit peut-être pas celles qu'on allégueroit pour en juſtifier l'abandon, d'autant moins que ce Monarque avoit détaché le Duc de Weymar avec un renfort conſidérable, qui marchoit en toute diligence, & ne pouvoit pas tarder longtems d'arriver. Bref, il fut décidé que l'armée ſe renfermeroit dans Bamberg, & ſuppléeroit par des retranchemens à la foibleſſe, & à la ruïne des remparts de la Ville. Auſſitôt on aſſigna à chaque Régiment un poſte à retrancher, & tout s'y porta avec tant d'ardeur Soldats & Officiers, que tout étoit preſqu'en état, lorſque les Coureurs du Comte de Tilly commencèrent à ſe montrer.

Le 28. de Février, le Feld-Maréchal Horn fut informé qu'on voyoit quelques Eſcadrons près d'un petit bois à

la portée du canon de la Ville. Aussitôt il donna ordre aux troupes d'occuper les postes qui leur étoient destinés, & cela fut exécuté sans la moindre confusion. Ensuite, il envoya le Comte de Solms pour faire retirer la garde avancée de Cavalerie, & empêcher qu'elle ne s'engageât dans aucune escarmouche avec l'ennemi. Pour lui, il parcourut à cheval toutes les lignes, & ordonna qu'on se hatât de fermer ce qui ne l'étoit pas encore; en même tems il envoya ordre à toute la Cavalerie cantonnée dans les Villages de se rassembler, & de marcher dans la Ville. Le Régiment de Baudissin fut le premier qui y entra, & alla occuper le poste qui lui étoit assigné. Kochtizky, qui en étoit Colonel, étant venu rendre compte au Feld-Maréchal de l'arrivée du Régiment, Horn lui dit de retourner donner ordre qu'il se tînt prêt, & celui-ci, ayant rencontré Bilau qui en étoit Lieutenant-Colonel, il le chargea de l'ordre du Général qu'il comprit mal; car il fit sortir le Régiment aux champs, & le fit avancer assez loin vers le bois, où l'on voyoit de la Cavalerie ennemie. Ce mesentendu auroit pu causer un engagement, si le Feld-

Maréchal ne s'en étoit apperçu à tems, & n'y avoit remedié en faisant revenir sur le champ cette troupe, & envoyant ordre au Lieutenant-Colonel Bilau de la conduire derrière le rétranchement du Régiment de Solms, qui n'étoit pas encore fini, & auquel on travailloit encore, afin de fortifier ce poste d'un si brave Corps, qui put réparer ce qui manquoit au rétranchement. Bilau exécuta cet ordre avec assez de lenteur, ne croyant pas devoir se hâter pour quelques coureurs débandés, qui avoient paru vers le bois; mais, soit qu'un plus gros Corps fût caché en embuscade dans ce même bois, soit qu'il arrivât en ce moment, on vît avancer en bon ordre deux Régimens de Cavalerie, qui chargèrent celui de Baudissin à dos, & le mîrent en confusion, lorsqu'il étoit sur le point de rentrer derrière les lignes.

Les Fantassins du Régiment de Solms qui gardoient ce poste, aulieu de faire feu sur la Cavalerie ennemie qui pressoit le Régiment de Baudissin, fûrent si effrayés qu'ils s'enfuîrent. Horn informé de ce desordre y accourut en diligence avec le Comte de Solms, qui fit tout au monde pour rallier son Ré-

giment ; mais ses efforts fûrent vains, & il fut obligé de se retirer, ayant reçu un coup de feu qui lui perçoit la jambe. L'ennemi grossissant à tout moment, la frayeur se communiqua à tout ce qui gardoit les rétranchemens du Fauxbourg, & c'étoit presque tout des Régimens Allemands, qui s'enfuîrent avant d'être attaqués, & gagnèrent le pont pour passer dans la Ville. Les ennemis les poursuivîrent si vivement qu'ils passèrent le pont immédiatement après eux, & pénétrèrent jusques dans la Ville. Le Général Suédois enrageoit de voir cette déroute & le moment, où il alloit être chassé honteusement de Bamberg & de ses rétranchemens par la seule avant-garde de l'armée de la Ligue, avec risque de perdre toute son artillerie & ses bagages, lui qui esperoit de repousser l'armée entière de Tilly avec un Corps plus foible de plus de la moitié. Enfin, après bien des efforts extraordinaires, après s'être exposé lui-même à être tué ou pris, il vint à bout de rallier le Régiment de Baudissin, & d'arrêter les ennemis jusqu'à ce qu'il fût joint par le Régiment du Comte de Thurn Infanterie, qui chargea un Ré-

giment d'Infanterie de la Ligue qui avoit pénétré dans la Ville, le ramena battant jusqu'au pont qu'il le força à repasser, tandis que Horn, à la tête du Régiment de Baudiſſin renforcé de quelques eſcadrons qui venoient d'arriver, chargea la Cavalerie ennemie, la culbuta, & regagna le pont qu'il fit détruire auſſitôt au milieu des mouſquetades. Enſuite, il fit embarquer ſon artillerie & partir ſes bagages, & abandonna ſes rétranchemens, couvrant lui-même la retraite à la tête du Régiment de Baudiſſin & de tous les Dragons. Tout marcha en bon ordre ſur Kutzingen; de-là à Ettman, où la petite armée de Horn paſſa le Meyn, & ſe posta de l'autre côté du fleuve.

Les Suédois perdîrent environ trois cens hommes dans cette attaque, & ceux de la Ligue n'en perdîrent guère moins. Ils regretèrent ſurtout un Colonel de Croates qui fut tué ſur le pont, avec quelques autres braves Officiers.

La nouvelle de cet échec fit comprendre à Guſtave-Adolphe, que ſa préſence étoit néceſſaire en Franconie, & ce fut ce qui le détermina à quitter les bords du Rhin, & à différer jusqu'à un

autre tems deux entreprises qu'il avoit en tête, qui étoient de surprendre Heydelberg & Philipsbourg.

Le Roi assigna Aschaffenbourg pour rendez-vous à toutes les troupes qui devoient former l'armée qu'il vouloit mener en Franconie, & cependant il se rendit de Francfort à Hœchst, accompagné d'un Duc de Mecklenbourg, du Duc Bernard de Weymar, & d'Auguste Comte Palatin du Rhin.

Le 5me. de Mars le Roi partit de Hœchst, & se rendit à Steinheim sur le Meyn, où il fut joint par la Reine son Epouse, par Frédéric Roi de Bohême, & par les Comtes Palatin du Rhin Philippe & Louïs Frères.

Le lendemain la Reine & les deux frères prîrent congé du Roi, & retournèrent à Francfort. On peut s'imaginer que l'adieu fut tendre de part & d'autre: les périls, où le Monarque alloit s'exposer, ajoûtoient beaucoup au regret de le quitter.

Le même jour 6me. de Mars 1632. le Roi fit à Aschaffenbourg la revue de son armée. Elle se trouva forte de douze Régimens d'Infanterie & de 8000. Chevaux, ce qui faisoit au moins vingt-cinq mille hommes bien armés, & ani-

més de la plus vive ardeur de combattre, & de la plus parfaite confiance en leur Auguste Chef.

D'Aschaffenbourg l'armée marcha à Loohr, où elle arriva le 9e. le Roi la devançant toûjours d'un jour. De Loohr elle vint à Werfling, & de-là par Arnstein à Geldersheim.

Cependant le Feld-Maréchal Gustave Horn vouloit, avant l'arrivée du Roi, avoir sa révanche de l'échec qu'il avoit reçu à Bamberg. Il s'étoit allé poster à Hassfurth, après avoir fait détruire les ponts d'Ettman & de Hallstadt. Il perdit bien du monde dans cette marche, tant par la desertion que la terreur causoit parmi ses troupes, que par les fatigues & les mauvais chemins; car les Croates, qui l'avoient suivi de loin jusqu'à Ettman, ne faisoient quartier à aucun traîneur.

Tilly, favorisé des Habitans du Pays, & ayant du bois en abondance, eut bientôt fait rétablir les ponts que les Suédois avoient ruïnés; &, ayant passé le Meyn, il s'avança avec quelques Régimens de Cavalerie le 2. de Mars jusqu'à Zeyl à un mille de Hassfurth. Au prémier avis que le Général Suédois eût de l'arrivée de Tilly, il eut peine

peine à y ajoûter foi, ne comprenant point comment il avoit pu passer le fleuve, après la précaution qu'il avoit eue de faire détruire les ponts après lui. Mais les prisonniers, que ses partis lui amenèrent, lui expliquèrent la chose, & il apprit d'eux qu'il y avoit quatre Régimens de Cavalerie à Halstadt, & que ceux de Blanckart, & du jeune Nierod étoient à Oberheit, qui n'est qu'à un demi mille de Bamberg.

Sur ce rapport Horn jugea qu'il pourroit surprendre quelqu'un de ces quartiers, & surtout le dernier, comme le plus écarté & le plus difficile à secourir. Il partit lui-même sur le soir; &, marchant à la faveur des bois & des ténèbres, il arriva à portée d'Oberheit deux heures avant le jour, sans avoir été découvert. On peut juger des suites d'une telle surprise; les deux Régimens fûrent taillés en piéces, à la reserve de quatre Compagnies qui étoient parties une demie heure auparavant pour escorter un Convoi: deux étendars fûrent pris, deux autres fûrent brûlés avec tout le bagage, & il n'échapa pas un seul homme; tout périt par le fer & dans les flammes, avec les valets, les chevaux & les femmes. Un Corps de

Croates, qui n'étoit pas loin de-là, n'eut garde d'attendre les Suédois : ils prîrent tous la fuite vers le Meyn, & se jettèrent sans balancer dans la rivière, où il en périt un bon nombre. Le reste fut poursuivi par les Suédois, qui en massacrèrent quantité dans les défilés où ils les atteignîrent.

Horn, content du succès de son expédition, revint joindre le gros de ses troupes à Hasfurth, sans avoir perdu qu'une dizaine d'hommes.

Tilly, piqué de l'enlévement de ses quartiers, rassembla toute son armée, & se mit en marche vers Hasfurth à dessein de surprendre à son tour les Suédois, ou de les accabler par la prodigieuse supériorité de ses forces; mais Horn n'eut garde de l'attendre. Il envoya tous ses bagages à Sweinfurth, & les suivit bientôt en très bon ordre, & sans que l'ennemi pût l'entamer dans sa retraite. Arrivé à Sweinfurth, il fit travailler diligemment à mettre cette Ville dans le meilleur état de défense : & y mit en Garnison trois Régimens d'Infanterie, ceux du Duc Charles, de Truchsessen, & de Solms ; &, avec le reste de l'Infanterie, il prit son quartier-général à Geldersheim. La Cavalerie

fut mise en cantonnement dans les Villages derrière Schweinfurth ; & ce fut dans cette position que le Général Suédois attendit les secours de son maître, & le parti que prendroit le Comte de Tilly.

Le onziéme de Mars Gustave-Adolphe arriva à Dettelbach, d'où il envoya ordre à son Feld-Maréchal de le venir joindre avec son Corps d'armée à Kutzingen. La jonction s'étant faite sans difficulté, l'armée Royale se trouva forte alors de plus de trente-deux mille combattans.

Le Roi reçut Horn avec les témoignages de la plus vive satisfaction. L'armée sejourna à Kutzingen, & le Roi ordonna un jour de priéres, d'actions de grace & de jeûne dans toute son armée. Le Roi fut de sa personne à Ochsenfurth & à Wurtzbourg, accompagné du Roi de Bohême, & des Comtes Palatin du Rhin, Frédéric & Auguste de Sultzbach; & l'armée continua à se reposer autour de Kutzingen, en attendant l'arrivée des troupes, qui devoient la joindre sous la conduite du Duc Guillaume de Saxe-Weymar, & de quelques autres renforts que le Roi avoit mandés. Tilly de son côté avoit inon-

dé l'Evêché de Bamberg de ses troupes, & leur donnoit le loisir de se remettre de leurs fatigues.

Tandis que la Franconie alloit redevenir le théatre de la guerre, ce fléau n'avoit pas encore cessé de ravager l'Evêché de Magdebourg. Nous avons dit, que Jean-Banner commandoit dans cette partie une armée de huit mille Soldats, la plûpart Allemands, Ecossois & Anglois. Banner, dont la conduite à la guerre parut toûjours au-dessus de l'humanité, l'un des plus dignes éleves du Grand Gustave, & peut-être le plus illustre, s'il ne se fût montré aussi petit dans la vie domestique, qu'il avoit paru grand à la tête des armées; Banner, dis-je, avoit réduit le Comte Wolff de Mansfeld, qui commandoit environ deux mille Impériaux dans Magdebourg, à demander à capituler sur la fin de 1631. Mais, comme il exigeoit qu'on lui permît de se retirer en Silésie avec sa troupe, il falut envoyer un Exprès à l'Electeur de Saxe pour en obtenir les passeports nécessaires, n'y ayant pas de chemin plus court de Magdebourg en Silésie, qu'en traversant la Saxe.

En attendant la réponse de l'Electeur,

Banner décampa d'auprès de Magdebourg pour donner un peu de repos à sa petite armée, & la mettre un peu au large. Il logea donc l'Infanterie Allemande à Schœnbeck, envoya les Anglois & Ecossois à Saltza, la Cavalerie & les Dragons à Welschleben.

Sur ces entrefaites, Pappenheim s'étoit rendu de Cologne à Wolffenbutel avec quinze cens hommes. Là, il rassembla des Garnisons voisines quatre à cinq mille hommes, auxquels il joignit ce qu'il avoit amené, & avec cette petite armée il se mit en marche pour délivrer Magdebourg. Dès que le Comte de Mansfeld eût été informé de son dessein, il fit dire au Général Suédois, que, quand même l'Electeur de Saxe accorderoit les passeports désirés, il ne prétendoit pas tenir l'accord dont ils étoient convenus sous cette condition. Banner se le tint pour dit; &, devinant aisément la cause de ce changement, il résolut d'attendre les Impériaux de pied ferme, sans néanmoins trop fatiguer ses troupes, & se contentant de rapprocher ses quartiers.

Pappenheim avoit formé le dessein de venir tomber sur les Suédois lorsqu'ils y penseroient le moins, & de les

attaquer par derrière, tandis que Mansfeld, sortant de Magdebourg avec toute sa Garnison, les attaqueroit par devant. La bonne fortune de Banner fit évanouïr ce projet. Deux Soldats Anglois, qui étoient en marode, rencontrèrent un Paysan qui portoit un pain qu'ils lui ôtèrent; &, l'ayant coupé pour le manger, ils y trouvèrent une lettre qu'ils portèrent à leur Général. Cette lettre étoit précisément celle où Pappenheim marquoit à Mansfeld tout le projet qu'il avoit formé, & quel jour il avoit fixé pour l'exécution, afin qu'il se tînt prêt, & qu'il attaquât en même tems.

Sur la lecture de cette lettre, le Général Suédois rassembla ses troupes, & marcha à Kalbe.

Le premier de Janvier Pappenheim partit de Wolffenbutel avec cinq à six mille hommes de pied, & dix-huit Escadrons. Il pilla en passant Schœningen & Helmstœdt, & arriva le quatrième à Magdebourg par Barleben. Je ne sais si je dois ajoûter que, d'abord après son arrivée, il fit piller tous les Villages & les Bourgs des environs. Ces pillages & ces desordres étoient si ordinaires chez les Impériaux, qu'on est tenté de

croire que c'étoit leur coûtume, & le systême de guerre de leurs Généraux. L'Auteur des Annales de Ferdinand II. tout Autrichien qu'il étoit, ne les dissimule point ; il en fait quelquefois des tableaux qui donnent de l'indignation ; mais il y revient si souvent, qu'on est obligé d'en supprimer une partie.

Pappenheim s'étoit avancé avec l'élite de ses troupes jusqu'à Gommern: mais, ayant appris que George Duc de Lunebourg avoit quitté le parti de l'Empereur, qu'il faisoit actuellement des levées en Basse-Saxe, & hâtoit celles que ce Cercle avoit résolu de faire, & dont il devoit prendre le Commandement, il se hâta d'aller au devant de ce nouvel orage, & de le dissiper avant qu'il fût bien formé. Surquoi, il fit jetter une partie de l'artillerie de Magdebourg dans l'Elbe, enclouer le reste, brûler tous les ponts, tous les moulins, piller tout le peu qui restoit encore d'Habitans dans cette malheureuse Ville, abattre & brûler le peu de baraques qu'on y avoit élevé au lieu de maisons; &, avec tout le butin qu'il put rassembler, il abandonna la Ville le 8. de Janvier, n'y laissant que les remparts qu'il

n'avoit pas eu le tems de détruire, & marcha droit à Wolffenbutel.

Dès que Banner fut informé de cette retraite, il envoya trois Compagnies d'Infanterie Suédoise pour prendre possession des ruïnes de Magdebourg. En même tems, il fit publier que tous les Habitans dispersés pouvoient y revenir en toute sûreté, les exhortant à relever les débris de leur Patrie. Un nombre assez considérable de ces infortunés s'étant présentés, on leur distribua par égale part tous les matériaux qui restoient. Tous les lieux circonvoisins s'empressèrent à les aider de tout leur pouvoir. Enfin, ils envoyèrent une Députation au Roi pour implorer son assistance. Ce Prince donna alors une déclaration, par laquelle il prend les Bourgeois & la Ville de Magdebourg sous sa protection spéciale; autorise son Général Banner à rétablir le Magistrat, & à préférer, pour gérer les principaux emplois, les personnes de la Magistrature qui restoient encore. Mais en même tems que ce Prince pourvoyoit au temporel, il ne négligeoit pas le spirituel, & il envoya son premier Chapelain Jean-Bodwid, Evêque de Lindkœping, pour régler les rites des Eglises

de Halle, de Magdebourg & de Halberſtadt, établir des Paſteurs où il en manquoit, un Conſiſtoire & des viſites Paſtorales.

Cependant Pappenheim étoit arrivé à Wolffenbutel, où il mit ſix Compagnies d'Infanterie, & une de Cavalerie en Garniſon; &, avec le reſte de ſa petite armée, il s'avança vers le Weſer, & ſe rendît en trois jours de marche à Burgdorff dans le Pays de Lunebourg: &, quoique le Duc régnant lui envoyât toute ſorte de vivres, il ne laiſſa pas de faire pour plus de cinquante mille écus de dégât dans ſes terres, & de lui faire dire que, s'il ne lui livroit le Duc George ſon frère, ou du moins ne le faiſoit arrêter, & ne licencioit les nouvelles levées répandues ci & là dans ſon Pays, il mettroit le ſiége devant Zell, détruiroit la Ville de fond en comble, & mettroit tout le Pays à feu & à ſang.

Mais toutes ces menaces s'en allèrent en fumée, parceque Banner n'avoit pas perdu de tems à ſuivre Pappenheim; de ſorte que celui-ci fut obligé de ſe retirer du côté d'Eymbeck.

Banner fut joint dans ſa marche par le Duc Guillaume de Saxe-Weymar, à

qui le Roi de Suéde avoit donné commiſſion de lever quelques Régimens dans la Thuringe, & il s'en étoit ſi bien acquitté, qu'il ſe trouvoit à la tête de dix mille hommes, lorſque le Roi de Suéde lui envoya ordre de joindre le Corps de Banner. Surquoi, Guillaume partit des environs d'Erfurth le dixiéme de Janvier, arriva le même jour à Sangerhauſen, le 12. à Mansfeld, le 13. à Ermſleben, le 14. à Quedlinbourg où il ſéjourna. Le 16. il arriva à Wernigerode, & le 17. à Oſterwick, où ſe fit la jonction avec le Général Suédois.

L'Armée, ſe trouvant forte alors de ſeize à dix-ſept mille hommes, elle ſe remit en marche, & arriva le 19. à Steinfeld, d'où elle vint à Knieſtadt où elle ſe repoſa juſqu'au 23.

Pendant ce tems-là, le Duc détacha pluſieurs partis pour avoir nouvelles de l'ennemi: un de ces partis, compoſé d'environ deux cens cinquante maîtres ſous la conduite du Major de Pättendorff, ayant ſu que le Régiment d'Infanterie de Læbel n'étoit qu'à un demi mille de Hameln, réſolut de l'attaquer, ſans avoir égard à l'inégalité du nombre. L'attaque fut ſi bruſque, que

les Impériaux eûrent à peine le tems de prendre leurs armes. Pattendorff les enfonça, les tailla en piéces, fit trois cens prisonniers, leur prit leurs six Drapeaux, & tout leur bagage. Mais ce qui favorisa le succès de cette attaque fut, que le Lieutenant-Colonel Straube, qui commandoit ce Régiment, n'étoit pas présent, & se trouvoit alors à Hameln avec une partie des Officiers; de sorte que les Soldats manquant de Chefs ne firent presque point de résistance: tant il est vrai que, si à la guerre la fortune se déclare quelquefois pour les téméraires, la négligence des Chefs est le plus souvent la source des avantages qu'on remporte à nombre inégal. C'est ce que l'expérience journalière ne prouve que trop, sans que certains esprits en deviennent pour cela plus sages. Quoiqu'il en soit, les six Drapeaux fûrent envoyés au Duc de Brunswick, qui les reçut avec beaucoup de joie, comme un gage de la prochaine délivrance de son Pays.

Le 21. de Janvier des Députés de la Ville de Goslar arrivèrent au Quartier-Général à Kniestadt, & traitèrent avec le Duc Guillaume de Saxe-Weymar; surquoi ce Prince & Banner se

rendîrent avec toute l'armée le 23. à Goslar, où ils laissèrent reposer les troupes jusqu'au 26. qu'ils se remîrent en marche, & vînrent à Séesenbourg à six milles au midi de Brunswick. Delà l'armée marcha à Nordheim, que Pappenheim avoit abandonné, desesperant de le pouvoir défendre, & après en avoir démoli les murailles. De Nordheim l'armée se rendit à Pless : & le Quartier-général du Duc fut établi à Bovender, Village dn Pays de Hesse. Là, ayant eu avis qu'il n'y avoit que trois cens hommes dans Gœttingen, dont cinquante de Cavalerie, & qu'ils étoient mal pourvus de vivres, & excedés de veilles & de fatigues, il forma le dessein de se rendre maître de cette Ville, dont la prise & la conservation avoient coûté tant de monde, de soins & de peines au Comte de Tilly.

Le Duc, en approchant de la place, envoya un Trompette au Commandant Jean-George de Carthauss, pour lui offrir une bonne capitulation. Celui-ci ayant répondu qu'il vouloit se défendre, le Duc fit dresser une batterie pour amuser les assiégés. Après une canonnade de quelques heures, le Duc fit de nouveau sommer le Commandant; &, en

ayant reçu la même réponse, il résolut d'escalader la place, avec d'autant plus d'apparence de réussir, que la foiblesse de la Garnison ne permettoit pas au Sr. de Carthausſs de garnir suffisamment le rempart, qui d'ailleurs étoit simple & mal langué.

La Ville avoit été investie le 10. de Février, le Duc en avoit bien examiné le fort & le foible; & c'étoit en conséquence de cet examen qu'il avoit pris la résolution que nous venons de dire. Les troupes passèrent la nuit du dix au onze en priéres; & le matin à six heures l'escalade fut exécutée en huit différens endroits, à la faveur d'une batterie de gros canon élevée sur le Galgenberg, hauteur qui commande entiérement la Ville de Gœttingen (1).

La succès de cette attaque ne fut pas un moment douteux. La Ville fut emportée après une foible résistance. Tous ceux des Impériaux qui se trouvèrent exposés à la prémière furie du vain-

(1) Cette Ville est devenue encore plus fameuse de nos jours, par la longue & opiniâtre résistance du Vicomte de Vaux, & par les expéditions fréquentes de M. de Belsunce. Au reste, quoiqu'on écrive *Gættingen*, ou prononce *Goettinguen*, qui est la prononciation des Gens du Pays.

queur fûrent massacrés. Le reste fut fait prisonnier avec leur Commandant Jean-George de Carthaufs, deux Lieutenans, un Enseigne, quelques Valets, quelques Moines Franciscains de l'Observance, le nouvel Abbé de Walckenried, quelques Réligieuses, & quelques Officiers de l'Archevêque de Mayence, qui avoient quitté Erfurth depuis l'entrée des Suédois dans cette Ville, & s'étoient réfugiés à Gœttingen.

Le 12. qui étoit un Dimanche, le Duc fit prêcher le Sr. David Lippacher son aumônier dans l'Eglise de St. Jean, dont les Catholiques s'étoient emparés, & il fit chanter le *Te Deum* au bruit de toute l'artillerie,

Les Suédois trouvèrent dans Gœttingen une artillerie nombreuse, consistant en plus de cent cinquante piéces de canon, une quantité prodigieuse de poudre, de mêches, de balles, de boulets, & plus de quatre mille mousquets.

De Gœttingen le Duc envoya un Trompette à Duderstadt, où se tenoit l'Assemblée des Etats du Pays d'Eichsfeld, pour les exhorter à se soumettre de bonne grace, & à se déclarer pour le Roi de Suéde, à quoi ils consentîrent sans difficulté; &, le Duc s'étant

rendu à Duderstadt, la Bourgeoisie lui en présenta les clés, & fit toutes les soumissions qu'on pouvoit désirer. Ils lui livrèrent même deux cens cinquante Soldats qu'ils avoient levés, & qui fûrent aussitôt incorporés dans les Régimens qui avoient le plus besoin de recrues.

Sur ces entrefaites, Gustave-Adolphe jugea à propos de renvoyer en son Pays le Landgrave Guillaume de Hesse-Cassel, de rappeller à soi le Duc Guillaume de Saxe-Weymar & le Général Banner, avec toutes leurs troupes à la reserve de celles, qu'ils avoient mises en Garnison dans les diverses places qu'ils avoient conquises. Le Landgrave devoit avec le siennes achever de chasser les Impériaux de la Haute-Hesse & de la droite du Weser, seconder les opérations du Duc de Lunebourg, de l'Evêque de Brême, & des troupes du Cercle de Basse-Saxe; & pour plus de sûreté, le Roi, voyant que les troupes qu'il avoit dans le Mecklenbourg n'y étoient plus nécessaires, envoya ordre à Achatius Todt & à Baudissin de leur faire passer l'Elbe, & de les mener vers le Weser pour le même objet. Mais, avant que tous ces secours arrivassent, Pappenheim,

qui s'étoit retiré vers la Lipe, revint ſur la gauche du Weſer, paſſa ce fleuve dans le deſſein de ruiner ou le Duc George de Lunebourg, ou le Landgrave de Heſſe, avant qu'ils puſſent joindre leurs forces.

Celui-ci s'étoit préſenté devant Marbourg où il y avoit mille Impériaux, il avoit emporté la Ville & le Château en peu de jours, & paſſé les Impériaux au fil de l'Epée. De-là il avoit pris ſa marche ſur Fritzlar pour y paſſer l'Eder, ce qu'il exécuta auſſi. De-là il s'avança ſur Corbach, Stadthagen & Wolkmarſen, dans la vue de ſe joindre au Duc George de Lunebourg, comme ils en étoient convenus. Mais Pappenheim, ayant paſſé le Weſer, vint tout à coup ſe préſenter devant Eymbeck, petite Ville ſans preſqu'aucune fortification, & où il n'y avoit d'autre Garniſon, que ſoixante Cavaliers Suédois, & deux Compagnies d'Infanterie que la Ville avoit levées à ſes fraix. Malgré cela, la Ville refuſa d'ouvrir ſes portes, eſperant d'être bientôt ſecourue; mais au bout de trois jours elle ſe rendit, & par-là Pappenheim ſe trouva entre le Duc George & le Landgrave en état d'empêcher leur jonction.

Sur

Sur ces entrefaites le Landgrave avoit poussé son avant-garde jusqu'à Hœxter sur la gauche du Weser. Pappenheim avoit été averti que le Régiment Hessois de Rossa étoit dans un Bourg près de Hœxter, surquoi il resolut de le surprendre, & y réüssit si bien qu'il fit prisonnier le Colonel, avec plusieurs Officiers & trois cens Soldats; aussitôt les Hessois abandonnèrent Hœxter ou Hœchster avec beaucoup de précipitation, & sans se donner le tems d'en emporter les munitions, & l'artillerie qu'ils y avoient. Le Landgrave prit alors sa route vers l'Evêché de Paderborn, dans l'esperance de forcer par-là Pappenheim à quitter la Basse-Saxe; mais celui-ci, sans se soucier de cette maneuvre, entra dans la Hesse, y mit tout à feu & à sang, & tourna ensuite droit vers le Landgrave. Ce Prince, ne se sentant pas assez fort en Infanterie, pria le Duc George de Lunebourg de lui en envoyer un renfort. Celui-ci détacha non seulement de l'Infanterie, mais aussi de la Cavalerie. Pappenheim en ayant eu avis, alla au devant de ce détachement, le défit & le dissipa.

Cependant Achatius Todt s'avançoit du côté de Brême avec une armée de

de neuf à dix mille hommes presque tous Suédois. Il détacha d'abord le Colonel *Dumeni* pour chasser les Impériaux de Ferden Résidence de l'Evêque. Les Impériaux firent d'abord une sortie sur les Suédois avec deux cens hommes; mais il fûrent reçus de telle sorte, qu'il n'y en eut pas un seul qui pût rentrer dans le Château, tout ayant été tué ou pris.

Pendant ce tems-là Todt assiégea en personne Buxtehude, qu'il prit en deux jours. Trois cens Danois sous la conduite de Macquard de Rantzau s'étoient cependant jettés dans Freybourg, Ville situé sur l'Elbe. On ne sait si c'étoit par ordre du Roi de Dannemarck, & à propos de quoi ils étoient venus-là. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les habitans du Pays de Wursten, s'étant joints à quelques Soldats de l'Evêque de Brême, escaladèrent Freybourg le quatriéme de Mars, massacrèrent une partie des Danois, & firent le reste prisonnier. A cette nouvelle le Roi de Dannemarck fut fort en colère, & fit faire de grandes plaintes au Général Todt, qui assûra que ni lui, ni aucun Officier Suédois de quelque rang, n'avoit aucune part à cette action, & n'en avoit

même rien ſu. Chriſtian ne ſe contenta pas de ce deſaveu, il envoya des Miniſtres au Roi de Suéde pour ſe plaindre de cette hoſtilité, & apparemment il fut ſatisfait de la réponſe du Héros, puiſque Pappenheim, voyant que Todt alloit aſſiéger Stade, propoſa au Danois de ſe charger de la défenſe de cette place, lui inſinuant que l'Empereur la lui céderoit ; mais il rejetta cette propoſition, & déclara qu'il vouloit obſerver la paix qu'il avoit avec la Suéde. Il y a apparence que Chriſtian craignoit alors le reſſentiment de Guſtave, & qu'il penſoit que, ſi ce Conquérant alloït encore remporter de nouveaux avantages ſur les Impériaux & ſur la Ligue, il pourroit tirer de cette infraction une vengeance éclatante.

Cependant Todt inveſtit Stade, & le 8me. de Mars il fit attaquer la redoute ſur la Schwinge par cent cinquante hommes, qui l'emportèrent après une médiocre réſiſtance ; mais, ceux-ci étant revenus bientôt après au nombre de 1500. ils attaquèrent cette poignée de Suédois avec une telle furie, qu'ils firent main baſſe ſur eux & reprîrent la redoute.

Pappenheim, reſolu de tout hazarder

pour ſauver Stade, s'avança dans l'Evêché de Brême, & maneuvra ſi bien, qu'il obligea Todt à lever le ſiége, y ayant fait entrer du ſecours malgré ce Général Suédois, qui auroit eu bien de la peine à ſe ſoutenir en deçà de l'Elbe, s'il n'avoit reçu un renfort inattendu. C'étoit ce même Duc François-Charles de Saxe-Lawenbourg, que nous avons dit ailleurs qui avoit été fait priſonnier par Pappenheim à l'attaque de Ratzenbourg. Ce Prince, ayant enſuite été relâché en conſidération de ſon changement de Réligion, & ſous condition de ne jamais rien faire contre le ſervice de l'Empereur, oublia bientôt & ſa nouvelle Réligion, & les conditions qu'il avoit acceptées, & revint dans la Baſſe-Saxe, y leva des troupes ſous commiſſion du Roi de Suéde; &, en ayant formé un Corps de cinq à ſix mille hommes, il les mena au Général Todt, que ce renfort mit en état de faire tête à Pappenheim.

Celui-ci, dont les troupes diminuoient chaque jour par la deſertion cauſée par le défaut des vivres, ayant, ſelon leur déteſtable coûtume, tellement ruiné le Pays, qu'il ne pouvoit plus rien leur fournir, tandis que les Suédois ſe ren-

forçoient tous les jours, & avoient abondance de toutes choſes, la Poméranie & le Mecklenbourg leur fourniſſant des vivres au-delà de leurs beſoins; celui-ci, dis-je, fut obligé de reculer, de peur d'être forcé à une action qui ne pouvoit pas être heureuſe pour lui; mais, comme il comprit qu'en s'éloignant il expoſoit la Garniſon de Stade à être priſonniere, il prit ſagement le parti d'évacuer la Ville, & d'en remettre les clés aux Magiſtrats, leur recommendant deux ou trois cens malades qui ne pouvoient être tranſportés. Surquoi il ſe mit en marche ſur Brêmerfurde ou Brêmevorden par Rothenbourg. En paſſant il eſſaya de chaſſer les Suédois de Brêmerfurde; mais il fut répouſſé, & y laiſſa bien du monde.

Par l'abandon de Stade tout le Commerce de l'Elbe ſe trouva libre; & les Suédois trouvèrent cette acquiſition d'une ſi grande importance, qu'ils envoyèrent d'abord des batteaux ſur la Schwinge avec des troupes, occupèrent le fort ou redoute ſur cette rivière, & firent entrer deux de leurs meilleurs Régimens dans la Ville.

Il ne reſtoit plus aux Impériaux dans toute la Baſſe-Saxe que Hameln &

Wolffenbuttel; & Pappenheim auroit eu bien de la peine à se retirer sans grande perte, sans la mesintelligence, qui se mit entre Todt (1) & le Prince George de Lunebourg, qui prétendoit commander les Suédois, aussi bien que les troupes du Cercle & les siennes. Todt naturellement fier ne vouloit point être sous ce Prince, & prétendoit n'être point obligé de recevoir ses ordres. Le Roi informé de ce demêlé, & en connoissant toutes les conséquences, manda Todt pour servir sous lui, & Baudissin eut le commandement à sa place en Basse Saxe, sous le Prince de Lunebourg.

Cependant Pappenheim avoit pris la route de la Hesse. A son approche les petites Garnisons Hessoises de Munden & de Wolckmarsen se retirèrent à Cassel. Pappenheim occupa Dringelberg, Witzenhausen, Allendorff, & Eschwege, & en fit les Garnisons prisonnières de guerre. Il pénétra même dans le Heichsfeld, prit Rusteberg & Heiligenstadt sur les Hessois, s'établit sur la Verra, & autour de Cassel dans le Comté de Waldeck; mais l'approche du Duc

(1) Il étoit d'une famille distinguée en Suéde, descendue du Roi Eric par les femmes.

de Lunebourg & de Baudiſſin l'obligea à changer de poſition. Il paſſa le Weſer près de Poll, & vint camper à Brakel, où ayant été joint par le Comte de Cronsfeld avec un renſort, il marcha aux Heſſois & les battit près de Wolkmarſen. Mais, ayant été appellé en Saxe ſur ces entrefaites, il abandonna le terrain au Duc de Lunebourg & à Baudiſſin, qui firent de grands progrès en Heſſe, en Baſſe-Saxe & en Weſtphalie.

En partant pour la Franconie, Guſtave-Adolphe avoit laiſſé ſon grand Chancelier Axel-Oxenſtierna, pour commander ſur le Meyn & ſur le Rhin, avec des troupes ſuffiſantes. Oxenſtierna avoit établi ſon Quartier général à Mayence, lorſqu'il apprit que les Eſpagnols avoient détaché des Pays-Bas un Corps de troupe, ſous la conduite de Don Lucas de Cagro, & que ce Corps s'avançoit vers la Moſelle dans le deſſein de pénétrer juſquès dans le Bas-Palatinat. Déja la Garniſon Eſpagnole de Frankendahl faiſoit des courſes juſqu'à Neuſtadt ſur la Harte, & enlevoit tout le bétail qu'elle pouvoit trouver dans le plat Pays. Sur ces avis le grand Chancelier ordonna à la Cavalerie qui cantonnoit autour de Caſſel, petite Vil-

stance qu'on attendoit, & se rendit sans aucune nécessité, quoique le secours fût proche, & que le Grand Chancelier eût trouvé moyen de le lui faire savoir. Oxenstierna trouva la conduite de ce Colonel si irrégulière, qu'il le fit arrêter & conduire prisonnier à Mayence, en attendant les ordres du Roi.

Les progrès des Espagnols se bornèrent à la prise de Spire. Ils se campèrent sous le canon de cette Ville, & se retranchèrent jusqu'aux dents, en attendant un grand renfort que leur devoit amener Don Gonçales de Cordua, qui en effet s'étoit déja avancé jusqu'à Trèves. Mais il n'alla pas plus avant: les mouvemens du Prince d'Orange dans les Pays-Bas l'obligèrent de retourner de ce côté-là; & bientôt après les mêmes mouvemens devinrent si sérieux, que Don Philippe de Sylva & le Comte de Riedberg reçûrent ordre de ramener le Corps de troupes qu'ils commandoient sous Spire. C'est où les attendoit le Grand Chancelier, qui se proposoit bien de leur rendre ce retour bien difficile.

Avant d'abandonner Spire, les Espagnols firent deux choses, dont la dernière avoit passé en habitude dans les

troupes de la Maison d'Autriche, c'est qu'ils enclouèrent tout le canon qu'ils étoient obligés d'y laisser, en brisèrent les affûts, & pillèrent ensuite la Ville, dépouillant les Bourgeois jusqu'à la chemise, & aimant mieux gâter les vivres & les jetter dans l'eau que de les leur laisser. De sorte que les pauvres Habitans bénîrent Dieu de les avoir délivrés de ces bons Catholiques (1), & de les remettre au pouvoir des Hérétiques.

Dès que le Grand-Chancelier eût appris que les Espagnols avoient décampé dans la nuit, il fit d'abord réoccuper Spire & se mit à leurs trousses. Sa petite armée pour la Cavalerie étoit composée des Régimens du Rhingrave; du Prince Chrétien Comte Palatin de Birckenfeld, d'Isle, de Haubald, & de Reilinger. Pour l'Infanterie des Régimens de Hochendorff, de Vicedom, de Wallenstein (2), de Nassau, de

(1) Kevenh. l. c. p. 112.

(2) Nous avons dit ailleurs que ce Colonel n'étoit que Baron de Wallenstein, de la Réligion Protestante. La noble famille de Wallenstein étoit alors divisée en plusieurs branches, qui se distinguoient par des noms de terre. Elles étoient toutes Protestantes, avant que le Comte de Wallenstein depuis Duc de Frid-

Enfin le Chancelier, voyant que ses troupes étoient sur les dents, se désista d'une poursuite si inutile, & s'en retourna avec la satisfaction d'avoir causé à l'ennemi une perte considérable; car ces retraites confuses, qui ressembloient tant à des déroutes, lui avoient coûté près de deux mille hommes.

Tel étoit au commencement de 1632. l'état des affaires du Roi de Suéde, & de ses Alliés en Allemagne. Une circonstance encore favorable pour ce Monarque, fut le parti que prit le Duc de Wurtemberg de se déclarer contre l'Empereur. Le Duc leva une armée de huit mille hommes, mauvais Soldats à la vérité, mais qui ne laissoient pourtant pas de faire une diversion aux forces de l'Empereur. Le Roi, pour entretenir cette diversion, & ne pas laisser accabler ce nouvel Allié, ordonna qu'on levât quelques nouveaux Régimens en Alsace, auxquels se joignirent quelques vieux Corps de l'armée du Grand-Chancelier. Tout cela fit une irruption dans le Marquisat de Bade-Dourlach, sous la conduite du Feld-Maréchal Horn, que le Roi jugea à propos d'y envoyer, tant pour punir le

Marquis de Bade de sa partialité pour l'Empereur, que pour épauler les entreprises du Duc de Wurtemberg, & faire une invasion en Alsace, afin d'y attirer les Impériaux. Horn remporta sur ceux-ci divers avantages, au moyen desquels il remplit parfaitement l'objet de sa mission.

Par le tableau abrégé que nous venons d'exposer aux yeux du Lecteur, il lui sera aisé de juger que le feu de la guerre étoit allumé aux quatre coins de l'Allemagne, du Levant au Couchant, & du Midi au Septentrion. Tout cela étoit le fruit du prétendu zèle de Ferdinand, cet Empereur que tant d'Ecrivains Jésuites ont Canonnisé dans leurs Ecrits.

Mais le Pape ne parut pas lui savoir beaucoup de gré de tous les maux dont il étoit cause; car, l'Empereur ayant demandé à ce Pontife (1) quelques secours pecuniaires, le Pape lui répondit, en exaltant beaucoup son zèle pour la Réligion Catholique, l'en remerciant de tout son cœur, offrant de l'aider de ses avis, & s'excusant de ne pouvoir

(1) Kevenh. l. c. p. 7.

le ſeconder autrement, ſur les troubles d'Italie, & l'épuiſement du tréſor de St. Pierre.

Tout annonçoit à Ferdinand une éclipſe totale de ſa Puiſſance; un Roi victorieux & conquérant au cœur de l'Allemagne avec une armée, ſinon la plus nombreuſe, certainement la meilleure qu'il y eût au monde, maître des Provinces les plus reculées de l'Empire, depuis la Mer Baltique juſqu'aux frontières de France & des Suiſſes, & depuis la Mer Germanique juſqu'aux frontières du Tyrol. La France prête à entrer avec une armée nombreuſe dans l'Electorat de Trèves. L'Electeur de Mayence, les Evêques de Wurtzbourg & de Bamberg chaſſés de leurs Etats. L'Electeur de Saxe maître de preſque toute la Bohême. Le Duc de Lorraine forcé par la France à congédier toutes ſes troupes, à renoncer à l'alliance Impériale, & à promettre de ne jamais plus faire de levées pour les ennemis de la France, & de ſes Alliés. L'Electeur de Trèves déclaré neutre, & peut-être prêt à faire encore pis. Tous les Etats Proteſtans armés pour la défenſe des Loix & de leurs Prérogatives. Le Duc

de Bavière balançant s'il n'accepteroit pas le parti de la neutralité. Les Paysans du Pays sur l'Ems révoltés; les Espagnols battus, repoussés, & près d'être entiérement chassés du Bas-Palatinat. Le Turc ravageant la Hongrie, & avec toutes les apparences d'en venir bientôt à une déclaration de guerre. Les Suisses même permettant aux Suédois de faire des levées chez eux. En un mot, Ferdinand se voyoit dans la crise la plus violente où se puisse trouver un Monarque, qui naguères faisoit trembler le Nord & le Midi de l'Europe, & voyoit tous les Princes d'Allemagne à ses pieds, disposant despotiquement de leurs biens, de leurs dignités, & de leurs familles.

Dans un si cruel embaras (1), Ferdinand voulut s'aller mettre lui-même à la tête de ses armées: mais ses Ministres lui déconseillèrent ce dessein, qui au fond marquoit plus de desespoir que de courage: & l'on persista à lui faire entendre, qu'il n'y avoit que le Duc de Fridland qui pût rétablir les affaires, ou du moins arrêter le torrent des con-

(1) *Idem. ibid.*

quêtes du Roi de Suéde, & châtier les Etats de l'Empire déclarés contre Sa Majesté Impériale. Ferdinand persuadé lui-même que c'étoit sa dernière ressource, regrettoit alors d'avoir dépouillé ce Général de l'autorité dont il l'avoit révêtu ; mais les regrets étoient inutiles, & il s'agissoit de réparer cette faute. Le Duc tenoit ferme à refuser le Commandement. Cet esprit superbe ne se croyoit pas assez vangé par l'aveu qu'on faisoit de sa faute, en le sollicitant à le reprendre; il vouloit imposer la Loi à son Maître, & il paroissoit bien dur à Ferdinand, après tous les pas qu'il avoit faits, d'être obligé d'en faire de nouveaux. Ces sortes de démarches d'un Souverain envers son sujet sont toûjours très sensibles, & coûtent infiniment à l'orgueil humain; mais il n'y avoit pas-là à reculer; & il faloit y venir, ou se résoudre à tout perdre. L'Empereur consentit à faire une tentative, quelque humiliante qu'elle fût pour lui, bien déterminé en même tems à faire sentir à ce fier mortel, tout le poids de la puissance souveraine, au cas qu'il l'exposât à la honte d'un nouveau refus. C'est ce que Sa Majesté Im-

périale ne pût s'empêcher de témoigner au Prince d'Eggenberg, en l'envoyant pour la troisiéme & dernière fois au Duc de Fridland.

D'Eggenberg le trouva encore à Zaïm occupé à rassembler des Officiers & Soldats. Après les premiers complimens, ils s'enfermèrent pour parler librement d'affaires. Eggenberg commença par lui faire envisager tout ce qu'il y avoit de flatteur pour lui, que l'Empereur ne crût pas avoir un autre sujet que lui dans tous ses vastes Etats, qui fût capable de rétablir la gloire de ses armes, & en qui il pût confier sa fortune: que ce Monarque, descendant pour ainsi dire du haut de son Trône, l'exhortoit & le prioit même, par son organe, à reprendre le suprême Commandement.

A cela le Duc de Fridland opposa les mêmes raisons qu'il avoit déja alléguées: que la rage de ses ennemis étoit implacable; qu'il seroit tous les jours exposé à leurs calomnies; que la nécessité seule obligeoit l'Empereur à le rechercher; qu'il ne voyoit que des dangers à consentir à ce que Sa Majesté Impériale souhaitoit de lui; que, s'il étoit

aſſez heureux pour rétablir les affaires, on ne ſeroit pas plûtôt délivré de toute crainte & hors d'embaras, qu'on l'attaqueroit de nouveau auprès de ce Monarque, qui, n'ayant plus beſoin de ſon épée, ne feroit pas difficulté de le ſacrifier: que, ſi au contraire il étoit malheureux, & que les affaires empiraſſent ſous ſa direction, ce ſeroit bien pis encore: qu'ainſi, à moins de vouloir ſe perdre, il ne pouvoit, ni ne devoit reprendre une ſi grande charge.

Le Prince d'Eggenberg, après l'avoir écouté tranquilement, lui repliqua d'un ton ſec, que le plus grand danger pour lui étoit de perſiſter ſur le refus; qu'il étoit le maître de faire ce qu'il voudroit; mais qu'il ſe croyoit obligé de lui conſeiller en ami, de bien refléchir à ce qu'il alloit faire; qu'il pouvoit l'aſſûrer en confidence, que l'Empereur étoit bien déterminé à récourir à des voies qui ne lui ſeroient pas agréables; que, quand un Prince de ce rang-là faiſoit tant que d'en venir aux priéres, ce n'étoit pas ſans être bien décidé à prendre le parti de la vengeance, dans le cas où il ſe croiroit mépriſé par l'indécence d'un refus; qu'il étoit même dan-

géreux de forcer ſon Souverain à faire des démarches humiliantes, qui fûſſent un aveu public de ſes torts: qu'au reſte, il étoit chargé de lui offrir toutes les ſûretés qu'il pourroit juſtement prétendre: que l'Empereur étoit réſolu d'acheter ſes ſervices à tout prix; qu'il le laiſſoit le maître d'en faire lui-même l'eſtimation, & de fixer les honneurs & les récompenſes qu'il pouvoit prétendre en échange.

Si cela eſt, repliqua le Duc, *je ne vous demande que vingt-quatre heures pour me déterminer.*

Au bout de ce tems, le Duc de Fridland remit au Prince d'Eggenberg un petit mémoire, contenant les conditions auxquelles il conſentoit de reprendre le Commandement. Il le pria de le lire, l'aſſûrant au ſurplus que c'étoit-là ſon dernier mot.

Voici quelles étoient ces conditions.

1°. „ Le Duc de Fridland ſera & „ reſtera ſeul Généraliſſime, non ſeu„ lement de Sa Majeſté Impériale, mais „ de toute la Maiſon d'Autriche, & „ de la Couronne d'Eſpagne, & com„ mandera en Chef toutes les forces „ de l'une & de l'autre, ſans que qui

„ que ce ſoit puiſſe prétendre à cet „ égard au-deſſus de lui.

2°. „ Ce Commandement lui ſera „ conféré ſans aucune reſerve.

3°. „ L'Empereur ne ſe trouvera „ jamais en perſonne à l'armée, & „ n'en prendra point le Commande- „ ment; mais ſeulement, après que ſes „ armes auront recouvré & reconquis „ le Royaume de Bohême, il ſera à „ propos que le Roi de Hongrie & „ de Bohéme vienne établir ſa réſi- „ dence à Prague, & qu'on laiſſe Don „ Balthaſar avec douze mille hommes „ dans le Royaume, pour ſervir de „ ſauvegarde à ce Prince, juſqu'à la „ paix générale dans l'Empire d'Alle- „ magne : car, le Duc de Fridland a „ obſervé, que les Bohêmes veulent „ avoir un Roi qui réſide parmi eux, „ & par-là l'Empereur & ſon Général „ ſeront à l'abri de toute rébellion.

4°. „ L'Empereur donnera au Duc „ de Fridland l'aſſûrance à la ſucceſ- „ ſion de quelqu'un des Pays Hérédi- „ taires d'Autriche, & cela en la meil- „ leure forme qu'il ſera poſſible; & ce „ Pays lui ſera adjugé & aſſûré à tître „ de récompenſe *ordinaire*.

5°. „ Le Duc de Fridland aura le „ Domaine direct, & fera Seigneur „ Suzerain de tous les Pays qui feront „ recouvrés dans l'Empire, comme une „ récompenfe *extraordinaire.*

6°. „ Toutes les Terres, Seigneu- „ ries, & Pays qui feront confifqués „ appartiendront au Duc de Fridland, „ & la confifcation fe fera à fon pro- „ fit, & dans la forme la plus étendue; „ de manière que, ni le Confeil Auli- „ que de l'Empire, ni la Chambre Im- „ périale de Spire, ne pourront y pré- „ tendre aucun droit, ni jurisdiction „ générale ou particulière, fous quel- „ que prétexte que ce foit.

7. „ Le Duc de Fridland reftera „ maître abfolu de punir, & de faire „ grace à l'égard des gens de guerre „ de quelque rang & qualité qu'ils puif- „ fent être; de manière que tout fauf- „ conduit, lettres de répit ou de gra- „ ce accordées par l'Empereur, & fi- „ gnées de fa main, feront nulles & „ de nul effet, fi elles ne font confir- „ mées & contre-fignées par ledit Duc „ de Fridland.

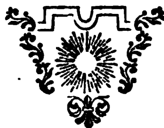
8°. „ On ne s'adreffera pour des „ lettres de grace qu'au feul Duc de „ Fridland, & lui feul pourra les ac-

„ corder, les faire expédier, l'Empe-
„ reur étant trop clément, & souffrant
„ que toute sorte de coupables soient
„ pardonnés à sa Cour, de manière que
„ cela lie les mains au Général en
„ Chef, & lui ôte les deux grands res-
„ sorts qui font mouvoir les hommes,
„ la crainte des peines, & l'espoir de
„ la récompense.

9°. „ Comme il faudra tôt ou tard
„ en venir à un traité définitif dans
„ l'Empire, l'Empereur s'obligera à y
„ faire intervenir le Duc de Fridland,
„ & à soutenir ses intérêts à l'égard du
„ Duché de Mecklenbourg.

10°. „ On fournira au dit Duc de
„ Fridland toutes les sommes néces-
„ saires pour l'entretien des troupes,
„ & pour continuer la guerre.

11°. „ Tous les Pays Héréditaires de
„ l'Empereur lui seront ouverts, en cas
„ de retraite ou de passage ".



LIVRE

LIVRE ONZIEME.

ARGUMENT.

L'Empereur est obligé de souscrire aux conditions que Wallenstein osé lui préscrire, toutes exorbitantes qu'elles sont: prémière cause du malheur qui lui arrive dans la suite. Il haïssoit les Jésuites à l'égal du Duc de Bavière. Opinion de l'Auteur sur ce qu'on appelle Conjuration de Wallenstein. Il leve une Armée de quarante mille hommes, & chasse les Saxons de toute la Bohême. Marche du Roi de Suède contre Tilly, qui se rétire à Erlang, & de-là vers le Danube, après avoir saccagé tout le Pays autour d'Erlang & de Nuremberg. Arrivée de Gustave-Adolphe à Fürth près de cette Ville. Préparatifs qu'on fait à Nuremberg pour y recevoir ce Monarque. Entrée qu'il y fait. Réception magnifique, & présens qu'il reçoit de la Ville. Discours remarquable de ce Grand Prince aux Députés du Magistrat. Départ du Roi pour aller à la poursuite du Comte de Tilly, qui se retire vers la Bavière. Arrivée de ce Monarque devant Donawerth. Il

fait sommer le Duc Rodolphe-Maximilien de Saxe-Lawenbourg, qui y commandoit. Réponse fière de ce Duc. Siége & prise de la place. Gustave prend la résolution d'entrer en Bavière. Il trouve le Comte de Tilly posté près de Rain, & retranché sur le bord du Lech qu'il falloit passer. Le Roi surmonte toutes les difficultés de ce passage avec une hardiesse, une prudence, & un bonheur étonnant. Il bat l'Armée Bavaroise. Tilly est blessé & meurt dans de grandes douleurs. Retraite honteuse du Duc de Bavière. Il se réfugie sous le canon d'Ingolstadt. Siége d'Augsbourg par le Roi de Suéde. Cérémonie de l'hommage que cette Ville est obligée de prêter à ce Prince, & à la Couronne de Suéde. Gustave brigue la Couronne de Pologne. Imprudence de son Ambassadeur. Siége d'Ingolstadt. Le Roi court un des plus grands dangers, où il se fût jamais vu. Le jeune Margrave de Dourlach a la tête emportée près de ce Monarque. Regrets de Gustave-Adolphe. Remontrances de ses Généraux sur le peu de soin qu'il prenoit de sa vie. Belle réponse du Roi. Le Duc de Bavière se retire à Ratisbonne. Arrivée des Ambassadeurs Danois. Objet de leur

Miſſion. Saint Etienne Envoyé de France en Bavière vient au camp du Roi de Suéde. Converſation remarquable de ce Monarque avec ce Miniſtre. Levée du ſiége d'Ingolſtadt. L'Electeur de Bavière ſurprend Ratisbonne. Le Roi de Suéde entre en Bavière, prend Landshut, & marche vers Munich. On lui apporte les clés de cette Ville. Il y fait ſon entrée, & la traite avec bonté. Il entre en diſpute avec le Recteur des Jéſuites ſur des matières de Réligion. Sa réponſe aux Généraux, qui murmuroient contre ſa douceur envers ces Pères. Converſation du Roi avec le Concierge du Palais. Conduite noble & héroïque de ce Monarque à l'égard de cet Edifice. Belle réponſe qu'il fait aux Princes qui lui conſeilloient de le détruire. Il viſite l'Arcenal. Avanture ſingulière au ſujet de l'artillerie du Duc. Le Roi fait maneuvrer ſes troupes à la vue des Habitans de Munich. Il montre lui-même l'exercice aux Soldats. Cruauté des Payſans Bavarois punie. Intrigues de l'Empereur en France & à Rome. Fermeté du Pape. Réponſe de ce Pontife au Cardinal Borgia. Négociations avec l'Electeur de Saxe. Dé-

claration de ce Prince en faveur de son alliance avec le Roi de Suéde. Perfidie des Bavarois envers la petite Garnison de Weissenbourg. Gustave évacue la Bavière, & emméne un grand nombre d'ôtages. Il se poste près de Donawerth. Exploits du Duc Guillaume de Weymar. Le Duc de Bavière marche vers la Bavière, pour joindre le Duc de Fridland. Entrevue entre ces deux ennemis. L'Electeur dissimule. Fridland ne peut cacher sa colère. Enfin tout s'accommode, & la jonction se fait. Ils marchent avec toutes leurs forces contre le Roi de Suéde.

QUelque idée que le Prince d'Eggenberg se fut faite des prétentions du Duc de Fridland, il ne s'attendoit sans doute pas qu'il les pousseroit à cet excès. Il voulut d'abord faire quelques remontrances, & l'obliger à les modérer; mais le Duc aussitôt lui mit le marché à la main. Il falut bien en passer par-là; mais ce qu'il y a d'étrange c'est que l'Empereur ratifia tous ces articles, ce qui prouve l'extrémité où se trouvoit ce Monarque; mais il ne pardonna jamais à Wallenstein de lui avoir

préſcrit des conditions ſi dures, & ſi honteuſes, & peut-être fût-ce-là la principale cauſe du malheur qui arriva dans la ſuite à ce Général: car, pour le deſſein de ſe faire Roi de Bohême que preſque tous les Hiſtoriens lui ont attribué, je ne crois pas qu'il ait jamais eu que des conjectures pour fondement. En effet, l'Empereur dans l'eſpece de manifeſte qu'il publia, après la mort tragique du Duc de Fridland, qu'il ne diſſimule pas être arrivée par ſes ordres, n'auroit ſans doute pas manqué de publier les preuves qu'il y avoit de la prétendue conjuration contre ſa Couronne de Bohême: c'étoit même le ſeul moyen de diminuer un peu l'horreur d'un ſi indigne aſſaſſinat. Mais il ne parle qu'en général, & d'une manière vague, de conjuration & de trahiſon. Fridland n'avoit pas beſoin d'autre crime, pour être jugé digne de mort que les articles du traité que nous venons de voir. Il avoit des ennemis puiſſans, l'Electeur de Bavière, & les Jéſuites; & il étoit trop fier pour les ménager. Il tenoit même publiquement, au ſujet de celui-là & de ceux-ci, des diſcours fort extraordinaires que nous ne rapporterons point ici, parce qu'ils

ne sont pas de notre sujet (1). Mais je ne puis m'empêcher d'ajoûter que l'attention qu'il eut à faire usage du pouvoir sans bornes, qu'il avoit obtenu, ne fournit que trop d'occasions à ses ennemis à le faire regarder comme un homme, qui visoit à tout ce qu'il y avoit de plus élevé, & pour qui rien n'étoit sacré. La conduite, qu'il tint au sujet du vieux Comte de Thurn, acheva probablement de le perdre dans l'esprit de l'Empereur, naturellement fier & soupçonneux, & qui consultoit aussi volontiers ses Directeurs de Conscience que ses Ministres. On sait que dans un combat, qui se donna en 1633. en Silésie, le Comte de Thurn, qui commandoit les Suédois en Chef dans cette partie, fut battu & fait prisonnier. L'Empereur souhaitoit extrêmement d'avoir en son pouvoir ce fameux rébelle; & il écrivit au Duc de Fridland de le lui envoyer sous bonne escorte à Vienne; mais Wallenstein, après avoir eu de fréquens entretiens avec le Comte, le renvoya sans rançon & sans condition, disant qu'il ne faisoit qu'user de

(1) On les peut voir dans le Comte de Kevenhuller, dans la dernière partie de ses *Annal. Ferd.* p. 579. & 580.

son droit, & que l'Empereur n'avoit qu'à lire les articles de la capitulation, qu'il avoit faite avec lui.

Il osa traiter plusieurs fois du rétablissement de la paix générale dans l'Empire, avec les Ministres de Saxe & de Brandebourg, sans aucune commission de son Souverain, & même à son insçu; disant que, si le Duc de Bavière s'y opposoit, il aideroit à lui faire la guerre, & la lui feroit si rude, qu'il auroit lieu de se repentir de son opposition à une chose si salutaire. En un mot, il agit toûjours en Grand Vizir, & périt presque de même.

Voilà, je pense, à quoi se réduit la fameuse *Conspiration de Wallenstein*, qui a donné lieu à un ouvrage comparable, pour la naïveté & les graces du style, à tout ce que l'antiquité a de plus célèbre sous le titre de *Conjuration.*

Les efforts que le Duc de Fridland fit en diverses occasions, pour finir une guerre qui désoloit toute l'Allemagne, & pour ramener les choses à une paix générale, prouvent assez qu'il n'avoit pas dessein de faire révolter la Bohême. Il donna même de très bons conseils à l'Empereur, pour empêcher que ce malheur n'arrivât jamais plus.

Quoiqu'il en soit, dès que le bruit se fut répandu que le Duc de Fridland alloit reprendre le Commandement général, on trouva plus de facilité à faire des recrues dans les Pays Héréditaires d'Autriche, où l'on ne laissoit pas d'enlever de force tout ce qui refusoit de marcher de gré. Mais ce qui embarassoit, c'étoit le payement des nouveaux impôts : ils étoient si exorbitans, & les peuples si épuisés, que la rigueur avec laquelle on les exigeoit mettoit les gens au desespoir, & causa maintes séditions. Fridland fit alors tout ce qu'on pouvoit attendre du meilleur citoyen. Il dépensa plus de deux cens mille écus de son argent, pour faciliter les grands armemens que l'on avoit résolus. Ensuite, il régla la paye des troupes, tant Infanterie que Cavalerie, & se voyant en état d'agir, il manda toutes les troupes qu'on avoit rassemblées, tant en Bohême, qu'en Autriche & en Moravie : & les fit camper autour de Znaïm, où il continuoit à faire sa résidence. Ensuite, il en fit la revue, & les trouva de quarante mille hommes bien armés, la plûpart nouveaux à la vérité, mais tous animés de l'ancienne gloire de leur Général, & du desir de piller.

piller aussi bien que leurs vieux Camarades.

Avec des forces si considérables, il ne douta pas qu'il n'eût bientôt reconquis la Bohême.

Dès le mois de Février les Saxons avoient été délogés de Satz par surprise. Le Duc avoit chargé de cette entreprise le Colonel Gallas, & ne lui avoit donné pour l'exécuter que mille hommes de pied & cinq cens chevaux. Après cela les Saxons abandonnèrent d'eux-mêmes Kaden, Commotau, Sclarkenwalde, & se retirèrent à Annaberg à la faveur des neiges, qui ne permîrent pas aux Soldats de Fridland d'avancer assez vîte, pour les prévenir dans les défilés.

Le Duc de Fridland étoit prêt à marcher en personne vers Prague à la tête de toutes ses forces. Déja même cette Capitale étoit bloquée de tous côtés, excepté vers la Saxe. Les Croates n'y laissoient rien entrer, & faisoient des courses jusqu'à la portée du canon des remparts. Ils brûlèrent même le Village de Micheln si près de Prague, que le vent en porta les étincelles jusques sur le pont de cette Ville, & ce qu'il y eut d'affreux, c'est que ces barbares

maſſacrèrent tous les Habitans de ce Village, qui fuyoient avec leurs Femmes & leurs Enfans, & ne firent grace à perſonne, triſte prélude des fureurs de cette nouvelle armée. Les malheureux Bohêmes étoient à plaindre. On les puniſſoit d'avoir cédé à la force & à la néceſſité.

L'Empereur ne deſeſperant pas de détacher les Electeurs de Saxe & de Brandebourg de l'Union de Leipzig; &, ſentant que cela lui donneroit une ſuperiorité décidée, avoit mandé au Duc de Fridland qu'il ne ſeroit pas fâché qu'il eût une entrevue avec Arnimb, pour preſſentir les diſpoſitions de l'Electeur de Saxe. Cette entrevue ſe fit à Nachot terre appartenant à Terzki, l'un des principaux Officiers de l'armée de Fridland, & le plus intime confident de ce Général: elle fut accompagnée des témoignages de la plus vive affection entre ces deux anciens amis: mais on n'y put rien conclure. Le Duc en ſe ſéparant d'Arnimb le chargea d'une lettre pour l'Electeur ſon Maître, où il l'exhortoit à profiter de l'inclination de Sa Majeſté Impériale pour lui, & à s'accommoder pour ſon particulier.

L'Electeur renvoya Arnimb au Duc avec ordre de lui dire, qu'il étoit prêt à faire tout ce qui dépendroit de lui, pour parvenir à une paix générale; mais que, comme on ne lui parloit que d'un accommodement particulier, il déclaroit qu'il avoit fait depuis peu un traité d'alliance avec le Roi de Suéde, & qu'il s'étoit engagé à n'écouter aucune propoſition pour un pareil accord.

Après cette déclaration le Duc de Fridland ne ſongea plus qu'à attaquer Prague. Les Proſcrits qui étoient rentrés dans leurs biens à la faveur des armes de l'Electeur de Saxe, prévoyant la révolution qui alloit faire rentrer la Bohême ſous la domination de l'Empereur, prîrent leurs méſures de bonne heure, & mîrent leurs perſonnes en ſûreté.

Dans le même tems que l'Empereur tâchoit de détacher le Saxon de l'alliance, il faiſoit tous ſes efforts pour engager la France à l'abandonner. On ſent que la Réligion Catholique, la pieté du Roi, le danger que couroit l'Egliſe fourniſſoient tous les argumens dont on étayoit ce projet: mais enfin, le Cardinal de Richelieu les ruïna par une réponſe Cathégorique; qu'il avoit

déja fait en pareil cas, & à laquelle il ne fit qu'ajoûter quelques nouveaux traits, qui rejettoient sur l'Empereur tout l'odieux de cette guerre. „ Que le
„ Roi n'empêchoit point l'Empereur
„ de faire telle alliance qu'il lui plai-
„ roit: qu'il étoit permis à chaque Puis-
„ sance d'en faire avec qui elle vou-
„ loit, suivant ses intérêts: que le Roi
„ de Suéde ne faisoit point la guerre
„ à la Réligion Catholique, puisqu'il
„ n'en troubloit point l'exercice dans
„ les lieux où elle étoit établie; qu'il
„ ne demandoit que le rétablissement
„ des Loix sur un pied stable; & que,
„ dès que l'Empereur voudroit se ré-
„ soudre à réparer les dommages dont
„ il étoit cause, & à rendre à chacun
„ ce qui lui appartenoit, le Roi de Sué-
„ de poseroit aussitôt les armes.

Cepéndant le Duc de Fridland marchoit vers Prague, & arriva le 8. de Mai sur le Weissemberg à la vue de cette Ville.

Hoffkirch, qui y commandoit pour l'Electeur, en étoit sorti le jour auparavant, avec un Régiment d'Infanterie & un de Cavalerie, pour aller renforcer l'armée d'Arnimb qui s'avançoit pour sécourir la place.

Le 4. de Mai vingt piéces de canon se trouvèrent en Batteries sur le Weissemberg, & commencèrent à tirer en bréche contre le rempart du Petit-Côté. La nuit approchant le Duc de Fridland commanda au Marquis de Grana de se couler avec son Régiment du côté des Capucins, & d'essayer de pénétrer dans la Ville à la faveur des ténèbres. Le Marquis, approchant du Couvent des Capucins, fut bien étonné de voir sortir quelques-uns de ces Pères par un trou qu'ils avoient pratiqué dans le mur. Ces Réligieux l'invitèrent à faire passer son monde par-là, ce qui fut exécuté sans que les Saxons s'en apperçussent; mais bientôt ils en fûrent avertis par le bruit qui se fit dans toute la Ville. Si alors celui qui les commandoit eut eu assez de fermeté & de contenance pour venir charger les Impériaux, il n'est pas douteux qu'il ne les eût taillés en piéces; car, il n'y avoit encore que le seul Régiment de Grana; mais, comme la nuit grossit les objets, il crut peut-être qu'il auroit affaire à un gros Corps, & sans délibérer il se hâta de se jetter dans le Ratschin, qui est comme la Citadelle de Prague.

Le Régiment de Grana fut bientôt

suivi d'un renfort, & aussitôt le Ratschin fut investi. Les Saxons n'y tinrent que la nuit sans tirer ; mais à la pointe du jour ils commencèrent à faire feu, & tuèrent le Lieutenant-Colonel du Régiment de Grana, quelques autres Officiers de moindre rang & une vingtaine de Soldats, & en blessèrent à peu près autant.

Sur ces entrefaites, le Duc de Fridland étoit arrivé, & se promenoit sous les portiques du Château avec les Comtes de Wurtemberg & de Michna. Ce fut-là qu'on lui présenta les blessés ; &, en voyant un qui l'étoit au poignet, il tira une poignée de Ducats qu'il lui mit dans la main, en lui disant, *tiens ; voila de quoi te faire guérir*.

Les Saxons, au nombre de deux Régimens d'Infanterie, ne firent pas toute la résistance qu'ils auroient pu dans un poste, qui pour le tems étoit très fort, & se rendîrent à des conditions *honteuses* (1), puisqu'ils consentîrent à sortir sans armes & sans drapeaux, dont ils laissèrent vingt-deux dans le Château, où tout fut trouvé dans le meilleur ordre du monde ; les scellés de

(1) Kevenh. l. c. p. 20.

l'Electeur encore entiers aux portes de toutes les chambres, sans que rien de ce qui appartenoit à l'Empereur & à la Couronne de Bohême eût été détourné ou dérangé. Après la prise de Prague Fridland se flatta, que Jean George changeroit de ton, & envoya le Colonel Sparr à Arnimb, pour l'assûrer que lui Fridland n'avoit que des intentions droites; & que, si l'Electeur vouloit réfléchir sur ses vrais intérêts, il entreroit en négociation, & s'accommoderoit avec Sa Majesté Impériale; qu'ainsi il le prioit lui Arnimb de faire tous ses efforts pour y disposer son Maître.

Mais, tandis qu'il faisoit porter ces paroles de paix au Général Saxon, il faisoit toutes les dispositions pour détruire l'armée Saxonne d'un seul coup, au cas qu'on ne pût renouer la négociation, faisant défiler des troupes sur la droite & sur la gauche de l'Elbe, pour s'aller emparer des défilés entre Aussig & Pirna, & empêcher les Saxons de passer l'Elbe, de se retirer en Saxe, & d'avancer en Bohême.

L'armée Saxonne campoit alors près de Leichtomeritz. Arnimb aussi rusé que le Duc pénétra son dessein, & lui

envoya Trompette sur Trompette, pour convenir d'un lieu où il pourroit aller entendre les nouvelles propositions qu'on vouloit faire à son maître, & en attendant il fit partir ses gros bagages, son artillerie, & enfin toute son armée qui gagna Aussig sans voir d'ennemi, & arriva enfin à Pirna à deux milles de Dresde, sans autre perte que de quelques goujats & malades.

Wallenstein, n'esperant plus de surprendre le Général Saxon, détacha un gros Corps de son armée pour aller assiéger Egra. C'étoit alors une fort mauvaise place, & Starschedel qui y commandoit ne se défendit qu'autant qu'il faloit pour obtenir une bonne Capitulation. Vicedom autre Colonel Saxon abandonna alors Ellenbogen, & se jetta dans Falckenau, où il voulut se défendre, quoique ce ne fût qu'une méchante petite bicoque, qui fut brûlée rez-piés rez-terre, & le Colonel obligé de se retirer comme il put. Ce fut ainsi que le Duc de Fridland chassa les Saxons de toute la Bohême, avec aussi peu de peine & de tems, qu'ils en avoient employé à s'en emparer.

Après de si rapides succès Wallenstein se prépara à accabler l'Electeur de

Saxe avec des forces ſi ſupérieures, qu'il ne lui paroiſſoit pas douteux qu'il ne le forçât à s'accommoder à tout prix, ou à lui abandonner entièrement la Saxe. Mais les nouvelles Victoires de Guſtave-Adolphe, firent bientôt évanouir toutes ſes eſperances comme un beau rêve. Ce fut alors que, pour ne pas aigrir Jean-George, il fit publier dans toutes les Villes Frontières qu'aucun Soldat ou Payſan ne s'émancipât à mettre le pied dans le Pays de Saxe, pour y piller & y commettre d'autre deſordre à peine aux contrevenans d'être punis corporellement, & même de mort, ſuivant l'exigence du cas, dont il commit le jugement à l'Etat-Major de chaque Garniſon des places Frontières.

Enſuite de cette arrangement, il laiſſa un Corps de dix mille hommes ſous les ordres de Don Balthazar de Marradas, lui enjoignant de régler ſes opérations ſur celles d'un Corps d'armée, qui s'aſſembloit en Sileſie pour attaquer la Luſace; &, avec plus de trente mille hommes, il ſe mit en marche pour joindre l'Electeur de Bavière, qui s'avançoit avec toutes les forces de la Ligue vers Egra.

Le Roi de Suéde étant arrivé le 11. de Mars à Kutzingen, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Tilly ne jugea pas à propos de l'attendre dans l'Evêché de Bamberg; & marqua Forcheim pour le lieu d'Assemblée à son armée. Il s'y rendit lui-même le 13. de Mars. De-là il marcha vers le Danube, & envoya son Maréchal-Général des Logis, avec ordre d'ordonner les logemens sur la route qu'il vouloit tenir. Celui-ci fut tué en chemin par un parti Suédois, qui trouva dans ses papiers l'ordre de la marche du Général ennemi, & l'envoya au Roi. Ce Monarque se mit aussitôt à ses trousses. Tilly avoit changé de dessein, & dirigeoit actuellement sa marche sur Erlang, qui n'est qu'à trois milles de Nuremberg. Il n'avoit laissé dans Bamberg & dans Forcheim que des milices, & avoit envoyé dans le Haut-Palatinat tout le vin & tout le grain, qu'il avoit pu ramasser dans la Franconie. De sorte qu'il sembloit rénoncer à l'Evêché de Bamberg & le regarder comme perdu. Mais, comme il se rapprochoit de la Bohême, & qu'il savoit que Gallas étoit à Ellenbogen avec quatre mille hommes, il lui envoya exprès sur exprès pour le prier

de le venir joindre avec ce renfort. Ce qui ne put pas se faire sitôt, parce qu'il faloit pour cela la permission du Duc de Fridland, qui ne put d'abord se resoudre à la donner.

Tilly parut avoir dessein d'attendre le Roi de Suéde à Erlang, & affecta d'y ranger plusieurs fois son armée en Bataille; mais, dès qu'il apprit que Gustave-Horn étoit arrivé à Winsheim avec l'avant-garde de l'armée du Roi, il leva le piquet; &, après un grand Conseil de guerre, il reprit son premier projet de se retirer vers le Danube, & ne s'arrêta qu'autant de tems qu'il lui en faloit pour faire piller, saccager, & brûler tous les environs de Nuremberg, avec une barbarie horrible, emmenant prisonniers les principaux habitans.

Banner & le Duc Guillaume de Saxe-Weymar ayant joint alors l'armée du Roi, elle se trouva forte de quarante-cinq mille combattans; & se rassembla toute à Winsheim, d'où elle partit le 19. de Mars & se rendit en deux jours de marche à Fürth près de Nuremberg. Le Roi avoit couché la nuit du 19. au 20. à Millmersdorff, d'où étant parti pour joindre son armée, on lui présenta en chemin les deux jeunes

Margraves d'Anspach, qu'il reçut avec beaucoup d'affection, & les retint jusqu'au lendemain.

Le Roi séjourna quelques jours à Fürth, & s'y occupa à réformer divers abus dans sa Cavalerie, à perfectionner les changemens qu'il avoit jugé à propos d'introduire dans toutes ses troupes, tant par rapport aux maneuvres, qu'à l'égard de la discipline. Il fit punir de mort divers Soldats convaincus d'avoir été en marode, & cassa quelques Officiers, pour n'avoir pas fait leur devoir.

Le Roi perdit dans ce tems-là un de ses meilleurs Colonels, c'étoit le Comte Henri-Guillaume de Solms, que nous avons dit qui avoit été blessé à la jambe à l'attaque de Bamberg. Une fievre ardente s'étant jointe à sa blessure l'emporta à la fleur de son âge à Schweinfurth le 21. de Mars.

Le même jour le Roi accompagné des deux Comtes Palatins du Rhin, Frédéric Roi de Bohême & Auguste, & d'une foule d'autres Princes, Comtes & Seigneurs se rendit de Fürth à Nuremberg. Cette Ville Impériale, alors sans contredit la plus riche & la plus puissante d'Allemagne, si affectionnée

à ce Monarque, ayant ſu ſa réſolution, avoit fait des préparatifs immenſes pour le bien recevoir.

D'abord parut un Corps de Cavalerie très leſte & vêtu magnifiquement, composé de toute la jeuneſſe de la Ville; enſuite une file de caroſſe pleins de Dames & de Meſſieurs des principaux de la Ville. En entrant le Roi trouva toute la Garniſon & la Bourgeoiſie ſous les armes, tous bien armés & vêtus de neuf, avec leurs drapeaux & leur muſique militaire; toutes les rues étoient tendues des plus belles tapiſſeries. Les fenêtres étoient remplies de Spectateurs qui battoient des mains, & donnoient mille bénédictions à ce Héros, le remerciant de les avoir jugés dignes de le poſſeder. Les réjouiſſances fûrent telles que le Roi, quelque idée qu'il eût de l'affection de ce peuple, en parut étonné.

Dès que ce Prince fut deſcendu à l'Hôtel qu'on lui avoit préparé, le Sénat lui envoya un préſent conſidérable de vin & d'autres denrées, auquel il joignit quatre canons d'une groſſeur & d'une longueur extraordinaire, avec tout l'attirail & les munitions néceſſaires; deux grands globes de vermeil doré

l'un céleste & l'autre terrestre, renfermant plusieurs vases aussi de vermeil doré, ciselés & travaillés avec la dernière délicatesse. Deux des principaux Membres (1) du Sénat précédoient ces présens; & étoient chargés de complimenter le Roi sur son arrivée au nom de leur Compagnie. Ce Prince après les avoir écoutés, leur répondit ainsi.

„ Je suis, dit-il (2), très sensible „ aux honneurs que Vous me rendez; „ mais je Vous prie principalement „ d'honorer la Réligion Evangélique „ par Votre constance & Votre attachement inviolable, sans Vous en „ laisser détourner, ni par promesses, „ ni par menaces, ni par les voluptés, „ ni par les passions auxquelles les hommes sont sujets, ni par le démon de „ l'avarice, dont l'Empire s'étend aujourd'hui partout.

„ Vos ennemis ne manqueront pas „ de faire tous leurs éfforts pour Vous „ détourner du chemin de la vérité, „ tantôt en Vous flattant, tantôt en „ Vous menaçant, tantôt par les plus

(1) Les Sr. Chistophle Fiever, & Christophle Volckhammer.

(2) Keveuh. l. c. p. 117.

„ belles promesses, tantôt en tâchant
„ de Vous épouvanter. Car Vous sa-
„ vez que nous avons affaire à des en-
„ nemis rusés, qui mettent tout en usa-
„ ge pour détruire & anéantir les
„ Evangéliques. La Maison d'Autri-
„ che, l'Espagne & le Pape ne songent
„ qu'à cela: c'est-là que tendent tous
„ leurs desseins, tous leurs Conseils,
„ toutes leurs démarches; c'est à cela
„ qu'ils emploient toutes leurs forces.
„ Extérieurement ils feignent de vou-
„ loir la paix; mais c'est un piége
„ pour nous surprendre, nous diviser,
„ nous desarmer.

„ Dieu Vous a établis Régens d'une
„ Ville la plus grande & la plus peu-
„ plée que j'aie vu de ma vie; tout ce
„ Peuple Vous obéït, & se régle sur
„ Vos actions & Vos sentimens. J'es-
„ pere que Votre administration sera
„ telle qu'il convient à des Magistrats
„ Chrétiens, qui sont fermement per-
„ suadés qu'ils ont un juge au-dessus
„ d'eux, au tribunal de qui ils comparoî-
„ tront un jour, pour y rendre compte
„ de leurs actions. Vous êtes ici tous
„ Patriciens, & Vos Pères depuis deux
„ siécles se sont rendus célèbres par leur
„ sagesse autant que par leur Commer-

„ ce. Suivez leurs traces ; rendez-vous
„ dignes de leur réputation, & mon-
„ trez-vous de vrais Patriotes. Penſez
„ que Dieu peut vous livrer entre les
„ mains de Vos ennemis, & quel ſe-
„ roit alors Votre ſort & celui de ce
„ pauvre Peuple, qu'il a commis à Vo-
„ tre Gouvernement.

„ Dieu nous a fait voir de grandes
„ choſes. Il eſt vrai que Vous avez
„ beaucoup ſouffert, mais c'eſt parce
„ que la divine Providence en uſe ain-
„ ſi, quand elle veut nous faire rentrer
„ en nous même & reconnoître nos
„ péchés; mais elle Vous a en même
„ tems protégés éficacement.

„ Pour moi, je ne puis aſſez m'é-
„ tonner, ni aſſez reconnoître le doigt
„ de Dieu, quand je vois nos ennemis
„ aveuglés à tel point que de m'aban-
„ donner les principales Villes de l'Em-
„ pire, après les avoir occupées deux
„ ou trois années, & de ne pas les ré-
„ prendre; ce qui ne leur coûteroit que
„ la peine de les attaquer. Dieu Vous
„ a conſervés d'une manière miracu-
„ leuſe, & s'eſt ſervi de moi pour cet
„ ouvrage, en quoi il n'a pas moins
„ déployé la force de ſon bras; car
„ je me ſerois plûtôt attendu au jour

„ du

„ du jugement, qu'à me voir transpor-
„ té au fond de l'Allemagne, & actuel-
„ lement au milieu de votre Ville. J'ai
„ abandonné mes pauvres sujets, &
„ tout ce que j'avois au monde de plus
„ cher. J'ai amené avec moi plusieurs
„ vaillans hommes, qui à mon exem-
„ ple ont laissé leurs femmes, leurs en-
„ fans, leurs parens, & ont risqué leur
„ vie, comme moi la mienne, pour la
„ défense de la Réligion, de la liberté,
„ & des Loix. Je n'ai point épargné
„ mon sang, je le sacrifierai volontiers
„ encore pour ces grands objets. Mais
„ en particulier je ferai pour Vous
„ protéger tout ce qui me sera possi-
„ ble, & Vous pouvez compter que
„ je Vous tiendrai tout ce que je pro-
„ mettrai à Vos Ambassadeurs, dans
„ les occasions où ils me proposeront
„ quelque chose de Votre part.

„ Soyez donc constans & fidéles:
„ animez-vous les uns les autres à la
„ défense de la Réligion & de la li-
„ berté. Je ne doute nullement de Vos
„ bons sentimens là-dessus. Mais
„ croyez-moi, Dieu ne Vous enverra
„ pas tous les jours un Prédicateur
„ comme moi, qui Vous exhorte, qui
„ Vous console, qui Vous défende,

„ qui Vous protege à proportion des
„ forces que Dieu lui donne. Souffrez
„ en patience toutes les épreuves par
„ où la divine providence pourra en-
„ core Vous faire passer. Restez con-
„ stamment dans le parti que Vous
„ avez pris. Le Seigneur Dieu, qui Vous
„ a comblés de ses bénédictions, Vous
„ fera encore éprouver ses bienfaits.
„ Votre Ville continuera à fleurir; sa
„ réputation s'étendra au loin, & tous
„ ensemble nous bénirons, nous loue-
„ rons, nous exalterons ce Grand Dieu
„ en ce monde & dans l'éternité".

Ce discours, que les Députés du Sénat mîrent d'abord par écrit, & dont il se fit plusieurs copies, augmenta l'amour & le respect que ce Peuple avoit déja pour un Héros si Réligieux.

La Ville régala de présens tous les Généraux & les Princes, qui avoient été de la suite du Roi. La table de ce Monarque fut toûjours servie de tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus exquis. Les pricipaux Sénateurs briguèrent l'honneur de le servir à ses repas. Tous ses Domestiques, & ceux des Seigneurs de sa suite, fûrent défrayés & regalés suivant leur rang. De sorte que le Roi ne put s'empêcher de dire au

Sénat en prenant congé de lui, que depuis qu'il étoit en Allemagne aucune Ville ne lui avoit fait une reception si brillante, si somptueuse, ni témoigné tant d'affection, & qu'il n'en perdroit jamais le souvenir.

Avant que de partir de Nuremberg, le Roi envoya un détachement dans la Maison des Chevaliers Teutoniques, & en fit enlever tous les Capucins qui y étoient, déclarant qu'ils resteroient prisonniers, jusqu'à ce que Tilly eût renvoyé les Habitans du territoire de Nuremberg, qu'il avoit enlevés & envoyés à Neumarck dans le Haut-Palatinat.

Enfin, le Roi partit de Nuremberg après y avoir passé deux jours, & se rendit à Schwobach où il séjourna, tandis que son armée avoit pris les devans pour se mettre à la poursuite du Comte de Tilly, qui marchoit à grandes journées & d'un trait vers la Bavière. Le Roi, étonné de lui voir prendre cette route, ne put s'empêcher de dire, qu'apparemment le Comte de Tilly esperoit de se mieux défendre sur son fumier, puisqu'il vouloit transporter le théâtre de la guerre dans les Etats de son Maître.

Le 26. de Mars le Roi arriva avec

toute ſon armée devant Donawerth, où il y avoit en Garniſon quelques Compagnies du Régiment de Cronberg Cavalerie, huit Compagnies d'Infanterie, & beaucoup de Soldats de milice : le tout commandé par le Duc Rudolphe-Maximilien de Saxe-Lawenbourg. Le Roi envoya d'abord un Trompette à ce Prince, & le ſomma de lui rendre la place, à quoi le Duc répondit, qu'il n'avoit que de la poudre, du plomb, & la pointe de l'épée à ſon ſervice; que, ſi cela étoit de ſon goût, on ne lui en feroit pas faute.

Cette réponſe piqua le Roi. Il fit d'abord inveſtir la place, & occuper la Montagne de Schellenberg, ſi fameuſe depuis par la ſanglante Bataille qui s'y donna en 1704. où les aſſiégés avoient commencé à élever un Fort qu'ils avoient abandonné, parce qu'il étoit encore dans un état très imparfait. Les Suédois travaillèrent diligemment à établir des Batteries tant ſur la Montagne, que contre la partie baſſe de la Ville; & à pouſſer les tranchées. Le Duc ordonna pluſieurs ſorties dont aucune ne réüſſit, & les Suédois repouſſèrent toûjours la Garniſon avec perte. Le feu cependant étoit fort vif de part & d'au-

tre; mais l'artillerie de la place faisoit peu d'effet, & n'empêchoit pas les Suédois de pousser leurs travaux. Les assiégés s'avisèrent de dresser une Batterie sur une haute tour, d'où l'on voyoit les tranchées de revers. Cette Batterie incommoda d'abord beaucoup les travailleurs, & tua quantité de gens. Le Roi fit dresser une contre-batterie, qui cribla tellement la tour que les assiégés n'y pûrent plus tenir.

On en étoit-là, lorsque tout d'un coup le bruit se répand, que le Comte de Tilly approche pour faire lever le siége: & en effet on avoit apperçu de loin quelques Escadrons ennemis, qu'on avoit pris pour l'avant-garde de ce Général. C'est ce qui avoit engagé le Duc de Lawenbourg à répondre au Magistrat, qui l'étoit venu prier de rendre la Ville avant qu'elle fût toute ruïnée, que cela n'étoit pas pressé, & qu'il se garderoit bien de se rendre au moment qu'il alloit être secouru. Mais le Roi, sans s'arrêter à toutes ces vaines rumeurs, envoya le Colonel Hepburn en de-là de la Wœrnitz, pour y ouvrir une autre attaque, afin de diviser les forces de la Garnison, & la fatiguer davanta-

ge. Sur le ſoir entre neuf à dix heures, on entendit défiler ſur le pont du Danube des bagages & de la Cavalerie, qui apparemment les eſcortoit. Le Roi ſoupçonna que la Garniſon pourroit bien vouloir s'échapper; la Ville n'étant plus guère tenable, & les apparences d'être ſecouru s'étant évanouies; ſurquoi S. M. fit dire au Colonel Hepburn d'être ſur ſes gardes & d'empêcher, s'il étoit poſſible, que la Garniſon ne paſſât le pont. Le feu continua toute la nuit de part & d'autre avec beaucoup de vivacité. Pendant ce tems-là le Duc de Lawenbourg diſpoſoit tout pour ſa retraite. Il laiſſa quelque monde dans la Ville, pour continuer à tirer, afin de mieux cacher ſon jeu, & avant que le Soleil parût il ſortit & gagna la tête du pont. Là il fut attaqué par Hepburn, & l'on ſe battit avec acharnement; mais quelque effort que fiſſent les Suédois, ils ne pûrent empêcher la retraite, & perdîrent plus de trois cens hommes dans cette attaque.

Le Roi envoya un Corps de Dragons à la pourſuite des fuyards, ſous la conduite de Chotizky Gentilhomme Bohême: mais il n'y eut pas moyen d'attein-

dre le gros, & les Dragons ne ramenèrent que des traîneurs, & une partie de l'arrière-garde.

Pendant ces entrefaites les Suédois étoient entrés dans la Ville, & dans la prémière furie ils massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent de Soldats de la Garnison, & commencèrent à piller les maisons, sans néanmoins mal-traiter les Bourgeois. Mais le Roi, étant entré dans la Ville, donna de si bons ordres, que la tranquillité fut rétablie en peu d'heures. Ainsi fut pris Donawerth après vingt-quatre heures d'attaque.

On ne trouva que huit piéces de canon dans la Ville, quelque peu de grains, & point de munitions. Les Suédois jettèrent dans le Danube environ cinq cens morts des Soldats de la Garnison, la plûpart tués sur le pont ou dans la Ville.

Le Roi laissa dans Donawerth le Colonel (1) Redtwein avec son Régiment, & passa le Danube sur le pont de cette Ville pour aller chercher Til-

(1) M. Harte, sans parler de ce Commandant, dit que le Roi mit le Régiment de Solms dans Donawerth, parce qu'il avoit mal fait à Bamberg. Nous préférons le témoignage du Comte de Kevenhuller.

ly, afin de l'expédier au plus vîte avant que Wallenſtein le pût joindre.

Le Duc de Bavière, voyant que la priſe de Donawerth ouvroit l'entrée aux Suédois dans le cœur de ſes Etats & juſqu'à ſa Capitale, raſſembla tout ce qu'il put trouver de gens capables de porter les armes, & vint joindre le Comte de Tilly avec ce nouveau Corps de milices.

Ce Général étoit alors poſté de la manière du monde la plus avantageuſe, ayant devant lui le Lech, à dos la petite rivière d'Acha, qui coule au travers de la Ville de Rain, & va ſe perdre dans le Danube, ſa droite au Danube & ſa gauche à Rain.

Il ne paroiſſoit pas poſſible de le forcer dans un tel poſte, & par conſéquent de pénétrer en Bavière. Pour augmenter la difficulté, on avoit fait rompre tous les ponts, mis Garniſon dans toutes les Villes le long du Lech juſqu'à Augsbourg. Enfin, pour plus de précaution on avoit fait entrer le 15. de Mars une Garniſon dans Augsbourg. Peu de jours après cette Garniſon avoit été renforcée d'Infanterie & de Cavalerie. Le canon avoit été mené ſur le rempart: on avoit ruïné pluſieurs beaux jardins,

jardins, & maiſons de plaiſance, pour élever des redoutes, & l'on avoit deſarmé tous les Bourgeois.

Le Roi, avant de quitter Donawerth, ordonna qu'on achevât le Fort ou redoute, que les Bavarois avoient commencé ſur le Schellenberg. Enſuite il s'empara de toute la partie de l'Evêché d'Augsbourg ſituée ſur la gauche du Lech; & de toutes les Places & Châteaux ſur le Danube, depuis Donawerth juſqu'à Ulm dans une étendue de douze milles, d'où il tira une prodigieuſe quantité de grains & de bétail, pour nourrir long-tems ſon armée.

Entiérement occupé du projet de pénétrer dans le cœur de la Bavière, & de-là dans l'Autriche, Guſtave-Adolphe s'approcha du Lech, & vint camper autour de Nordheim. Là il examina la poſition de l'ennemi, qu'il vit retranché juſqu'aux dents ſur la droite de cette rivière, ayant des bois & des marais à ſa gauche, de manière que, quand même on ſeroit venu à bout de paſſer la rivière à ſa barbe, il paroiſſoit toûjours fort dangéreux de l'attaquer dans la poſition avantageuſe où il étoit, ſe trouvant couvert de tout côté. Mais Guſtave ſentoit trop la néceſſité d'en ve-

nir à une affaire décive, pour la différer long-tems. Depuis le gain de la Bataille de Leipzig, il étoit devenu d'une hardiesse étonnante, & donnoit pour le moins autant à la fortune qu'à la prudence.

La difficulté étoit de passer le Lech (1). Cette rivière, qui prend sa source dans le Tyrol sur les Frontières des Grisons, est fort rapide comme toutes les rivières, qui coulent d'un terrain élevé dans un terrain bas. Elle est à-peu-près à son embouchûre large comme la sône près de Lyon; & coule en serpentant au dessous d'Augsbourg. Les bords en sont escarpés, & fort couverts de broussailles & de halliers.

(1) M. Harte en parle comme *d'un des plus grands fleuve d'Europe*; & en parle, dit-il, *comme témoin oculaire*. Ce n'en est pas moins une exagération. Pour la rapidité il le compare à un torrent, & dit qu'il prend sa source chez les Grisons. Enfin, il ajoûte qu'il a bien quarante aunes mésure d'Angleterre près de son embouchûre; & que la saison où les Suédois le passèrent est celle, où il est le plus enflé & le plus rapide à cause de la fonte des neiges. Ce passage est assez merveilleux en soi sans y ajoûter du faux. Tout le monde sait que les neiges ne fondent point en Allemagne avant le mois de Juillet, & que le mois de Mars y est comme le mois de Février.

Le Roi alla plusieurs fois avec peu de suite reconnoître ces bords, au grand péril de sa vie. Il remarqua que celui où il étoit s'élevoit davantage que celui où étoit l'ennemi, cela lui parut une circonstance très favorable pour son dessein. Mais, à force de chercher & d'examiner, il découvrit enfin dans un des coudes, que forme la rivière, un endroit propre à l'exécution de son dessein, parce que le bord dominoit encore davantage qu'ailleurs, & pouvoit non seulement donner une grande supériorité à son artillerie, mais encore servir en quelque sorte de parapet à ses troupes. Ayant aussitôt formé son plan, il assembla un Conseil de guerre, où l'on prétend que le Feld-Maréchal Horn & les principaux Généraux & Colonels ne fûrent pas d'avis de tenter cette entreprise, la jugeant trop périlleuse & presqu'impraticable. Si cela est, on peut conclure que Horn plus âgé que le Roi donnoit moins à la fortune que ce Prince, & n'en étoit pas moins un des plus grands hommes de guerre qu'il y eût au monde. Il y avoit toute apparence que ce passage ne se feroit pas sans une très grande perte d'hommes, en supposant même qu'il

réussît, & que Horn ne croyoit apparemment pas qu'on fût ensuite en état d'attaquer l'ennemi, & de le forcer dans ses retranchemens. *Quoi!* dit alors le Roi d'un ton vif, *nous qui avons passé la mer Baltique, & tant de grands fleuves en Allemagne, nous craindrons de passer un ruisseau comme le Lech, qui mérite à peine même le nom de rivière;* Horn n'osa plus contester, & les autres Généraux, voyant que le Roi étoit déterminé à suivre son plan (1), y donnèrent leur consentement, & aussitôt on travailla à trois Batteries, l'une au milieu du cintre que le Lech formoit vis-à-vis des ennemis, les deux autres aux deux extrémités du même cintre. Elles fûrent en état le 3e. d'Avril. Le Roi les fit couvrir d'un bon retranchement. Tout cela fut exécuté malgré le feu des ennemis, qui à la vérité ne faisoit pas tout l'effet possible, à cause du terrain élevé qui favorisa beaucoup les Suédois.

Le retranchement étant fini, soixante & douze piéces de gros canon commencèrent un feu croisé de façon que

(1) Chemnitz Liv. IV. *p.* 283. Ricci Liv. V. *p.* 323. & 325. Gal. Guald. Hist. di Ferdinand L. V. *p.* 296.

la Batterie à droite tiroit ſur la gauche des ennemis, & au travers d'un bois où ils s'étoient retranchés derrière des abattis, celle de la gauche tiroit ſur leur droite, & celle du centre ſur le retranchement qu'ils avoient devant eux.

Pendant ce tems on travailloit à jetter un pont, le Roi ayant fait apporter tout ce qui étoit néceſſaire pour cela.

Le fracas du canon de part & d'autre empêchoit que l'ennemi ne pût entendre le bruit que faiſoient les charpentiers, & les autres travailleurs, & la fumée lui déroboit la vue de leurs mouvemens : d'ailleurs, dès que le pont fut commencé, le Roi fit apporter quantité de paille qu'on jettoit dans l'eau, & qu'on fixoit à l'extrémité de l'ouvrage, après quoi on y mettoit le feu, ce qui répandoit une fumée ſi ſombre & ſi épaiſſe, que l'œil le plus perçant ne pouvoit rien voir au travers.

Ce pont fut l'ouvrage de deux jours, & le 5e. d'Avril on amena au Roi trois cens Finlandois déterminés qu'il avoit ſouhaités. Ce Monarque leur demanda s'ils auroient le courage de paſſer ſur ce pont, & d'aller élever un re-

tranchement sur l'autre bord de la rivière. Ces braves ayant répondu qu'oui, le Roi leur promit dix écus à chacun s'ils exécutoient la chose; & aussitôt ils courûrent au travers du pont, n'ayant d'autres armes que leurs pioches & leurs hoyaux. Ils eûrent bientôt élevé un parapet, & creusé un profond fossé avec la vivacité naturelle à des Gens, qui se voient à tous momens enlever quelqu'un d'eux par quelque boulet de canon, qui partoit de la Batterie du bois.

Pendant ce tems-là le feu des Batteries & de la mousqueterie redoubloit de part & d'autre avec un tel fracas, que les Historiens assûrent que la terre trembla, & que ce tonnerre fut entendu distinctement à douze mille d'Allemagne à la ronde.

Le Roi (1) même mit la main à l'œuvre, & tira plus de soixante coups de canon de ses propres mains, pour obliger ses Canonniers à charger avec plus de vîtesse, & écarter l'ennemi du lieu où ses Finlandois travailloient.

Dès que ce Monarque sut que les Finlandois avoient assez élevé de terre

(1) Kevenh. l. c. p. 122.

pour couvrir une troupe d'Infanterie, il y envoya un détachement de Soldats d'élite, & y fit marcher du canon. Ce fut alors que les ennemis s'apperçûrent que les Suédois avoient passé la rivière: ils vinrent d'abord pour les attaquer; mais ils fûrent si étonnés de voir le retranchement, & le feu qui en partoit, qu'ils n'attaquèrent que mollement, & fûrent aisément repoussés. Durant ce tems-là les troupes qui étoient dans le bois en sortîrent, & l'abandonnèrent en desordre, ne pouvant plus soutenir le feu de l'artillerie Suédoise, dont les boulets abattoient des branches d'une grosseur énorme, qui écrasoient des escouades entières, d'autres frapant de biais contre les troncs des arbres, qui servoient de parapet, voloient en l'air, & retombant en ricochets tuoient ces malheureux, ou leur brisoient les bras & les jambes.

Cependant la Cavalerie Suédoise avoit découvert un gué par où elle passoit, tandis que l'Infanterie défiloit par le pont. Dans ce moment le Comte de Tilly venoit d'apprendre qu'un Corps de Suédois avoit passé, & s'étoit retranché. Il accourut aussitôt avec un Corps d'élite, tout composé de ces vieux Sol-

dats, qui avoient blanchi ſous ſes ordres, dans le deſſein d'attaquer l'ennemi, avant qu'il pût ſe fortifier davantage & ſe renforcer. Mais déja la Cavalerie Suédoiſe commençoit d'aborder, & l'Infanterie, que le Roi conduiſoit en perſonne, ſe formoit déja par brigades en de-là du pont.

Tilly attaqua d'abord tout ce qui avoit paſſé, pour ne leur pas donner le tems de s'étendre, & de ſe former en ligne. On combattit dans un terrain fort inégal & fort ſerré, ſurtout du côté du Roi, qui dans ce moment ne put faire uſage que de ſon courage pour réſiſter à l'impétuoſité de Tilly. Le combat s'engagea là entre les deux Infanteries, & parmi le fracas continuel de l'artillerie ; tandis que la Cavalerie Suédoiſe, ayant ſurmonté toutes les difficultés qu'elle avoit rencontrées en abordant, ſe formoit & s'avançoit en bon ordre contre l'ennemi : elle en rencontra d'abord pluſieurs Eſcadrons, qui débouchoient des chemins creux & des retranchemens, les chargea & les fit plier.

Le combat ſe ſoutenoit toûjours entre les deux Infanteries. Les vieux Soldats de Tilly ſe battoient comme des

defefperés, lorfque leur fameux Général fut bleffé mortellement d'un coup de feu à la cuiffe droite, qui la lui fracaffa trois pouces au-deffus du genou. C'étoit un boulet de canon du poids de deux livres ; & un moment après Aldringer reçut auffi un coup dangéreux à la tête. Plufieurs Officiers de diftinction fûrent auffi bleffés ; mais le malheur du Comte de Tilly découragea entiérement les troupes. Elles plièrent & fe retirèrent en defordre derrière les retranchemens à la faveur des bois & des ravins, dont tout le Pays étoit coupé, emmenant leur vieux Général.

Le Roi qui voyoit approcher la nuit, fes troupes fatiguées, & confufément mêlées, ne pourfuivit point l'ennemi. Il refta fur le champ de Bataille, rendit grace à Dieu de fes bienfaits, & attendit le lendémain pour faire d'autres difpofitions.

Quant aux Bavarois & Impériaux, ils pafsèrent cette nuit dans une grande confternation : leurs Généraux tenoient Confeil de guerre, & l'Electeur ne favoit guère quel parti prendre. A la fin, il fe détermina à la retraite, alléguant pour juftifier ce parti, que

dans l'état des chofes, & fuivant l'humeur du Roi de Suéde, il faloit s'attendre le lendemain à une attaque générale; que, fi on avoit le malheur d'être battu, toute la Bavière étoit non feulement perdue, mais la Haute-Autriche auroit fans doute le même fort; que rien n'arrêteroit les Suédois: qu'il valoit donc mieux conferver les troupes, leur donner le tems de fe raffûrer, tâcher de couvrir la Bavière, & au cas qu'on ne le pût, conferver toûjours la communication avec la Bohême, afin de pouvoir joindre la nouvelle armée de l'Empereur fous les ordres du Duc de Fridland, & revenir pour tomber fur le Roi à force réunies.

Tous les Généraux fûrent de cet avis, fans même en excepter le Comte de Tilly.

Il eft peu d'actions dans l'Hiftoire de toute cette guerre, fur laquelle les Ecrivains s'accordent moins, que fur celle qui fuivit le paffage du Lech; &, pour commencer par le plus moderne (1), il dit, „ que ce combat, dont il fait

(1) Le Dr. Harte, *The Hiftory of the Live of Guft. Adolph.* T. II. *p.* 146.

„ une Bataille, fut plus chaud que ce-
„ lui de Leipzig, qu'il dura six heures
„ & que l'ennemi y perdit mille hom-
„ mes: que le Monarque Suédois n'y
„ fut pas présent, *à parler à la rigueur*,
„ *que sa prudence l'emporta sur son cou-*
„ *rage*; qu'il se tint avec la *dernière*
„ *résignation* au bout du pont du côté
„ de l'ennemi, soit pour donner ses
„ derniers ordres à ceux qui passoient,
„ soit pour empêcher qu'aucun Sué-
„ dois ne fût assez *hardi* (il auroit dû
„ dire assez lâche) pour reculer & re-
„ passer le pont.

Je ne crois pas qu'il y ait aucun lecteur, qui ne soit choqué du personnage que cet Auteur fait jouer ici à l'un des plus valeureux Prince qu'il y ait jamais eu; & quiconque à un peu étudié le caractère de ce Héros ne se persuadera pas aisément, qu'il ait été se poster en sentinelle au bout d'un pont, pour empêcher qu'aucun de ses Gens ne s'en retournât.

Parlant de l'Electeur de Bavière il dit, qu'il se tint prudemment loin des coups, & dans un bois pendant qu'on se battoit. C'est un plaisanterie assez déplacée. Ce Prince ne manquoit, ni de bravoure, ni de résolution. Il l'a-

voit bien fait voir à la Bataille de Prague. Il eſt vrai qu'on a aſſez de peine à comprendre, pourquoi il ne vint pas attaquer les Suédois avec toutes ſes forces, & ſeconder le Comte de Tilly; tout ce qu'on peut répondre à cette difficulté, c'eſt que l'âge l'avoit rendu plus lent, ou plus circonſpect; il ne vouloit pas hazarder toute ſon armée aux portes de ſon Pays, & il penſoit qu'il valoit mieux ſauver quelque choſe que de riſquer de tout perdre.

Un autre Ecrivain (1) dit, qu'après la bleſſure de Tilly, les Soldats Impériaux ayant lâché le pied ne pûrent ſe ſauver ſans perte, à cauſe de la difficulté des chemins, qui les retarda & en fit périr un grand nombre ſous le fer des Suédois, qui en euſſent fait un bien plus grand carnage, ſi le Duc de Bavière n'étoit venu à la fin favoriſer leur retraite, en chargeant les Suédois, & les ramenant juſqu'à la vue de leurs retranchemens, après quoi il ſe retira dans ſon poſte, ne jugeant pas à propos d'engager une action deciſive avec des forces ſi inférieures. A quoi il ajoûte, que le Duc, après avoir reſté encore

(1) Bingus Mars Suev.-Germ. L. III. p. 8.

quelques jours dans ſon camp, prit le parti de ſe retirer plus avant dans le Pays.

Cette dernière circonſtance eſt une fauſſeté manifeſte, puiſqu'il eſt certain que ce fut la nuit même que l'Electeur fit ſa retraite, & même avec aſſez de précipitation.

Mais de toutes ces opinions (1), celle d'un Hiſtorien Bavarois eſt la plus ſingulière. Pour détourner tout jugement deſavantageux à l'Electeur, il ſoutient que ce Prince voulut abſolument reſter de pied ferme dans ſon camp; mais que tous les Généraux & Tilly même conſeillèrent la retraite avec tant d'opiniâtreté, que le Duc fut obligé de céder; & cette retraite ſe fit, ajoûte-t-il, quoiqu'on n'eût pas perdu plus de trente hommes de part & d'autre par le feu du canon, & qu'il n'y eût pas encore un ſeul Suédois en deça du Lech.

Voila le langage d'un Hiſtorien gagé & très partial. Il eſt certain que l'Electeur fut le premier qui conſeilla la retraite (2), & qu'il entraîna tous

(1) Aldzreiter §. 22.

(2) Kevenh. l. c. *p.* 124. Waſſemberg. Deutſch. Flor. *p.* 285.

les Généraux dans ſon opinion : c'eſt du moins ainſi que le rapportent unanimement les écrivains les plus judicieux. Il eſt certain encore que le lendemain 6e. d'Avril, quand le Roi vit la ſituation avantageuſe de leur camp, & qu'il en eut bien examiné le local, il ne put s'empêcher de dire ; *Si j'avois été que du Bavarois, je n'aurois pas abandonné un terrain comme lui, & ouvert à mes ennemis la porte de mes Etats, quand un boulet de canon auroit dû m'emporter la barbe & la moitié du menton.*

A l'égard du nombre des morts, il eſt certain qu'il ne paſſa guère les ſix cens, avec à peu près autant de bleſſés du côté des Impériaux & Bavarois. Quant aux Suédois leur perte n'eſt marquée dans aucuns Mémoires de ce tems-là. On en peut, me ſemble, conclure qu'elle fut peu conſidérable. Quoiqu'il en ſoit, le Duc de Bavière continuoit ſa retraite ſur Neubourg & ſur Ingolſtadt, & ce fut dans cette place que fut porté le célèbre & malheureux Tilly. En chemin il avoit eu pluſieurs défaillances, les cahots de la voiture lui ayant cauſé des douleurs ſi aigues, qu'on crut pluſieurs fois qu'il n'arriveroit jamais à Ingolſtadt. Ce fut là pour-

tant qu'on leva le prémier appareil de sa plaie; & qu'après qu'on eut tiré six à sept grosses esquilles, il expira après quinze jours de tourmens plus affreux que tout ce que les roués peuvent souffrir, taillé, coupé, tenaillé par des Chirurgiens très peu experts & très ignorans, qui le martyrisérent & le bourrelèrent jusqu'au moment où il devint insensible: fin triste, mais trop méritée par les cruautés dont il fut l'Auteur & la cause, par cette dureté d'âme trop souvent attachée à la profession la plus illustre & la plus honorable, mais dont on sait bien se garantir, lorsqu'on est né avec des dispositions de bonté & de bienfaisance. Tilly mourut dans de si cruelles douleurs, qu'il peut servir d'exemple & de preuve pour la maxime, que les grands crimes sont souvent punis dès ce monde & d'une peine éclatante. Je ne prétends pas nier par-là que ce Général n'eût de très belles & bonnes qualités; mais tout le bien qu'il avoit jamais fait, & qu'il pouvoit jamais faire, n'etoit pas pour entrer en comparaison avec le mal qu'il laissa faire en une ou deux heures de tems. Il expira le 20. d'Avril 1632. se plaignant toûjours qu'on lui eût lié de nouveau les

mains, qu'on l'eût empêché d'attaquer l'ennemi lorſqu'il en avoit eu les moyens, & que par l'aſſiſtance de Dieu il avoit lieu de ſe flatter de prendre ſa révanche.

Il fit encore dire pluſieurs fois à l'Electeur ſon Maître ce qu'il lui avoit déja aſſez dit de bouche, de donner une particulière attention à la conſervation d'Ingolſtadt, parce que de-là dépendoit la perte abſolue & totale de ſes Etats, ou l'eſperance bien fondée de les recouvrer bientôt.

Nous avons vu ailleurs le deſintéreſſement & les autres bonnes qualités du Comte de Tilly, nous ne les répéterons pas ici. Mais ce que nous ne ſaurions paſſer ſous ſilence, c'eſt que, depuis le funeſte ſac de Magdebourg, il n'eut que des revers; & que ſa fin tragique fut une aſſez bonne preuve, qu'il n'étoit pas invulnérable aux Corps de canon, quoiqu'il eût fort cette réputation dans le monde, juſques-là que l'Auteur *des Annales de Ferdinand II.* ſe donne la peine de l'en juſtifier dans le XIe. Vol. de ſon long & pénible ouvrage.

Aldringer, qui avoit été bleſſé en même-tems, fut plus heureux, & s'en tira très bien pour cette fois. Mais

dans

dans la ſuite il périt miſérablement, en expiation de ſon avarice inexprimable & de ſa cruauté, qui le rendit inflexible dans des occaſions, où il ſemble impoſſible de faire un perſonnage ſi contraire à ce qu'on ſuppoſe que tout homme doit être.

Cet homme étoit né dans le Duché de Luxembourg de Parens inconnus. Il alla ſimple Domeſtique d'un Gentilhomme en Italie. Ce fut-là qu'il ſe fît Soldat, & que par ſon talent pour écrire, chiffrer en pluſieurs ſortes de Langues, il fut fait ſergent, d'où en un mot il monta au grade de Général. Là il ne témoigna pas moins de capacité, qu'il avoit toûjours fait briller de courage.

Ce fut lui qui prit Mantoue, & qui fit voir peut-être pour la prémière fois un Chef d'armée plus avide de pillage & de butin, que le plus vil goujat de ſon armée, auſſi dur & auſſi cruel, que le Soldat le plus éffréné. Des excès ſi abominables le rendîrent mépriſable, & lui firent perdre tout le mérite d'avoir été l'artiſan de ſa fortune, & de n'en avoir été redevable qu'à ſa valeur & à ſa capacité, ſans rien emprunter de ſes ancêtres.

Aldringer laissa en mourant des biens immenses, fruit de sa cruauté & de ses rapines; deux frères pourvus de riches Evêchés, à l'un des quels il fit présent de la fameuse Bibliothéque de Mantoue. Il avoit épousé une jeune Comtesse d'Arco, dont il n'eut point d'enfant, & étant mort sans postérité, sa sœur porta ses biens & son nom dans la maison du Clari, qui subsiste encore en Bohême, & jouït d'une très grande fortune.

Dans le tems que le Roi de Suéde assiégeoit Donawerth, quelques Ecclésiastiques de Chamb Ville du Haut-Palatinat (1), aussi curieux que superstitieux, renouvellèrent le même jeu que les Jésuites avoient joué ou fait jouer à Hildesheim, pour connoître qui de Gustave ou de Tilly remporteroit la Victoire, & crûrent pouvoir lire dans l'avenir, en consultant la fortune des deux partis, dans la representation d'un combat entre deux de jeunes Gens, qui en prendroient les noms & les Enseignes. Ils rassemblèrent donc tous les jeunes garçons de la Ville, & leur proposèrent de se partager en deux bandes, dont

(1) Le Grand Théâtr. Hist. p. 460 & 461.

l'une feroit l'armée du Comte de Tilly, l'autre celle de Guſtave-Adolphe. Ils choiſirent eux-mêmes le perſonnage, qui devoit repreſenter le Général de la Ligue; mais quand ils voulûrent charger l'un d'eux du rôle du Roi de Suéde, ils ne trouvèrent perſonne qui voulût ſe prêter à leur deſſein. Surquoi ils propoſèrent à tous ces jeunes Gens de tirer au ſort, ce qui ayant été accepté, le ſort tomba ſur un jeune homme, qui apparemment réſolut de ſe bien acquitter de ſon perſonnage. La difficulté fut pour lui d'avoir des Soldats: il s'aviſa de faire battre la caiſſe, & ne put ramaſſer qu'une cinquantaine de poliſſons, avec leſquels il ne laiſſa pas de mettre en campagne, & d'attaquer les Tilly qui étoient en beaucoup plus grand nombre; mais qui ne laiſſèrent pas d'être enfoncés & mis en fuite, préſage funeſte pour les Auteurs de cette ſcène: ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que le prétendu Tilly fut fait priſonnier, après avoir reçu pluſieurs coups; circonſtance qui ſembloit annoncer la perte du véritable Tilly. Telle étoit la ſuperſtition d'un ſiécle où nous touchons de ſi près.

Dès que l'Electeur de Bavière avoit

vu le Roi de Suéde quitter la Franconie pour s'approcher de la Bavière, il avoit senti le danger que couroient ses Etats, & envoyé courier sur courier à l'Empereur, pour le prier d'envoyer ordre à Wallenstein de courir à son secours. Celui-ci, qui se souvenoit très bien de toutes les marques que le Bavarois lui avoit données d'une haine implacable, n'étoit pas fâché de le voir humilié. Il savoit même que cet ennemi juré de sa fortune, avoit fait tout nouvellement de grandes plaintes de son rétablissement, prétendant que Wallenstein ayant été déposé sur les représentations du Collége Electoral, Sa Majesté Impériale n'auroit pas dû le rétablir sans consulter les Electeurs, aux instances de qui il avoit accordé sa déposition; & mille autres semblables raisons qui prouvoient assez, que la haine du Bavarois contre Wallenstein n'étoit rien moins qu'éteinte. Aussi Wallenstein ne se hâta point de venir au secours de l'Electeur, & fit entendre à l'Empereur, que la Bohême avoit encore besoin de sa présence, & ses troupes de quelque repos, avant que de rentrer en action: que d'ailleurs on ne perdoit rien à laisser le Roi de Suéde se

consumer par des marches, des siéges & des passages de rivières; qu'il en seroit d'autant moins en état de pénétrer dans les Pays héréditaires, & que lui Wallenstein sauroit bien l'arrêter quand il en seroit tems.

Après le passage du Lech, du moins aussi glorieux que celui du Granique, Gustave s'empara de la petite Ville de Rain, que les Bavarois avoient abandonnée, & qui fut obligée de payer une somme de quelques milliers d'écus, pour se racheter du pillage.

Le Roi parcourut tout le champ de Bataille, & vit encore dans le bois beaucoup de cuirasses, d'armes & de harnois que l'ennemi y avoit laissés.

Le 7. d'Avril, le Roi quitta les environs de Rain, & se porta avec toute son armée jusqu'au Bourg de Thierhaupten, où est aussi une Abbaye dans laquelle le Roi prit son quartier.

Le lendemain l'armée s'approcha davantage d'Augsbourg, & le quartier du Roi fut à Lechausen, en deça du Lech. L'avant-garde de la Cavalerie prit le même jour poste à Friedberg, dont on

(1) Kevenh. l. c *p.* 122. *& suiv.* De Stetten Gesch. der Frey. Reichs. Stadt Augs. T. II. Ch. I. *p.* 201. *& suiv.*

porta les clés au devant de l'Officier Commandant ce Corps. Sur ces entrefaites, il arriva un Député de la Ville de Neubourg, chargé d'excuser cette Ville de ce qu'elle avoit reçu les troupes de Tilly, & de demander la neutralité, non seulement pour elle, mais pour tout le Pays.

Ce Député, étant entré d'abord dans le camp, fut mené au Feld-Maréchal Horn, qui, voyant de quoi il s'agissoit, le fit d'abord conduire au Roi. Dès que ce Prince sut de la part de qui il venoit, il lui accorda audience: mais, dès la prémière reverence qu'il voulut faire, le Roi le regardant d'un air irrité.

„ Vous m'avez trompé, lui dit-il, „ & par Vos Lettres, & par Vos Ambassadeurs: Vous m'avez promis bien „ des choses que Vous ne m'avez point „ tenues. Vous avez favorisé mon ennemi. Vous l'avez reçu à bras ou„ verts dans son passage & repassage. „ Vous lui avez fourni de l'artillerie, „ des munitions; Vous avez reçu ses „ Garnisons, & n'avez pas daigné fai„ re attention à mes Lettres: Vous „ avez même tiré sur mon Trompette.

Le Député fut si frappé de ces re-

proches, dont il ne pouvoit nier la vérité, qu'il en resta stupéfait & muet. A la fin, il prononça assez indistinctement, qu'il étoit chargé d'une Lettre de la part de son Maître. A quoi le Roi repliqua, „ que son Maître étoit com-
„ me ses sujets, & ses sujets comme
„ leur Maître : que tous ensemble ne
„ songeoient qu'à surprendre les Pro-
„ testans. Mais que, s'ils vouloient lui
„ prouver leur bonne foi, ils n'avoient
„ qu'à lui remettre la Ville de Neu-
„ bourg; qu'autrement il les traiteroit
„ comme ils le méritoient". Le Roi ajoûta, qu'il n'avoit qu'à aller parler au Prince Palatin Auguste de Schultzbach, qui discuteroit tout cela avec lui, qu'en attendant ceux de Neubourg se préparassent à envoyer deux cens mille rations de pain, & trois cens tonneaux de bierre à son armée, moyennant quoi il leur feroit éprouver ses bontés, suivant qu'ils se conduiroient envers lui.

Sur ces entrefaites le Roi eut avis, que le Duc de Bavière avoit abandonné Neubourg, après avoir rompu une arche du pont, & emporté toutes les munitions qu'il avoit trouvées dans la Ville. Surquoi ce Prince détacha le

Lieutenant-Colonel Landsberger avec cinq cens chevaux, & le fit accompagner le Député de la Ville, avec ordre de faire rétablir le pont, de prendre possession de la Ville au nom de Sa Majesté, & de n'en laisser sortir aucun particulier du Magistrat, ni de la Bourgeoisie.

Le 9me. d'Avril, le Roi eut avis qu'il n'y avoit que dix-huit Compagnies d'Infanterie, & deux de Cavalerie Bavaroise dans Augsbourg, la plûpart milices & fort foibles, qui prétendoient défendre la Ville jusqu'à l'arrivée du secours; & que le Commandant avoit fait brûler le pont sur le Lech.

Gustave, résolu d'assiéger la place dans les formes, s'il le faloit absolument, fit jetter un pont au-dessus, & un autre au-dessous de Lechausen, & dresser des Batteries sur le terrain le plus avantageux, sans permettre qu'il fût tiré un seul coup, quoique la Garnison fit grand feu pendant ce tems-là.

Tout étant prêt pour foudroyer la Ville d'Augsbourg, le Roi y envoya un Trompette avec une Lettre, où il disoit au Magistrat: „ que, quoique Sa „ Majesté eût cru que la Ville d'Augs- „ bourg auroit eu la prudence de s'ab-

„ stenir

„ ſtenir d'entrer dans cette guerre,
„ Elle avoit appris avec étonnement
„ que ladite Ville avoit reçu ſes enne-
„ mis déclarés, & s'étoit par-là rendue
„ complice des hoſtilités, que l'on
„ commettoit contre lui Roi de Suéde
„ & ſes fidéles Alliés; que ce procédé
„ le mettoit en droit d'uſer de repre-
„ ſailles envers la Ville, & de la trai-
„ ter en ennemie déclarée: que cepen-
„ dant, écoutant plûtôt la voix de ſa
„ bonté naturelle, que celle de la ven-
„ geance & des Loix de la guerre, Sa
„ Majeſté lui offroit de nouveau ſon
„ amitié, à condition que ſans délai
„ elle chaſſeroit la Garniſon Bavaroiſe,
„ & s'abſtiendroit à l'avenir de tout
„ acte d'hoſtilité envers le Roi & ſes
„ Alliés".

Le Sénat, s'étant aſſemblé pour dé-
libérer ſur le contenu de cette Lettre,
fit réponſe: „ qu'ils avoient appris avec
„ une ſincère douleur que Sa Majeſté
„ Suédoiſe avoit des ſujets de plainte
„ contre la Ville, par rapport à la Gar-
„ niſon Bavaroiſe qu'elle avoit reçue:
„ qu'ils proteſtoient devant Dieu qu'ils
„ n'avoient jamais eu intention de ſe
„ mêler directement, ni indirectement
„ de la guerre préſente: que ce qu'ils

„ avoient fait n'avoit jamais passé les „ bornes de leurs obligations envers le „ Chef de l'Empire: que, si le Roi de „ Suéde s'étoit présenté le prémier de- „ vant leurs portes, ils l'auroient reçu „ de même, n'ayant jamais fait aucune „ disposition de défense: qu'au surplus „ il n'étoit pas en leur pouvoir de „ chasser la Garnison; que tout ce qu'ils „ pouvoient faire, c'étoit de prier le „ Commandant & ses Officiers d'ac- „ cepter les conditions honnêtes, qu'ils „ esperoient que Sa Majesté voudroit „ bien leur accorder, & même leur „ offrir.

Ces dernières paroles obligèrent le Roi à charger le Feld-Maréchal de régler toutes choses avec ce Commandant. Celui-ci ne répondit d'abord aux avances du Général Suédois que par des rodomontades, qu'il ne disoit peut-être que pour obtenir de meilleures conditions. La Ville d'ailleurs n'avoit que de mauvaises Fortifications à l'antique, à la reserve des nouveaux ouvrages que les Bavarois avoient élevés. Les habitans étoient divisés, les uns étant Catholiques Romains, les autres Protestans. L'Empereur après son Edit de restitution y avoit formé un Sénat

tout Catholique Romain, & avoit voulû que les Luthériens demeurassent à jamais exclus des Charges municipales. Il leur avoit aussi enlevé quelques-unes de leurs Eglises, sous prétexte qu'ils les avoient acquises depuis la Paix de Passau; quoiqu'elles eussent été achetées à beaux deniers comptans. Lorsque le Roi de Suéde commença à pousser ses conquétes dans la Franconie, la Cour de Vienne envoya le Commissaire Général Ossa à Augsbourg, pour disposer la Ville à recevoir Garnison Impériale: ce quelle refusa constamment, quoiqu'on revint plusieurs fois à la charge. Le Magistrat, bien que Catholique Romain, sentit que c'étoit fait de tous ses Priviléges, s'il acquiesçoit à cette demande, sans compter que c'étoit exposer la Ville à tous les desastres de la guerre, que de recevoir des troupes qui voulussent s'y maintenir en cas d'attaque, vu qu'elle n'avoit aucun moyen de se défendre éficacement; & qu'une Ville, toute Marchande comme celle-là, étoit ruïnée aussitôt qu'assiégée.

Tel étoit l'état de la Ville d'Augsbourg, lorsque le Roi de Suéde, força le passage du Lech, & battit l'armée de la Ligue. On ne sait comme cette Vil-

le, avoit pu se résoudre peu de tems auparavant à recevoir Garnison Bavaroise, n'ayant pas voulu avoir la même complaisance pour l'Empereur. Cette Garnison avoit d'abord été médiocre, ensuite elle s'étoit accrue jusqu'au nombre de quatre mille cinq cens hommes, sous le commandement d'un brave Colonel nommé Jean-Rudolphe de Bredow.

Après la malheureuse affaire du Lech, l'Electeur de Bavière envoya ordre à Bredow de le venir joindre, avec ce qu'il avoit de meilleurs hommes dans sa Garnison; ce qui ayant été exécuté, le Sr. de Treberes Lieutenant-Colonel fut laissé, pour commander dans la Ville le peu qu'on y laissoit de monde.

On peut croire que les Protestans d'Augsbourg ne s'étoient pas affligés des nouveaux succès du Roi de Suéde: il est naturel à un peuple opprimé de soupirer après sa délivrance & de la désirer; mais ils n'osoient faire éclater leurs sentimens, parce qu'étant desarmés & suspects, on n'auroit pas manqué de les en punir avec la dernière rigueur. Ils eussent bien voulu aider les Suédois à chasser la Garnison Bavaroise; mais ils n'y pouvoient contribuer que par leurs vœux; &, quoique leur nom-

bre ſurpaſſât de beaucoup celui des Catholiques, ils n'oſoient néanmoins remuer, & étoient obligés de tout ſouffrir, faute d'avoir de quoi ſe faire craindre.

Cependant le Feld-Maréchal Horn, conformément aux ordres du Roi, écrivit au Sr. de Treberes; „ lui repreſentant que, quoique la Bourgeoiſie „ d'Augsbourg fût fort nombreuſe, la „ Ville n'étoit nullement en état de „ défenſe: que pour lui, accoutûmé à „ ſervir ſon maître avec autant de courage „ que d'utilité, il n'auroit garde „ d'expoſer un des plus beaux fleurons „ de la Couronne Impériale à une ruïne „ totale: que tout le monde connoiſſoit „ la qualité de ſes défenſeurs; „ que ce n'étoit qu'un ramas de Payſans „ mal diſciplinés: qu'il ne faloit „ pas compter ſur aucun ſecours de la „ part du Duc de Bavière, aſſez occupé „ à chercher lui-même un coin „ de la terre où il pût être en ſûreté; „ qu'il n'avoit fait que fuir depuis la „ défaite de Rain, & la perte de ſes „ Généraux Tilly & Aldringer: que „ lui Feld-Maréchal Horn ne cherchoit „ point à lui en impoſer; que c'étoient „ des faits connus de toute l'Allema-

„ gne : & qu'ainſi il croyoit pouvoir
„ lui Conſeiller de ſe hâter de profiter
„ des bontés du Roi, qui lui accorde-
„ roit de bonnes conditions, pourvu
„ qu'il prît ſon parti de bonne heure;
„ parce qu'après cela il ne répondoit
„ plus de ce qui arriveroit, ſi on laiſ-
„ ſoit venir les choſes à un certain
„ point".

Le Roi manda en même tems au Magiſtrat, qu'il étoit content de ſa conduite, & de ce qu'il n'avoit pas voulu que la Bourgeoiſie fût employée à la défenſe de la Ville, dont la conſervation leur étoit confiée, & qui n'auroit pu manquer d'être ruïnée, s'ils s'étoient prêtés aux déſirs du Commandant; qu'ils devoient continuer à l'exhorter à ſe rendre, vu qu'il étoit ridicule à lui de prétendre, avec une poignée de miliciens, arrêter une armée Victorieuſe des vieilles troupes de l'Empereur & de la Ligue: qu'au reſte il vouloit bien en faveur de la Ville même accorder une Capitulation honnête audit Commandant, pourvu qu'il ſe hâtât de ſortir.

Sur cela le Magiſtrat fit aſſembler les principaux de la Communauté des Proteſtans, pour les engager à députer vers le Roi quelques-uns d'entr'eux,

afin que ce Monarque voulût bien s'expliquer plus particulièrement sur les conditions, qu'il voudroit accorder au Commandant.

Les Députés fûrent bien reçus. Le Roi leur dit encore qu'il faloit chasser la Garnison Bavaroise. A cela ils répondîrent, comme ils en étoient convenus avec le Magistrat; „ que la chose n'é„ toit point au pouvoir du Sénat; que „ le Commandant ne vouloit point sor„ tir, qu'il n'y eût une Capitulation en „ bonne & due forme; que, si Sa Ma„ jesté ne l'accordoit, il paroissoit ré„ solu d'en venir aux dernières extré„ mités: qu'en ce cas les Protestans „ seroient ruïnés, aussi bien que les Ca„ tholiques, & même beaucoup au-delà, „ puisqu'ils étoient en bien plus grand „ nombre: que cependant ils n'avoient „ aucune part à l'introduction des trou„ pes Bavaroises: que ce n'étoit mê„ me que depuis quelques heures qu'ils „ avoient apris, que le Magistrat ne les „ avoit reçues que sur les ordres réï„ térés de l'Empereur: qu'après cela il „ avoit bien falu céder à la force, & „ souffrir que le Commandant brûlât „ le pont, construisit des redoutes, & „ fit toutes les autres dispositions qu'il

„ qu'il avoit jugées néceſſaires : qu'ils
„ ſupplioient donc Sa Majeſté de ne
„ pas expoſer des innocens à des mal-
„ heurs qu'on pouvoit éviter avec
„ d'autant moins de fraix, que la Gar-
„ niſon ne valoit pas la peine d'être
„ faite priſonnière de guerre, & ne pou-
„ voit nuire aux intérêts de Sa Maje-
„ ſté dans le cours de cette guerre ".

Le Roi touché de ces repreſentations accorda au Sr. de Treberes de ſortir de la Ville avec armes & bagages, drapeaux deployés, méche allumée, pour être eſcorté juſqu'à Ingolſtadt; en un mot toutes les conditions qu'il auroit pu attendre d'une longue & glorieuſe défenſe. La Capitulation (1) fut ſignée le 20. d'Avril (2), & le même jour le Sr. de Treberes (3) ſortit avec douze à treize cens hommes de milice.

La Capitulation de la Ville fut dresſée à part, & demanda plus de miſtères & de tems. Il s'agiſſoit de changer la Régence, que le Roi voulut qui ne fût

(1) Chemnitz *p.* 314. Soldat Suéd. *p.* 278.

(2) Kevenhuller avance cet événement & ce qui s'enſuivit de dix jours; mais c'eſt peut-être une faute d'impreſſion.

(3) Le Dr. Harte ne parle point de cet Officier, & ne fait mention que de Bredou, qui n'étoit plus là, comme nous avons vu.

composée que de Magistrats de sa Religion; de l'introduction d'une bonne Garnison Suédoise; de nouvelles Fortifications (1) pour la défense de la Ville; mais ce qui souffrit le plus de difficulté, fut l'hommage & le serment que le Roi exigeoit. Sur les représentations que les Députés faisoient, que cet hommage étoit contraire à l'immédiateté (2) de la Ville, le Roi leur déclara, qu'il ne prétendoit pas qu'Augsbourg devint une Ville de son domaine (3); qu'il entendoit qu'elle continuât à jouïr de tous ses Privilèges & prérogatives: & qu'il les lui confirmoit dans la meilleure forme, bien loin de vouloir l'en dépouiller.

Après que le nouveau Magistrat eût été déposé, & l'ancien rétabli, & que toutes les charges civiles & Ecclésiastiques eûrent été remplies au gré de Sa Majesté, qui s'en étoit reservé la dis-

(1) Stetten l. c.

(2) C'est-à-dire le Privilége de relever immédiatement de l'Empereur & de l'Empire; Privilége dont les Villes Impériales sont fort jalouses, & qui leur donne voix & séance à la Diéte.

(3) *Der Koenig hatte bey dieser Huldigung keinesweges zur absicht die Stadt zu einer Landsasserey zu bringen.* De Stetten *p.* 191.

position à lui, & à la Couronne de Suéde en vertu de la Capitulation, le Roi se disposa à faire son entrée dans la Ville, où les Protestans souhaitoient passionnément de le posséder pendant quelques jours. Le 24. d'Avril fut fixé (1) pour cette entrée solemnelle; & la Ville d'Augsbourg se piqua de faire à ce Monarque une reception, qui ne le céda guère à celle que la Ville de Nuremberg lui avoit faite.

Le Roi entra dans la Ville accompagné de Frédéric V. Electeur Palatin prétendu Roi de Bohême, des deux Comtes Palatins de Sultzbach Frédéric & Auguste, du Duc Guillaume de Saxe Weymar, & de Jean Duc de Holstein, de Christofle Markgrave de Bade-Dourlach jeune Prince de grande esperance, de Jean Banner, & suivi d'une foule de Comtes, d'Ambassadeurs, de Généraux & de Colonels de son ar-

(1) L'Historien Bavarois Aldzreiter avance cette entrée d'un jour, & nomme le jour de St. George 23. d'Avril; mais Chemnitz, & le Sr. de Stetten sur tout devoient être mieux informés. Ce dernier a eu entre les mains les rélations de divers personnages considérables, qui avoient été présens à cette cérémonie, & dont il a fait usage dans son Histoire de la Ville d'Augsbourg.

mée ; la marche étoit précédée d'une troupe de Cavalerie fort leste, suivie de tout le Magistrat nouvellement rétabli, & fermée par un semblable Corps de Cavalerie.

Le Roi se rendit à cheval droit à l'Eglise de Ste. Anne, où le *Te Deum* fut chanté au bruit de toute l'artillerie, & pendant un très beau concert qui se faisoit entendre par intervalles. Ensuite il entendit un beau Sermon sur ces paroles tirées du Pseaume XII. *A cause du fouragement des affligés, à cause des gémissemens des pauvres, je me leverai maintenant, dit l'Eternel, je mettrai en sûreté celui à qui l'on tend des lacqs*, & prononcé par le Sr. *Fabricius* (1) Docteur en Théologie & l'un de ses Chapelains. Après le Sermon on entonna le Pseaume 103.

Toutes les autres Eglises furent remplies d'une foule de monde; & l'Auteur, que nous citons au bas de cette page, observe que rien ne fut plus édifiant en ce jour, que le zèle & la piété des Evangéliques ; tandis que les Catholiques avoient le cœur serré de chagrin & de douleur à la vue de cette révolution.

(1) Kev. l. c. p. 129.

Après le ſervice divin le Roi remonta à cheval ; & , ſuivi du même cortège, il alla deſcendre à l'Hôtel de Fugger ſur le marché-au-vin. Le Roi ſe plaça à une fenêtre, où il pouvoit être aiſément vu de tout le monde. Toute ſa ſuite ſe plaça ſur le marché, dont les deux bouts étoient occupés par quelques Régimens d'Infanterie, ſous les armes & en Bataille. Là, ſe rendit toute la Bourgeoiſie, & le Magiſtrat à la tête, vis-à-vis du Roi. Alors on lut la formule de l'hommage & du ſerment de fidélité (1), que les Bourgeois répetoient à meſure, en ayant déja des copies : Mais auparavant on publia à ſon de trompe, que quiconque feroit ſcrupule de prêter ledit ſerment pourroit ſe retirer, ce que perſonne n'accepta. Voici quelle étoit cette formule.

„ Nous jurons & vouons au Séréniſſime & très puiſſant Prince Guſtave-Adolphe, par la grace de Dieu Roi de Suéde &c. Notre très gracieux Roi & Seigneur, & à la Couronne de Suéde, foi, hommage, obéïſſance, & ſervice ; d'empêcher de toutes nos forces tout ce qui

(1) Von Stetten. Geſch. der Stadt Augsb. P. II. p. 177.

„ roit être préjudiciable aux intérêts „ dudit Roi & Couronne de Suéde: de „ faire tout ce qui sera de leur service „ & utilité, & de remplir tous les de„ voirs de bons & fidéles sujets; qu'ain„ si Dieu Nous soit en aide.

La lecture de ce serment fut faite par George Frédéric Comte de Hohenlohe, ou de Hollach, à qui l'Empereur avoit pardonné deux fois d'avoir suivi des intérêts contraires à ceux de la Maison d'Autriche. Le Roi venoit de nommer ce Comte Gouverneur du Cercle de Suabe, & de l'établir au Gouvernement particulier de la Ville d'Augsbourg; ayant donné le commandement des armes dans la même Ville, au jeune Benoît Oxenstierna fils du Grand Chancelier, & Neveu de Benoît Oxenstierna Ambassadeur pour Gustave à la Cour de France.

Toutes ces cérémonies étant finies vers les trois heures après midi le Roi se mit à table, & après le dîné, il fit inviter les principales Dames de la Ville à un bal, où il ne dédaigna pas de danser un instant: après quoi étant remonté à cheval il retourna à son quartier général à Lechausen.

La demarche que le Roi venoit de faire, en exigeant l'hommage & le ferment de fidélité de la Ville d'Augsbourg, fut mal interprêtée dans presque tout l'Empire. Dans Augsbourg même, les Catholiques & bien des Protestans-mêmes murmuroient assez ouvertement. *Quoi*, disoient-ils, *ce généreux Liberateur, qui ne cherchoit que le rétablissement des Loix ; qui n'étoit venu que pour la délivrance des opprimés, qui ne vouloit rien pour lui-même, qui l'a si souvent & si saintement promis, s'approprie aujourd'hui les Villes Impériales, & les assujettit pour toûjours à la Couronne de Suéde!*

Tous ces discours étoient assez peu fondés, & assez peu réfléchis. C'est un abus de croire qu'un puissant Roi, qui prend les armes pour secourir son voisin opprimé, veuille & doive se contenter de la gloire de l'avoir secouru. Son premier motif est de le secourir, & il a raison de dire qu'il ne vient que pour cela; mais n'est-il pas juste qu'il ait quelque chose pour ses frais & pour ses peines? Surtout si c'est aux dépens de l'ennemi commun. Une Puissance qui en attaque une autre a sans doute

un motif, & ce motif, quel peut-il être autre que celui de s'agrandir? mais, si une troisiéme Puissance vient à la sollicitation de l'attaqué, le délivre, & fait encore des conquêtes sur l'agresseur, n'est-elle pas en droit d'en retenir quelques-unes, pour récompense plus solide que l'honneur d'avoir protégé un Allié, ou voisin? Quand les Ecrivains Suédois reprochent à la France, d'avoir voulu faire ses affaires à l'abri des victoires de Gustave-Adolphe, ils disent peut-être vrai; mais ils ne considérent pas que la France, en s'alliant avec Gustave, risquoit deux choses, la perte de son argent, & le risque de se voir toutes les forces de la Maison d'Autriche & de l'Empire sur les bras, supposé, ce qui après tout pouvoit bien arriver, que l'Entreprise de ce Héros tournât mal. Ce risque ne valoit-il pas bien quelque avantage? Est-il un marchand assez fou, pour risquer son bien sans quelque vue de profit? Les alliances offensives sont parmi les Rois comme les Societés des particuliers, qui courent la grosse avanture: & quand le Grand Chancelier Oxenstierna répete le même reproche en

plein Sénat, il parle comme ces associés qui veulent que tout le profit soit pour eux. On me dira peut-être que Gustave mettoit plus au jeu que la France. Il est certain que ce grand Roi risquoit sa vie, chose infiniment précieuse à ses sujets, & à beaucoup d'autres peuples ; mais la France, comme Royaume, risquoit beaucoup plus que la Suéde, trop éloignée de la Maison d'Autriche, pour avoir beaucoup à craindre de son ressentiment ; aulieu que la France en étoit presque toute investie.

Il en est de même à l'égard d'un autre reproche assez commun dans les mêmes Ecrivains, & que Salvius n'a pas négligé de rebattre dans ses Lettres : *Les François*, y dit-il quelque part, *ne nous ont jamais vu de bon œil sur leurs Frontières.* C'est comme si un Danois reprochoit aux Suédois, de n'avoir jamais vu les Danois de bon œil en Scanie. En général, dès qu'une Puissance se met en état d'en écraser une autre, il importe peu à celle-ci que ce soit Pierre ou Jean ; il s'agit de la chose, & non pas du nom ; & il est ridicule de trouver mauvais, que cette dernière Puissance ne souhaite pas d'avoir l'autre

pour

pour voisine. La passion d'ordinaire dicte tous ces reproches : on les fait sans les examiner, & les esprits foibles y puisent des préjugés, dont ils ne reviennent jamais. Celui qu'on a fait à Gustave-Adolphe, d'avoir péché contre la bonne politique, en paroissant vouloir élever une Monarchie plus vaste & plus formidable que celle de la Maison d'Autriche, me paroît beaucoup mieux fondé ; & probablement, si ce grand Roi eût vécu encore quelques années, il auroit été obligé de changer quelque chose à son plan, & de quitter ce partage léonin, qui ne pouvoit que révolter ses meilleurs amis.

On dit que Louïs XIII. apprenant ce qui s'étoit passé à Augsbourg (1), & les autres progrès de ce Conquérant, dit à Soranzo Ambassadeur de Venise ; *il est tems que nous pensions sérieusement, la République & moi, à arrêter les progrès de ce Goth.*

Oxenstierna lui reprochoit de n'être pas allé droit à Vienne après la Bataille de Leipzig. Cela eût été bon, si Gustave n'avoit eu réellement & uni-

(1) Vit. Siri T. VIII. p. 547. Silhon des Connoiss. Hum. p. 470. 471.

quement en vue que de forcer l'Empereur à rétablir les choses sur l'ancien pied, qu'à affermir la Réligion Protestante, & à procurer satisfaction pour le passé & sûreté pour l'avenir. Mais il songeoit encore plus à ses intérêts qu'à tout ; & je ne sais si ceux qui soupçonnèrent que la délivrance des Protestans n'étoit que le prétexte de son expédition, & qu'il pensoit véritablement à la conquête de l'Allemagne, lui firent beaucoup de tort.

Il souffrit que la Ville d'Augsbourg fit faire son portrait en cuivre, tenant cette Ville d'une main avec le nom *Augusta*, qui est exactement l'anagramme de celui de *Gustave* ; qu'elle lui présentât ce portrait (1) avec des medailles, où quelques-uns ont prétendu trouver ainsi que dans le portrait des allusions à la Dignité Impériale : que ces mêmes habitans d'Augsbourg, lui présentassent un cabinet divinement bien travaillé en bois d'ébene & de cédre, orné de pierres précieuses & très rares ; entr'autres d'une Chalcedoine de demi-aune en quarré (2), mesure de

(1) Puff. de Reb. Suec. Lib. IV. §. 15. 24. 65. Kevenh. ad h. an. *p.* 138.
(2) Olaus Cels. Bib. Upf. *p.* 141.

Suéde. Ce Cabinet, qui se voit encore à la Bibliothéque d'Upsal, représente d'un côté le jugement dernier, & de l'autre le passage de la mer Rouge; emblême du fameux passage du Lech; comme Pharaon est l'emblême de l'Empereur Ferdinand.

On a des preuves qu'il brigua la Couronne de Pologne, quelque difficile & peu praticable que dût lui paroître ce projet, & c'est un point de ce Héros où nous nous arrêterons un moment.

Il y avoit déja (1) quelque tems que le Roi Sigismond III. ne faisoit que languir, lorsque sur la fin de l'année précédente 1631. il eut une attaque d'apoplexie, qui l'affoiblit tellement de Corps & d'esprit, qu'on ne douta point qu'on ne le perdît bientôt, & dès lors les brigues commencèrent en Pologne selon la coutûme, pour le choix d'un Successeur. Les Princes Uladislas & Casimir Fils de Sigismond avoient

(1) Palmskiœld Ext. des Regist. du Sén. ad an. 1631. Puff. l. c § 67. Gall: Guald. Priorat. Hist. I. P. Liv. III. Theat. Eur. ad an. 1631. Piasec. Chron. p. 437. Kevenh. I. et p. 455.

chacun leur parti, lorsque l'Archiduc Leopold Frère de l'Empereur se mit sur les rangs: mais le Prince de Radzivil, qui fut ensuite Maréchal de la Diéte & qui étoit Protestant, songea à faire tomber l'Election sur un Prince de sa Réligion, se flattant de la rendre dominante en Pologne, ou du moins de l'y mettre au niveau de la Réligion dominante. Il ne doutoit pas que tous les Nonces Protestans, dont il y avoit un grand nombre aux Diétes Générales, ne donnassent volontiers leurs voix au Monarque Suédois. Dans cette idée Radzivil imagina un prétexte, & se rendit en Allemagne auprès de ce Prince, pour lui offrir la Couronne de Pologne à la mort de Sigismond, qui ne pouvoit pas être éloignée. Gustave goûta cette proposition. Et l'affaire auroit peut-être réüssi, s'il avoit fait choix d'un sujet plus capable que celui qu'il chargea de cette commission. Jacques-Roussel fut chargé par ce Prince d'aller en Pologne, & de sonder adroitement les dispositions de la Noblesse: mais cet Ambassadeur gâta tout par son étourderie, ou son ignorance des Loix du Pays, qui défendent expressément de

faire aucune propoſition ſur l'élection d'un Roi, avant la mort de celui qui régne.

Rouſſel s'en alla de but en blanc demander la Couronne de Pologne pour ſon maître dès le 1er. Janvier 1632. & Sigismond (1) ne mourut que le 29. du mois d'Avril de la même année. Il ne jugea pourtant pas à propos de faire lui-même ſes propoſitions en perſonne; mais il ſe tint à Riga, & dépêcha de-là un Courier vers la Diéte générale de Pologne, avec un long Mémoire où il exhortoit les Polonois à élire le Roi de Suéde pour leur Roi, leur repréſentant que ce ſeroit le moyen d'éteindre tous les différends entre la Suéde & la République, de garantir la Pologne des irruptions fréquentes des Turcs & des Tartares, & d'étendre même les bornes de ſes Domaines aux dépens de ces Infidéles, ſous un Prince auſſi guerrier & toûjours Victorieux: que la Réligion de Guſtave ne devoit point mettre obſtacle à ſon élection, puiſqu'il avoit été imbu dès ſon Enfance de la maxime des Proteſtans, qu'il ne faut perſécuter perſonne pour ſa

(1) Kevenh. l. c. p. 440.

croyance, & que la foi est un don de Dieu : que ce Prince auroit toûjours pour le haut Clergé les égards qui lui étoient dûs &c.

Les Polonois effarouchés de la démarche firent si peu d'attention au Mémoire de Roussel, que le Maréchal de la Diéte le fit brûler en présence du Courier, lui déclarant que, si l'on tenoit celui qui l'avoit envoyé, on lui feroit subir la peine de mort portée par les Loix, à moins que la Diéte n'eût égard à son ignorance des affaires du Pays, & à sa qualité d'étranger. Le Roi desavoua cet imprudent Ministre, & le fit même arrêter. Ainsi fut terminée cette affaire qui fit beaucoup de bruit dans ce tems-là, & qui, jointe à tant d'autres démarches qui témoignoient assez que Gustave avoit autant d'ambition que de courage & d'élévation d'esprit, augmenta de beaucoup les ombrages que toute l'Europe conçut de ses projets.

Pendant que Gustave-Adolphe étoit encore dans les environs d'Augsbourg, ses Généraux lui soumirent plusieurs Villes du Cercle de Franconie, telles que Memmingen, Nordlingen, Kempten ; & le long du Lech, en remontant

cette rivière, Landsberg, Mündlein, Schœngau, Fueſſen. Tous les biens Eccléſiaſtiques juſqu'à Ulm fûrent mis à contribution. Weiſshorn & Echingen fûrent deſarmés, & l'on emporta de cette dernière Ville quatorze piéces de canon & deux mortiers. On pouſſa des partis juſqu'à Lindau. Dewbatel ou Duval, qui étoit à Memmingen avec ſon Régiment de Dragons, ayant eu avis qu'il y avoit à Leutkirchen toute la Compagnie Colonnelle du Régiment d'Oſſa conſiſtant en 130. Cuiraſſiers, forma le deſſein de l'enlever, & ſe mit en marche avec quelques Compagnies de ſon Régiment le 27. d'Avril. Le Sr. de Rheiningen Capitaine de cette Compagnie de Cuiraſſiers, quoiqu'averti aſſez à tems de la marche des Suédois pour l'attaquer, & qu'il eût pu ſe retirer à Lindau, n'en tint aucun compte, & ne voulut point quitter ſon poſte. Dewbatel, ayant examiné les murailles de cette petite Ville, fit ſommer Rheiningen de ſe rendre avec ſa Compagnie. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis de ſe retirer, & pendant ce pourparler un Officier du dedans, étant monté ſur la muraille, tira ſur un Suédois & le bleſſa ſi griévement qu'il en mourut

le lendemain. Alors les Suédois irrités se saisirent dans le Fauxbourg de tous les instrumens propres à rompre des portes, enfoncèrent celles de Leutkirchen, tandis que d'autres escaladoient la muraille, de sorte que la Ville fut bientôt prise, & les Cuirassiers Impériaux forcés de jetter leurs armes, & de demander quartier à genoux ; ce qui leur fût accordé. La petite Ville fut pillée, & les Dragons Suédois s'en retournèrent avec leur butin & leurs prisonniers. Le Colonel Ossa (1) fut si irrité de la perte de sa Compagnie, qu'il fit empaler vif le Commissaire Fuchs, accusé d'avoir favorisé l'entreprise de Deubatel.

Le Roi passa jusqu'au commencement de Mai à Augsbourg ou à Lechausen, pour donner à ses troupes le tems de se remettre de leurs longues marches & de tant de combats.

Pendant le long séjour qu'il fit à Augsbourg, il s'amusa quelquefois à jouer à la paume, au ballon, & à d'autres divertissemens semblables, mêlés de bals & de festins (2), jusques-là que

(1) Kevenh. l. c. p. 133.
(2) Aldzreiter l. c.

que ses ennemis se flattèrent qu'Augsbourg seroit la Capoue de ce vaillant Prince. Mais il leur fit bien voir qu'ils se trompoient. En effet, après avoir mis ordres à diverses affaires, tant par rapport à l'établissement de ses subsistances, que pour l'affermissement du Gouvernement qu'il venoit d'établir, il partit de Lechausen avec toute son armée dans le dessein d'aller livrer Bataille au Duc de Bavière, qui campoit alors sous le canon d'Ingolstadt avec la sienne, & beaucoup de milices ramassées de tous les coins de ses Etats. Après quatre jours de marche le Roi se trouva en face de l'armée Bavaroise, retranchée jusqu'aux dents sous le canon de la Forteresse. Il fit attaquer le même jour une redoute que ses Suédois emportèrent; mais ils fûrent rudement repoussés à une autre. Ce Monarque méditoit une attaque Générale, & étoit occupé à examiner la position de l'ennemi assez près du Danube, lorsqu'un boulet de canon du poids de 28. livres, entra dans le Corps de son Cheval fort près du mollet de la jambe du Roi (1).

(1) Suivant M. Arkenholtz dans ses Mémoires Mss. cet accident arriva le 20. d'Avril; mais comment cela se peut-il, si Gustave n'en-

Ce Prince sans être blessé le moins du monde, étant tombé en même tems que le cheval, dit froidement (1) à ceux qui l'aidoient à se relever, & lui présentoient un autre cheval; *je l'ai échappé belle; mais apparemment la poire n'est pas encore mûre.* Le feu de la Ville & des redoutes étoit si vif, que le jeune Markgrave de Bade-Dourlach eut la tête emportée un moment après l'accident qui venoit d'arriver au Roi.

La plûpart des Historiens (2) remarquent que ceux d'Ingolstadt, ayant appris que le cheval de ce Monarque avoit été tué, le firent chercher & le trainèrent dans la Ville, où ils en firent rembourer la peau, dans sa forme naturelle, & le placèrent dans leur Arce-

tra dans Augsbourg que le 24. du même Mois? Puisque cette entrée précéda le siége d'Ingolstadt. M. le P. Bœhm est tombé dans la même contradiction, V. sa note ** à la page 253. de la traduction allemande de l'ouvrage du Dr. Harte, & la note * à la page 271. de la même traduction. Enfin dans Kevenhuller les dates sont encore différentes, comme je l'ai remarqué ailleurs au sujet de l'entrée de Gustave-Adolphe dans Augsbourg.

(1) Kevenh. l. c.

(2) Chemnitz. L. IV. p. 316. Loccen. p. 594. Puff §. 16. Theatr. Europ. p. 640. Ricci p. 372. Merc. Franc. p. 228.

mal où l'on peut le voir encore aujourd'hui. Ils ajoûtent que ce cheval (1) étoit d'une couleur & d'une taille si remarquable, que le Canonnier Bavarois dit en pointant son canon : *voila un quidam de distinction je m'en vais le couper par le milieu.*

Le Roi regreta infiniment le jeune Markgrave de Bade-Dourlach, tant à cause de ses belles qualités, que par l'attachement qu'il avoit pour la personne de Sa Majesté.

Le Roi étant retourné dans son quartier, tous les Généraux & les principaux Colonels, les Princes & les Ambassadeurs, vinrent le féliciter du bonheur qu'il avoit eu d'échapper à un si grand danger, le suppliant de la manière du monde la plus touchante de ménager d'avantage une vie aussi précieuse que la sienne.

Le Roi (2), les ayant tranquillement écoutés, leur dit.

„ Messieurs, la mort de mon Cou-
„ sin le Markgrave de Bade-Dourlach,

(1) Le Dr. Harte à fait trois ou quatre longues & savantes Notes, où il traite à fond la couleur de ce cheval, & fait l'Histoire de tous les chevaux que monta jamais Gustave-Adolphe.

(2) Kevenh. l. c. p. 134.

„ Prince d'autant plus digne de nos re-
„ grets qu'il étoit doué de toutes les
„ vertus civiles & Chrétiennes, & ce
„ boulet de canon encore fumant me
„ rappellent que je suis mortel, & su-
„ jet aux mêmes accidens que le moin-
„ dre Soldat de mon armée. C'est l'an-
„ cienne Loi de la nature, dont ni ma
„ haute naissance, ni ma dignité Roya-
„ le, ni mes Victoires ne peuvent me
„ dispenser. C'est pourquoi il faut me
„ préparer à tout événement & m'a-
„ bandonner entiérement à la Divine
„ Providence. Si elle juge à propos de
„ me retirer de ce monde, elle n'a-
„ bandonnera pas pour cela la juste
„ cause que je défens, le rétablissement
„ de l'ancienne liberté Germanique.
„ Elle suscitera quelqu'autre défenseur,
„ qui s'acquittera encore mieux que
„ moi de cette tâche. Je n'ignore pas
„ que mes succès ont excité l'envie de
„ plusieurs, qui tâchent de persuader
„ aux simples, que je ne cherche qu'à
„ m'enrichir & à m'agrandir. Mais
„ les Princes que j'ai rétablis, & mes
„ créanciers, dont il y a un bon nom-
„ bre à Francfort sur le Meyn & ail-
„ leurs, peuvent rendre témoignage, si
„ je me suis enrichi des dépouilles de

„ l'Allemagne, comme on le veut fai-
„ re entendre. Si j'ai quitté mon Ro-
„ yaume & tout ce que j'avois de plus
„ cher au monde, ce n'a été dans au-
„ cune autre vue que de combattre la
„ tyrannie de la Maison d'Autriche, &
„ pour procurer une paix sûre & ho-
„ norable. Au reste j'ai reçu treize bles-
„ sures sur mon Corps, dont quelques-
„ unes ont été jugées mortelles. J'en
„ ai guéri, mais elles servent encore à
„ me prêcher ma mortalité; & le dan-
„ ger, où je me suis vu aujourd'hui,
„ m'en avertit encore davantage.

Le Roi fut interrompu à ces mots par les cris & les larmes des assistans, qui lui renouvelloient leurs instantes prières de s'épargner davantage à l'avenir, & de leur laisser à eux cette sorte de danger, l'assûrant qu'ils étoient prêts à donner leur sang pour un si grand Roi, & pour une si belle cause, & promettant de le servir jusques à la mort avec toute la fidélité & tout le zèle possible, chacun suivant son talent & ses lumières.

Cependant l'Electeur de Bavière, craignant d'être forcé dans ses lignes décampa des environs d'Ingolstadt à la sourdine le 22. de Mai, & marcha vers

Ratisbonne, après avoir renforcé la Garnison d'Ingolstadt de trois des meilleurs Régimens de son Armée, & laissé pour commander dans cette place importante le jeune Comte de Tilly, non pas le Fils du Général de la Ligue, comme l'ont cru ridiculement quelques Historiens (1), mais son Neveu, Fils de Jacques son Frère & de Dorothée Comtesse d'Ostfrise. Nous avons vu ailleurs que le Général de la Ligue ne fût jamais marié, & les Ecrivains les mieux instruits conviennent tous, qu'il ne se permit jamais la moindre familiarité avec aucune femme.

Le Roi étoit occupé au siége d'Ingolstadt, lorsqu'il arriva des Ambassadeurs du Roi de Dannemarck, qui, sous prétexte de féliciter Gustave du progrès de ses armes, avoient ordre de lui proposer un accommodement avec Ferdinand. C'étoit la moindre chose que le Roi de Dannemark crût devoir faire pour l'Empereur, qui le sollicitoit importunément de rompre avec la Suéde, & offroit de faire avec lui une alliance offensive & défensive. Christian étoit trop sage pour vouloir se brouiller avec

(1) Le Vassor, de Serres &c.

le Roi de Suéde dans le fort de sa bonne fortune. Il sentoit bien que l'Empereur ne cherchoit qu'à susciter des embarras à Gustave, pour sortir lui-même de celui où il se trouvoit, & que Sa Majesté Impériale l'abandonneroit, dès qu'elle commenceroit un peu à respirer, & que le Roi de Suéde lui offriroit un accord tant soit peu supportable. Mais, pour se délivrer des importunités de ce Prince, il lui promit de faire tout son possible, pour obliger le Roi de Suéde à sortir des terres de l'Empire. Il savoit bien que ce n'étoit pas-là une proposition à faire au Roi de Suéde; aussi les Ambassadeurs n'en firent-ils pas mention. Ils se bornèrent dans leur prémière audience à des complimens de félicitation : ensuite ils déclarèrent qu'ils avoient ordre d'offrir au Roi de Suéde la médiation de leur Maître, pour procurer la paix entre Leurs Majestés Suédoise & Impériale, & d'assûrer le Roi de la constante amitié du Roi de Dannemarck.

Gustave répondit aux Ambassadeurs, „ qu'il étoit fort sensible à la part que „ le Roi leur Maître vouloit bien prendre à la prospérité de ses armes : „ qu'il recevoit avec joie les assûran-

„ ces de son amitié, & n'oublieroit
„ rien pour maintenir cette heureuse
„ union, si nécessaire à la prospérité
„ des deux Royaumes. Quant à la paix,
„ ajoûta-t-il, ma plus forte passion est
„ d'en procurer à ceux de notre Réli-
„ gion une solide & durable: mais on
„ n'y parviendra jamais, à moins qu'il
„ n'y ait plus d'union entre les Prote-
„ stans, pour concourir ensemble à y
„ obliger la Maison d'Autriche, & à
„ prendre de telles précautions qu'elle
„ n'osât la rompre à la première occa-
„ sion, comme elle ne manqueroit pas
„ de faire, si l'on n'y mettoit ordre. Si
„ le Roi Votre Maître veut contribuer
„ à une œuvre si bonne, & si salutai-
„ re, il rendra un grand service à la
„ Chrétienté en général, & aux Pro-
„ testans en particulier, & ce seroit
„ le moyen le plus éficace pour arrê-
„ ter les entreprises continuelles de
„ l'ennemi, qui ne cherche qu'à pro-
„ fiter de nos divisions.

Le Roi tint ce discours en présence de tous les Princes & des Seigneurs, qui ne le quittoient presque plus depuis quelque tems. Les Ambassadeurs partirent sans avoir entamé aucune négociation particulière.

Ce fut-là tout le fruit que la Cour de Vienne recueillit de ses intrigues à celle de Coppenhague.

A peine les Ambassadeurs Danois avoient eu leur audience du Roi, qu'on vit arriver à son camp le Sr. de Saint Etienne, Envoyé de France en Bavière.

L'Electeur, craignant que Gustave ne prît Ingolstadt, ou du moins ne ravageât tout son Pays, avoit engagé ce Ministre à partir de Munich, pour aller faire au Roi des propositions de Neutralité.

Il faloit bien que St. Etienne fût passablement mal adroit, pour se charger d'une commission où il étoit visible, que l'Electeur ne cherchoit qu'à amuser le Roi de Suéde, jusqu'à ce qu'il eût joint le Duc de Fridland, à qui l'Empereur avoit envoyé ordre de s'avancer en Bavière pour couvrir l'Autriche. Le Roi donna à St. Etienne une audience publique en présence de l'Electeur Palatin, des Comtes Palatins de Sultzbach, du Feld-Maréchal Horn, & de beaucoup d'autres Seigneurs & Colonels. Dès les prémières ouvertures que l'Envoyé fit de sa Commission (1),

(1) Cette conversation est rapportée uni.

le Roi répondit : „ qu'il ne sauroit se
„ persuader, que le Duc de Bavière
„ eût réellement intention d'en venir
„ à un accommodement, vu que le
„ contraire paroissoit dans les lettres
„ qu'on avoit interceptées, sans comp-
„ ter celles où l'Empereur exhorte le-
„ dit Duc à continuer la guerre, & lui
„ promet un secours de cinquante mil-
„ le hommes, que lui amenera inces-
„ samment le Duc de Fridland : que
„ pour lui, il en étoit bien aise; que
„ quatre-vingt mille hommes d'un cô-
„ té, & quarante mille de l'autre, met-
„ troient la Bavière en un état à ne
„ s'en relever jamais. Que le Duc n'a-
„ voit qu'à amener Fridland dans son
„ Pays, qu'il verroit comme il s'en
„ trouveroit ".

Surquoi, l'Envoyé ayant témoigné que le Roi feroit un sensible plaisir au Roi Très-Chrétien, s'il vouloit bien laisser jouïr le Duc de Bavière de la

formément par plusieurs Ecrivains de ce tems-là en diverses langues. Le seul Puffendorff la termine par la menace ridicule d'aller à Paris avec cent mille hommes &c. que nous avons rapportée ailleurs. Nous ne faisons ici que rapporter mot à mot le narré du Comte de Kevenhuller Auteur très judicieux, & dont le style simple est préférable à ce ton de fanfaronnerie.

neutralité, Gustave repliqua „ que le
„ Duc de Bavière avoit employé ses
„ forces pour déloger les Suédois de
„ Bamberg, & qu'ainsi lui Roi de Suéde
„ étoit dans les régles d'une juste
„ défense ".

L'Envoyé tâcha d'excuser le Duc, disant que tout cela s'étoit fait sans ses ordres, & contre ses intentions: que le Comte de Tilly avoit cédé aux instances de ceux de Bamberg, en entrant dans cet Evêché; mais qu'il n'avoit eu aucun ordre du Duc d'attaquer les Suédois. „ Je vois bien, répondit le Roi,
„ que vous cherchez à m'amuser. M.
„ le Duc de Bavière a-t-il cessé d'avoir
„ son contingent dans l'armée de la
„ Ligue, de le recruter, & de l'augmenter? Si Tilly avoit agi contre ses
„ ordres, pourquoi ne l'auroit-il pas
„ puni " ?

St. Etienne voulut encore excuser le Duc, & s'avisa de dire, qu'il ne parloit de Sa Majesté Suédoise qu'avec beaucoup d'estime & de respect. Mais le Roi sans faire attention à ces dernières paroles: „ Je connois, dit-il,
„ le Duc de Bavière & sa Prêtraille;
„ & je ne m'y fie plus. Il porte un
„ pourpoint double, & le tourne tan-

„ tôt du côté bleu, tantôt du côté rou-
„ ge, & les croix de Bourgogne des-
„ ſus rouges & blanches. Il mêle les
„ couleurs comme il lui plaît: mais je
„ lui conſeille de chercher d'autres du-
„ pes que le Roi de Suéde, qui le con-
„ noît en dehors & en dedans".

St. Etienne voulut de nouveau faire l'apologie de Maximilien, & tout en le juſtifiant, il ſe ſervit de quelques termes de familiarité & de menace, comme ſi le Roi de France, offenſé qu'on traitât le Duc avec tant de rigueur, devoit s'en reſſentir. Il n'en faloit pas tant pour fâcher un Prince auſſi vif, & auſſi fier que le Roi de Suéde. „ Je vous pardonne votre igno-
„ rance, dit-il à St. Etienne, vous vous
„ oubliez, & *vous paſſez les bornes de*
„ *la liberté Françoiſe.* Vous êtes mal
„ inſtruit des conventions que j'ai avec
„ le Roi votre Maître. Je ſuis bien
„ aſſûré, qu'il ne vous a point ordon-
„ né de venir ici négocier en faveur
„ du Duc de Bavière. Quand vous
„ m'apporterez une lettre de créance
„ ſignée de ſa main, j'en uſerai autre-
„ ment. Souvenez-vous donc à qui, &
„ en quel lieu vous parlez, & condui-
„ ſez-vous envers moi avec plus de

„ respect & de retenue. Puisque vous „ êtes chargé de parler de la part du „ Duc de Bavière, prenez des maniè- „ res soumises & convenables à une „ personne qui demande grace au vain- „ queur offensé. Ces airs libres que se „ donnent les gens de votre Pays ne „ me vont point du tout : si quelque- „ fois on les souffre, il est des cas où „ ils sont tout-à-fait choquans, & tel „ est celui où vous vous trouvez. Je „ ne suis point fait *à la légèreté Fran-* „ *çoise*, je vous en avertis.

St. Etienne étonné du ton sevère, dont lui parloit Gustave, s'humilia & demanda pardon. *Mais*, ajouta-t-il, *s'il plaisoit du moins à Votre Majesté de me déclarer à quelles conditions, elle pourroit se résoudre à accorder la neutralité au Duc?* „ Quand le Duc Bavière aura „ mis les armes bas, repliqua le Roi, „ je lui ferai savoir mes intentions. *Mais, Sire*, dit St. Etienne, *on offre souvent des conditions de paix à un ennemi vaincu.* „ Tous vos discours, re- „ partit le Roi, ne servent qu'à me „ confirmer dans mes justes soupçons, „ que le Duc de Bavière ne cherche „ qu'à gagner du tems, jusqu'à ce que „ l'Empereur lui ait envoyé du secours,

„ géreux de m'irriter & de m'avoir
„ pour ennemi.

Sire, repartit St. Etienne, *Votre Majesté en usera comme bon lui semblera; mais je la puis assûrer que le Roi mon Maître trouvera fort mauvais, que M. le Duc de Bavière son Ami & son Allié soit traité si durement, surtout de la part d'un Roi qui a quelques obligations à Sa Majesté Très-Chrétienne, & de qui Elle auroit dû attendre plus de complaisance & de ménagement: après tout Elle pourroit bien prendre un autre parti, & secourir puissamment ses Alliés.*

Le Roi eut de la peine à retenir son dépit en entendant ces paroles; néanmoins il prit sur son temperament, & répondit avec une modération mêlée de dedain.

„ Monsr. de St. Etienne, j'ai com-
„ muniqué mes intentions au Roi Très-
„ Chrétien par ses Ambassadeurs, &
„ en particulier par le Sr. de Charna-
„ cé; & je sais mieux que Vous cel-
„ les du Roi Votre Maître. Je comp-
„ te sur son amitié, & j'ai lieu de croi-
„ re que Vous parlez de votre chef,
„ & par un effet du zèle que Vous
„ avez pour le Duc de Bavière: mais

„ sachez

„ ſachez que, s'il arrivoit que le Roi
„ Votre Maître rompît l'alliance que
„ j'ai avec lui, cela ne ſeroit pas capa-
„ ble de me faire reculer d'un pas.
„ J'ai fait la guerre toute ma vie, &
„ j'ai reconnu qu'il n'y a point de Na-
„ tion invincible. Mes armes ſont jus-
„ tes. J'ai éprouvé la Protection Divi-
„ ne, particulièrement à la Bataille de
„ Leipzig : c'eſt ſur cette protection
„ que je compte encore plus que ſur
„ mes propres forces. Je ne ſuis qu'un
„ foible inſtrument, dont Dieu ſe ſert
„ pour l'exécution de ſes deſſeins. Je
„ n'ai encore perdu que mon chapeau.
„ Les Impériaux me le prîrent en Pruſ-
„ ſe, & l'envoyèrent comme un tro-
„ phée à Wallenſtein. Je penſe qu'ils
„ me l'ont payé aſſez cher, & que Til-
„ ly auroit bien voulu que j'euſſe gar-
„ dé mon Caſtor, & qu'il n'eût pas
„ été battu. S'il manque encore quel-
„ que choſe à ce payement, Wallen-
„ ſtein pourroit bien le completer ".

Après des réponſes ſi cathégoriques, St. Etienne perſuadé qu'il étoit inutile de revenir à la charge, & que même ſa perſonne étoit deſagréable au Roi, ſe retira, & fut rendre compte au Duc

de Bavière du mauvais ſuccès de ſa négociation.

Ce Prince étoit alors aux environs de Munich, où il apprit bientôt que le Roi de Suéde, trouvant trop de difficulté à prendre Ingolſtadt, en avoit levé le ſiége, & paroiſſoit diriger ſa route droit vers Munich. Ce fut alors que le Duc décampa, & marcha vers Ratisbonne. Cette Ville avoit déja reçu quinze cens Bavarois ſous certaines conditions qui gênoient trop le Duc, & dont on étoit néanmoins convenu à la Diéte circulaire tenue à Landshut.

Ces conditions étoient que la Bourgeoiſie reſteroit maîtreſſe de la garde des portes (1), du rempart & de l'arcenal, ſans que les Bavarois puſſent faire aucun ſervice militaire dans la Ville.

Le Duc de Bavière, voulant avoir cette Ville à ſa diſpoſition, ainſi que le beau pont qu'elle a ſur le Danube, concerta avec le Commandant de ſes troupes, qui étoient dans Ratisbonne, de ſurprendre la Bourgeoiſie, & de s'emparer entiérement de la Ville. La choſe n'étoit pas bien difficile. Les Bour-

(1) Theatr. Europ. T. II. p. 642.

geois ne se défioient de rien, & le Magistrat se reposoit sur la Convention faite dans l'Assemblée des Etats du Cercle.

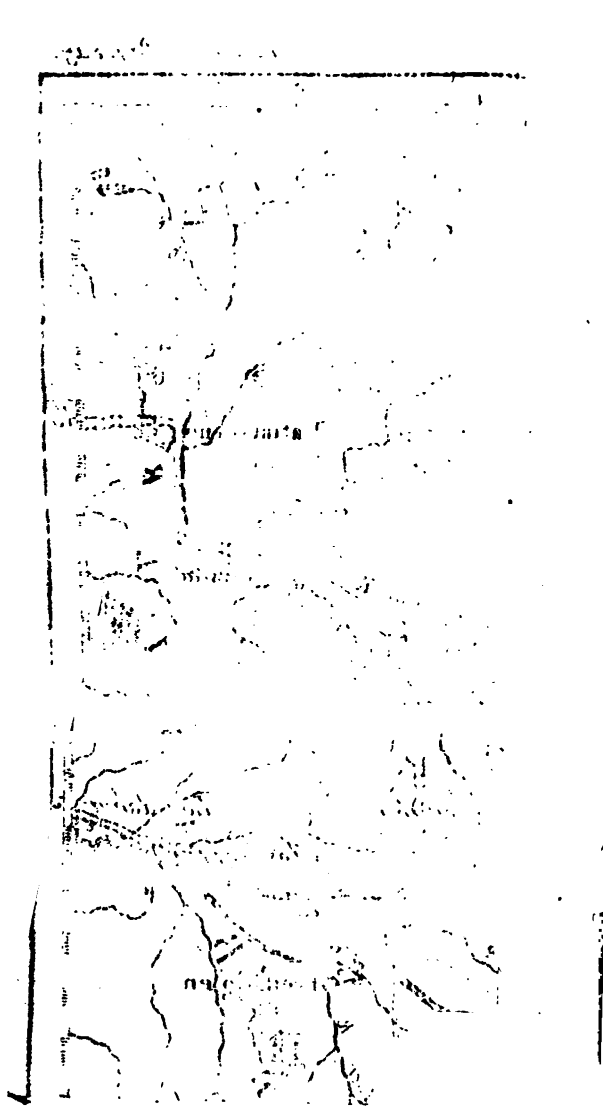
Le 8. d'Avril à 5. heures du matin (1), lorsqu'une grande partie des Habitans étoit à l'Eglise, les Bavarois prennent les armes, sous prétexte de vouloir aller faire l'exercice hors de la Ville. Ils arrivent à une des portes, desarment la Garde Bourgeoise, & s'emparent de la porte; aussitôt ils donnent un signal, & neuf compagnies de Cavalerie, qui se tenoient à portée, entrent dans la Ville, tuent quelques Bourgeois armés, & courent aux autres portes, dont ils se rendent maîtres avec la même facilité; après quoi l'Infanterie se saisit des principales rues, y plante du canon, & toute la Bourgeoisie est desarmée; non sans de grands desordres; car, sous prétexte de visiter les maisons où il pouvoit y avoir des armes, on pilla & l'on maltraita plusieurs riches Habitans.

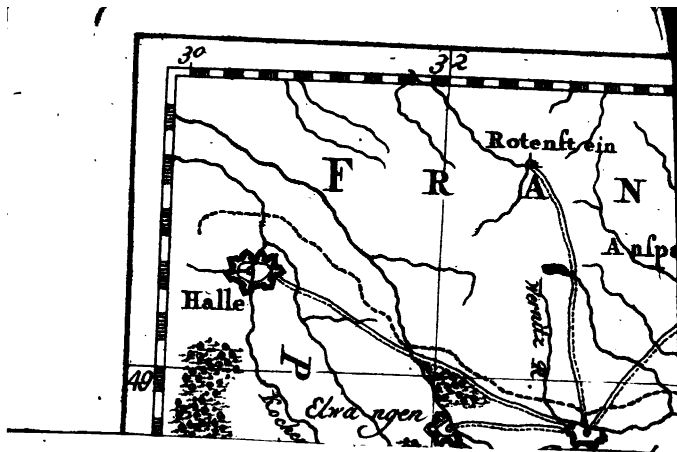
Quelque tems après, l'Electeur de Bavière arriva avec toute l'armée de la Ligue, & une quantité prodigieuse de

(2) Kevenh. l. c. p. 138.

barques pleines de vivres & de munitions, qui descendoient le Danube.

Toute l'Infanterie de la Ligue fut logée dans la Ville, de manière que chaque Bourgeois avoit trente jusques à quarante Soldats dans sa maison, & étoit obligé de les nourrir, ce qui occasionna une terrible disette. Les Bavarois traitoient les Bourgeois d'hérétiques, & de chiens de Suédois, il y eut des querelles, des meurtres & des pillages. L'Electeur fit faire sur le champ quelques exemples sevères, qui arrêtèrent un peu le desordre, mais ne le calmèrent pas. Les Soldats ne parloient que de brûler & de massacrer, & tenoient cette pauvre Ville en une allarme continuelle. Elle en fit des plaintes à l'Empereur, & demanda sa protection. Ce qui n'aboutit qu'à un Rescript que le Chef de l'Empire adressa à l'Electeur de Bavière, où il l'exhortoit à traiter la Ville de Ratisbonne avec plus de douceur, à arrêter l'insolence de ses Soldats, à leur interdire les menaces de brûler & de saccager, & à protéger la Ville en qualité de Colonel du Cercle de Bavière, se conformant aux Réglemens de l'Empire & des Cercles, afin que personne n'eût plus de cause




30
32
Rotenſtein
F R A N
Halle
P
49
Elwangen

légitime de faire des plaintes semblables à celles, que faisoit la Ville de Ratisbonne.

Cependant le Roi de Suéde, ayant levé le siége d'Ingolstadt, qui ne pouvoit que lui coûter beaucoup de tems & de monde, se saisit de l'important passage de Mosbourg, s'empare de Landshut, & soumet tout l'Evêché de Freysingen, où il trouve des vivres en abondance.

Pendant sa marche, on étoit occupé à Munich à transporter le trésor de l'Electeur à Werffen, forteresse entre des rochers inaccessibles dans le Pays de Saltzbourg. L'Electrice se retira à Saltzbourg même avec une petite suite, & fut logée dans le Palais de l'Archevêque de ce nom. A l'exemple de l'Electeur tout ce qu'il y avoit d'un peu distingué à Munich se sauva qui çà, qui là, laissant les pauvres Habitans sans secours ni consolation. Ceux-ci envoyèrent des Députés à Freysingen, pour prier le Roi de leur accorder des conditions supportables, puisqu'enfin Dieu l'avoit rendu maître de leur sort. Le Roi ne leur voulut accorder d'autres conditions que sûreté pour les biens, pour la vie, & pour l'honneur du sexe.

Comme ils vouloient quelque chose de plus, le Roi entra en soupçon que peut-être ils se sentoient appuyés, & attendoient du secours. Surquoi ce Monarque se mit en marche avec toute son armée. Alors les Habitans de Munich ne voulant pas attendre l'extrémité résolûrent de se soumettre, & les plus anciens du Magistrat allèrent au devant du Roi, & lui portèrent les clés de la Ville, se remettant de tout à sa clémence & discrétion. Gustave satisfait de cette démarche reçut très bien les Députés, les traita avec bonté, & les chargea d'assûrer la Ville de sa protection. Il leur dit en les congédiant: *Vous avez pris le bon parti, & votre soumission me desarme. Je pourrois vanger sur votre Ville le malheureux sac de Magdebourg. Mais ne craignez rien, ni pour vous, ni pour vos biens, ni pour vos enfans, ni pour votre Réligion. Allez en paix; ma parole vous vaut mieux que toutes les Capitulations du monde.* Enfin (1) étant arrivé à la vue de Munich, toute l'armée se rangea en ordre de Bataille.

Avant que le Roi entrât dans la Vil-

(1) Aldzreiter Liv. XVII. p. 288.

le, il voulut qu'on reglât les contributions, & les fixa à quatre cens mille Reichſtalers. Les Bourgeois aſſemblés à l'Hôtel de Ville, trouvèrent cette ſomme trop forte, & firent ſupplier Sa Majeſté de la modérer, lui repréſentant l'abandon où ils ſe trouvoient, que les riches étoient loin, & qu'il ne reſtoit que les pauvres; qu'au reſte, ils vouloient bien faire les derniers efforts pour amaſſer une ſomme moins exorbitante. Après maintes allées & venues, le Roi ſe laſſant de toutes ces irréſolutions, fit dire aux Bourgeois s'ils vouloient ſe défendre, ou accorder. Ils ne répondîrent que par de nouvelles ſoumiſſions, ce qui toucha le Roi au point que de ſon propre mouvement, & lorſque les Habitans ne l'eſperoient plus, il rabattit cent mille Reichsdalers des quatre cens mille.

Enfin, le jour de l'Aſcenſion dixième de May 1632. Guſtave-Adolphe entra dans Munich, accompagné de beaucoup de Princes & Seigneurs, & fut deſcendre au Palais de l'Electeur, le plus bel édifice, ſans contredit, qu'il y eût dans tout le Nord. Là, il entendit un Sermon Suédois dans l'un des plus beaux apartemens de ce Palais, & après

avoir fait ſes dévotions à ſa manière, il ſe rendit à l'Egliſe de Notre-Dame, l'une des principales Egliſes de Munich, & aſſiſta aux cérémonies des Catholiques; après leſquelles il ſe promena un quart d'heure autour de l'Egliſe, au milieu d'un peuple innombrable qui étoit accouru pour le voir. Quand le Roi voulut remonter à cheval, on eut de la peine à écarter la foule des curieux.

De-là il ſe rendit au Collége des Jéſuites, dont le Recteur le reçut & le complimenta en Latin: le Roi lui répondit en la même Langue, lui parla avec beaucoup de bonté, & peu-à-peu le diſcours étant tombé ſur des matières de controverſe, le Roi s'engagea dans une diſpute de Réligion, qu'il ſoutint avec autant de ſavoir que de politeſſe. Quelques uns des principaux Colonels murmuroient (1), que le Roi s'amuſât à diſputer avec des gens qu'il devroit plûtôt exterminer.

Après la diſpute, qui dura près d'une heure, le Roi, à qui les murmures des Zélateurs n'avoient pas échappé, leur dit, en riant, *pourquoi voulez-vous qu'on faſſe du mal à ces gens-là? Ne voyez-vous*

(1) Lansberg *p.* 447.

vous pas qu'ils ſont dans le monde pour décréditer l'erreur qu'ils défendent, & accréditer la vérité qu'ils combattent?

Mais le Roi admira ſur tout le Palais bâti par ce même Maximilien ſon mortel ennemi, avec tant de ſomptuoſité que perſonne n'avoit pu comprendre juſques-là, où il avoit pris tout l'argent qu'il avoit falu pour cette entrepriſe, vu les dépenſes énormes où la guerre l'avoit engagé. Le Roi ſe fit montrer tous les appartemens par le Concierge. Il admira le bon goût des meubles, & les ouvrages de dorure, de marbre, de ſtuc; le choix d'excellens tableaux, & ſurtout la belle ordonnance de tout l'édifice, & la diſtribution d'un nombre conſidérable d'appartemens tous plus beaux les uns que les autres. Le Roi demanda au Concierge (1), quel étoit l'Architecte qui avoit conçu & dirigé un ſi beau Bâtiment. *Hé qui pourroit-ce être*, repliqua celui-ci, *que l'Electeur même.* „ Vraiment, dit le Roi, je voudrois bien „ l'avoir cet Architecte, je l'enverrois „ à Stockholm pour me bâtir un Palais „ ſemblable". *Ah! par ma foi*, repar-

(1) Kevenh. l. c. p. 142.

tit le Concierge, *il se gardera bien de donner cette peine à Votre Majesté, & saura bien se mettre en lieu de sûreté.* Le Roi loua la noble hardiesse de cet homme, & son zèle pour son Maître.

Rien de plus beau, de plus grand, & de plus héroïque que la conduite que le Roi tint par rapport à ce même Palais. Il y a des Auteurs qui prétendent que l'Electeur Palatin, les Comtes Palatins de Sultzbach, le Duc de Weymar, (on ne dit pas si c'étoit Guillaume ou Bernard,) conseilloient au Roi de faire brûler la Ville de Munich. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces mêmes Princes, & surtout l'Electeur Palatin l'excitoient à détruire le Palais, c'est surquoi tous les Historiens, tant Protestans que Catholiques, s'accordent unanimement. Le Comte de Kevenhuller (1) assûre même, que ces Princes avoient déja fait faire des mines sous les murailles du Palais, & qu'il ne s'agissoit plus que d'y mettre le feu pour le faire sauter. Mais le Roi ne voulut jamais se prêter à une vengeance qui lui paroissoit trop au-dessous de lui. „ Voulez-vous, dit-il à ces Princes,

(1) *Pag.* 142.

„ que j'imite les Goths mes Ancêtres,
„ & que je rende ma mémoire odieu-
„ se, comme ils ont fait la leur? (1)
Il fit plus, car, suivant le même Historien, il défendit sur peine de la vie, que personne osât prendre ou détourner la moindre chose de ce Palais. Tous les Officiers de quelque rang accouroient, pour voir une suite de plus de douze cens médailles en or des Empereurs Romains, renfermées dans un cabinet tout d'ivoire, recouvert d'un autre cabinet de cédre; & parmi cette affluence de curieux, il n'y eut pas une seule médaille de volée. Pour éviter même tout desordre, le Roi ne fit entrer que peu de troupes dans la Ville, & fit camper l'armée tout proche.

Mais la visite la plus singulière que le Roi fit fut celle de l'Arcenal, si vanté pour la beauté & la quantité de canons qu'il contenoit. Le Roi fut bien

(1) *Probibitum scelus, quod jubere poterat, Regi in gloriam, Palatino in tanto majorem invidiam, utpote in alienâ Victoriâ incendiarii non principis gerenti, ac proinde merito ut ei restitutionis ad avita bona beneficium, quod à Rege differebatur, etiam negatum, per mortem certè brevi insecuturam ille haud injuste fraudatus videretur.* Pappus. Epit. Rer. Germ. ad an. 1632. p. 73.

ſurpris de n'y trouver que des affûts, & pas une ſeule piéce de canon. Mais quelques uns de ceux qui avoient aidé à enterrer cette belle artillerie s'offrîrent au Roi (1) de la lui livrer, moyennant une honnête récompenſe (2); à quoi le Roi s'accorda volontiers, & la ſomme leur ayant été comptée; *nous allons maintenant*, dirent-ils, *reſſuſciter les morts*.

On déterra cent quarante piéces de canon, dont quatre-vingt étoient d'une grandeur & d'une beauté ſingulière, ſurtout ceux qu'on nommoit les douze Apôtres, & une couleuvrine nommée *la truye*, d'une longueur & d'un calibre extraordinaires. Elles étoient toutes chargées de leurs cartouches, dont on ouvrit quelques-unes, & il s'en trouva une qui, au lieu de poudre & de boulet, renfermoit (3) trente mille beaux ducats en or.

(1) Chemnitz P. I. *p*. 313. Lansberg *p*. 445.

(2) Le Comte Kevenhuller dit, que le Roi, ayant découvert à force d'argent, que les canons étoient enterrés dans l'arcenal même, fit venir des gens pour les déterrer, en diſant *ſurgite à mortuis*, & *venite ad judicium*. Ces ſortes de différence méritent à peine d'être remarquées.

(3) Puffend. de Reb. Suet. §. 20.

Gustave prit grand plaisir à examiner ces piéces d'artillerie, dont plusieurs avoient été amenées du Haut-Palatinat, d'autres prises à la Bataille de Prague, quelques unes étoient aux armes de Brunswick, & avoient été prises sur le fameux Duc Chrétien de Brunswick-Halberstadt, enfin, il y en avoit aux armes de Suéde prises par les Danois sur les Ancêtres du Roi, & perdues par ceux-là (1) à la Bataille de Luther.

Les Médisans (2) accusérent les P. P. Jésuites d'avoir découvert au Roi l'endroit, où Maximilien avoit fait enterrer son artillerie. La preuve qu'ils en alléguoient étoit que les Jésuites fûrent les seuls Bavarois, qui entretinrent Sa Majesté avant qu'on remuât la terre dans l'arcenal. Cependant il faut avouer que la plûpart des Historiens Protestans ne disent rien de ce soupçon : & Puffendorff dit, que le Roi soupçonnoit déja à certaines marques, que l'artillerie étoit enterrée dans l'arcenal, & qu'un paysan confirma ses soupçons, & découvrit tout le mistère. Quoiqu'il en soit le Roi traita tous les Moines & au-

(1) Kevenh. l. c. *p.* 142.
(2) MſC. d'Ark. *p.* 619.

tres Ecclésiastiques avec beaucoup d'humanité. Il fit distribuer aux Capucins, qui le vinrent saluer, de grandes aumones, & un de ces bons Pères ayant eu la naïveté de lui proposer de se faire Catholique-Romain, le Roi soûrit & ne s'offensa nullement de cette liberté. Tout le monde admiroit sa bonté & sa politesse. Ils n'étoient pas accoûtumés à être ainsi traités de la part de leur Prince, qui ne se montroit que rarement, & les accabloit d'impôts pour remplir ses coffres, & grossir son trésor. La perte de son artillerie & des munitions, qu'il avoit amassées avec tant de soin, dut lui être fort sensible.

Le Roi, charmé d'un si rare butin, dit que cela lui faisoit autant de plaisir, que s'il avoit conquis un Royaume. Il fit transporter tout ce butin Royal à Augsbourg (1), où il retomba dans la suite entre les mains des Bavarois après la mort de ce grand Monarque.

Le lendemain l'armée Suédoise sortit de son camp, & se rangea en ordre de Bataille. Gustave s'y rendit, se mit à la tête à cheval, & fit faire diverses manœuvres, à la vue de toute la Ville

(1) Aldz. Ann. Bojor. Part. III. p. 269.

qui étoit ſortie pour voir ce ſpectacle. Enſuite il mit pied-à-terre, prit un mouſquet, fit voir aux Soldats le maniement des armes, la poſture où ils devoient ſe mettre pour tirer, ſoit debout, aſſis, ou à genoux derrière les autres. Il fit le maniement de la pique devant ſes Piquiers, leur montrant la manière de s'en ſervir avantageuſement. Il voulut que ſon Infanterie fit feu (1), & que les Piquiers exécutaſſent tous les mouvemens (2) qu'il venoit de leur montrer, changeant ainſi en jeu ce qui faiſoit la terreur de tant de peuples. Il parla avec bonté à pluſieurs vieux Soldats, les traitant de camarades, & leur rappellant pluſieurs

(1) M. Harte aſſûre qu'il fit tirer par pelotons, & ſoupçonne que Guſtave-Adolphe fut l'Inventeur de cette manière de faire feu; mais il paroît par le nom de la choſe que ce ſont les François qui l'ont inventée les prémiers, comme ils ont été les prémiers à l'abandonner: Ils n'exercent plus guère leurs troupes à tirer *par pelotons*, *par manches*, *par diviſions* &c. & préférent *le feu de billebaude* à toutes ces méthodes. S'ils font bien, je m'en rapporte. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que les Allemands, qui ont tout rafiné ſur les exercices, pratiquent encore ces anciennes méthodes; & tourmentent grandement leurs Soldats pour leur enſeigner à tirer *par pelotons*, *par diviſions* & *par bataillons*.

(2) Kév. *Ibid.*

occasions, où il les avoit vus se distinguer.

Dans le Palais du Duc de Bavière on trouva une quantité considérable d'uniformes, bleus, jaunes & verts, que le Roi distribua à ses Soldats. Il fit aussi piller les maisons de tous ceux des Habitans, qui avoient pris la fuite à son approche. A cela près personne n'eut sujet de se plaindre de ses troupes. Elles observèrent la discipline la plus exacte soit au dehors, soit au dedans de la Ville. Ce qui n'empêcha pas que les Paysans Bavarois ne se portassent contre elles aux plus grands excès de cruauté. Ces malheureux, qui n'avoient jusques-là ressenti presqu'aucun des maux qui suivent ce terrible fléau, ennivrés de leur bonheur, entrèrent dans une espece de rage, & traitèrent avec la dernière barbarie tous les Soldats Suédois qu'ils pouvoient trouver à l'écart. Ils en vinrent jusqu'à enlever les Sauves-gardes, leur coupérent les pieds & les mains, à d'autres le nez & les oreilles. Ils en firent mourir au milieu des tourmens les plus affreux, tels que les Iroquois n'en ont jamais pratiqué de semblables.

Ces traits d'une cruauté plus que sau-

vage, réïterés ſur des centaines de braves Soldats, irritèrent tellement les Suédois, que, lorſque le Roi jugea à propos de faire pendre quelques Payſans pour épouvanter les autres, ſes gens allant à la chaſſe de ces bêtes féroces, brûlèrent plus de cent Villages, & maſſacrèrent tous les Payſans qui tombèrent entre leurs mains, ſans compter ceux qui fûrent branchés pour ſervir d'épouvantail aux autres.

Cette rage des Payſans s'étendit dans l'Evêché de Bamberg en Franconie, à Weingarten, Bregentz & autres lieux de la Suabe; à Kempten en Algau, dans le Pays de Fulde, où ils commîrent d'auſſi grandes cruautés preſque qu'en Bavière. Mais ils fûrent domtés, & il y eut quelques rencontres où trente Cavaliers Suédois enfonçèrent cinq cens Payſans, & les taillèrent en piéces, tant eſt grande la différence d'un homme aguerri à un autre qui ne l'eſt pas.

Ces malheureux, battus & diſſipés partout, demandèrent grace, livrèrent leurs chefs, ou les aſſommèrent eux-mêmes de dépit d'avoir été trompés.

Les Suédois ne fûrent pas moins heureux à ſe démêler des embuches,

que leur tendoit le Duc de Bavière. Ce Prince avoit fait un gros détachement de Cavalerie, pour surprendre la Garnison que Gustave avoit mise dans Freysingen; mais les Suédois avertis de ce dessein le firent échouer. Les armes de Gustave prospéroient partout. Le Colonel Ossa avec quatre mille Impériaux, & un gros de Paysans de Bregentz avoit passé l'Iller, dans le dessein de surprendre Memmingen; mais, ayant eu avis qu'il venoit un secours, il se retira sans rien entreprendre, & se rabattit sur Biberach, étant sollicité par le Magistrat, & le Clergé Catholique du lieu, qui promettoient de l'introduire dans la place. Mais la Bourgeoisie, toute Protestante, ne l'entendoit pas ainsi, & informée de ce qui se passoit, elle prit les armes, borda le rempart qui ne valoit rien, & repoussa le premier assaut des Impériaux. Comme ils se préparoient à en donner un second, les femmes mêmes se joignîrent les unes à leurs Maris, les autres à leurs Pères, & partagèrent avec eux les périls de la défense; elle fut telle, que les Impériaux rebutés se retirèrent, après avoir perdu plus de quatre cens hommes.

Toute l'Europe fut étonnée des nou-

veaux progrès du Roi de Suéde. La prise de Donawerth, le passage du Lech, la défaite & la mort du Comte de Tilly, la prise d'Augsbourg, l'invasion de toute la Bavière, tout cela fit un éclat épouvantable. On trouve dans les Regîtres du Sénat de Suéde (1) qu'environ ce tems-là, la France fit demander par son Ambassadeur à Gustave, jusqu'où il prétendoit donc pousser ses conquêtes, & en quel endroit il vouloit y mettre des bornes? à quoi il répondit; *là où mes intérêts le demanderont.*

Mais ce fut à Vienne que l'allarme fut grande. L'Empereur voyoit la barrière de ses Etats Héréditaires rompue. Nulle place qui pût arrêter un moment le Roi de Suéde depuis Munich jusques à Vienne. Passau & Lintz ne pouvoient pas résister. Le chemin étoit ouvert, & les Peuples mécontens. Les Paysans de la Haute-Autriche avoient déja plusieurs fois envoyé des Députés au Camp Suédois, pour y demander du secours. Il n'avoit d'autre ressource que dans l'armée de Wallenstein; mais il sentoit que vis-à-vis d'un ennemi tel

(1) Palmsk. p. 784. Mss. d'Ark. p. 607. ad h. an.

que Gustave-Adolphe, la ressource d'une armée n'étoit pas une chose sur quoi l'on pût compter, & que la perte d'une Bataille l'exposoit à être assiégé dans sa Capitale. Il en revint donc à sa politique ordinaire, de susciter de nouveaux embaras au Roi de Suéde. Mais surtout il s'appliqua à détacher la France de l'alliance de ce Monarque, n'y ayant pu réussir, parce que le parti qui dominoit connoissoit trop bien les intérêts de l'Etat, il tâcha de semer entr'eux de la jalousie ; tantôt en insinuant en France que le Roi de Suéde visoit à la conquête de l'Allemagne, & de-là à celle de la France ; tantôt en faisant entendre au Roi de Suéde que la France le trompoit, qu'elle négocioit des alliances défensives avec l'Electeur de Bavière, tandis qu'elle feignoit de vouloir faire cause commune avec le Roi de Suéde.

Il envoya le Cardinal Passman à Rome (1), pour engager le Pape à entrer plus avant dans cette guerre, pour faire sonner bien haut dans toute l'Ita-

(1) Chemn. L. IV. *p.* 296. Theatr. Eur. 121. Ricci L. V. *p.* 286. 340. 343. Puffend. L. III. §. 52. Nani. Hist. Venet. L. IX. Vitt. Siri T. VII. *p.* 352.

lie les souffrances des Catholiques, la ruïne de l'Eglise, les progrès de l'hérésie, l'insolence des Goths, l'intérêt du St. Siége, la nécessité d'ouvrir les trésors de l'Eglise, pour la préserver des inondations & des ravages de ces peuples, qui, sous un autre Attila, pourroient comme autrefois devenir le fléau de l'Italie aussi bien que de l'Allemagne.

Le Cardinal Borgia Partisan d'Espagne harangua le Consistoire des Cardinaux avec véhémence, reprochant adroitement au Pape sa froideur à seconder efficacement la Maison d'Autriche dans un si pressant besoin.

Le Sacré Collége fut fort partagé sur tous ces articles, & la faction d'Espagne fort animée: mais le Pape, bien instruit de tout ce qui devoit être proposé, s'étoit aussi bien préparé à la réponse: piqué des reproches du Cardinal Borgia, il représenta à son tour, „ que l'Empereur s'étoit attiré les maux „ dont il se plaignoit; que l'argent & „ les armées employées à ruïner l'Ita„ lie, à desoler l'Etat & la Ville de „ Mantoue, à menacer le St. Siége, „ & à gourmander la République de „ Venise, auroient suffi pour arrêter

„ le Roi de Suéde dès sa descente en
„ Allemagne : qu'on avoit écouté avec
„ dédain les Rémontrances des Non-
„ ces Apostoliques, méprisé les Sué-
„ dois, envahi les Etats de divers Prin-
„ ces d'Italie, & forcé le Pape à des
„ dépenses extraordinaires, pour la dé-
„ fense du Patrimoine de St. Pierre :
„ qu'il étoit ridicule de rappeller les
„ anciennes irruptions des Goths, vu
„ que le siécle précédent fournissoit
„ des exemples bien plus récens de la
„ désolation de l'Italie, du sac de Ro-
„ me, & des cruautés exercées sur le
„ Pape, les Cardinaux, tout le Clergé
„ & le Peuple Romain, du pillage &
„ de la profanation des Eglises : que
„ les Processions de Charles-Quint,
„ pour obtenir la liberté du Souverain
„ Pontife qu'il détenoit prisonnier,
„ prouvoient assez que les Goths n'a-
„ voient pas été les seuls ennemis de
„ l'Eglise : que sa conduite à lui, de-
„ puis son avénement au Pontificat ne
„ pouvoit être blâmée que par de té-
„ méraires calomniateurs : que ses soins
„ pour la défense de la Réligion étoient
„ connus de tout le monde : qu'au dé-
„ faut du trésor de l'Eglise épuisé par
„ la guerre de Mantoue, il employe-

„ roit tous les moyens capables d'ex-
„ tirper l'héréſie, & d'aſſûrer la Réli-
„ gion Catholique: qu'au reſte il étoit
„ bien informé que ſa violence des
„ Goths, dont on faiſoit tant de bruit,
„ ne s'étendoit ni ſur les conſciences,
„ ni ſur les autels; que les peuples ſub-
„ jugués jouïſſoient de la liberté de leur
„ culte, les Egliſes de leurs ornemens,
„ les Eccléſiaſtiques de leurs Bénéfices,
„ les Colléges & les Couvens de leurs
„ poſſeſſions, & que les uns & les au-
„ tres avoient bien moins de ſujet de
„ ſe plaindre, qu'on n'en avoit eu dans
„ la guerre de Mantoue".

Le Cardinal, voyant les diſpoſitions d'Urbain, & le connoiſſant aſſez pour ſentir qu'il ſeroit inutile de le preſſer davantage, ſe retrancha à demander qu'on excommuniât (1) le Roi de France à cauſe de ſes liaiſons avec les hérétiques, & que l'on dépouillât de la pourpre le Cardinal qui lui avoit conſeillé ces alliances, & l'y faiſoit perſévérer.

Urbain répondit, que Borgia, étant Ambaſſadeur d'une Puiſſance Etrangère, n'avoit point droit de ſe trouver à

(1) Aubery Hiſt. du C. de Richelieu p. 210.

l'Assemblée des Cardinaux, bien moins encore d'y proposer, demander & délibérer; & qu'en qualité de Cardinal il devoit obéïssance au Souverain Pontife, qui lui imposoit silence. Surquoi le Cardinal Albornos voulut prendre la parole & représenter, que le Cardinal Borgia parloit comme Protecteur de la Nation Espagnole : mais le Pape repartit, que même en cette qualité il ne lui appartenoit point de haranguer dans un Consistoire de Cardinaux, où présidoit le Chef de l'Eglise, & qu'il lui commandoit de se taire & de se retirer.

Jamais on ne vit une pareille confusion dans le Sacré Collége. Le fait est, que le Pape ne pouvoit pardonner à l'Empereur les inquiétudes, qu'il lui avoit données durant la guerre de Mantoue : & qu'il n'étoit pas fâché de voir dans l'embaras un Prince, qui joignoit à une grande Puissance les prétentions des Empereurs sur toute l'Italie, & en particulier sur les Etats du Pape, & à tout cela une ambition démesurée. Aussi les efforts qu'Urbain avoit promis de faire ne fûrent pas fort considérables; & se bornèrent à l'Octroi de quelques contributions sur les biens Ecclésiastiques,

ques, à la Publication d'un *Jubilé Universel*, pour implorer le ſecours d'en haut pour la protection du St. Siége, pour l'extirpation des Hérétiques, & l'Union entre les Princes Chrétiens. Le Bref en fut affiché à Rome, & le Pape ſe mit à la tête d'une proceſſion générale. Les Miniſtres de l'Empereur & d'Eſpagne vîrent bien que le Pontife ſe moquoit d'eux, & que toutes ces dévotions n'étoient que pour couvrir le refus de ſecours plus réels, & plus ſolides. L'Empereur fut fort mécontent du Pape, mais il falut bien qu'il eût patience. Il réuſſit mieux dans ſes intrigues auprès de l'Electeur de Saxe.

Jean-George avoit une confiance aveugle dans ſon Feld-Maréchal Arnimb, ancien ami & créature de Walenſtein. Il avoit même conſenti que ce Feld-Maréchal entretint un Commerce de Lettres avec le Duc de Fridland, dès que celui-ci ſe mit en mouvement vers la Bohême, & l'on eut ſujet de croire qu'Arnimb ne fit pas tout ce qu'il auroit pû, pour conſerver cette conquête à ſon Maître. Quoiqu'il en ſoit, Fridland ſouhaitoit la paix, & la conſeilloit fortement à l'Empereur, comme une choſe abſolument néceſſaire, s'il vou-

loit conserver la Dignité Impériale dans sa Maison, & sauver ses Etats héréditaires, ne voyant pas que ce Monarque pût long-tems soutenir une guerre si ruïneuse. Mais pour y parvenir, il sentoit qu'il étoit nécessaire de diviser les Membres de l'Union Protestante, & d'en détacher les principaux Chefs, tels que les Electeurs de Saxe & de Brandebourg. Le prémier étoit d'une importance extrême à cause du voisinage de ses Etats avec ceux de l'Empereur, & des forces qu'il avoit sur pied.

Le Duc de Fridland ne desesperoit pas de le gagner, étant assûré de ceux en qui ce Prince se confioit le plus. Il lui avoit offert pour prémières conditions de la paix, que tous les Protestans jouïroient des Biens Ecclésiastiques qui leur avoient été contestés; que tous les Princes de cette Réligion rentreroient dans leurs Biens & Dignités, & que les Villes Impériales seroient rétablies dans leurs Priviléges & Immunités. Ces préliminaires étoient d'autant plus propres à éblouïr qu'au fond ils contenoient la concession de tout ce qui avoit été l'objet des contestations, & la cause de cette guerre. Jean-George eût peut-être dès lors donné les

mains à un accommodement sans les vives remontrances du Roi de Suéde, & un reste de honte d'abandonner l'alliance d'un Prince, qui quelques Mois auparavant avoit risqué sa vie & son armée, pour le tirer de la plus dure extrémité, où un Souverain puisse se trouver : d'ailleurs, il craignoit qu'on ne voulût le surprendre, & qu'après avoir abandonné la cause commune, si le Roi de Suéde succomboit, il ne se trouvât à la merci de la Cour de Vienne. Il continua donc à rejetter les propositions d'un accommodement particulier. Mais le Duc de Fridland ne se rebuta point, il comptoit sur l'affection d'Arnimb, & encore plus sur la haine que ce Feld-Maréchal avoit pour le Roi de Suéde, depuis une rencontre où ce Monarque (1) lui avoit reproché de manquer de courage, & s'étoit moqué en termes piquans de quelques raisons qu'Arnimb voulût alléguer, pour prouver qu'il ne méritoit point ce reproche. Ce qui, pour le dire en passant, prouve que les Rois ne sauroient trop peser leurs paroles. D'ailleurs, Fridland connoissoit l'Electeur même pour Prince naturelle-

(1) Mss. d'Ark. *p.* 625.

ment plus enclin à se livrer aux plaisirs, qu'à s'exposer aux dangers, aux fatigues, & aux incommodités de la guerre, haï & méprisé de ses sujets pour son avarice, son orgueil, & surtout son panchant à l'ivrognerie, peu aimé de ses enfans qu'il tenoit comme prisonniers, amoureux du repos, incapable des grandes affaires, dans une espece de dépendance du Dannemarck, ennemi secret de la Couronne de Suéde, jaloux de la Maison de Weymar, & extrêmement attaché aux prérogatives & à la dignité de l'Empire; un Prince à qui toutes les Puissances étrangères étoient suspectes à l'égard des affaires d'Allemagne, & qui auroit voulu qu'elles eussent été traitées, sans en communiquer la moindre chose à quiconque n'étoit pas du Corps de l'Empire. Enfin, Fridland n'ignoroit pas que l'ancienne inclination de Jean-George pour la Maison d'Autriche duroit encore; & qu'il ne s'agissoit que de vaincre certains scrupules, & certaines craintes aisées à dissiper avec une peu de persévérance.

Dans cette vue il ne cessoit de lui faire insinuer par Arnimb, & par ses autres Ministres qui étoient dans les intérêts de l'Empereur, que ce Monar-

que le veut rendre l'arbitre de la paix en Allemagne, & lui procurer des avantages, qu'il n'obtiendra jamais par la voie des armes: qu'il peut jouer le plus beau rôle qu'ait jamais joué aucun Electeur. Ils réveillent ses anciens soupçons contre Gustave-Adolphe. Ils lui disent que ce Roi roule de vastes desseins; qu'il prétend changer l'ancienne forme du Gouvernement de l'Empire, & en substituer une autre peu favorable aux Electeurs & aux Princes: que Guillaume & Bernard Ducs de Saxe-Weymar favoris du Roi de Suéde prétendent, sous les auspices & par le pouvoir de ce Monarque, rentrer dans la dignité Electorale dont Charles-Quint avoit dépouillé leur aïeul, aîné de la Maison de Saxe: que, si Fréderic Roi de Bohême se trouve une fois rétabli dans ses Etats par le moyen des Suédois, il se vangera du mal que Jean-George lui a fait: qu'il est tems de mettre des bornes à la puissance exorbitante de Gustave, qui donne à penser à toutes les Puissances de l'Europe: que l'Angleterre, le Dannemarck, & les Etats-Généraux des Provinces-Unies pensent à se liguer ensemble, de peur que Gustave supérieur à ses ennemis, ne se rende

maître du Commerce de la Mer Baltique à l'exclusion des autres Etats : que ce Conquérant ne fait pas mistère du dessein qu'il a de soumettre une partie de l'Allemagne à sa domination, puisqu'il a reçu solemnellement l'hommage & le serment de fidélité de la Ville d'Augsbourg, tant pour lui que pour la Couronne de Suéde : qu'enfin c'étoit un affront pour lui Electeur de Saxe, qui jusqu'alors avoit été le Chef du Parti Protestant, que de se voir réduit à suivre les ordres d'un Prince étranger.

Tous ces discours entrant dans un esprit naturellement assez peu pénétrant, & disposé comme celui de l'Electeur, y faisoient de profondes impressions. Cependant il n'osoit pas encore se déterminer, encore moins se déclarer contre le Roi de Suéde, qui le prioit instamment de ne point précipiter son accommodement particulier, s'il ne vouloit entiérement ruiner les affaires des Protestans, se mettre lui-même à la discrétion de l'Empereur, & voir son pays devenir le théatre de la guerre, ravagé par ses nouveaux amis, & par ses nouveaux Ennemis.

Le Roi lui rappelloit la manière in-

digne dont l'Empereur l'avoit traité après tant de services ; les hauteurs de Tilly ; les cruautés exercées sur ses sujets ; le dessein de le desarmer & de le reduire à l'état de Vassal & d'homme lige : la ruine de la Réligion Protestante jurée par l'Empereur, & commencée par l'Edit de restitution : qu'aujourd'hui ce Monarque à la vérité changeoit de ton & de manières avec ceux qu'il vouloit gagner ; mais que c'étoit l'effet du changement de sa fortune, & non de son cœur toûjours ulcéré de la même haine contre les Protestans ; que toutes ces belles offres étoient des piéges pour les diviser, & les perdre les uns après les autres, & peut-être même les uns par les autres : que Dieu ayant humilié ce fier ennemi de son Eglise, & la force ne servant plus de rien, il avoit recours à la ruse ; mais qu'il faudroit être bien simple, & bien ennemi de soi-même, pour donner dans des panneaux si grossièrement tendus.

Plusieurs lettres écrites sur ce ton balançoient dans l'esprit de Jean-George les insinuations de ses Ministres, & les intrigues du Duc de Fridland. L'Electeur étoit fier, soupçonneux & avoit pour sa Réligion un zèle, & un attache-

ment que les perſonnes de ſon rang n'ont guère. Les rémontrances du Roi de Suéde touchoient juſtement ces endroits délicats, & faiſoient des impreſſions, qui, ſe trouvant en oppoſition avec celles qu'il avoit déja reçues, le jettoient dans des inquiétudes, des irréſolutions, & des embaras extraordinaires. Pour s'en délivrer il avoit recours à ſon remède ordinaire, qui étoit de bien boire. Mais Guſtave, qui vouloit abſolument retenir ce Prince dans ſes intérêts, de peur que ſa défection n'entraînât d'autres Etats Proteſtans à traiter avec l'Empereur, ſoit par crainte, ſoit par l'eſperance de faire mieux leurs affaires, lui envoya Auguſte Comte Palatin de Sultzbach, pour lui propoſer de traiter d'une paix générale ſur un fondement ferme & ſolide pour la ſûreté commune, & de réunir enſuite tous les Proteſtans par une ligue capable de balancer la puiſſance de l'ennemi, au cas qu'il voulût dans la ſuite rompre cette paix, ſans quoi les Proteſtans ne ſe réleveroient jamais, ſi l'Empereur, après avoir rétabli ſes affaires, les trouvoit encore diviſés. Pour parvenir à ce but, le Roi faiſoit propoſer la tenue d'une Aſſemblée générale de tous

tous les Princes Proteſtans d'Allemagne, & offroit de s'arranger avec l'Electeur touchant certains points, qui pouvoient lui faire de la peine, en ſa qualité de Chef & de Directeur des affaires des Proteſtans.

Enfin, le Comte Palatin fit entendre à l'Eléčteur (1), que les affaires du parti étoient ſur un ſi bon pied, que les Proteſtans pouvoient déſormais élire un Roi des Romains de leur corps, & déclara en termes aſſez clairs qu'il convenoit d'élever à cette dignité Guſtave-Adolphe Roi de Suéde, tant en conſidération des ſervices qu'il avoit rendus aux Confédérés, que parce qu'il étoit en poſſeſſion de plus des deux tiers de l'Allemagne, & des plus riches Provinces qu'il avoit conquiſes ſur les Etats Catholiques.

Toute cette négociation n'étoit que pour ſonder les diſpoſitions de l'Electeur. Il parut au Comte Palatin tel que nous l'avons dépeint, inquiet, ſoupçonneux, irréſolu; il ne laiſſa pourtant pas d'être ſenſible à la demarche que le Roi venoit de faire pour le retenir dans ſon alliance, & de la franchiſe de ce Mo-

(1) Mſſ. d'Ark. p. 627.

narque. Il assûra le Comte Palatin que, quoiqu'il pût arriver, il ne quitteroit point l'alliance du Roi de Suéde, qui l'avoit si généreusement secouru ; & promit d'agir de concert avec Sa Majesté, par rapport aux autres objets que le Comte Palatin venoit de lui proposer de sa part.

Après que Gustave-Adolphe eut tiré de la Bavière tout l'argent & les vivres qu'il put rassembler, il laissa une Garnison dans Munich, & reprit la route d'Augsbourg pour rétablir la tranquillité en Suabe, & voir à quoi se termineroient les mouvemens du Duc de Bavière, qui étoit toûjours à Ratisbonne. Le Monarque passa cinq ou six jours à Augsbourg, & rétablit quelques Comtes du Cercle de Franconie dans leurs petits Etats, après quoi il partit d'Augsbourg sur la fin de May, & se rendit avec une partie de son armée près de Memmingen, pour rompre les desseins du Général Ossa, tandis que l'autre partie alla camper près de Donawerth.

A peine Gustave avoit quitté Munich, que le Duc de Bavière forma le dessein de reprendre cette Capitale. Il détacha les Colonels Gratz & Cronber-

berger de Ratisbonne avec deux mile hommes de pied, & un gros Corps de Cavalerie. Ces deux Officiers firent toute la diligence possible pour surprendre les Suédois dans Munich, qui est une Ville toute ouverte, ou peu s'en faut: mais à peine ils étoient arrivés à Pfaffenhofen, qu'ils apprîrent que la Cavalerie Suédoise, que le Roi avoit laissé dans Munich, ayant eu avis de leur dessein, étoit en pleine pour venir au devant d'eux & les combattre. A cet avis les deux Colonels tournèrent bride, & s'allèrent jetter avec leurs gens dans Ingolstadt, d'où ils marchèrent sur Weissenbourg, où il y avoit une petite Garnison Suédoise, qui se défendit d'abord vigoureusement; &, après avoir tué plus de cent hommes aux ennemis, ne voyant aucune apparence de secours, elle capitula, & sortit suivant l'accord avec armes & bagages. Mais cet accord (1) ne fut point tenu, les Bavarois égorgèrent impitoyablement tous ceux qui ne voulûrent pas prendre parti parmi eux, procédé barbare s'il y en eut jamais, & digne des Soldats d'une telle Ligue.

(1) Kevenh. p. 147.

Cratz avoit ordre de raser les murailles de Weissenbourg, & de détruire. Anspach, Schwabouh & Rott. Mais l'arrivée des Suédois à Donawerth ne lui donna pas le tems d'exécuter de si cruels ordres. Il reprit au plus vîte le chemin d'Ingolstadt par Aichstaedt.

Le Roi avoit alors dessein d'aller de Memmingen à Ulm, où sa présence étoit extrêmement desirée; mais, ayant appris l'arrivée des Bavarois à Weissenbourg, il détacha le Duc Guillaume de Saxe-Weymar avec deux mille hommes, avec ordre de veiller aux mouvemens des Impériaux & des Bavarois, & de couvrir les lieux les plus exposés; & après cet arrangement, le Roi ayant changé de dessein reprit le chemin d'Augsbourg, & retourna en Bavière, où il rassembla les Garnisons de Freysingen, de Landshut & de Munich, & retourna vers Donawerth avec quarante-quatre ôtages, tant Ecclésiastiques que séculiers pour la sûreté des contributions, dont il n'y avoit encore eu que la moitié de payée.

Tandis que le Roi campoit près de Donawerth, il envoya le Baron d'Orpfing l'un de ses Commissaires, pour installer le Comte Louis-Eberhard de Ho-

henlohe dans les Seigneuries d'Ehingen, & de Closter-Obermark, dont le Roi l'avoit gratifié. Chemin faisant ils rencontrèrent trois Compagnies de Cuirassiers Impériaux, qui les firent tous les deux prisonniers avec leur suite. Peu contens de cette capture, ils vinrent près d'Ehingen, & secondés par le Magistrat du lieu, ils s'emparèrent aisément de cette petite Ville, qu'ils ne gardèrent pas longtems; car, le Duc Bernard de Weymar, ayant sû ce qui s'étoit passé, vint à Ehingen avec un détachement de Suédois, fit rompre les portes à coups de haches, & força la Garnison à mettre bas les armes, après en avoir tué cent cinquante hommes. Cet exploit remit en liberté le Commissaire Suédois, & le Comte de Hohenlohe.

D'un autre côté, le Duc Guillaume frère de Bernard ne se montroit pas moins digne de la confiance de Gustave, par les avantages qu'il remportoit dans la Haute-Suabe. En effet sur la fin de May, ce Prince forma le dessein de surprendre un Fort près de Bregentz, en quoi il réussit parfaitement, après avoir surpris le Comte Annibal de Hohenembs, qui étoit en marche

avec tout son Régiment pour aller au secours de ce Fort. Hohenembs fut si bien battu que cinq cens hommes de son Régiment furent tués sur la place, quatre cens furent pris, & le Colonel eut bien de la peine à se sauver lui sixième.

Delà le Prince de Weymar fit une course du côté de Weingarten, surprit un corps de Cavaliers Impériaux, les battit, les dissipa, & leur prit cinq Etendarts.

Pendant que cela se passoit en Suabe, le Duc de Bavière continuoit son séjour à Ratisbonne, & y faisoit faire des fortifications immenses aux dépens de beaucoup de jolis jardins, & de maisons de Campagne. La disette étoit extrême à Ratisbonne, le Duc sans égard aux Rescripts de l'Empereur, aux plaintes des Habitans, & à leurs privilèges, les accabloit de logemens de Soldats, & les obligeoit à travailler avec ses troupes aux fortifications. Pendant ce tems-là on travailloit à lever les difficultés, qui retardoient sa jonction avec le Duc de Fridland.

Le Lecteur concevra aisément qu'il n'étoit pas aisé de rapprocher deux hommes ennemis déclarés, l'un des Faiseurs

Fridland n'ignoroit pas tout ce que le Duc avoit fait pour le perdre. Ses intrigues, ses démarches, ses sentimens mêmes lui étoient parfaitement connus, & il ne pouvoit les lui pardonner. Le Duc de son côté ne pouvoit pardonner à Wallenstein tous les projets ambitieux qu'il avoit formés, & d'avoir prétendu devenir son égal. Fridland étoit fier de ses exploits, de l'autorité sans bornes dont il étoit révêtu, de sa qualité de Prince de l'Empire, & d'avoir traité presque d'égal à égal avec l'Empereur. Le Duc de Bavière plus fier encore de sa haute naissance, issu d'une des plus anciennes Maisons Souveraines de l'Europe, & sans contredit la plus illustre de l'Allemagne, décorée de tout tems de la dignité Electorale, plus flatté encore d'avoir acquis un double Electorat, & d'être le premier de la branche dont il étoit le Chef, qui eût été révêtu de cette haute dignité, qui l'égaloit presqu'aux têtes Couronnées, méprisoit au fond le Baron de Wallenstein, & ne pouvoit souffrir cette ambition éfrenée, qui lui faisoit dévorer les plus hautes Dignités, & une fortune au-dessus de toutes les autres.

Ces sentimens réciproques auroient

mis ſans doute une barrière impénétrable entre ces deux perſonnes, ſi la politique & la néceſſité n'avoient impoſé ſilence à de ſi puiſſantes paſſions.

La plus grande difficulté ne fut pourtant pas de les obliger à ſuſpendre leur haine & leur jalouſie; ils avoient déja pris d'eux mêmes leur parti là-deſſus. Mais il s'agiſſoit du Commandement. Il ſembloit bien dur au Duc de Bavière d'obéïr à Wallenſtein, & Wallenſtein ne trouvoit rien de ſi juſte, que de commander au Duc de Bavière. Celui-là s'appuyoit ſur ſa qualité de Souverain, d'Electeur de l'Empire, & de gendre de l'Empereur. Fridland alléguoit le traité de Znaïm, en vertu duquel perſonne de quelque rang & qualité qu'il ſoit ne pourra prétendre de Commandement au-deſſus de lui: *de ſorte*, dit-il, *que, ſi l'Empereur même venoit à mon armée, je ne laiſſerois pas de la commander en Chef.*

Ces conteſtations durèrent longtems, & il y eut bien des allées, & des venues, avant qu'on pût en venir à un arrangement définitif, qui fut; que Fridland conſerveroit le commandement en Chef même ſur l'armée de la Ligue, & les troupes Bavaroiſes en particulier

un jour d'action, où les deux armées agiroient de concert, sans que l'Electeur eût droit de changer la moindre chose à l'ordre de bataille, ou de marche, ou de s'opposer aux entreprises que le Généralissime trouveroit bon de former, & de retrancher, ou ajoûter la moindre chose aux ordres qu'il jugeroit à propos de donner, ni d'en suspendre & arrêter l'exécution.

Que de son côté, le Duc de Bavière resteroit Maître des récompenses, & des punitions dans son armée, y feroit tels Réglemens qu'il jugeroit nécessaires, & la commanderoit en Chef hors des cas où ses troupes devroient agir conjointement avec l'armée Impériale, ou tel corps que ce fût de cette armée.

Tout cela étant ainsi réglé & arrangé, il fut convenu qu'on s'avanceroit de part & d'autre, qu'on s'embrasseroit, & qu'on oublieroit le passé. Surquoi le Duc de Fridland, après avoir mis des Garnisons où il crut nécessaire en Bohême, s'avança jusqu'à Egra le 17. de Juin, & obligea cette pauvre Ville à lui payer dix mille écus, partie en espèces, partie en vaisselle, & autres meubles d'argent; & ses Soldats achevèrent de les ruiner par leurs pilleries.

De son côté le Duc de Bavière quitta enfin la Ville de Ratisbonne, au grand contentement de ses habitans qu'il avoit affamés & ruinés, & vint camper à Weyden, où il prit son Quartier général, & où son armée fit bien voir qu'elle n'avoit pas dégénéré, pour n'être plus commandée par Tilly. En effet, elle pilla & brûla toute la campagne aux environs; & l'on peut dire qu'à cet égard les troupes du Duc de Bavière n'en devoient rien à celles de Wallenstein; c'étoit à qui saccageroit.

De Weyden l'armée Bavaroise vint à Türschenreuth, d'où elle marcha sur Egra, où se devoit faire la jonction.

Toute l'Allemagne avoit les yeux sur les deux Chefs de ces armées, & chacun étoit curieux de savoir de quelle manière ils s'aborderoient l'un l'autre. Les Officiers des deux armées étoient extrêmement attentifs à cette entrevue.

Le Duc de Bavière, Prince le plus dissimulé de son siécle, & qui savoit le mieux se rendre maître de tous les mouvemens de son âme, aborda Fridland avec toutes les marques de la plus parfaite amitié, & tout comme s'il ne s'étoit jamais rien passé entr'eux, sans qu'on pût remarquer sur son visa-

ge rien qui ne parût simple & naturel.

Fridland ne sut pas si bien cacher la violence qu'il se faisoit, tous ses traits parûrent forcés; il changea plusieurs fois de couleur, & parla d'abord d'un ton mal assûré & des levres tremblantes; ce qui n'échappa point aux yeux des curieux. Il parut même plus d'une fois ouvrir la bouche, pour se plaindre des procédés de l'Electeur envers lui; mais l'Electeur détourna toûjours adroitement le discours, & ne lui donna pas le tems de s'expliquer. Il fit plus; car s'étant retiré le soir dans son quartier, il ne dit pas un mot du Duc de Fridland, ou n'en parla qu'avec la plus grande estime & la dernière politesse; au-lieu que Fridland ne put contenir sa joie de voir son plus mortel ennemi réduit, pour ainsi dire, à implorer son assistance; témoignant être assez vangé par-là du mal qu'il en avoit reçu, sans lui en avoir donné sujet. Ces discours fûrent fidélement rapportés à l'Electeur, qui parut n'y donner aucune attention, dissimulant profondément ce qu'il en pensoit, & la peine qu'ils lui faisoient.

Après la jonction des Bavarois, l'armée de Wallenstein se trouva forte de plus de soixante mille hommes: & l'on

ne douta pas qu'avec de si grandes forces il n'accablât le Roi de Suéde. Son dessein n'étoit pourtant pas d'en venir à une action décisive avec ce Monarque, dont il craignoit la fortune & la capacité. Son plan, comme il parut dans la suite, étoit de l'enfermer quelque part, & de le faire périr avec son armée en lui coupant les vivres de partout.

Nous verrons dans le livre suivant de quelle manière il exécuta ce plan, & comment Gustave-Adolphe se démêla d'un des plus grands dangers, où il se fût jamais trouvé.



LIVRE DOUZIEME.

ARGUMENT.

Les Ducs de Bavière & de Fridland passent à la tête de plus de soixante mille hommes les défilés de Kadèn. Le Roi juge à leur maneuvre qu'ils en veulent à Nuremberg, & cette Ville en juge de même. Nuremberg implore le secours de Gustave. Réponse de ce Monarque aux Députés de cette République. Il se dispose à marcher à son secours. Il rassemble seize mille hommes, se met en route, & arrive à Fürth, & de-là à Nuremberg. Attaque de Sultzbach. Représailles envers la Garnison Bavaroise. Ravages que commettent les deux armées Combinées. Le Roi fait tracer des lignes au tour de Nuremberg, & les fait occuper par son Armée. Le Colonel Dewbatel est battu, & fait prisonnier avec la plus grande partie de son Régiment. Le Roi est mécontent de la discipline de ses troupes Allemandes. Discours remarquable qu'il fait aux Chefs. Résolutions des Nurembergeois. Tentative du Duc de Fridland pour attaquer les lignes du

Roi. Il est repoussé. Sentimens de ce Duc au sujet de Gustave-Adolphe. Le Roi forme le dessein d'enlever un grand convoi aux ennemis. Succès de cette entreprise. Le Roi défait le secours que le Duc de Fridland envoye pour la sûreté du convoi. Danger où se trouve ce Monarque. Plusieurs Officiers & un Page de sa Chambre sont tués auprès de lui. Intrépidité des Soldats Suédois. Les Impériaux sont forcés, & Sparre leur Général est pris avec divers autres Officiers de rang. Générosité du Roi à recompenser la valeur que ses troupes avoient montrée en cette occasion. Prise de Cublentz par les François & les Suédois. Progrès de ceux-ci en Alsace, dans le Bas-Patinat & en Westphalie. Invasion des Saxons en Silésie secondés de Haubalt Colonel Suédois. Holck, Gallas & Pappenheim font une invasion en Saxe, & y mettent tout à feu & à sang. Divers exploits devant Nuremberg. Le Colonel Stalhauske enléve un convoi aux Impériaux. Renforts qui arrivent au Camp de Gustave-Adolphe. Combat terrible entre les deux Armées. Le Roi ne peut forcer Wallenstein dans son poste. Danger où s'expose ce Monarque. Le

Duc de Fridland manque d'être pris. Le Roi quitte son Camp de Nuremberg, & laisse une forte Garnison dans la Ville. Le Duc de Fridland & l'Electeur de Bavière décampent en desordre & se retirent vers Forcheim. Horribles ravages que commettent les Impériaux. Rain enlevé au Roi par la lâcheté du Commandant, que le Conseil de Guerre fait punir de mort. Réprise de Rain. Wallenstein attaque Culmbach inutilement. Cruautés qu'il commet en divers lieux. Il prend Cobourg; &, ne pouvant forcer le Château, il se retire honteusement. Il se sépare du Duc de Bavière, & se met en marche vers la Saxe, pour ruiner cet Electorat, & forcer l'Electeur à quitter l'alliance du Roi de Suède. Ce Monarque vole au secours de la Saxe. Célérité de sa marche. Il arrive à Naumbourg. Les deux Armées se rencontrent dans la plaine de Lutzen. La Bataille se se donne à cinquante pas de cette Ville. Dispositions du Roi de Suède; sa pieté, sa valeur; sa mort. Rélation de la Bataille de Lutzen. Les Impériaux sont mis en fuite. Pappenheim est blessé & meurt le lendemain à Leipsig. Fuite de Wallenstein jusqu'à Leithomeritz en

Bohême. Sonnet sur la mort du Grand Gustave. Epitaphe. Dissertation où l'on examine si ce Monarque fut tué fatalement, ou ensuite d'un complot contre sa vie. Discours remarquables de ce Grand Roi, qui achevent de faire connoître son esprit & son caractère.

GUstave-Adolphe n'ayant pu empêcher la jonction de l'Electeur de Bavière avec le Duc de Fridland, ni s'assûrer d'Ingolstadt pour attirer la guerre en Bavière, ne songea plus qu'à observer de quel côté alloit tomber l'orage, qui se formoit dans les montagnes de Bohême, pour en prévenir les ravages.

Bientôt, ayant appris que les deux armées ennemies avoient passé les défilés de Kaden, & se portoient sur le Haut-Palatinat, il jugea que Wallenstein avoit des vues sur Nuremberg; les Nurembergeois en jugèrent de même, & envoyèrent aussitôt quelqu'un de leur part au Roi, pour le prier de venir au secours de leur Ville, dont Wallenstein, disoient-ils, avoit juré la perte; & protesté qu'il en feroit une seconde Magdebourg.

Le Député trouva le Héros dans la

meilleure disposition qu'on pouvoit désirer, & en fut bientôt expédié. *Retournez*, lui dit le Roi, *promtement vers le Magistrat & le Peuple de Nuremberg, & dites-leur que moyennant l'assistance de Dieu, qu'ils doivent particulièrement implorer, je compte qu'ils en seront quittes pour la peur. Il y a trois Villes en Allemagne*, ajoûta-t-il, *que je n'abandonnerai jamais, Nuremberg, Ulm & Strasbourg. Ces trois Villes ont imploré mon assistance dès 1614 & je la leur dois à plus juste titre qu'à aucun de mes Alliés. Assûrez donc la Ville de Nuremberg, que, tant que j'aurai un soufle de vie, Wallenstein ne verra pas le revers de ses murailles.*

En effet ce Monarque, ayant laissé de fortes Garnisons à Augsbourg, à Donawerth & à Rain, se mit en marche avec une armée très inférieure à celle de ses ennemis, puisque, suivant le rapport de la plûpart des Historiens, elle ne passoit guère seize mille hommes. En même tems il dépêchoit Auguste Comte Palatin de Sultzbach à l'Electeur de Saxe, pour la Commission dont nous avons parlé ci-dessus.

Le 8. de Juin, Gustave arriva à Fürth à un demi mille de Nuremberg, & le

lendemain, il entra de sa personne dans cette grande Ville accompagné de Fréderic V. Electeur Palatin, Roi de Bohême, & de Fréderic Comte Palatin de Sultzbach, du Duc François-Charles de Saxe, du jeune Margrave Fréderic d'Anspach, des Ducs Jean & Alexandre de Holstein, & de quantité d'autres Seigneurs, Généraux, & Colonels.

Le 10. qui étoit un Dimanche le Roi assista au Sermon dans l'Eglise de St. Laurent; & le même soir à minuit il retourna à son camp de Fürth.

Le 11. toute l'armée défila vers Nuremberg, devant la porte de Lauff, en trois colonnes. L'une consistant en dix Régimens d'Infanterie avec quarante piéces de canon, dont la moitié étoient des piéces de batterie, attelées de vingt jusqu'à vingt-cinq chevaux. Les autres vingt étoient des piéces de campagne, traînées par huit jusqu'à dix chevaux.

La seconde colonne étoit formée d'une partie de la Cavalerie, consistant en trente Escadrons. Enfin la troisiéme, qui défila devant la porte de l'Hôpital, étoit composée de tout le bagage de l'armée, des chariots de vivres & de munitions, de quarante Escadrons,

d'un Corps de quatre mille hommes d'Infanterie, & de trente piéces de canon de tout calibre.

Toute cette armée parut dans le plus bel état qu'on pût voir, pleine d'ardeur pour le combat, & n'ayant pas dix hommes malades.

Toute l'armée vint camper le même jour à Lauff, & le lendemain elle marcha à Hirſsbruck du côté d'Amberg. Ce fut-là que le Gouverneur du Prince Auguſte de Sultzbach ſupplia le Roi de lui donner quelque deux Eſcadrons avec leſquels il tenteroit de recouvrer Sultzbach, dont l'Electeur de Bavière s'étoit emparé dans ſa marche de Ratisbonne en Bohême.

Le Roi accorda à ce Gentilhomme quatre cens chevaux commandés par un Major, & ſe diſpoſa à faire ſoutenir cette troupe, s'il étoit néceſſaire, de toute l'armée & de toute l'artillerie.

Il y avoit en Garniſon dans Sultzbach, une Compagnie de Dragons, cent Cuiraſſiers, & cent Fantaſſins. Le Major en arrivant ſe poſta ſur une hauteur près d'une briquerie, d'où il envoya un Trompette pour ſommer la Garniſon.

Le Commandant refuſa d'abord de ſe

rendre, fit grand feu des tours & des murailles, furquoi on lui envoya un fecond Trompette, pour avoir une réponse Cathégorique, & en même tems le Major Suédois depêcha un Officier au Roi, pour demander encore du renfort à caufe du voifinage de l'armée ennemie, qui pouvoit envoyer un Corps de troupes qui dégageât la Garnifon. Le Roi ayant envoyé ce renfort, on fit favoir au Capitaine Bavarois qui commandoit dans la Ville, que s'il ne fe rendoit il n'y auroit plus de quartier. Celui-ci, fe voyant dans un très mauvais pofte, demanda à capituler. Une circonftance l'embaraffoit; c'eft que, lorfque fon Maître avoit pris Sultzbach, quoiqu'il eût accordé à la Garnifon Suédoife une Capitulation en très bonne forme, en vertu de laquelle elle devoit fortir avec les honneurs de la guerre, & être efcortée avec tous fes bagages jufqu'à Donawerth, il ne laiffa pas d'en faire hâcher en piéces la meilleure partie, & de forcer le refte à fervir dans fes troupes, après avoir abandonné au pillage les équipages des Officiers & des Soldats.

Une perfidie fi criante faifoit craindre au Capitaine Bavarois de juftes re-

présailles ; c'est pourquoi il crut que, s'il capituloit directement avec le Roi, il seroit à l'abri de cet inconvénient ; il envoya donc un Officier prier le Roi de lui accorder des conditions honnêtes, & ce Monarque consentit qu'il sortit avec les honneurs de la guerre : mais, voulant en même tems forcer ses ennemis à garder la foi promise & à faire bonne guerre, il ordonna aux Chefs des troupes qui étoient devant Sultzbach d'en user avec les Bavarois, comme le Duc de Bavière en avoit usé avec les Suédois.

Le Commandant étoit à peine sorti de la Ville, qu'il vit avancer sur lui des Escadrons Suédois à droite & à gauche, & se douta bientôt de quoi il s'agissoit.

Alors il demanda d'un air tout troublé, si l'on ne lui tiendroit pas la Capitulation (1), dont on étoit convenu ? *Comme ton maître l'a tenue aux Suédois*, lui répondit l'un des principaux Officiers : En même tems il partit un coup de mousqueton qui le renversa de son cheval. Les Bavarois étonnés de ce coup, & voyant bien ce qu'on alloit faire

(1) Kevenh. *p.* 154.

d'eux, se jettèrent à genoux & demandèrent quartier, offrant de prendre parti dans les troupes Suédoises. Ce qui leur fut aussitôt accordé, & par-là il n'en coûta la vie qu'à leur Commandant, qui méritoit ce traitement, non seulement à titre de représailles, mais aussi parce qu'il avoit tout préparé pour piller la Ville & n'y rien laisser; & pour cet effet, l'Electeur y avoit envoyé d'Amberg un Secretaire, & un Commissaire avec les voitures nécessaires, pour enlever tous les effets des habitans, & les faire voiturer à Amberg: mais ils n'en eûrent pas le tems, & l'arrivée de la Cavalerie Suédoise rompit leur projet. Le Secretaire voulut se sauver; mais il fut pris, depouillé jusqu'à la chemise, & retenu prisonnier, de même que les Jésuites & les autres Moines, qui s'étoient déja impatronisés dans la Ville.

Le Roi se rendit en personne à Sultzbach avec sa suite ordinaire. Là, il donna audience aux Envoyés du Prince de Transilvanie, & revint ensuite avec toute l'armée à Hersbruck, n'ayant laissé aucune Garnison dans Sultzbach, ce qui obligea le Magistrat & tous les habitans de se retirer à Nuremberg avec leurs meilleurs effets, dans la crain-

te des Impériaux qui s'avançoient en force conjointement avec les Bavarois.

Ces deux armées fières de leur supériorité marchoient avec une confiance & une gaieté extraordinaire ; mais en même tems avec toutes les marques d'une animosité qui tenoit de la fureur. Elles ravagèrent tout le Marquisat de Culmbach, brûlant & pillant tous les lieux par où elles passoient. Hochberg & Wohnsiedel deux petites Villes où il y avoit Garnison fûrent attaquées ; &, quoiqu'elles fussent rendues par accord, elles ne laissèrent pas d'être pillées & saccagées. Une conduite si barbare répandit la terreur dans tous les lieux d'alentour. Le Margrave de Culmbach ne se crut pas en sûreté contre des troupes indisciplinées, & des Chefs animés d'une telle rage ; il se retira en Saxe avec toute sa famille.

Le Roi doutoit encore si ses ennemis en vouloient réellement à Nuremberg, où s'ils ne tourneroient pas vers la Thuringe. Il avoit déja détaché le Colonel Haubald avec un petit Corps de Suédois pour se joindre aux Saxons ; &, comme il apprehendoit que le Duc de Fridland ne voulut se jetter dans la Misnie, il détacha encore le Duc Ber-

nard de Weymar, pour aller au secours de l'Electeur de Saxe avec six mille hommes; lui recommendant néanmoins de diriger tellement sa marche, qu'il pût le rejoindre aussitôt, en cas que les desseins de Wallenstein se décidassent pour Nuremberg. Le Roi rappella aussi les Régimens Allemands, qui faisoient alors le siége de Cronach & le blocus de Camberg.

Le 18. de Juin, quelques Escadrons de Croates s'étant fait voir près de Sultzbach, le Roi détacha environ quatre cens chevaux, qui, ayant atteint les Croates, les battîrent, en tuèrent une centaine, & poussèrent le reste avec trop d'ardeur, de manière qu'ils donnèrent dans une embuscade où ils fûrent fort mal-traités; mais ce qu'il y eut d'affreux, c'est que trente d'entr'eux ayant été faits prisonniers fûrent ensuite massacrés de sang froid.

Gustave-Adolphe s'étoit imaginé que Fridland tourneroit vers la Thuringe & de là vers la Misnie, tandis que le Duc de Bavière exécuteroit le projet sur Nuremberg; mais dès qu'il eut des avis certains que les deux armées combinées étoient arrivées à Sultzbach, il ne douta point que leur dessein ne fut de

l'ac-

l'accabler d'un ſeul coup avec cette poignée de monde qu'il avoit autour de lui ; mais ce Monarque, auſſi prévoyant que pénétrant, envoya d'abord ordre au Duc Bernard de Saxe-Weymar de le venir rejoindre, & dépêcha des exprès au Chancelier Oxenſtierna, & à divers autres Généraux & Colonels, qui commandoient pluſieurs Corps répandus en diverſes contrées de l'Allemagne, de ſe mettre inceſſamment en marche pour venir renforcer ſa petite armée. En même tems il dépêcha une perſonne de confiance à Nuremberg, qui, ayant fait aſſembler les Magiſtrats, leur déclara ; „ que le Roi (1) avoit un œil attentif „ ſur la Ville de Nuremberg, & la „ conſerveroit comme la prunelle de „ ſon œil ; bien réſolu de hazarder „ biens & vie pour le ſalut d'une Ville qui lui étoit ſi chère : que pour cet „ effet Sa Majeſté étoit réſolue, non „ ſeulement de fortifier la Ville, mais „ auſſi de tracer des lignes, où il pût ſe „ poſter avec toute ſon armée, & couvrir même les Maiſons de Campagne „ les plus voiſines de la Ville : que „ cela étoit d'autant plus indiſpenſable,

(1) Kevenh. l. c. p. 156.

„ que le Roi étoit bien informé que les
„ ennemis ne cherchoient qu'à lui fai-
„ re prendre le change, & à l'éloigner
„ de Nuremberg, pour attaquer en-
„ suite la Ville avec toutes leurs for-
„ ces: que le Duc de Bavière faisoit
„ son compte sur cette prise, pour dé-
„ dommagement des pertes qu'il avoit
„ souffertes en Bavière & ailleurs: que
„ dans cette vue Fridland avoit feint
„ de marcher vers Audorff & Oelss-
„ nitz comme pour aller en Saxe, pour
„ obliger le Roi d'aller au secours de
„ l'Electeur, comme Sa Majesté avoit
„ d'abord eu dessein de faire; mais que
„ maintenant Elle voyoit plus clair dans
„ leur dessein, & qu'il esperoit, moyen-
„ nant l'aide de Dieu, de les rendre
„ inutiles".

Le Sénat & les Bourgeois témoignèrent être déterminés à se prêter à tous les moyens de défense que Sa Majesté aviseroit. Surquoi Gustave-Adolphe se rapprocha de Nuremberg, & se vint camper sur le *Thumberg* à un demi-mille de la Ville.

Il semble que le parti, que le Roi supposoit que les ennemis prendroient, étoit le plus raisonnable, & le plus fa-

cile à exécuter. La Misnie étoit toute ouverte; nulle place capable de résister, nulle armée en état de faire tête aux seuls Croates de celle de Fridland. Arnimb avoit laissé toute la Saxe denuée de défenseurs, pour aller envahir la Silésie; ou plûtôt, suivant les soupçons de plusieurs, pour donner lieu à Fridland de s'en emparer sans peine, & de forcer l'Electeur à une paix particulière.

Quoiqu'il en soit de cette conjecture, il paroît que le Duc de Fridland se flatta, qu'avant que le Roi pût être joint par aucun des renforts qu'il avoit mandés, il l'auroit réduit à la dernière extrémité. En effet, il lui sembloit que le Roi n'avoit que deux partis à prendre, retourner vers le Danube & sous le canon de Donawerth pour y attendre ses renforts, ou se jetter dans Nuremberg pour le défendre. Dans le premier cas cette Ville étoit perdue; & dans le second, Wallenstein avoit des forces si supérieures, qu'il pouvoit couper les vivres & se saisir de tous les passages, enfermer le Roi, son armée & la Ville. Gustave prit pourtant le dernier parti contre sa grande maxime de ne pas s'éloigner des grandes rivières; maxime qu'il avoit exactement sui-

vie dans cette guerre, s'étant d'abord ſaiſi de preſque tout le cours de l'Oder, enſuite de l'Elbe, puis du Meyn, & enfin du Rhin. Mais ſon affection pour la Ville de Nuremberg le fit paſſer par-deſſus une démarche, dont il ſentoit parfaitement tous les riſques.

Cependant ce Prince, ayant bien examiné la ſituation de Nuremberg, fit creuſer un profond foſſé autour & à un quart de lieu de la Ville, le fit garnir de fortins & de redoutes; ſept mille perſonnes, tant Soldats qu'Habitans & Payſans des environs, fûrent employées à ces ouvrages, & y travaillèrent avec tant de diligence, qu'en deux jours de tems une grande partie ſe trouva en état de défenſe, au grand étonnement des Nurembergeois.

A méſure que ces ouvrages ſe perfectionnoient l'armée du Roi arrivoit & les occupoit ſucceſſivement, dreſſant ſon camp entre les lignes & la Ville.

Sur ces entrefaites, le Roi, voulant avoir des nouvelles de l'ennemi, détacha le Colonel Dewbatel avec ſon Régiment de Dragons, & quatre Compagnies de Cavalerie du Régiment de Sperrenter, & donna ordre d'amener quelques priſonniers, s'il étoit poſſible.

Dewbatel rencontra une patrouille de Croates, qui s'enfuit en le voyant, & qu'il pourſuivit ſi vivement qu'à la fin il en prit un. Ce priſonnier étant interrogé déclara, que toute l'artillerie du Duc de Fridland étoit arrivée à Neumark avec quatre mille hommes d'escorte.

Dewbatel ne voulut pas croire à ce rapport, il aima mieux s'en fier à un Payſan, qui ſoutenoit qu'il y avoit à peine deux mille hommes à Neumark, & aller attaquer les ennemis malgré l'infériorité de ſes forces. Il eut d'abord l'avantage, ayant culbuté & mis en fuite quatre Compagnies de Croates, mais il fut enſuite ſi mal mené, que tout ſon Régiment de Dragons ſe vit envelopé & hâché en piéces. Lui-même fut fait priſonnier avec quelques braves Officiers. Un petit nombre de Dragons & d'Officiers Subalternes ſe ſauva, en ſe faiſant jour au travers des ennemis. Les quatre Compagnies de Sperrenter eûrent le même ſort que les Dragons de Dewbatel, & perdîrent deux étendarts.

Le Roi ayant d'abord reçu quelque avis confus de ce combat, ſortit avec toute ſa Cavalerie & marcha vers Neu-

mark pour dégager ſon Colonel, & tous les braves Gens qui étoient avec lui; mais il apprit en chemin que tout étoit fini, & le triſte ſort de cette troupe: ſurquoi ce Prince ſe retira dans ſon camp.

Les armées ennemies s'approchant de plus en plus, il ne ſe paſſoit pas de jours, qu'il n'y eût des rencontres & des eſcarmouches fort vives entre les partis Suédois & Impériaux; & cette ſorte de guerre étoit extraordinairement ruïneuſe pour les pauvres habitans du plat pays, que l'on pilloit ſans miſéricorde.

Le Roi apprit avec chagrin que ſes troupes, ſurtout les Allemands, ne le cédoient guère aux Impériaux & Bavarois, & pilloient également amis & ennemis. Ce Prince connoiſſoit trop bien la néceſſité d'arrêter un pareil deſordre, pour ne pas y apporter promtement le remede convenable. Dans cette vue, il fit aſſembler tous les Colonels des Régimens Allemands & leurs Subalternes, & en préſence de Frédéric Roi de Bohême Electeur Palatin, & d'autres Princes & Seigneurs de leur Nation, il leur tint ce diſcours.

„ Messieurs (1), de quelque qualité & „ rang que Vous soyez, Princes, Com- „ tes & Barons, sachez qu'il m'est re- „ venu de grandes plaintes sur votre „ sujet, & que vous êtes accusés de „ pillages & de violences dans tous „ les environs, & surtout dans le Haut- „ Palatinat. Je suis fâché de vous le „ dire; mais vous déchirez votre pro- „ pre Patrie comme des Enfans déna- „ turés; vous la ruinez, vous la sacca- „ gez, & vous me donnez lieu de vous „ détester. Dieu mon Créateur & mon „ Juge, qui voit le fond de mon cœur, „ sait que j'ai fait tout ce que j'ai pu „ pour prévenir ces malheurs. J'ai fait „ des Loix & des Réglemens; mais „ vous les violez, vous les trangressez, „ & vous donnez lieu aux pauvres peu- „ ples de dire: *le Roi notre ami nous* „ *fait plus de mal que nos ennemis*. Ce „ reproche me fait horreur. Si vous „ m'aimiez, vous me l'épargneriez. „ Vous ne voudriez pas qu'on dît de „ moi que je ne vaux pas mieux qu'un „ Chef de Croates. Si vous aviez quel- „ que sentiment de Christianisme, vous „ auriez pitié d'un peuple que l'enne-

(1) Kevenh. l. c. *p.* 598. Spanh. 418. Theatr. Eur. 654. Loccen. Hist. Suec. 599.

„ mi n'a déja que trop ruiné; vous „ considéreriez le motif qui m'a mis „ les armes à la main. Ce n'a pas été „ sans doute pour achever de le perdre; mais ç'a été pour le délivrer, le „ protéger, & le défendre. Songez à „ tout ce que j'ai fait pour votre liberté, pour votre bien temporel & éternel. Je n'ai épargné, ni mon repos, „ ni mon sang, ni ma vie. J'ai épuisé „ le trésor de ma Couronne, & en retour je n'ai pas tiré de vous, ou de „ votre Allemagne, dequoi me faire un „ pourpoint; & j'aurois mieux aimé aller nud que de m'habiller à vos dépens. Je vous ai donné tout ce que „ Dieu m'avoit mis entre les mains, „ & je n'ai pas même gardé une écurie pour mettre mes chevaux (1). „ Aucun de vous ne m'a jamais rien „ demandé, que je ne lui aie accordé, „ lorsqu'il a été en mon pouvoir de le „ faire. Ce n'est pas mon humeur que „ de refuser. Si vous aviez observé mes „ Ordonnances, je vous aurois à la fin „ distribué tout ce que j'ai conquis. Je „ suis, Dieu merci, assez riche parce

(1) L'expression Allemande est un peu différente; mais il faut se souvenir que j'écris en François.

„ que je ſais me paſſer de peu, & je ne „ demande rien du vôtre. Quand vous „ oublierez votre honneur juſqu'à me „ quitter & à m'abandonner, toute la „ Chrétienté ne laiſſeroit pas de me „ rendre cette juſtice, que j'ai ſacrifié „ ma vie pour vous, & qu'en Prince „ Chrétien je n'ai rien négligé pour „ exécuter les Ordres de Dieu. Duſſiez-„ vous enfin vous mettre contre moi „ avec mes ennemis, je n'abandonne-„ rai point un œuvre ſi ſaint & ſi salu-„ taire: Je marcherai contre vous avec „ mes ſeuls Suédois & mes Finlandois, „ & je vous taillerai en piéces, parce „ que j'ai la raiſon & la juſtice de mon „ côté.

„ Je vous prie donc, au nom & par „ la miſéricorde de Dieu, de rentrer „ en vous-mêmes, & d'examiner vos „ conſciences. Je ſuis ſi ſenſible à votre „ négligence dans l'obſervation de mes „ Ordres, que le cœur m'en ſaigne, & „ que je ne puis m'empêcher d'en pleu-„ rer. Non que je me plaigne de vo-„ tre comportement au fait des armes. „ Je vous rends cette juſtice que vous „ avez toûjours combattu en bons & „ braves Gentilshommes. Je ne me „ plains que de votre indiſcipline, qui

„ me fait rougir, qui ternit la gloire de
„ mes armes, & fait tort à une aussi
„ belle cause que celle pour laquelle je
„ combats. Je vous le répète donc,
„ rentrez en vous même: songez quel
„ compte vous aurez à rendre à Dieu,
„ lorsque vous comparoîtrez devant le
„ redoutable Tribunal de sa justice.
„ Alors ces pauvres que vous dépouil-
„ lez, & que vous réduisez à la der-
„ nière misère, s'élèveront contre vous.
„ Tout cela m'inquiéte, & me peine
„ à un point que je crains, que le châ-
„ timent de tant de forfaits ne rejail-
„ lisse sur moi, & sur mon armée. Je
„ vous supplie donc de refléchir mûre-
„ ment à tout ce que je viens de vous
„ dire. L'ennemi approche, & les hon-
„ nêtes gens auront bientôt occasion
„ de se faire connoître ".

L'illustre Auteur des Annales de Ferdinand observe que le Roi parla d'un ton si touchant, que tous les assistans en fûrent émus jusques aux larmes: & qu'ensuite, ce Prince étant occupé à visiter le camp & les lignes, quelqu'un lui montra devant la tente d'un Caporal des bœufs & des vaches volés.

Surquoi le Monarque descendit de cheval, appella le Caporal, le saisit aux

cheveux, en lui disant, *mon fils pourquoi as-tu volé? Tu en seras puni; car il vaut mieux que tu portes la peine de ton crime, que d'attirer sur moi & les miens la vengeance divine.* En même tems, il le fit conduire au Prévôt, avec ordre de le punir suivant toute la rigueur de ses Ordonnances Militaires. Deux Capitaines de Cavalerie convaincus de concussion fûrent dégradés & cassés. Tel étoit l'amour de Gustave pour la justice, que sa bonté naturelle l'abandonnoit, dès qu'il s'agissoit du maintien des loix, & de la punition d'un coupable, ou plûtôt cette punition même étoit un effet de la bonté de son cœur; s'il est vrai, comme on n'en sauroit douter, qu'il y ait de la cruauté à laisser souffrir mille innocens, pour épargner quelques criminels.

Cependant, Gustave-Adolphe pressoit extraordinairement la perfection des ouvrages commencés. Il étoit continuellement sur pied, & ne quittoit le travail qu'avec le jour, encourageant les travailleurs par sa présence, & par ses libéralités.

Déja un fossé de huit pieds de profondeur, des retranchemens triples en quelques endroits, des fortins & des re-

doutes couvroient tout le pourtour de Nuremberg, avec des ponts de communication sur le Pegnitz, petite rivière qui traverse la Ville, & étoient garnis de trois cens bouches-à-feu, lorsqu'on apprit que les ennemis avoient dépassé Neumark (1). Là Wallenstein fit la revue de toute son armée, & la trouva si belle, si nombreuse, qu'il ne put s'empêcher de dire avec quelque sorte de confiance, que dans quatre jours on verroit qui de lui, ou du Roi de Suéde, seroit maître du monde.

Gustave étoit sorti de ses lignes pour examiner la marche de ses ennemis. Il les vit déboucher sur Schwabach à une lieuë de Nuremberg. Là-dessus, il rangea sa Cavalerie en Bataille près de Radelsbourg sur le Biber, ruisseau assez profond qui va se perdre dans la petite rivière de Rotenbach, laquelle se jette dans le Pegnitz au-dessous de Nuremberg.

On ne douta pas, que Wallenstein

(1) *Fridlandus, lustrato ad Neomarcum exercitu, supra ter centum vexilla equitum, ducentas peditum cohortes invenerat, magnâ cum fiduciâ jactans, intrà quatriduum appariturum, utrum ipse, an Sueciæ Rex dominus orbis sit futurus.* Puffend. de Reb. Suec. § 35.

n'attaquât cette poignée de Suédois, qui sembloient se livrer entre ses mains. Le Roi le crut peut-être lui-même, & tout autre que ce Prince se seroit bien gardé de venir braver, & défier des forces si excessivement supérieures aux siennes: mais son grand courage n'étoit pas pour faire attention au nombre, & ne comptoit guère que sur soi-même, sur l'ordre, & la valeur des troupes. Il tiroit de la nature du terrain même, tout ce qu'on en peut tirer pour supléer au nombre; & ses arrangemens étoient tels qu'il ne pouvoit, ni être tourné, ni pris en flanc, & présentoit toûjours un front égal à celui de l'ennemi, à qui il étoit toûjours supérieur par l'ordre, la discipline, la subordination, la valeur, & l'usage qu'il savoit faire de toutes les savantes maneuvres qu'il avoit imaginées. Wallenstein, qui connoissoit la capacité de ce Grand Prince, après avoir examiné sa position, dit à ses principaux Officiers, qui s'attendoient à un combat: *On a donné assez de Bataille, il est tems que nous suivions une autre méthode.* Surquoi il fit passer le Pegnitz à une partie de son armée, & s'empara des hauteurs dont toute la Ville de Nuremberg est environnée, & d'où l'on tire

ces belles pierres de taille, dont la plûpart des maisons sont bâties.

Ces colines sont entremêlées de bois, de vallées, & de ruisseaux, qui font un très agréable aspect; & le terrain bas est semé d'étangs & de marais. Ce fut sur ces hauteurs, & dans ce terrain que les deux armées combinées se campèrent & se postèrent, se fortifiant aussitôt par de bons retranchemens, qu'elles élevèrent avec autant d'ardeur, que si le Roi de Suéde avoit eu sur eux la même supériorité qu'ils avoient sur lui. Cette maneuvre faisoit assez voir que Wallenstein comptoit, que sans combattre il tireroit le Roi de Suéde de ses lignes, & le forceroit à abandonner Nuremberg. En effet toute communication fut coupée entre cette Ville, & par conséquent entre la petite armée du Roi, & la Thuringe, la Suabe & la Franconie. Tous les passages fûrent occupés par les ennemis, & le Duc de Fridland resolut de ne pas bouger delà, qu'il n'eût affamé le Roi & la Ville. Il crut même la chose si assûrée, qu'il se flatta de le contraindre à en venir à un traité de paix. C'est ce que ce Général désiroit le plus passionnément, esperant engager l'Empereur par un ser-

vice si important, à faire pour lui beaucoup au-delà de ce qu'il pouvoit espérer de la continuation d'une guerre, dont le succès étoit toûjours fort douteux.

Fridland voulut commencer l'exécution de ce plan par gagner la confiance du Roi de Suéde; &, pour le disposer à la lui accorder, il lui renvoya divers prisonniers sans rançon, entr'autres ce même Dewbatel, qui avoit été fait prisonnier près de Neumarck; les chargeant d'assûrer le Roi de ses très-humbles services.

Le Roi pénétra fort bien les vues du Duc de Fridland; mais outre qu'il ne se fioit guère à lui, ce Monarque vouloit une paix générale, solide & honorable. Il jugea néanmoins à propos de sonder les dispositions du Sénat, & du Peuple de Nuremberg; &, ayant fait assembler le Grand & le Petit Conseil, il ne leur dissimula pas le danger où l'on étoit, & les avances que l'ennemi faisoit pour un accommodement; que pour lui, il ne s'opposeroit jamais à un si grand bien; mais, qu'il souhaitoit que ses Alliés eussent satisfaction pour le passé, & sûreté pour l'avenir; qu'à moins que cela ne fût la base d'une telle négocia-

tion, il ne vouloit point en entendre parler: qu'il étoit venu-là pour défendre la Ville; mais que, si elle trouvoit mieux son compte à s'accommoder, il étoit prêt à se retirer; ayant fini de parler le Roi se leva, & sortit de l'Hôtel-de-Ville, pour laisser un libre cours aux délibérations.

Elles ne fûrent pas longues. On convint unanimement que le Roi seroit remercié de la part de la Régence de la Ville, & de tous les Bourgeois de sa magnanimité envers eux; qu'on le suplieroit de continuer à faire toutes les dispositions qu'il jugeroit convenables pour la défense de la Ville; & qu'on l'assûreroit qu'ils étoient tous résolus de courir même fortune que Sa Majesté, & de sacrifier biens & vies pour le salut de la Patrie. Ils ajoûtèrent que, si le Roi l'approuvoit, ils prendroient tous les armes pour contribuer de tout leur pouvoir à une entreprise si généreuse.

Le Roi charmé de leur résolution approuva ce dernier point, & aussitôt tout ce qui fut en état de porter les armes fut enrôlé. En deux fois vingt-quatre heures, la Ville eut sur pied plus de trente mille hommes, qui ne pouvoient être redoutables que par le motif

tif qui les animoit, l'amour de la liberté, la défense de leurs biens, de leurs femmes, & de leurs enfans.

On tira de cette Milice douze Bataillons d'élite, dont quatre montoient tous les jours la garde avec les Suédois, pour veiller à la défense des murailles. Ces douze Bataillons avoient vingt-quatre Drapeaux, chacun marqué d'une Lettre de l'Alphabeth. La Ville ouvrit en même tems ses grands magazins de grains, & les partagea libéralement avec les Suédois : de sorte que durant tout le blocus, le grain ne manqua point, & le pain eût toûjours été assez abondant si les moulins avoient pu suffire. Cependant le pain de munition ne manqua jamais au Soldat; & l'on eut grand soin que cette nourriture ne fût jamais retardée. A l'égard des autres denrées elles fûrent, comme il arrive dans tous les cas semblables, à un prix double, & même triple de ce qu'elles étoient auparavant : le foin, l'avoine, la paille, le beurre, la viande, tout cela étoit fort cher; mais après tout personne ne mourut de faim; & les chevaux eurent de l'herbe au lieu de foin & d'avoine.

Fridland étoit étonné de la constance des Suédois, & des Nurembergeois.

Il ſe repentoit peut-être de n'avoir pas attaqué le Roi, mais il n'étoit plus tems; & les plus ſavans dans l'art de la guerre convenoient, que dans ſa poſition actuelle ce Prince étoit inattaquable: & la Cour de Vienne approuvoit fort la ſageſſe du Général, de n'avoir pas riſqué la fortune de l'Empereur dans une affaire générale contre un Prince, dont la valeur & les talens balançoient grandement tous les avantages du nombre.

Wallenſtein n'épargnoit pas l'argent pour avoir de bons eſpions. Il fut informé, qu'il y avoit un certain endroit des lignes, qui ne paroiſſoit pas trop bien gardé. Auſſitôt il forma le deſſein de hazarder une attaque de ce côté-là. Elle fut exécutée le 5e. Juillet; mais avec ſi peu de ſuccès, que les Impériaux y fûrent repouſſés avec perte de plus de trois cens hommes.

Dans ce tems-là, on fit courir des vers Allemands dans la Ville, pour l'exciter à la conſtance; le ſens en étoit: *Nuremberg, ornement de l'Empire Germanique, l'ennemi a juré ta perte: mais Dieu* touché de ton ſort, *t'envoye de Suéde un Libérateur, un Père qui veille pour toi avec la foule de ſes Héros. Ne lui donne point ſujet de ſe repentir, puiſque ton*

ſalut eſt attaché à ſa proſpérité. Songe que Magdebourg donneroit maintenant tout au monde pour avoir un tel Défenſeur; mais il n'eſt plus tems de prendre de bonnes réſolutions, quand tout eſt perdu.

La diſette où l'on étoit de beaucoup de choſes dans la Ville, & dans le camp obligeoit les Suédois d'aller continuellement en parti pour enlever ce qui leur manquoit. Un Capitaine de Cavalerie, ayant été pris par des Croates dans une de ces occaſions, le Duc de Fridland admit l'Officier Suédois à ſa table, & s'entretint beaucoup avec lui, lui diſant entr'autres choſes, „ qu'il „ regardoit le Roi de Suéde comme le „ plus brave Gentilhomme, & le plus „ grand Capitaine du Monde: & qu'il „ ne ſouhaitoit rien tant, que de voir „ un ſi vaillant Prince réconcilié avec „ Sa Majeſté Impériale, par une paix „ ferme & ſolide ”.

Le lendemain, il fit préſent au même Officier d'un très beau cheval, & le renvoya ſans exiger aucun échange, ni rançon.

Le 29. de Juillet, on amena priſonnier au camp du Roi de Suéde un Capitaine d'armes des troupes Impériales. Le Roi lui parla lui même, & le tour-

na si bien qu'il lui revela, que le lendemain on attendoit au camp du Duc de Fridland un convoi de plus de mille chariots chargés de grains, de farines, de sel, & autres munitions de bouche, rassemblés en Bavière, à Ratisbonne, à Aichstædt, & dans le Haut-Palatinat: qu'on avoit commandé un millier d'hommes pour escorter ce convoi; & que le tout devoit arriver le soir à un certain lieu qu'il lui nomma.

Sur ce rapport, le Roi forma le dessein d'enlever, ou de détruire ce convoi. Il détacha le Colonel Dewbatel avec son Régiment de Dragons, qui venoit d'être recruté & remonté, & y joignit quelques Compagnies de Cavalerie.

Dewbatel arriva dans la nuit à *Frey-Stœdtlein*, qui étoit le lieu où le prisonnier avoit dit que le convoi s'arrêteroit ce même soir. Il trouva que tout y étoit tranquille, & qu'on n'y songeoit nullement aux Suédois. Il fit successivement attacher deux petards à la porte, qui, n'ayant pas fait d'effet, fûrent suivis d'un troisiéme qui fit sauter la porte, & en même tems les échelles fûrent appliquées aux murailles, de manière que les Suédois, entrant dans la Ville de tous cô-

tés, les Impériaux se trouvèrent surpris, taillés en piéces, & le convoi pris, entr'autres mille bœufs qui vinrent fort à propos aux Suédois. Tout ce qui ne put pas être emporté fut brûlé : mais ce qu'il y eut de particulier dans cette expédition si vive & si subite, c'est que le Roi, s'étant avancé avec cinq cens Mousquetaires, & quelques Escadrons jusqu'à Burckthan, pour favoriser la retraite de Dewbatel, fut rencontré entre ce lieu & Wandelstein par le Général Sparre, le même qui avoit été fait prisonnier par les Suédois, à la prise de Francfort sur l'Oder. Le Duc de Fridland l'avoit détaché avec huit Compagnies de Cuirassiers des Régimens de Colloredo, & de Gonzague, vingt Compagnies de Croates, & cinq cens Mousquetaires, pour mieux assûrer son convoi. L'avant-garde du Roi commença à escarmoucher avec celle des Impériaux. Le Roi entendant tirer accourut pour voir ce que c'étoit, & sans balancer il chargea les Impériaux malgré leur supériorité, les fit plier, & les mit en fuite. La Cavalerie s'enfuit à toutes jambes; l'Infanterie se jetta dans un petit bois, & fit un feu si vif qu'elle arrê-

ta les Suédois qui pourſuivoient les fuyards. Le Roi arrivant ſur ces entrefaites s'approcha ſi fort du bois, qu'il faillit à être tué ou bleſſé, Rueſs Colonel, Boye Gentilhomme ordinaire de Sa Majeſté, Cratzenſtein Page de ſa Chambre, & quelques autres fûrent tués à ces côtés.

Guſtave, fâché de la mort de ces braves gens, fit attaquer cette Infanterie avec tant de vigueur, qu'elle fut forcée & taillée en piéces; le peu, qui chercha ſon ſalut dans la fuite, fut pourſuivi dans le bois, où il y en eut encore pluſieurs de tués. Sparre, avec ſon Lieutenant-Colonel Tertzky, ſon Major Leſſel, quatre Capitaines, pluſieurs Officiers ſubalternes, & plus de cent Soldats, fut fait priſonnier. Trois Etendarts fûrent pris; & il y en auroit eu davantage, ſi ceux qui les portoient ne les avoient déchirés, ou jettés dans les marais, où pluſieurs Soldats & Officiers Impériaux reſtèrent étoufés en fuyant. Le Général Sparre, s'étant échappé des mains des Suédois, s'enfuit dans le bois, & ſe jetta auſſi dans un marais, où il ſeroit peut-être reſté ſi ſon boufon ne l'avoit découvert aux Suédois, qui irri-

tés de sa fuite après avoir été pris, le blessèrent de plusieurs coups de sabre en le reprenant.

Tout ce détachement fut ainsi détruit, & à peine en échapa-t-il cent cinquante hommes. On rendit publiquement à Nuremberg & dans le camp du Roi des actions de graces, pour un avantage si considérable, & le Roi fut si satisfait de l'intrepidité que ces troupes avoient témoignée en cette occasion, qu'il donna un écu à chaque Soldat, aux Capitaines & autres Officiers une medaille d'or, plus ou moins grande, suivant le rang de chacun, & cent écus à chacun de ceux qui lui présentèrent un Etendart pris sur l'ennemi.

Le Duc de Fridland fut frappé de la vigilance, & de la hardiesse du Roi de Suéde, & en même tems très affligé de la perte de son principal Magazin, & de celle de tant de braves Officiers & Soldats.

Mais il fut bien plus étonné, quand il vit qu'au lieu d'affamer le Roi de Suéde, il couroit risque de l'être lui-même. En effet les vivres commencèrent à devenir si rares dans son camp, qu'il falut diminuer la ration du pain au Soldat, & le reste à proportion.

Pour suppléer à cette disette, il commença à faire fourager à six ou sept milles à la ronde; ce qui donna lieu à une infinité d'escarmouches, & de petits combats: & ce fut à quoi se passa tout le tems que Gustave fut autour de Nuremberg, jusqu'à l'arrivée de ses renforts; laquelle fut suivie de plusieurs exploits importans que nous raconterons, après que nous aurons dit un mot de l'état des affaires, dans les autres parties de l'Allemagne. Et, pour commencer par l'Electorat de Trèves, il convient de se rappeller, que l'Electeur de ce nom s'étoit mis, comme nous avons vu, sous la protection de la France, qui s'étoit engagée de chasser les Espagnols de tout le Pays, ce qu'elle avoit exécuté; & en revanche l'Electeur s'étoit engagé de livrer aux François la forteresse d'*Ebrenbreitstein*, communément *Hermanstein*, ce qu'il ne pouvoit pas faire sans le consentement de son Chapitre, qui s'y seroit sans doute opposé; & la Garnison, ayant aussi bien prêté serment au Chapitre qu'à l'Electeur, n'auroit certainement pas vuidé la place sur un ordre de l'Electeur seul.

Aussi ce Prélat ne songea qu'à trouver un prétexte pour faire sortir la Gar-

nison,

nifon, & introduire les François. Ceux-ci s'étoient embarqués fur le Rhin à Bingen, & avoient defcendu ce fleuve jufqu'à Lorch, vis-à-vis de Bacharach, d'où ils allèrent par terre à Montabaur; & cependant, l'Electeur bien informé de leur approche envoye le Gouverneur de Hermanftein quelque part fous je ne fais quel prétexte, & fait courir le bruit que les Efpagnols ont des vues fur le pont de Coblentz, & veulent s'en faifir: furquoi il perfuade aux Officiers, & à la Garnifon de Hermanftein de fe tranfporter à ce pont pour le défendre, ce qu'ils font, & auffitôt l'Electeur fait avertir les François qui fe tenoient à portée, & les introduit tout de fuite dans la fortereffe.

Ce coup étourdit le Chapitre de Trèves tout vendu à la Cour de Vienne, & étonna fi fort l'Electeur de Cologne, qu'il abandonna fa Réfidence, & fe retira à Liége.

Coblentz ou Coblence eft fitué au confluent de la Mofelle avec le Rhin, précifément dans l'angle que forment ces deux rivières en fe joignant. De l'autre côté du Rhin, c'eft-à-dire, fur la droite de ce fleuve eft la fortereffe de Hermanftein, vis-à-vis de l'embou-

chûre de la Moselle. Cette forteresse est bâtie sur une espece de roche qui la rend très forte. La Ville est aussi fortifiée de bons bastions, avec des fossés très profonds, & pleins d'eau vive; excepté dans l'angle en question, où il y a des quais, & où les deux rivières tiennent lieu de fortification.

Les Espagnols étoient encore Maîtres de la Ville; & les François de Hermanstein, trop foibles pour les en chasser, demandèrent du secours aux Suédois.

Le Feld-Maréchal Gustave-Horn, que le Roi avoit envoyé de Franconie sur le Rhin, comme nous l'avons déja dit ailleurs, étoit alors à Mayence. Il rassembla un corps d'armée, & vint mettre le siége devant Coblentz.

D'abord les Espagnols se défendîrent assez bien; mais se voyant pressés, & sans esperance d'être secourus, ils capitulèrent le 21. de Juin, & abandonnèrent en même tems Montabaur, Engers, Hammerstein, Lohnstein, Lahrneck, & autres lieux aux environs. Coblentz fut cédé aux François pour une bonne somme d'argent, & ils y mîrent quatre ou cinq cens hommes en Garnison. De-là Horn vint attaquer le Châ-

teau de Traerbach, où il y avoit Garnison Espagnole, & le prit sans beaucoup de difficulté, quoiqu'il passât pour très fort à cause de sa situation.

Par toutes ces conquêtes la communication fut entiérement coupée entre le Bas-Palatinat & les Pays-Bas, & ce fut alors que Gustave-Adolphe résolut sérieusement de rétablir le soi-disant Roi de Bohême dans ses Etats Patrimoniaux. En conséquence ce Monarque envoya ordre à son Feld-Maréchal Horn d'achever de chasser les Espagnols du Bas-Palatinat, tandis que le Rhingrave Otton-Louïs occuperoit les Impériaux en Alsace. Horn se mit donc en marche sur la gauche du Rhin en remontant le fleuve, & le Rhingrave vint passer ce fleuve sur le pont de Strasbourg, avec une armée composée d'Allemands, de François, d'Ecossois, & de quelque peu de Suédois; le tout formant un corps de six à sept mille hommes. Le Rhingrave même entra dans Strasbourg, où il fut reçu par le Sr. Josias-Glasser Résident de Suéde, complimenté de la part du Magistrat, & régalé des présens accoûtumés.

Peu de jours auparavant, les Impériaux avoient eu un rude echec près de

Wiſeloch, & avoient été pourſuivis jusqu'à Mingelheim à deux milles du champ de Bataille, où ils avoient laiſſé mort leur Colonel *Montbaillon*, pluſieurs Capitaines, & deux cens Soldats.

Cette affaire les avoit obligés à abandonner divers poſtes ſur la droite du Rhin, à ſe retirer en diligence ſous le canon de Philipsbourg, & à paſſer le Rhin ſur le pont de cette place, d'où ils s'étoient retirés en diligence vers la Haute-Alſace du côté de Schleſtadt, de Colmar, & de Briſach, ſous la conduite du Général Oſſa, & du Comte de Montecuculli.

Preſque toute la Nobleſſe d'Alſace ſe déclara pour les Suédois, & demanda des ſauves-gardes. On leva de nouveaux Régimens; & ce Pays extrêmement peuplé, & où la guerre n'avoit point encore pénétré, fournit aux Suédois des recrues en abondance. Ils pouſſèrent leurs avantages avec une vigueur extraordinaire, aſſiegèrent Benfeld, la principale forteresſe d'Alſace, & forcèrent la Garniſon à capituler, après un aſſez long ſiége; prirent Schleſtadt, Keyſersberg, Amers, Weyer, Turckheim, Heylig-Creutz, Raſpach, Munſter, & enfin Colmar.

Après la conquête de presque toute l'Alsace, les Généraux Suédois marchèrent vers le Palatinat, & vinrent au mois d'Octobre mettre le siége devant Franckendahl, la meilleure forteresse du Pays. En même tems, ils tinrent Heydelberg bloqué.

Franckendahl capitula le troisième de Novembre.

Frédéric prétendu Roi de Bohême, voyant son rétablissement prochain & infaillible, prit congé du Roi de Suéde; qui, après l'avoir embrassé tendrement, lui promit de faire tout son possible, pour le remettre bientôt en possession du Haut-Palatinat.

Frédéric se rendit à Francfort sur le Meyn, où il s'arrêta quelques jours. Delà il vint par Altzheim à Mayence, où il se sentit attaqué d'une maladie mortelle, qui au bout de quinze jours le mit au tombeau. Il expira le 19. de Novembre à sept heures du matin (1), treize jours après la mort du Héros, qui seul le pouvoit rétablir & maintenir; & il est à croire, que la nouvelle de ce funeste événement acheva le cours d'une vie que tant de revers, &

(1) Kevenh l. c. p. 249. Mais selon d'autres il mourut à Francfort.

de traverses avoient rendu foible & chancelante. Il sera à jamais un exemple du néant des choses humaines. Né le Premier & le plus Ancien des Electeurs, il voulut encore être Roi, & perdit son Royaume, tous ses Etats Patrimoniaux, & sa dignité Electorale; banni de cet Empire, où après le Chef il jouoit le premier rôle; errant, fugitif, ne subsistant que de la générosité de quelques Etats, abandonné de ses plus proches parens, il expia jusqu'à sa mort l'imprudence de ses démarches, & cette folle ambition qui eût illustré sa mémoire, si le succès l'avoit justifiée.

Tandis que ces choses se passoient sur le Haut-Rhin, Pappenheim quittoit la Westphalie & la Basse-Saxe, pour se rendre dans la Haute-Saxe avec la plus grande partie de ses troupes. Baudissin réduit jusques-là à la défensive, n'ayant pas eu assez de force pour parer à toutes les entreprises des Impériaux, se trouva après le départ de Pappenheim en état d'agir offensivement. Il reprit d'abord tous les postes le long du Weser; &, ayant reçu un renfort de quelque Milice Hessoise, il traversa le Weserwald, & pénétra jusques dans le

Pays de Cologne, où son avant-garde conduite par le Comte de Nassau eut un rude choc avec la Cavalerie de Cologne, où les siens perdîrent environ cent hommes, parmi lesquels étoit un jeune Comte de Witgenstein, & fûrent repoussés.

Baudissin (1) tourna vers le Pays de

(1) Nous avons reçu l'éclaircissement suivant au sujet de ce vaillant homme:

Wulff Henri de Baudissin Chevalier, Seigneur Héréditaire de Rosenberg, de Gallenkau & de Neuenfeld, commença à servir en Saxe en qualité de Colonel de Cavalerie, d'où il passa au service de Dannemarck en qualité de Major Général. La réputation de Gustave-Adolphe lui offrant un théatre plus digne de son courage, il lui offrit ses services. Ce Grand Roi les accepta avec plaisir, & le fit d'abord Lieutenant-Général. Nous avons vu ailleurs comme il se distingua dans la guerre de Prusse, & en Pologne. Ce fut dans ce tems là qu'il fit élever à Lissa, près d'un lieu nommé *le Nid de la Cicogne*, un Fort qui porte encore son nom, & qui est marqué distinctement sur la carte de Glogau, comme un monument de la gloire de ce grand Homme. Après la mort du Grand-Gustave, il se dégoûta du service de la Couronne de Suède, & passa en 1635. à celui de l'Electeur de Saxe, qui l'éleva à la Dignité de Feld Maréchal. Il mourut en 1646. Gustave-Adolphe lui avoit donné un Régiment de Cavalerie, qui fut invincible tant qu'il combattit sous les ordres de son Chef. C'est de ce Régiment que Baudissin, quoique Lieutenant-Gé-

Berg, ſurprit Sibourg, & emporta l'épée à la main le Château qui paſſoit pour très fort, où il y avoit une bonne Garniſon, pourvue de tout ce qu'il faloit pour une longue réſiſtance. Baudiſſin y trouva de grandes proviſions de vin, de blé, & de viandes ſalées. Delà, il attaqua Lintz, place de l'Electorat de Cologne, qu'il prit par Capitulation. Il fit élever vis-à-vis de cette place, & de l'autre côté du Rhin, une eſpece de Fort ou de grande Redoute, pour la ſûreté du paſſage ſur ce fleuve. A peine cet ouvrage étoit commencé, que trois cens Soldats de Cologne vinrent pour le détruire; mais ils fûrent vigoureuſement repouſſés: &, pour être à l'abri de leurs inſultes, le Général fit hâter la perfection de l'ouvrage, y mit une bonne Garniſon, & aſſiégea enſuite Andernach. Après avoir battu quelque tems la place avec ſon artillerie, & y avoir fait bréche, il ſomma le Commandant, qui refuſa de ſe rendre: ſurquoi Baudiſſin donna un ſi rude aſſaut à la place qu'il l'emporta, & la Garniſon fut paſſée au fil de l'épée.

néral, eſt ſouvent appellé *Colonel* par les Hiſtoriens, qui ont écrit de Guſtave & de ſes guerres.

Dès que la Ville de Cologne apprit l'approche des Suédois ſur le Bas-Rhin, elle fit fortifier Deutz, qui eſt un Bourg vis-à-vis de Cologne, le Rhin entre deux. Baudiſſin ſe formaliſa de cette démarche, & en fit faire des plaintes à la Régence, demandant ſi la Ville ne vouloit pas obſerver la neutralité, qu'elle avoit ſollicitée auprès de Sa Majeſté Suédoiſe. La Régence répondit, que les fortifications de Deutz n'avoient pour objet que d'aſſûrer le paſſage du Rhin, & de couvrir les moulins de la Ville de Cologne, à qui Deutz avoit été donné en préſent dans cette vue.

Le Général Suédois peu ſatisfait de cette réponſe, s'approcha de Deutz; &, avec cette impétuoſité qui lui étoit naturelle, y donna un ſi rude aſſaut, qu'il l'emporta l'épée à la main, quoiqu'il y eût bien mille hommes en Garniſon, qui pour la plûpart fûrent maſſacrés. Ce qui échappa ſe ſauva dans l'Egliſe de St. Urbain, où les Suédois les tinrent bloqués le reſte de la nuit; car l'action s'étoit paſſée dans les ténèbres. Le lendemain matin ceux de Cologne firent grand feu de canon de leur rempart, & de mouſqueterie ſur les troupes de Baudiſſin, ſans grand effet; ils

voulurent aussi tenter de passer le Rhin, pour dégager leur Gens qui étoient dans l'Eglise; mais ils fûrent repoussés. Enfin, le sort de cette Eglise & de ceux qui s'y étoient jettés fut assez extraordinaire; puisqu'un Soldat de Baudissin, qu'ils avoient fait prisonnier & traîné avec eux, s'avisa de mettre le feu aux poudres qui étoient dans l'Eglise même, laquelle sauta en partie & écrasa la moitié de ceux qui y avoient cherché leur salut. Après cela le Général n'ayant pas dessein de s'arrêter-là traita avec le Magistrat de Cologne, qui promit d'observer la neutralité, moyennant quoi il leur remit la possession de Deutz, & porta son attention à maintenir les conquêtes qu'il avoit faites, & à empêcher les Espagnols & les Impériaux de rien entreprendre.

Voyons maintenant ce qui se passoit dans la Haute-Saxe.

Après que le Duc de Fridland eût tenté inutilement d'amener l'Electeur à une paix particulière, la Cour de Vienne résolut de ne plus le ménager, & envoya ordre aux troupes qui étoient en Silésie de faire une invasion dans la Lusace. Ces troupes au nombre de cinq à six mille hommes entrèrent donc dans

ce Marquisat le 16. de Juin, & prîrent sans beaucoup de peine Lubben, Zittau, & Gœrlitz. C'eût été peu de chose, si ces hostilités n'avoient été accompagnées de toutes les cruautés passées en habitude chez les Impériaux, & les Soldats de la Ligue Catholique. En effet, ils portèrent le fer & le feu dans toute cette contrée à peine un peu rétablie de leurs ravages précédens.

L'Electeur cependant rassembloit son armée près de Dresde, la recrutoit, la pourvoyoit de tout ce qui lui manquoit; & attendoit le Colonel Suédois Haubald avec son Régiment, quelque Infanterie Suédoise, & quelques troupes de Brandebourg. Ce renfort étant enfin arrivé, Arnimb se mit en marche vers la Silésie, força tous les passages, & arriva enfin le 18. d'Août devant le grand Glogau, qui fut attaqué & emporté d'assaut, la Garnison, forte de mille hommes, passée au fil de l'épée; mais le feu ayant pris par hazard aux maisons, toute cette petite Ville fut réduite en cendres. Les Impériaux perdîrent ensuite le Fort de Steinau, qu'ils fûrent contraints d'abandonner.

Après cet exploit Arnimb fit jetter un pont sur l'Oder; mais le pont n'étoit

pas encore achevé lorsque les Impériaux entreprîrent de le ruïner. Ils passèrent l'Oder dans la nuit sur plusieurs barques, & vinrent attaquer les Suédois & Saxons, qui les reçûrent si vertement, qu'ils les chassèrent jusques dans leurs barques, où il y en eut un grand nombre de noyés.

Le lendemain l'armée Saxonne passa l'Oder pour attaquer les Impériaux ; mais ceux-ci avoient décampé de bonne heure, & fuyoient du côté de Breslau; surquoi Arnimb fit occuper la petite Ville de Neumarck, & dirigea sa marche sur Breslau.

Le 26. d'Août l'armée Impériale arriva près du long pont à une portée de mousquet de la Ville, & se campa entre l'Oder & Vohlau, dans un terrain fort avantageux, environné de bois & de marais, où elle ne pouvoit être attaquée que d'un seul côté. Par cette position elle couvroit entiérement Breslau, & tout le reste de la Silésie. Mais, par une fatalité singulière, elle abandonna ce poste, comme nous allons voir.

Don Balthasar de Marradas, qui commandoit cette armée, ayant sous lui les Colonels Illo, Schaumbourg, Schaffgotsch & Mansfeld, avoit fait deman-

der à ceux de Breſlau : „ S'ils vouloient „ reſter fidéles ou non à Sa Majeſté „ Impériale, fournir des vivres à l'ar„ mée, recevoir les Impériaux dans „ leurs murs, au cas qu'ils fuſſent obli„ gés de ſe retirer, comme il y avoit „ apparence; leur accorder le paſſage „ par leur Ville, au cas qu'ils vouluſſent „ paſſer outre ; planter le canon ſur „ leurs remparts, pour arrêter quelque „ tems l'ennemi ; & ſeconder en tout „ l'armée Impériale.

„ Ceux de Breſlau repartîrent ; qu'ils „ reſteroient fidéles à l'Empereur jus„ qu'à la mort ; qu'ils n'avoient point „ de vivres à fournir, n'en ayant qu'à „ peine pour eux-mêmes ; que la Bour„ geoiſie ne trouvoit pas convenable „ que l'armée ſe retirât par la Ville, „ encore moins qu'elle s'y arrêtât ; que „ la Ville étant obligée de céder au „ vainqueur, ce ſeroit l'expoſer à „ n'en recevoir que des conditions très „ dures ; que la Bourgeoiſie ne jugeoit „ pas à propos d'expoſer la Ville à „ une ruine certaine, pour favoriſer la „ retraite de l'armée Impériale, ni par „ conſéquent de planter le canon ſur „ le rempart, pour arrêter quelque tems

„ l'ennemi ; & que l'armée n'avoit qu'à
„ voir comment elle feroit autrement
„ sa retraite, vu que la Ville n'étoit
„ nullement en état de braver l'enne-
„ mi ; que ce seroit mal servir l'Empe-
„ reur que de l'exposer à une ruine
„ certaine".

Cette réponse embarassa extrêmement les Généraux Impériaux. Ils avoient reçu peu de jours auparavant une lettre du Baron Annibal de Dohna, qui leur ordonnoit, qu'au cas qu'ils ne pussent défendre le Fort de Steinau, & qu'ils se vissent forcés à l'abandonner, ils eussent à diriger leur retraite sur Breslau ; qu'ils jettassent la moitié de l'armée dans cette Ville, & qu'avec l'autre moitié ils tâchassent de couper les vivres à l'ennemi. Cette lettre les embarassoit d'autant plus que leur armée étoit fort diminuée par la désertion, & par les échecs qu'elle avoit reçus. Les plus sensés des Généraux & Colonels étoient d'avis de se retirer dans le Comté de Glatz, pour être à portée de la Bohême, d'où ils pourroient tirer plus de vivres qu'il ne leur en faloit ; sans compter qu'ils seroient-là à l'abri de toute entreprise de la part

de l'ennemi, qui n'oseroit jamais s'avanturer si avant dans les défilés, & si loin de ses Frontières.

Ce conseil étoit très judicieux; mais Don Marradas voulut s'en tenir à l'ordre du Baron de Dohna, & il s'en trouva très mal. En effet les Saxons & les Suédois avançant toûjours arrivèrent à Lissa à un mille & demi de Breslau; &, ayant appris que les Impériaux étoient encore entre l'Oder & Wohlau, ils les firent reconnoître.

Le 27. d'Août toute l'armée étant arrivée près de Breslau, Arnimb fit ses dispositions pour attaquer les Impériaux malgré la situation avantageuse du poste qu'ils occupoient; mais ceux-ci ne lui en donnèrent pas le loisir; la confusion se mit parmi eux, leur Infanterie s'enfuit, & la Cavalerie se mit à piller leurs propres bagages, que les valets avoient abandonnés pour se sauver avec les chevaux. Toute cette armée passa le long pont de l'Oder, dans la plus grande confusion. Arnimb voulut alors faire jetter un pont sur la petite rivière de Wohlau; mais ses Soldats impatiens la traversèrent à gué avec de l'eau jusqu'à la ceinture, trouvèrent le camp des Impériaux abandonné, firent en-

core deux ou trois cens prisonniers, & prîrent près de quatre cens chariots de bagages qui venoient d'être abandonnés. Ce fut un bonheur pour les Impériaux, qu'ils eûrent encore le tems de brûler le pont qu'ils venoient de passer; sans cela, il n'eût peut-être pas échappé un seul homme de toute leur armée; mais, se trouvant en sûreté derrière l'Oder, ils firent un si grand feu sur les Saxons & les Suédois, qu'il leur fut impossible de jetter un pont sur ce fleuve.

Pendant tout ce tems-là, la Ville de Breslau ne voulut jamais tirer un seul coup de canon, ni de mousquet sur les Saxons, quoiqu'il y eut plusieurs escarmouches entre les Croates & les Dragons Suédois presqu'aux portes de cette Ville, & que les Croates criassent aux Bourgeois de tirer.

Le même jour 27. il y eut un grand tumulte à Breslau à l'occasion suivante. Le Baron de Dohna, qui se trouvoit pour lors à Breslau, étant monté sur le rampart, pour voir les deux camps en compagnie de deux ou trois Sénateurs, & de Henri-Wenceslas de Bernstadt Gouverneur de la Silésie pour Sa Majesté Impériale, s'avisa de pointer un canon

canon ſur l'armée Saxonne & d'y mettre le feu de ſa propre main. Arnimb ſurpris de cet acte d'hoſtilité hors de ſaiſon de la part de la Ville, envoya un Trompette pour s'en plaindre, diſant que le boulet avoit tué un cheval ſous un Lieutenant Colonel, & bleſſé trois Soldats. Le Trompette fut retenu plus de ſix heures avant qu'on eût décidé de la réponſe. Le ſoir le peuple, ayant appris le ſujet de la venue du Trompette, ſe mutina; les Bourgeois prîrent les armes, & courûrent à l'Hôtel du Gouverneur, demandant qu'on leur livrât le Baron de Dohna qu'ils ſurnommoient le *Bombardier*. On eut bien de la peine à les appaiſer. Enfin, après bien des explications & des promeſſes, le peuple parut ſe retirer, & le Baron de Dohna profita de ce moment de tranquillité, pour s'échapper accompagné de deux Sénateurs, qui voulûrent bien courir les mêmes riſques que ce Seigneur; mais qui en même tems lui conſeillèrent de profiter des ténèbres de la nuit, pour éviter la fureur du peuple, qui lui en vouloit encore plus pour avoir abandonné & trahi ſa Réligion, que pour le coup de canon qu'il avoit tiré ſur ſes anciens frères.

Le 29. d'Août au matin le feu recommença entre les deux armées ; les Saxons & les Suédois pour favoriser la construction d'un pont ; les Impériaux pour l'empêcher. Sur ces entrefaites Arnimb eut avis que du côté d'Ohlau il y avoit un pont en fort bon état, où il pourroit faire passer son armée & son artillerie. Aussitôt il détacha six cens chevaux & cinq cens dragons, pour se saisir de ce passage. Mais Don Balthasar venoit d'y envoyer le Colonel Rodstock avec quatre cens mousquetaires pour détruire le pont, & la chose étoit déja exécutée lorsque les Saxons arrivèrent. Mais comme les quatre cens mousquetaires Impériaux n'avoient pas encore eu le loisir de se retirer, les Saxons les chargèrent, en tuèrent une partie, & firent le reste prisonnier avec leur Colonel. Il falut alors revenir au premier projet de jetter un pont ; on y travailla d'abord avec beaucoup de diligence ; mais les Impériaux vinrent bientôt troubler ce travail avec un gros détachement sous les ordres du Colonel Eichstadt ; ils fûrent vigoureusement reçûs par Schneider Colonel Saxon, qui les repoussa avec perte de deux cens, tant morts que blessés, & d'autant de

prisonniers. Les Impériaux renouvellèrent plusieurs fois ces attaques, mais ils fûrent repoussés avec perte; de manière qu'enfin le pont s'acheva malgré eux, & toute l'armée Saxonne passa; les Impériaux s'étant retirés en desordre, de peur d'être coupés. On ne put atteindre que leur arrière-garde, qui fut taillée en piéces, & le reste de leur bagage pris avec quelques étendarts, & une partie de leur canon; sans autre perte du côté des Saxons, que de trois ou quatre Officiers, & une cinquantaine de Soldats.

Après tant d'échecs les Impériaux se retirèrent du côte d'Oppeln & de Cassel. Ils étoient alors à peine six mille hommes; &, sans l'attention des Officiers, la terreur ètoit si grande parmi eux que tout auroit deserté.

Arnimb, en poursuivant les Impériaux, avoit détaché le Colonel Haubald avec ses Suédois, & quelques Bataillons Saxons vers Breslau, pour engager la Bourgeoisie à recevoir de ses troupes dans leur Ville.

Haubald, s'étant campé à demi-lieue de Breslau avec environ six mille hommes, dépêcha un Trompette au Magistrat avec une lettre, où il leur té-

moignoit qu'il esperoit qu'ils ne refuseroient pas des vivres à ses troupes en payant, & n'empêcheroient point qu'on en apportât au camp; que c'étoit bien le moins qu'ils pussent faire en considération de Sa Majesté Suédoise, dont les sentimens pour la bonne cause étoient suffisamment connus.

Le Sénat & la Bourgeoisie répondîrent très civilement au Colonel Suédois, & quant à sa demande ils le renvoyèrent au Gouverneur de la Province.

Haubald peu satisfait de cette réponse parla plus Cathégoriquement; & demanda „ que le Sénat & la Bourgeoi-
„ sie se déclarassent pour le Roi de
„ Suéde; qu'ils accédassent à l'Union
„ de Leipzig; qu'ils ne laissassent pas-
„ ser & repasser aucuns Soldats Impé-
„ riaux dans toute la Principauté;
„ qu'ils livrassent à l'armée Saxonne &
„ Suédoise tous les effets appartenans
„ aux Impériaux, & qu'ils leur procu-
„ rassent des vivres en cas de besoin.

Après de longues délibérations, ceux de Breslau répondîrent: „ Que la Vil-
„ le ne commettroit aucune hostilité
„ contre les troupes Suédoises & Saxon-
„ nes; mais qu'elle prioit qu'on la dis-
„ pensât de se déclarer pour le Roi de

„ Suéde, vu le serment de fidélité
„ qu'elle avoit prêté à Sa Majesté Im-
„ périale : qu'elle accédoit au *Conclu-*
„ *sum* de la Diète de Leipzig, autant
„ que cela concernoit la Confession
„ d'Augsbourg dans laquelle elle vou-
„ loit vivre & mourir, & favoriser cet-
„ te Réligion autant qu'il étoit en son
„ pouvoir : que la Ville étoit trop peu
„ de chose pour s'opposer au passage
„ des troupes Impériales : qu'elle ne
„ pouvoit faire autre chose pour les
„ troupes Suédoises & Saxonnes, que
„ de permettre que dix hommes pus-
„ sent entrer à la fois ; mais sans armes
„ à feu, & acheter ce qu'ils jugeroient
„ à propos ".

Les Colonels Haubald, Schwalbach, & Kœtteritz étant entrés dans Breslau, & descendus chez un des Syndics de la Ville, on leur apporta-là cette réponse de la part du Sénat & du Corps des métiers. Ces Messieurs approuvèrent leur résolution ; mais ils insistèrent sur la nécéssité de recevoir Garnison. La Ville représenta que depuis trois cens ans elle n'avoit pas reçu de Garnison étrangère ; que l'Empereur avoit respecté ce Privilége, dont elle jouïssoit depuis tant de Siécles, & qu'il feroit

par-là l'Electeur à s'accommoder avec eux, pour ne pas voir le théâtre de la guerre s'établir dans son pays.

Quoiqu'il en soit, le Duc de Fridland, pour tirer Arnimb de la Silésie, détacha le Général Holck avec six mille hommes, & lui ordonna d'aller faire une invasion en Saxe.

Holck marcha par la Bohême, & entra dans le Voigtland, où il commença son expédition par brûler & saccager tous les lieux où il arrivoit, & ceux d'alentour. C'étoient les ordres de Fridland, & la coûtume des Officiers & Soldats Impériaux ; il prit Zwickau, Annaberg, Oelsfnitz, &c. & ne fit de tout le Voigtland qu'un vaste desert couvert de charbons & de cendres. Les Habitans (1) de la campagne fugitifs, ou massacrés sans pitié ; ceux des Villes brûlés dans leurs propres maisons, ou étoufés dans leurs caves ; les filles deshonorées, & les femmes violées aux yeux, ou sur les cadavres sanglans de leurs maris ; les maisons pillées, la recolte détruite, tout cela n'étoit que jeu pour les Soldats de Ferdinand ; il en coûtoit peu à ses Généraux pour animer au pillage

(1) Kevenh. l. c. p. 45. & *suiv.*

lage ce Soldat si farouche : ils étoient les premiers à lui en donner l'exemple, & à s'enrichir par cette voie si honteuse & si barbare. Mais ce fut bien autre chose quand Gallas fut détaché avec dix mille hommes, pour seconder les opérations de Holck, & rendre inutiles tous les efforts de l'Electeur, qui avoit envoyé des ordres pressans à Arnimb de quitter la Silésie, & de venir défendre la Saxe. Arnimb accourut en effet au secours de la Saxe; mais avec des forces trop inférieures à celles des Impériaux. Il laissa en Silésie pour y commander le Colonel Haubald, & le Prince Ulrich de Dannemarck, fils de Christian IV. qui avoit un foible extrême pour ce jeune Prince, dont le mérite n'étoit aussi pas médiocre.

Gallas tint à peu près la même route que Holck pour venir en Saxe : Il pilla en passant Rubnitz & Wansiedel, d'où il vint à Hoff, & à Plauen.

De-là Gallas envoya à Zwickau commander qu'on préparât du pain pour quatorze mille hommes. La Ville lui députa quelqu'un du Magistrat, pour lui représenter qu'elle s'étoit rendue par accord au Général Holck, & qu'ayant satisfait aux contributions dont on étoit

convenu, elle étoit exemte de toute charge suivant les termes de la Capitulation. Gallas répondit, que la Ville avoit fort bien fait de conclure une telle Capitulation, & que lui, il faisoit bien aussi de n'y avoir point d'égard. Il demanda ensuite deux cens chevaux; mais on lui répondit, qu'il pouvoit les exiger du Général Holck, qui avoit enlevé tous les chevaux de la Ville & des Villages à dix lieuës à la ronde.

Gallas, après avoir achevé de ruiner Zwickau, marcha vers Chemnitz qui lui ouvrit ses portes, & où il mit Garnison; après quoi il se réunit avec Holck, & tous les deux fûrent mettre le siége devant Freyberg. Après cela tout le pays leur fut ouvert jusqu'aux portes de Dresde & de Leipzig. Ils y portèrent le fer & le feu avec une telle fureur que l'on eût dit, que tous les Tartares de la Crimée avoient par plaisir désolé ce beau pays.

Freyberg étoit un très mauvais poste; & le Colonel Lœser, qui y commandoit une Garnison de mille à douze cens hommes, ne se flattoit pas de pouvoir tenir long-tems. Gallas, dont l'artillerie étoit bonne & bien servie, eut bientôt fait brèche aux murailles, malgré toute

la résistance de Lœser. Alors le Général Impérial lui fit dire que, s'il ne se rendoit, il feroit passer *tous les Habitans & la Garnison* (1) *au fil de l'épée, & n'épargneroit pas même les enfans dans le ventre de leurs Mères.*

Cette menace si indigne d'un Officier Chrétien n'auroit pas fait rendre Freyberg, si le Colonel Saxon avoit pu esperer d'être bientôt secouru ; mais, n'y voyant point d'apparence, & manquant d'ailleurs de vivres & de munitions, il capitula.

Freyberg fut taxé à cent mille écus de contribution, & quatre-vingt mille pour le rachat des Tombeaux des Electeurs de Saxe, que Gallas vouloit faire piller.

Après cette conquête, Gallas & Holck se portèrent sur la gauche de l'Elbe, & se saisirent de Meissen, Ville aujourd'hui si fameuse par sa fabrique des plus belles porcelaines du monde. Comme il n'y avoit personne pour la défendre, les Bourgeois ouvrîrent leurs portes. Mais les troupes Saxonnes, qui étoient de l'autre côté du fleuve, avoient eu la précaution de demonter le pont, qui

(1) Kevenh. l. c.

étoit de bois, fait avec beaucoup d'art, pouvant se défaire & se mettre facilement.

Les Impériaux tâchèrent d'en établir un autre, mais ils n'en pûrent venir à bout, à cause du feu continuel que les Saxons faisoient de leur côté. N'ayant donc pû passer l'Elbe ils se rabattîrent sur Oschatz qu'ils pillèrent, ainsi que les Bourgs & Villages d'alentour. Enfin, ils poussèrent jusqu'à Wurtzen, petite Ville sur la Mulde à trois milles de Leipzig, pillant toûjours & saccageant sans miséricorde. Mais, comme si tout cela n'eût pas été suffisant pour abîmer la Saxe, Fridland y appella encore Pappenheim, qui, comme nous l'avons vu, après avoir laissé de bonnes Garnisons dans les places le long du Weser, prit sa route vers la Hesse & la Thuringe avec un Corps, que quelques-uns font monter jusqu'à douze mille hommes, & qui tout au plus étoit de huit mille. Ce qui, avec ce qui étoit déja en Saxe, devoit faire une armée de près de trente mille hommes. Bientôt après le Duc de Fridland prit le parti de marcher lui-même en Saxe, pour achever de bouleverser ce pays, à moins que l'Electeur ne prévint ce bou-

leversement, en se jettant sans tarder entre les bras de l'Empereur. C'est ce que nous traiterons plus en détail après que nous aurons vu ce qui précéda cette résolution.

En conséquence des ordres que le Roi de Suéde avoit envoyés de tous côtés, pour qu'on lui amenât du secours, le Duc Guillaume de Saxe-Weymar rassembla un Corps de troupes qu'il tira, partie de la Garnison de Magdebourg, partie des autres places de la Basse-Saxe & de la Thuringe, & se rendit à Schweinfurth en Franconie. Là, il fut joint par Auguste Comte Palatin de Sultzbach, qui revenoit de son Ambassade près l'Electeur de Saxe. Jean-George, en se séparant de ce Prince, le pria de conduire au Roi de Suéde un petit renfort de Saxons qu'il vouloit lui envoyer, & qui consistoit en deux Régimens de Cavalerie très leste, commandés par le Prince d'Anhalt, & deux Régimens d'Infanterie commandés par Putlitz; le tout ayant pour Chef le Colonel Hoffkirch.

Le Landgrave de Hesse envoya une partie de son armée, qui se joignit aussi en Franconie à quelques Régimens, tant d'Infanterie que de Cavalerie, que le

Comte Palatin Chrétien de Birckenfeld amenoit de Mayence & du Haut-Rhin, ayant marché par Francfort, Aschaffenbourg sur Wurtzbourg, où le Chancelier Oxenstierna prit le commandement de ces différens Corps, qui se réunîrent tous sur la fin de Juillet à Kutzingen ou Kitzing.

Mais en attendant tous ces renforts le Roi de Suéde ne restoit pas oisif dans ses retranchemens : les escarmouches alloient toûjours leur train, & rarement à l'avantage des Impériaux.

Le 20. de Juillet, le Roi, ayant reçu avis d'un second convoi qu'on amenoit au camp ennemi, détacha le Colonel Stalhanske, avec quatre Compagnies de Cavalerie Finlandoise, avec ordre de se rendre à Uffenheim par où le convoi devoit passer, & de l'enlever ou de le détruire.

Ce convoi arriva en effet au lieu marqué, escorté par plus de mille chevaux. Stalhanske, quoique fort inférieur en nombre, ne laissa pas d'attaquer l'escorte, de la battre, & de la pousser jusqu'au Château d'Uffenheim, où il acheva de la tailler en piéces. Le convoi pris, sans qu'il en manquât un chariot, fut mené au camp du Roi. Les

Impériaux ne pouvoient accuser de tous ces malheurs que la haine des peuples pour eux, ou plûtôt leurs cruautés & leurs brigandages, qui les avoient rendus si odieux, qu'ils ne faisoient pas un pas dont le Roi de Suéde ne fût aussitôt informé.

Le 6. & le 7e. d'Août, le Chancelier de Suéde passa le Meyn sur le pont de Kutzing, & marcha à Wunschheim, où il fut encore joint par Jean Banner, & le Duc Bernard de Weymar avec de nouveaux renforts, qui avec les précédens formèrent une armée de plus de cinquante mille hommes, commandée par tout ce qu'il y avoit de plus grand, & de plus distingué au fait des armes.

En vertu de nouveaux ordres du Roi toute cette armée se remit en marche le 13. d'Août, & vint camper à Neustadt sur l'Aisch. Là Oxenstierna apprit que les Impériaux avoient rassemblé beaucoup de vivres à Aurach-le-Duc, ou *Hertzogen-Aurach*, à deux milles de Neustadt. C'est une petite Ville située sur une rivière qui lui donne son nom, & se degorge dans la Pegnitz près d'Erlang. Le poste étoit mauvais, & la Garnison peu nombreuse. Elle fut bientôt forcée, & les vivres passèrent

au camp du Roi de Suéde. De-là l'armée de renfort vint à Bruck, tout près de Nuremberg, où elle entra dans les lignes, & joignit l'armée du Roi sans le moindre obstacle; Fridland n'ayant jamais osé quitter ses retranchemens, ses hauteurs, & ses bois, pour s'opposer à une jonction, qui ne pouvoit qu'influer sur le plan qu'il s'étoit prescrit, & y occasionner de grands changemens. En effet, il étoit de la dernière probabilité que le Roi de Suéde, se voyant à la tête de plus de soixante & dix mille hommes, ne resteroit pas les bras croisés, lui qui avec seize mille n'avoit pas laissé un moment de repos à une armée si prodigieusement supérieure. Fridland connoissoit trop bien ce Monarque, pour ne pas s'attendre à se voir attaqué incessamment, quoiqu'il fut dans un poste inabordable. Il prit donc toutes les précautions imaginables, pour faire échouer toutes les entreprises d'un Prince, dont il connoissoit toute la hardiesse. Il n'avoit pas encore fait les gros détachemens qu'il fit dans la suite, pour ruiner la Saxe, & cependant il ne laissa pas de se fortifier d'autant de troupes qu'il put en rassembler. Il se fit joindre par le Comte Jacques de

Fugger, qui commandoit un Corps de six à sept mille hommes en Bavière, & qui avoit forcé le Colonel Kochtizky à lui rendre Landsberg par capitulation, après s'être vaillamment défendu avec huit cens Suédois qu'il y avoit en Garnison. Il fit approfondir les fossés qui entouroient ses retranchemens, & fut d'une vigilance extrême pour éviter les surprises.

Cependant on rendoit dans Nuremberg de solemnelles actions de graces à Dieu de la jonction des deux armées, & l'on y faisoit des priéres publiques pour les succès du Roi, & surtout pour la conservation de sa précieuse vie.

Ce Monarque de son côté tint un grand Conseil de guerre, pour savoir le sentiment de ses Généraux sur le meilleur moyen de tirer Wallenstein, & le Duc de Bavière de leur poste avantageux. Tous fûrent d'avis, qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen que d'attendre que la disette les en chassât. Le Roi n'en connoissoit pas d'autre lui-même; mais il sentoit qu'avec une aussi grande armée, que celle qu'il avoit rassemblée sous Nuremberg, il n'étoit pas moins exposé à la disette que ses ennemis. C'est pourquoi il résolut de leur li-

vrer Bataille ; & n'attendit pour cela, que jusqu'à ce que les troupes se fûssent un peu reposées.

Le 21. d'Août, il examina la position des ennemis, & fit divers mouvemens, pour les tirer d'un poste si fortifié par l'art, & par la nature. Mais Fridland n'avoit garde de vouloir se mesurer avec une armée plus forte que la sienne. Il se tint toûjours clos & couvert derrière ses retranchemens ; &, quelque peine que se donnât le Roi de Suéde, il ne se passa que des escarmouches si peu considérables, qu'elles ne pouvoient occasionner aucun engagement.

Le Roi piqué de l'inutilité de ses peines fit avancer du gros canon, & dresser trois ou quatre batteries dont il foudroya le camp de Fridland, & l'incommoda au point qu'une partie de la première ligne fut obligée de reculer, & de se poster sur deux hauteurs ; l'une appellée *vieille Montagne* ou *alte Berg*, & l'autre *Bourg-Stall*, où elle fit de grands abattis, & des retranchemens inabordables.

Le Roi ne voyant pas moyen d'aller aux ennemis au travers des défilés, & des ravins qui l'en separoient, sans

s'exposer à perdre une infinité de monde, jugea à propos de passer le Pegnitz au dessous de ses lignes, & de venir camper à Fürth. La disette se faisoit vivement sentir dans son armée. Les fourages devenoient surtout d'une rareté extraordinaire, & il mouroit beaucoup de chevaux à cause de la mauvaise nourriture, & les mauvaises eaux. Les hommes souffroient tout autant que les chevaux, & mouroient de même. Il n'y avoit à Fürth qu'une seule source, dont les eaux repandoient une puanteur extraordinaire. La nécessité faisoit passer par dessus cet inconvénient, si capable d'ailleurs de dégoûter l'homme le moins délicat. Cette source ayant presque été épuisée par la quantité de monde qui y accouroit pour se desaltérer, on y trouva quantité de bêtes mortes, que les Impériaux avoient eu soin d'y jetter pour en corrompre les eaux; maniere barbare de nuire à son ennemi, & qui causa en effet la mort, & des maladies dangéreuses à la plûpart de ceux qui en bûrent.

L'armée du Duc de Fridland souffrit encore davantage de la disette de pain, de bonne eau, & de fourage: mais (1)

(1) Kevenh. l. c. p. 170.

le plus grand fléau qu'elle eut à essuyer, ce fut des nuées de mouches & d'autres insectes, qui desoloient les hommes & les chevaux. Ceux-ci rompoient leurs liens, arrachoient leurs piquets, & s'abîmoient dans des précipices, en voulant se délivrer de ces insectes persécuteurs. Les mouches, les sauterelles corrompoient également le boire & le manger, la quantité en étoit prodigieuse; & le Soldat rongé de vermines, comme s'il eût eu la maladie pédiculaire, expiroit dans des souffrances inexprimables, qui lui faisoient regarder la mort comme une heureuse délivrance.

Ce fléau ne passa pas le camp des Impériaux, & c'est ce qui paroîtroit extraordinaire, si l'on ne savoit les causes physiques, qui font quelquefois, pour ainsi dire, pleuvoir des insectes en certains lieux d'une étendue encore plus bornée.

Le 24. d'Août, les espions & les prisonniers ayant rapporté unanimement que le Duc de Fridland alloit changer sa position, le Roi fit sortir toute son armée, la mit en Bataille, & marcha pour attaquer l'ennemi au moment qu'il seroit en mouvement; mais ce Général ne changea pas de place, & ne fit d'au-

tre changement que de rapprocher ses deux lignes, & de serrer davantage son ordonnance. Le Roi, voyant qu'il avoit été trompé, ne voulut pourtant pas s'en retourner sans rien entreprendre, après s'être avancé si loin avec une si belle & nombreuse armée.

Il fit donc avancer soixante piéces de gros canon, & ordonna les priéres accoûtumées. A ces marques, & aux dispositions que le Roi faisoit, on s'apperçut bien de son dessein. Les principaux Officiers (1) tâchèrent de l'en dissuader, lui representant la difficulté presqu'insurmontable de forcer des retranchemens sur des hauteurs, où l'on ne pouvoit aller qu'à découvert, & au travers de mille feux lancés de haut en bas; qu'il en coûteroit un monde infini, avant que de parvenir aux pieds du retranchement; & que, quand on seroit-là, il n'étoit pas sûr qu'on pût les forcer, & qu'on seroit peut-être obligé de s'en retourner, après avoir perdu le tiers de l'armée.

Le Roi écoutoit tous ces avis, &

(1) Kevenh. l. c. p. 171. Puffend. Hist. de Suéd. T. II. p. 293. Schaubüne der Welt. p. 108. Gal. Guald. Hist. de Ferd. II. p. 404. Ricci Libr. IV. p. 399.

n'en suivoit pas moins son idée : surquoi l'on ne peut que s'étonner, qu'un Prince si sage & si prévoyant se soit obstiné à tenter une attaque, dont le succès étoit visiblement plus que douteux. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il comptoit sur sa bonne fortune, & qu'il espéroit que ses ennemis feroient quelque mouvement, dont il pourroit profiter pour les battre. Il ne semble pas moins étrange, que Gustave se soit laissé enfermer plus de deux mois autour de Nuremberg : quelque affection qu'il eût pour cette Ville, je doute, s'il fût revenu en Bavière, qu'il eût eu rien à craindre pour elle : menacer de détruire Munich, & de ravager tout le Pays, c'eût été peut-être sauver Nuremberg des maux que les Habitans appréhendoient. Il est vrai, qu'il est des Princes pour qui un trait de vengeance ou de cruauté est un plaisir plus exquis, que toute la gloire de protéger des sujets, dont ils devroient être les Pères, & de les sauver d'un grand malheur, que leur annoncent de justes represailles. Faire du mal à ses ennemis, est pour certaines âmes quelque chose de bien plus agréable & de bien plus flatteur, que de faire du bien à ses amis.

Peut-être le Duc de Bavière eût sacrifié sa Capitale & tout son Duché, pour goûter le plaisir de détruire Nuremberg; peut-être n'en eût-il pas cru les menaces de Gustave; peut-être le supposoit-il trop magnanime pour vouloir détourner un malheur par un autre. En ce cas, il ne se trompoit point. Courir, voler à la défense d'un Allié menacé, c'étoit tout ce que Gustave-Adolphe imaginoit de plus éfficace. Nous le verrons marcher à grand pas au secours de l'Electeur de Saxe, lorsqu'il auroit pu se contenter d'une diversion en Bavière, ou même en Autriche.

Quoiqu'il en soit, l'attaque étant resolue, le canon commença à jouer de part & d'autre avec un fracas épouvantable, & tel qu'on peut se l'imaginer de plus de deux cens piéces de canon, qui tiroient avec une vivacité extraordinaire, & dont la plûpart étoient de grosse artillerie. Toute la montagne étoit en feu, & l'on ne voyoit plus, ni les attaquans, ni les attaqués, tant étoient épaisses la fumée & la flamme.

Fridland contint ses troupes derrière les retranchemens; & se borna à la défense. Les Suédois attaquèrent par bri-

gade, & il se fit de part & d'autre un feu de mousqueterie tel, que les plus vieux Officiers avouoient n'en avoir jamais vu de pareil. Les bois & les ravins empêchérent la Cavalerie d'agir. Le seul Régiment de Cromberg, le meilleur de toute l'armée Bavaroise, s'avança en bon ordre pour charger; mais il eut affaire à quelques Escadrons Finlandois commandés par le Général Stalhanske, qui le rompîrent & le mîrent en fuite. Cromberg Colonel de ce Régiment fut blessé à mort en voulant le rallier, & le ramener à la charge.

Le Roi fit des efforts prodigieux pour gagner une des hauteurs. Il fut si bien secondé par ses Généraux, & surtout par le Duc Bernard de Saxe-Weymar, qu'enfin on vint à bout de prendre poste sur une colline vis-à-vis de la vieille montagne. Mais quelque effort que l'on fit, il ne fut jamais possible d'y mener du canon avec la vîtesse nécessaire; tout ce qui paroissoit étoit aussitôt mis en piéces par le canon, & la mousqueterie des Impériaux, qui étoient cachés & couverts, & les Suédois exposés & à découvert.

Enfin, le Roi ne voyant pas jour à tirer quelque avantage de tant d'efforts

&

& de sang, & s'apperçevant que les troupes, tant Soldats qu'Officiers, étoient rebutées, fit sonner la retraite, & se retira à son camp de Fürth (1), après avoir perdu selon quelques-uns mille hommes, & selon d'autres deux mille (2); parmi lesquels on comptoit le Colonel Boëtius très bon & brave Officier, les Lieutenans-Colonels Scepter, & Mackhin, plus de dix Capitaines, tant d'Infanterie que de Cavalerie, & des Subalternes à proportion. Les blessés de distinction fûrent les Colonels Rosstein, Pfordt, les Comtes d'Erpach, de Castelt, d'Erbstein, un jeune Comte de Thurn, & beaucoup de Subalternes & de Soldats, dont la plûpart échappèrent de leurs blessures par les grands soins qu'on prit d'eux dans les Hôpitaux de Fürth & de Nuremberg. Leonhard Tarstenson, jeune homme qui à l'âge de vingt-cinq ans avoit toute la prudence d'un guerrier consommé, & qui remplit si bien dans la suite tout ce que Gustave avoit prédit de lui, Torstenson, dis-je, fut du nombre des prisonniers. Il étoit alors Général d'artillerie; & il fut pris, parce que

(1) Kevenh. l. c. *p.* 172.
(2) Puff. § 42.

le Roi jugea à propos de le faire marcher à l'attaque, comme un Officier Général d'Infanterie; tant étoit grande la confiance que Gustave avoit en la valeur, & la capacité de ce jeune Général. Le Colonel Erichard, deux Lieutenans-Colonels, & quelques autres Officiers & Soldats fûrent aussi faits prisonniers.

Du côté des Impériaux & des Bavarois, le Comte Jacques de Fugger tomba fort blessé entre les mains des Suédois, & mourut deux ou trois jours après à Nuremberg, où le Roi l'avoit fait porter. Il déclara en mourant, que le Duc de Fridland étoit résolu de ne plus éviter la Bataille, & de se mesurer avec le Roi de Suéde à la prémière occasion. Les Généraux Aldobrandini, & Don Marie Caraffa, deux Colonels, & soixante tant Capitaines que Lieutenans fûrent tués sur la place avec environ deux mille Soldats, sans les blessés & les prisonniers, dont le nombre étoit fort considérable. Ils perdîrent aussi trois Etendarts que les Finlandois prîrent sur le Régiment de Cromberg. Le Duc de Fridland eut un cheval tué sous lui; & la même chose arriva au Duc Bernard de Weymar du côté des

Suédois. Le Roi courut lui-même un très grand risque : un boulet de canon emporta un morceau de la semelle de sa botte, près du gros orteil du pied droit ; ce qui prouve que le feu fut des plus terribles. Wallenstein rendant compte de cette action à l'Empereur, lui marque en habile courtisan ; *qu'il n'avoit vu de sa vie un feu plus violent : que le Roi s'étoit imaginé qu'il forceroit les Impériaux à la retraite ; mais qu'il avoit enfin éprouvé, qu'il faloit que Sa Majesté Impériale restât invincible.*

Le Roi établit son camp entre le Rednitz & la Pegnitz, ses deux rivières lui servant, pour ainsi dire, de fossé ; & pour plus de sûreté il en fit fortifier les bords par des redoutes. Fridland de son côté ne cessa de faire ajoûter de nouveaux ouvrages aux fortifications de son camp.

La plûpart des Généraux Allemands fûrent fort mécontens, que le Roi eût sacrifié tant de braves gens, pour forcer un poste inabordable ; & le Landgrave de Hesse-Cassel ne put s'empêcher de se plaindre assez ouvertement à ce Monarque (1), de ce qu'il avoit

(1) Puff. Hist. de Suéd. T. II. p. 293. Schaub. der Welt. ad h. an. p. 108.

commandé les Allemands, pour aller les premiers à l'assaut. Surquoi le Roi lui répondit que, si les Allemands avoient peur, il employeroit ses Finlandois ; ce qu'il fit, mais ceux-ci ne reüssirent pas mieux.

Les deux armées restèrent encore une quinzaine de jours en présence, sans qu'il se passât rien que des escarmouches, où les Suédois eurent presque toûjours l'avantage. Un jour Wallenstein étant allé reconnoître la position du Roi, son escorte fut attaquée & battue, & un de ses Pages fut pris. Il l'auroit été lui-même, s'il ne s'étoit caché dans un bois, où les Suédois ne l'allèrent pas chercher, ne le soupçonnant point si proche d'eux.

Le 8. de Septembre, Gustave-Adolphe, ne pouvant plus subsister autour de Nuremberg, mit six mille hommes d'Infanterie, & trois cens chevaux, pour la garde de cette Ville, & leva le piquet pour aller chercher un Pays moins mangé.

Le Roi nomma pour Gouverneur de Nuremberg le Colonel Kniphausen, & pour commander les troupes le Colonel Schlammersdorff. Le Chancelier Oxenstierna fut aussi laissé dans Nurem-

berg avec *le Directoire* de guerre, dont il étoit Chef & Préſident. Le Roi en ſe retirant laiſſa toutes les lignes autour de Nuremberg dans le même état où il les avoit miſes. Il crut qu'après ſa retraite les Ducs de Fridland & de Bavière tenteroient quelque choſe contre la Ville, auquel cas il comptoit de revenir promtement, & de les attaquer. C'étoit même dans cette vue qu'il avoit laiſſé une ſi forte Garniſon dans Nuremberg. Mais ils n'eûrent garde de donner dans ce panneau; & quand ils fûrent bien aſſûrés de la retraite du Roi, ils firent auſſi la leur: mais auparavant, ils (1) laiſſèrent de triſtes marques de leur fureur à plus de dix lieuës à la ronde; n'ayant pas laiſſé un ſeul Village ſur pied, particulièrement autour de Nuremberg, où l'on brûla juſqu'aux granges & aux métairies; &, après cet exploit digne des Cannibales, Wallenſtein fit mettre le feu à ſon camp, dont la flamme s'étendit à plus d'une lieue & demie, ſans que les Habitans des Villes voiſines, déja accoutumés à ne voir autour d'eux que des Bourgs & des Villages en feu, paruſſent étonnés de cet

(1) Kevenh. l. c. *p.* 157.

incendie. Ils eûrent même la hardiesse de venir dans ce camp brûlé, où ils trouvèrent une quantité considérable de chariots, dont plusieurs étoient presqu'encore tout entiers, d'autres seulement un peu endommagés, & d'autres à demi brûlés; la plûpart encore chargés de grains & de farines. Les Habitans de Nuremberg en enlevèrent une prodigieuse quantité de cuivre, de plomb, de casques, de cuirasses, d'épées, de piques, & de mousquets, qu'ils étalèrent dans les Edifices Publics, comme autant de trophées. Fridland & le Duc de Bavière défilèrent devant Nuremberg, d'où la Garnison Suédoise fit une sortie sur leur arrière-garde, où elle tua beaucoup de monde, & fit un butin considérable.

Les deux armées combinées marchoient avec tant de précipitation, qu'elles laissèrent une quantité considérable de munitions, de malades, & de traîneurs au passage du Rednitz, marchant à tire-d'aîle vers Forcheim, où elles s'arrêtèrent.

Ce fut dans ce tems-là que le Roi de Suéde écrivit aux Cantons Suisses, pour les avertir qu'il avoit des avis certains, que le Roi d'Espagne envoyoit

une armée en Allemagne, pour opprimer, conjointement avec l'Empereur, les Etats de l'Empire, & anéantir la Réligion & la Liberté: que cette armée devoit prendre sa route par la Suisse; mais qu'il esperoit de la sagesse des Cantons, qu'ils observeroient une exacte Neutralité, & ne livreroient pas le passage par leurs terres à des troupes destinées à l'oppression des Etats de l'Empire. Gustave eut lieu d'être satisfait de la conduite du Corps Helvétique. La Ville de Nuremberg le fut infiniment de celle du Héros Suédois envers elle, & lui donna des témoignages de sa reconnoissance par des médailles frappées en son honneur durant sa vie; & après sa mort par un monument, dont nous parlerons peut-être ailleurs.

Il n'est pas possible que le Lecteur ne soit indigné, en lisant cet enchaînement de cruautés & de barbaries, continuellement exercées par les troupes, & les Généraux de l'Empereur. Kevenhuller ne les dissimule point dans ces Annales de Ferdinand; & ce qui fait honneur à son caractère, c'est qu'il ne les rapporte qu'en les détestant.

Les cheveux me dressent à la tête, en rapportant tant d'abominables excès;

je les abrége, & j'en passe la meilleure partie sous silence, craignant que tant d'horreurs ne lassent enfin mes Lecteurs; mais je pense que le devoir d'un Historien est de faire connoître le siécle, & les hommes. C'est sur cette idée, que je me crois obligé de rapporter ici encore quelques traits du Général Gallas.

Wallenstein, s'étant retiré sous Forcheim, rappella à soi les Garnisons d'Anspach, de Dunckelspiel, de Nordlingen, & autres lieux voisins: ensuite, il envoya une partie des Bavarois sur le Danube, & détacha Gallas, comme nous avons dit ailleurs, pour aller faire une diversion en Saxe.

Ce Général prit en passant Lauff, Grenenberg, Gelden, & Hersbruck. Il y avoit dans Lauff une Garnison de cinquante Soldats Suédois, qui arrêtèrent vingt-quatre heures l'armée de Gallas, & ne se rendîrent qu'après que le canon eut fait brêche à un méchant mur, qui environnoit cette petite Ville. On leur accorda une Capitulation comme à de braves gens, qui s'étoient bien défendus; mais au lieu de les faire escorter jusqu'à Nuremberg, on les desarma, & on les obligea à force de coups

coups à prendre parti dans les Régimens Impériaux: après quoi l'on pilla la Ville de fond en comble, & on lui imposa une grosse contribution, qu'elle n'avoit garde de payer, n'ayant ni argent, ni meubles; mais Gallas fit charger de chaînes les principaux Habitans, & les emmena prisonniers à Egra. Il fit aussi piller Grenenberg, & reduisit ensuite cette pauvre petite Ville en cendres, emmenant aussi prisonniers les principaux Habitans. Il traita Sultzbach avec encore plus de rigueur, à la reserve qu'il n'y fit pas mettre le feu; &, après ces beaux faits, il entra en Bohême, pour aller de-là en Saxe y renouveller les mêmes scènes tragiques, conjointement avec Holck, homme d'une trempe tout aussi cruëlle, & à qui l'avarice inspiroit les plus funestes ressources, pour tirer de l'argent des pauvres Habitans.

Le Roi, informé de l'arrivée des Ducs de Fridland & de Bavière à Forcheim, étoit attêntif au parti qu'ils prendroient; &, en attendant qu'il vît plus clair dans leurs projets, il détacha un gros corps de son armée sous le Duc Bernard de Saxe-Weymar, pour couvrir le Duché de Wurtemberg. Il fit d'autres détache-

mens, pour couvrir d'autres Pays sur lesquels l'ennemi pouvoit avoir des vues ; & avec le reste de l'armée, il revint vers Nuremberg, & eut la curiosité de parcourir le terrain, où les armées ennemies avoient campé près de cette Ville. Il fut étonné de l'infection qui y régnoit, & de la quantité d'insectes qui s'y trouvoient ; surtout des mouches de toute espece, que tant de cadavres encore gisans sans sépulture y entretenoient.

De Nuremberg, Gustave se rendit aux environs de Donawerth, où il fut à peine arrivé, qu'il apprit que le Duc de Bavière lui avoit enlevé Rain sur le Lech. Cette conquête n'avoit presque rien coûté à ce Duc, par la lâcheté de Mutschfal Colonel Allemand, qui y commandoit pour le Roi de Suéde. Gustave fut si irrité d'une reddition si subite, que, pour en prévenir de semblables à l'avenir, il fit arrêter Mutschfahl, & le livra au Conseil de guerre, qui le trouva digne de mort, & en conséquence il eut la tête tranchée. Mais le Roi, qui sentoit l'importance du poste de Rain, pour la communication entre Augsbourg & Nuremberg, vint avec cette célérité qui lui

étoit naturelle, rassiéger cette place avant que les Bavarois eussent le tems de se reconnoître, & la leur enleva avec encore plus de facilité, qu'ils n'en avoient eu à la prendre.

Le 24. de Septembre, les Ducs de Fridland & de Bavière quittèrent les environs de Forcheim, laissant plusieurs piéces de canon dans cette place, faute de chevaux pour les traîner, & une grosse Garnison pour la garder. Ils vinrent à Bamberg, où ils firent la revue de leurs troupes, qu'ils trouvèrent fort diminuées. Les combats, les maladies, & surtout la désertion causée par la disette des vivres, leur avoient enlevé une infinité de Soldats. L'armée Bavaroise étoit diminuée des deux tiers, & n'alloit guère qu'à sept à huit mille hommes. Celle du Duc de Fridland étoit encore de quinze à seize mille hommes, non compris les détachemens qu'il avoit fait pour la Saxe. Fridland avoit envoyé un détachement se saisir de Bareuth, & s'étoit approché lui-même de Culmbach pour s'en rendre maître, afin de resserrer les Suédois, & les chasser peu-à-peu de la Franconie. Il envoya un trompette pour sommer celui qui commandoit dans Culmbach;

mais (1) on lui répondit à la Suédoise, pour me servir de l'expression d'un Ecrivain, que je suis volontiers pour son impartialité. Fridland irrité fit signifier au Commandant que, s'il ne se rendoit, *il n'épargneroit pas même l'Enfant dans le ventre de sa Mère.* C'étoit là l'expression accoûtumée des Généraux de la Maison d'Autriche, expressions que nous avons vu renouveller de nos jours en Bavière, en Lorraine, & à Gènes par les fameux Trenk, Mentzel & Franchini, trois scélérats dignes du siécle des Tilly & des Fridland, & non de celui des *Randau*, des *Armentières*, des d'*Etrées*, & des *Broglie.*

Wallenstein attaqua Culmbach, mais il y trouva trop de résistance; &, craignant que le Roi de Suéde n'eût le tems de venir au secours, il leva le siége; &, pour se vanger du Commandant & de la Garnison, il ravagea tous les environs, brûla tous les Villages, les Bourgs & les Moulins; fit périr par le fer & le feu une infinité de pauvres Habitans, & poussa la fureur jusqu'à faire couper tous les arbres fruitiers. La Ville de Bareuth éprouva le même sort. Elle fut

(1) Kevenh. l. c. p. 179.

saccagée, & la campagne traitée sur le même pied. Enfin, il tenta de s'emparer de Cobourg; & s'y rendit lui-même en personne avec le Duc de Bavière. Cobourg fut aisément emporté. On y commit les plus grandes horreurs, le viol, le massacre de plusieurs Habitans, & le pillage. Mais ce n'étoit pas tout que de prendre la Ville, qui étoit tout ouverte, & hors d'état de faire resistance, il faloit encore s'emparer de la forteresse de Plassenbourg, qui est sur une hauteur, & dans une situation avantageuse. Cette prise auroit fort accommodé le Duc de Fridland. Ses desseins, qu'il fit bientôt éclore, en eussent été plus difficilement traversés.

Gustave-Adolphe, connoissant l'importance de ce poste, y avoit envoyé Dewbatel, pour y commander avec une bonne Garnison. Dewbatel se défendit très bien, & dans une escalade que Wallenstein fit donner à la place, il reçut si mal les assaillans, que la plûpart y périrent, ayant été renversés avec leurs échelles dans les fossés, ou tués à coups de pique en s'acrochant au rempart.

Après ce mauvais succès, il falut encore lever ce siége. La vigilance & la célérité du Roi de Suéde ne permet-

toit guère de s'attacher à des entreprises de longue haleine. Wallenstein tentoit des coups de main; &, quand il ne réüssissoit pas, il s'en vangeoit sur le plat Pays, les Villes ouvertes, & les malheureux Habitans.

Wallenstein, ne voyant pas moyen de faire de grands progrès en Franconie, revint à son premier plan de porter tout le poids de la guerre en Saxe, où il comptoit bien de ne pas rencontrer un Roi de Suéde, ni de grands obstacles à surmonter. Il se sépara de l'Electeur de Bavière avec toutes les marques extérieures de la plus parfaite union, & envoya un détachement se saisir de Schleusingen, & de quelques autres postes à l'entrée des défilés de la Thuringe. Tandis que le Bavarois se retiroit vers Ratisbonne avec les débris de son armée, & un renfort de six mille Italiens à la solde d'Espagne, qui l'avoient joint depuis peu sous les ordres de Don Mathias, & de Don Francisque de Medicis.

Quand on vient de la Franconie en Thuringe, on est obligé de traverser des forêts immenses, & des montagnes qui forment des défilés, où un petit corps de troupes pourroit aisément ar-

rêter une armée. Wallenſtein, s'étant aſſûré de ces défilés, ſe mit en marche vers la Saxe au commencement d'Octobre, après avoir fait brûler juſqu'aux fondemens les petites Villes de Neuſtædtlein, d'Aichsfeld, & de Hellenbrechten dans le voiſinage de Cobourg, & permis à ſes Soldats d'en piller & maſſacrer les Habitans.

La marche d'un Général ſi ſanguinaire ne pouvoit qu'allarmer tous les Etats qu'il menaçoit. L'allarme ſe répandit dans toute la Thuringe, & ſurtout en Saxe. Jean-George vit bien que tout ſon Electorat alloit être conquis, ou ſaccagé.

Fridland promettoit à ſes Soldats de bons quartiers d'hiver, & des vivres en abondance dans la Miſnie, & dans le Cercle Electoral ſur la droite de l'Elbe, où Gallas & Holck n'avoient point encore pénétré.

Jean-George éfrayé de cette nouvelle irruption depêcha courier ſur courier au Roi de Suéde, pour le prier de venir à ſon ſecours.

Ce Monarque étoit alors occupé à tout préparer pour le ſiége d'Ingolſtadt, dont il avoit réſolu de s'emparer à quelque prix que ce fût, pour s'aſſûrer une

fois pour tout de la Bavière, & forcer le Duc de ce nom à embrasser tout de bon la neutralité, qui lui avoit été si souvent, & si inutilement offerte. Il étoit persuadé, qu'avec un Prince du caractère de ce Duc il faloit plus que des contracts & de simples paroles. Il n'avoit garde de juger des autres par lui-même, & de leur supposer cette droiture, cette bonne foi, cette fidélité, cette Réligion à tenir ce qu'il avoit une fois promis. Il savoit qu'il est des Princes pour qui un traité le plus solemnel n'est qu'un morceau de papier, & leur parole un son que le vent emporte, & tel étoit en effet Maximilien Duc de Bavière.

Gustave-Adolphe ne put résister aux instances de l'Electeur de Saxe: d'ailleurs il craignoit que ce Prince foible ne lui échappât, & ne se jettât absolument dans les bras de l'Empereur, sous prétexte qu'on ne l'avoit pas secouru. Il résolut d'abandonner tout, & de courir au secours d'un Allié quoique suspect. Ce n'étoit pas-là le sentiment d'Oxenstierna; il vouloit que le Roi s'assurât de la Bavière, envoyât du secours aux Paysans de la Haute-Autriche qui avoient pris les armes, & marchât en-

ſuite dans le cœur des Etats Héréditaires de l'Empereur. Mais Guſtave, toute reflexion faite, crut que les raiſons, qui l'appelloient en Saxe, devoient l'emporter ſur toute autre conſidération.

Il envoya donc ordre à ſes troupes, qu'il avoit miſes dans des quartiers de cantonnement, de marcher par Dunkelſpiel, Rothembourg, Kutzingen à Schweinfurth, qu'il marqua pour rendez-vous général. Il fit prier la Reine ſon Epouſe, qui étoit en route pour le venir joindre, de ſe rendre auſſi à Schweinfurth, tandis qu'eſcorté de quelque Cavalerie il ſe porta de ſa perſonne à Nuremberg, pour conférer avec ſon Grand Chancelier, & prendre les derniers arrangemens pour la ſûreté de la Franconie.

Après avoir mis ordre à tout, il partit de Nuremberg, & ſe rendit à Schweinfurth, où il joignit la Reine & ſon armée. De-là il ſe mit en marche, pour traverſer le *Thuringer wald*; c'eſt-à-dire, les bois & les défilés qui ſeparent la Thuringe de la Franconie. Ce fut alors qu'il fut joint par le Duc Bernard de Saxe-Weymar avec ſon Corps de troupes.

L'armée marcha de Bavière jusqu'en Saxe nuit & jour, avec une constance & une vîtesse extraordinaire. Le Roi arriva le 24. d'Octobre à Arnstædt, à l'entrée de la Thuringe, & à trois milles au midi d'Erfurth. Là il donna deux jours de repos à son armée, après quoi il en fit la revue avec le Duc Bernard de Saxe-Weymar. Elle se trouva forte de vingt mille hommes tous vieux Soldats, & accoûtumés à vaincre sous ce Grand Roi, qu'ils avoient suivi dans presque toutes ses Campagnes.

D'Arnstædt l'armée vint à Erfurth, où il fut décidé que la Reine feroit sa Résidence, tant que le Roi seroit en Saxe. Enfin, ces deux illustres Epoux prîrent congé l'un de l'autre, avec un serrement de cœur qui sembloit leur annoncer, qu'ils ne se reverroient plus en ce monde. Leurs adieux fûrent tels qu'on peut se l'imaginer de deux personnes qui s'aimoient si tendrement. La Reine fondoit en larmes, & le Roi n'étoit guère moins ému. Il avoit été joint à Erfurth par Guillaume de Saxe-Weymar, frère de Bernard, avec qui il eut une longue conférence. Ce Prince, quoique pas encore bien remis d'une longue maladie, dont il ne faisoit

que de relever, ne laissa pas que de suivre le Roi dans sa glorieuse expédition.

D'Erfurth l'armée marcha dans le plus bel ordre à Butteſtædt. Là le Roi apprit que Pappenheim venant du Weser avoit traversé le *Kupffer-Strasse*, & que son avant-garde étoit déja arrivée à Freybourg, d'où il comptoit de passer la Saale sur le pont de Mersebourg. Surquoi le Roi détacha le Duc Bernard de Weymar avec un gros de Cavalerie, pour charger l'arrière-garde de Pappenheim; mais il n'étoit plus tems, tout avoit passé la Saale, & la jonction s'étoit faite avec le Duc de Fridland. Celui-ci s'étoit approché de Leipzig (1) le 18. d'Octobre, & avoit fait sommer la place, qui se défendit quatre jours, & se rendit le 22. du même mois. Le Capitaine Vopel, qui commandoit dans le Château de Pleissenbourg, se rendit le vingt-trois: la Garnison fut desarmée, & renvoyée chacun chez soi. La Ville se racheta du pillage par une contribution de cinquante mille écus.

Le dessein de Wallenstein étoit de soûmettre tout ce qui étoit sur la droi-

(1) Leipzig. Arr p. 514.

te de l'Elbe jusqu'à Dresde, & d'assiéger ensuite cette Capitale. Il s'étoit même déja assûré du pont de Torgau, & s'avançoit avec toute son armée forte de trente-six mille hommes sur cette Ville. Il étoit déja arrivé à Eulembourg, où il vouloit passer la Mulde, lorsqu'il apprit que le Roi de Suéde étoit arrivé avec vingt mille hommes à Erfurth. Alors il ne douta point que ce Monarque ne vînt au secours de la Saxe.

Eulembourg n'est éloigné de Leipzig que de trois milles, c'est un peu moins que mi-chemin de cette dernière Ville à Torgau. Ce fut-là que Wallenstein délibéra sur le parti qu'il prendroit. Enfin, il se détermina à aller au devant du Roi de Suéde, & à lui livrer Bataille. Cette résolution prise, il revint sur ses pas, repassa par Leipzig, & se joignit au Comte de Pappenheim entre cette Ville & Mersebourg; & tourna tout d'un coup du côté de Weissenfels, détachant en même tems le Colonel *Suys* avec son Régiment d'Infanterie, & le Colonel *Breda* avec son Régiment de Cavalerie, pour s'emparer du pont de Kœsen près de Naumbourg, & de Naumbourg même.

Il est certain que, si Wallenstein avoit

eu affaire à tout autre Général que Gustave-Adolphe, il l'auroit réduit à s'en retourner sans avoir rien fait, avec risque de perdre la plus grande partie de son armée dans sa retraite par un Pays si rude, & si depourvu de vivres & de fourages. En effet, lorsqu'on vient d'Erfurth en Saxe, on traverse un Pays coupé de bois & de collines jusques à Cambourg, ou s'élevent de hautes montagnes, qui forment un défilé profond, qui aboutit au pont de Kœsen sur la Saale. De-là tout le Pays n'est que montagnes jusques au-delà de Weissenfels, si l'on en excepte une petite étendue de plaine, qu'on recontre près de Weissenfels en venant de Naumbourg. A cela près, les montagnes & la Saale sont si proches, qu'elles ne laissent qu'un petit espace, qui forme le grand chemin de Weissenfels à Naumbourg. Ce chemin est si étroit, qu'il n'y peut passer qu'une chaise de poste à la fois. La Saale coule dans ce Vallon, formé par ces montagnes chargées de vignobles à droite & à gauche, & fait un des plus agréables coup d'œil que l'on puisse voir. A une lieue de Naumbourg est un Collége de Fondation Electorale, nommé *Schul-Pforte*, où les Finlandois

qui y étoient logés mîrent le feu, le prenant pour un Cloître de Moines Catholiques.

Les montagnes finissent à mi-chemin de Naumbourg à Weissenfels, où elles recommencent. Weissenfels-même est dans un Vallon au milieu duquel coule la Saale. Derrière la Ville s'éleve une roche pelée, sur la quelle est bâti le Château, qui a servi de Résidence à une branche appanagée de la Maison Electorale de Saxe.

De Weissenfels pour venir à Leipzig on quitte le bord de la Saale, qu'on a suivi depuis Naumbourg, & qu'on laisse à gauche ainsi que Mersebourg, & l'on vient à Rippach Village à mi-chemin de Leipzig à Naumbourg.

Tout le Pays entre Weissenfels & Rippach est entrecoupé de Collines & de Vallons; mais dès qu'on a passé Rippach on entre dans une vaste plaine, qui continue en longueur jusqu'à la Mulde, & en largeur depuis Mersebourg jusqu'à Zeitz. Cette plaine est des plus rases qu'on puisse voir, puisque depuis Leipzig jusqu'à Rippach on ne trouve qu'une petite Colline à Dœhlen, à un quart de mille de Marranstædt, & un bois nommé *le Schkælzig* à gau-

che du grand chemin. A cela près, on ne voit dans toute cette étendue, que des terres labourables, & presque point d'arbres, si ce n'est quelques saules le long des ruisseaux & des rivières.

Il est donc clair par cette description, que, si Wallenstein avoit pu prévenir le Roi de Suède, en occupant les défilés de Kœsen & de Naumbourg, il eût été impossible à ce Monarque de déboucher dans la plaine en deça de Rippach. Mais à peine les Colonels Suys & Breda étoient à quelque distance de Weissenfels, qu'ils apprîrent que le Roi étoit maître du pont de Kœsen, & de Naumbourg, & que les Suédois avoient enlevé dans cette dernière Ville trente Impériaux, qui y étoient en Sauve-garde.

A cette nouvelle Fridland délibéra s'il ne marcheroit pas avec toute l'armée à Naumbourg; mais, comme le chemin de Weissenfels à cette Ville n'est à proprement parler qu'un défilé, ainsi que nous l'avons déja observé, il crut qu'il y auroit trop de risque à défiler si long-tems, & si près d'un ennemi si alerte. Il assembla pourtant un Conseil de guerre, pour savoir si l'on pourroit hazarder d'aller au-devant du

Roi jusqu'au de-là de Naumbourg. Les Feld-Maréchaux Pappenheim & Holck fûrent d'avis que, puisque le Roi étoit maître d'un poste si avantageux, & qu'on apprenoit même qu'il s'y retranchoit, ce ne seroit pas avoir de la raison que de l'y aller attaquer; que la saison étoit trop avancée, pour que les troupes pussent camper, & demeurer plus long-tems en Campagne; qu'il étoit tems desormais de leur donner quelque repos après tant de combats & de fatigues; que les progrès de Baudissin en Westphalie & sur le Bas-Rhin, le siége de Cologne entrepris actuellement par le Comte de Berg, exigeoient qu'on envoyât un puissant secours de ce côté-là; & qu'enfin, on pourroit faire cantonner l'armée de façon qu'elle pût se rassembler en fort peu de tems.

Le Duc de Fridland s'en tint à cet avis. Il chargea le Comte de Pappenheim de ramener son Corps d'armée en Westphalie, & lui donna encore deux Régimens de Croates; ce qui, joint aux troupes qu'il avoit amenées, lui faisoit un Corps de près de douze milles hommes, avec lequel il se mit en marche vers le Weser. En même-tems Wallenstein, qui étoit alors à Weissenfels,

s'avança

s'avança vers Merſebourg pour couvrir la marche du Corps de Pappenheim. Il laiſſa le Comte Rudolphe de Colloredo dans le Château de Weiſſenfels, & envoya le Colonel Suys à Zwickau avec ſon Régiment, & le Colonel Contreras à Altenbourg avec le ſien, pour obſerver le Roi de Suéde de tous côtés.

Fridland campa près de Merſebourg dans la vue de laiſſer le paſſage libre au Roi, & de lui tomber enſuite à dos; comme auſſi de favoriſer la priſe du Château de Halle, où il y avoit deux cens Suédois, que Pappenheim ne pouvoit pas laiſſer derrière lui.

Guſtave-Adolphe n'eut pas plûtôt appris le depart de Pappenheim pour la Weſtphalie, qu'il crut le moment favorable pour combattre Wallenſtein. Auſſitôt il fait plier bagage, traverſe la Ville de Naumbourg, & marche à grands pas vers Weiſſenfels (1).

Tous les Hiſtoriens (2) rapportent,

(1) Le Roi étoit entré dans la Ville de Naumbourg le premier de Novembre, & y avoit logé beaucoup de troupes, parce que la ſaiſon ne lui permettoit pas de les faire camper, & qu'il vouloit les ménager, pour la grande action qu'il méditoit.

(2) Puffend. de Reb. Suec. Lib. IV. § 54. Chemnitz L. IV. *p*. 477. Kevenh. l. c. *p*. 190.

que les pauvres Peuples de cette contrée, tant ruïnée par les Impériaux, accouroient en foule pour voir le Héros Suédois, qu'ils comptoient bien qui seroit leur sauveur & leur libérateur, comme il l'avoit été l'année auparavant, lorsque Tilly avoit saccagé tout ce beau Pays. Ils se jettoient à genoux, & tâchoient de toucher ses étriers, ou l'une de ses bottes. Le Roi, le plus fier des hommes vis-à-vis des autres Rois, & le plus humble des mortels à l'égard de l'Etre suprême, parut souffrir impatiemment cette sorte d'hommage d'un Peuple transporté d'admiration, d'espoir, & de reconnoissance: „ Ah ! dit-il, en se tournant vers Fabricius son Aumônier ordinaire „ je crains bien que „ le Dieu jaloux ne me punisse de la „ folie de ce Peuple. Nos affaires sont „ en bon train, je l'avoue, mais on a „ trop de confiance en moi. Peu s'en „ faut que ces bonnes Gens ne me regardent comme une Divinité. Hélas! je ne suis qu'un foible mortel, „ qui existe aujourd'hui, & peut-être „ ne sera plus demain. (1) Grand

Paul. Goth. Hist. Arctoa. p. 401. 402. Gal. Guald. p. 269.

(1) Je n'ignore pas qu'il y a quelques Ecri-

„ Dieu, Vous m'êtes témoin que je ne
„ prends point plaiſir à cette eſpece de
„ culte, que me rend ce Peuple, & qui
„ n'eſt dû qu'à Vous ſeul par qui je
„ ſuis ce que je ſuis. Je m'abandonne
„ à Votre Providence. Vous êtes le
„ Seigneur Créateur & Maître de tou-
„ tes choſes. Vous ne permettrez pas
„ que la bonne œuvre commencée pour
„ la délivrance de Vos véritables ſer-
„ viteurs demeure imparfaite (1).

vains, qui font dire ces paroles au Roi à Augsbourg: mais le ſeul témoignage de Chemnitz ſuffiroit, pour prouver qu'il s'agit des Habitans de Naumbourg & des environs, quand il n'y en auroit pas d'autres.

(1) Voici un trait tout auſſi remarquable de la pieté, & de l'humilité de cet incomparable Prince, trait peu connu, & qui mérite bien de l'être.

Lorſqu'en 1631. il arriva à Kemberg pour aller livrer Bataille à Tilly, une foule de jeunes gens s'aſſembla ſous les fenêtres de l'auberge où il étoit deſcendu, faiſant grand bruit, battant des mains, & criant Vive Guſtave-Adolphe: Le Roi s'entretenoit alors avec l'un des principaux Eccléſiaſtiques du lieu, nommé *Jéremie Spiegel*. Il lui demanda ce que ſignifioit ce bruit: *Sire*, répondit le Paſteur, *ce ſont des gens qui voudroient voir le Grand Roi de Suéde.* Surquoi le Roi deſcendant précipitamment dans la rue: *Mes chers enfans*, leur dit-il, *vous voyez devant vous un grand pécheur venu de Suéde, qu'il plaît à vos imbecilles parens d'appeller le Grand*

Colloredo posté dans le Château de Weissenfels, envoyant des Croates continuellement à la découverte, fut bientôt averti de la marche rapide du Roi de Suéde. Il dépêcha aussitôt plusieurs exprès au Duc de Fridland, pour lui en donner avis. Ce Général étoit alors campé, comme j'ai dit, sous Mersebourg. Il appella ses principaux Officiers pour délibérer un instant avec eux. Tous fûrent d'avis „ qu'il faloit „ aller au devant du Roi, & lui dis- „ puter le passage vers Leipzig, parce „ que sans cela la Garnison de cette „ place, celles de Meissen, de Frey- „ berg & de Chemnitz se trouveroient „ coupées; l'armée même separée de „ la Bohême, & des lieux d'où elle ti- „ roit ses subsistances; tandis que, tout „ le Pays étant porté pour les Suédois, „ ceux-ci y trouveroient des vivres & „ des fourages en abondance, de bons „ quartiers d'hiver, où après s'être „ bien refaits ils feroient à portée d'é- „ tablir le théâtre de la guerre en Bo-

Roi de Suéde. Feustkings Anzeige gewesenen Prœbste zu Kemberg, der Zeit der Reformation. Cité par le P. Bœhm. Kemberg est une petite Ville sur la gauche de l'Elbe, tout près de Wittemberg.

„ hême, & dans les autres Provinces „ Héréditaires de la Maiſon d'Autri- „ che. Ils ajoûtoient à tous ces mo- „ tifs, que les finances de l'Empereur „ étoient épuiſées, les peuples ſi ruï- „ nés qu'ils ne pouvoient ſatisfaire aux „ dernières taxes, bien loin d'en pou- „ voir porter de nouvelles; que les „ Alliés étoient accablés, plus des deux „ tiers de l'Allemagne perdus; qu'une „ Bataille étoit l'unique remede à tant „ de maux, & le ſeul moyen de rele- „ ver le parti de l'Empereur & la ré- „ putation de ſes armes; que branler, „ ou reculer, c'étoit achever de ruïner „ l'un & l'autre; que leurs forces „ étoient actuellement réunies; les „ Chefs dans la plus parfaite harmo- „ nie; les troupes réſolues au combat; „ que ce Corps ne pouvoit pas ſubſi- „ ſter long-tems; que les attaques de „ l'ennemi, la rigueur de la ſaiſon, la „ faim & le mécontentement ſuffiroient „ pour le miner, le conſumer, & le li- „ vrer en détail au Roi de Suéde; que „ le gain d'une Bataille leur vaudroit la „ moitié de l'Allemagne, & auroit „ pour eux les mêmes ſuites que celle „ de Leipzig avoit eue pour l'ennemi: „ qu'il faloit prévenir la jonction des

„ forces qui accouroient de Hesse, de
„ la Silésie, & de Lunebourg au secours
„ du Roi de Suéde; que les Impériaux
„ n'auroient jamais de plus grandes
„ forces pour combattre ce Monar-
„ que, & pour l'attaquer avec toutes
„ les apparences d'un heureux succès,
„ surtout si l'on se hâtoit de rappeller
„ le Comte de Pappenheim".

Le Roi de son côté brûloit d'en venir aux mains, sans attendre les renforts, qu'il savoit bien qui étoient en marche de tous côtés pour le joindre. Il disoit à ses Généraux „ qu'avant que
„ les Saxons, les Hessois, & les Lune-
„ bourgeois fussent arrivés Pappen-
„ heim auroit rejoint le Duc de Frid-
„ land; que d'ailleurs, s'il pouvoit être
„ renforcé, l'ennemi pouvoit l'être
„ aussi; & qu'alors de part & d'autre
„ les choses rentroient dans leur pré-
„ mière égalité; que d'attendre du se-
„ cours c'étoit s'avouer trop foible, &
„ jetter la défiance & le décourage-
„ ment dans le cœur du Soldat: *que*
„ *puisqu'on étoit dans les bains, il n'en*
„ *faloit sortir qu'après s'être bien bai-*
„ *gné*: qu'une retraite quelque belle
„ qu'elle fût, avoit toûjours l'air d'une
„ fuite; que la querelle seroit décidée

„ avant que Pappenheim fût revenu de
„ Halle ; que l'ennemi n'étoit jamais
„ plus foible que quand il étoit éton-
„ né ; que Wallenſtein l'étoit, puiſqu'il
„ paroiſſoit indéterminé ; & que lui
„ Roi & Général tout enſemble ou-
„ vriroit le chemin, & montreroit
„ l'exemple à ceux qui craindroient le
„ danger".

Ces diſcours, ſoutenus d'un ton d'aſſûrance, d'un air de gaieté extraordinaire, inſpiroient du courage aux plus timides, & paroiſſoient un gage aſſûré de la victoire.

Wallenſtein, déterminé à ne pas attendre le Roi de Suéde à Merſebourg, & à lui aller barrer le paſſage vers Leipzig & Dreſde, dépêcha un Officier à Pappenheim, alors occupé à réduire le Château de Moritzbourg ou de Halles, avec ordre d'abandonner cette entrepriſe, & de venir inceſſamment le joindre dans la plaine de Lutzen, où il alloit au devant du Roi de Suéde.

Toute l'Allemagne, ou plûtôt toute l'Europe, avoit les yeux ſur la Saxe, d'où l'on s'attendoit d'apprendre inceſſamment des nouvelles de la dernière importance. Deux armées, moins conſidérables par le nombre, que par la

valeur des Soldats, le rang, & la capacité des Chefs. D'un côté un Roi conquérant, dont toute la vie n'étoit qu'un tissu de triomphes & de victoires; des Généraux qu'il avoit élevés, & formés au grand art de vaincre; des Officiers ardens à se signaler sous un Roi qui marchoit le premier au péril, & qui témoin de leur valeur avoit le pouvoir & la volonté de les recompenser. Des Soldats endurcis aux fatigues, & à toute l'intempérie des saisons, pleins d'amour pour leur Monarque, & de confiance en sa grande capacité, vieillis dans les travaux, accoutûmés à envisager la mort de sang froid, désireux de soutenir leur ancienne gloire, & d'y ajoûter encore de nouveaux Lauriers.

De l'autre un Chef que la fortune avoit toûjours favorisé dans toutes ses entreprises, & comblé de ses plus grandes faveurs, qui jouïssoit de la réputation de n'avoir jamais été battu, de joindre à un grand courage un esprit fécond en ressources & en ruses militaires; prodigue dans les récompenses, dur & infléxible dans le Châtiment; connoisseur du courage, & tout puissant à punir comme à récompenser: des Officiers choisis de sa main, la plûpart

part ses créatures, assujettis à la plus grande subordination; & des Soldats guère moins aguerris & endurcis que les Suédois. Des deux côtés la Réligion influoit beaucoup sur l'esprit de la multitude; &, si le nom d'Empereur & de Chef de l'Empire faisoit quelque impression sur les Soldats de Wallenstein, celui de la liberté, de vengeurs des Loix, n'en faisoit pas moins sur ceux du Roi de Suéde.

Deux armées animées par des motifs si capables d'émouvoir le cœur humain, & de le porter à braver les dangers les plus éminens, & tout ce qu'il y a de plus terrible au monde, ne pouvoient qu'attirer les regards de toute l'Europe. Chacun attendoit avec crainte & horreur la Catastrophe préparée par tant de Scénes intéressantes. Mais on remarquoit moins d'inquiétude dans les Partisans de la cause des Suédois. La confiance qu'ils avoient au Héros sembloit calmer la crainte dont les autres étoient la proie, & leur faire attendre d'un esprit moins agité un dénouement inévitable.

La mort tragique d'un des plus vaillans Rois & des plus grands hommes, dont il soit fait mention dans l'Histoi-

re, a rendu la Bataille de Lutzen si célèbre, qu'il n'y a personne qui ne soit curieux d'en apprendre jusqu'aux moindres circonstances (1).

Lutzen est une petite Ville d'environ trois cens Maisons, la plûpart bâties de torchis, pauvres & chétives. A

(1) Il y a beaucoup de diversité dans les Historiens au sujet de cette grande action. Ils ne s'accordent pas même sur la date; ce qui peut venir de ce que les uns ont suivi le vieux style, comme les Suédois; les autres le nouveau, comme toutes les autres Nations. Le P. Barre la place au 16. de Novembre; ce qu'il ne devoit pas faire, puisqu'il écrivoit en François, & on lit à la marge ce Titre impertinent, *Bataille de Lutzen perdue par les Suédois*. Je ne dis rien du Comte de Kevenhuller, qui, si instruit d'ailleurs sur les faits, n'est jamais exact sur les dates, non plus que sur les noms propres. Selon lui la Bataille de Lutzen se feroit donnée au Mois de Décembre, puisqu'il place la prise de Leipzig par Fridland au 29. de Novembre, *p.* 185. J'avertis ici, que je ne cite plus, que lorsque je me trouverai en contradiction avec quelqu Auteur de reputation; je puise dans les meilleures sources. J'ai été plus de vingt fois sur les lieux depuis 1738. jusqu'en 1757. J'ai tout examiné avec la dernière attention. J'ai questionné sur les lieux, & aux environs tout ce que j'ai cru qui pourroit me donner quelque nouvelle lumière. Je dirai en passant, que le plan que le Chevalier de Folard a copié dans son Polybe est, par rapport au local, le meilleur que j'aie encore vu.

l'extrémité de la ſeule rue, qu'il y ait du côté de Weiſſenfels, on voit un Château à droite, petit, étroit avec une Tour, où l'on monte par un eſcalier de pierre fort étroit. Ce Château n'a rien de remarquable que quelques vieux mouſquets, reſtes de la Bataille dont nous allons parler. Il ne ſert plus qu'à loger le commis du Baillif dans une chambre en bas: le haut eſt ſi nud qu'il n'y a pas même une chaiſe. La dernière fois que j'ai vu ce Château, on y voyoit encore les cendres, & les marques de la fumée des feux que les François, ſous le commandement du Comte de Mailly, y avoient allumés dans la cour & ſur le pont du foſſé.

A côté du Château eſt l'Egliſe Paroiſſiale, dont la flêche eſt fort haute, & ſe voit à plus de deux lieuës de loin.

Lutzen eſt au midi de Merſebourg, tellement ſur la route de Leipzig à Weiſſenfels, que la rue, qui traverſe la Ville d'une porte à l'autre, eſt proprement le grand chemin d'une de ces Villes à l'autre. Ce grand chemin eſt une chauſſée pavée de gros & grands cailloux, depuis Lutzen juſqu'aſſez près du Village de Dœhlen, en tirant vers l'Oc-

cident; c'eſt-à-dire, vers Leipzig. Dès que cette chauſſée commence, le chemin ſe trouve bordé de deux foſſés paralleles, pour l'écoulement des eaux; ce qui n'empêche pas qu'il ne ſoit déteſtable en automne & en hyver, à cauſe de la quantité prodigieuſe de chariots, qui y paſſent continuellement chargés de toute ſorte de marchandiſes. Le bord de ces foſſés eſt élevé de deux juſqu'à trois pieds du côté des terres; mais du côté du chemin, il eſt au niveau de la chauſſée. Il eſt comblé en quelques endroits pour le paſſage du grand chemin dans les terres. En arrivant de Leipzig, ou de Merſebourg près de Lutzen, on trouve trois moulins-à vent au bord du foſſé du grand chemin à environ cinquante pas de la Ville, & tout près de-là une maiſon avec des arbres dans une eſpece de petit potager, comme il eſt marqué ſur le plan, dont je parle dans la note cideſſous. Vis-à-vis à la diſtance de trois à quatre cens pas eſt le Village de Menchen, que tous les Hiſtoriens nomment *Churſitz*, nom inconnu aujourd'hui. Au-deſſous de ce Village à trente ou quarante pas coule un ruiſſeau, que le Chevalier de Folard nomme le

ruisseau de Churſitz, & que les Gens du Pays nommoient *Flœſs-Graben*, à cause du bois flotté qu'il charie continuellement. Ce ruiſſeau n'eſt proprement qu'un foſſé tiré de l'Elſter, lequel va ſe perdre dans la *Lupa* un peu au-deſſus de Merſebourg. Ce ruiſſeau paſſe devant le Village du côté du champ de Bataille, & non pas derrière, comme le portent la plûpart des plans. On a dit que la Bataille, où périt le Grand Guſtave, ſe donna ſur le même terrain, où l'Empereur Henri dit l'Oiſeleur défit la nombreuſe armée des Vendales. Cela n'eſt pas tout à fait exact. La Bataille, où cet Empereur triompha de ces Barbares, ſe donna tout près d'un Village nommé *Kreuſchberg*, à moitié chemin de Lutzen à Merſebourg, entre le *Flœſs-Graben* & la Saale, à une petite lieue au Nord de Lutzen, qui n'eſt qu'à un grand mille Germanique, ou deux lieuës Pariſiennes de Merſebourg. On voit encore aujourd'hui des reſtes des retranchemens, que l'Empereur avoit fait élever, pour n'être point envelopé par la multitude des Barbares. Le Flœſs-Graben coupe la plaine à une égale diſtance de Lutzen & de Marckranſtædt & traverſe le grand chemin là où com-

mence la chaussée. Les bords de ce fossé, ou ruisseau, sont escarpés, & fort hauts bordés de Saules, de distance en distance comme la chaussée.

Wallenstein arriva de Mersebourg à Lutzen le 5. de Novembre au matin. D'abord il fit mettre le feu à cette petite Ville (1). Ensuite il fit approfondir davantage les fossés du chemin, & creuser les endroits comblés, particuliérement du côté le plus près du champ de Bataille, qu'il faloit que le Roi de Suéde occupât. En même tems il appuya sa droite à la Ville de Lutzen, vis-

(1) Le Chevalier de Folard dit, que cela se fit pour que le Roi de Suéde ne pût le prendre en flanc en traversant la Ville. Cette conjecture n'a aucun fondement Le Roi de Suéde n'avoit qu'à tourner la Ville pour prendre Wallenstein en flanc. Il l'auroit pu encore mieux, si, au-lieu de marcher par sa droite, il eût marché par sa gauche; car alors il tomboit dans le flanc de l'aîle droite des Impériaux: mais ce n'étoit pas une aîle que le Roi de Suéde vouloit battre, c'étoit l'armée entière. D'ailleurs le Roi ne put attaquer le 5. à cause de la nuit, & Wallenstein auroit eu du tems de reste pour changer son ordre de Bataille. Ce fut donc pour d'autres raisons que Fridland fit mettre le feu à la Ville de Lutzen; & peut-être peut on supposer sans lui faire tort, qu'il n'eut pas d'autre motif, que cette fureur qui lui en avoit fait brûler tant d'autres.

à-vis des moulins-à-vent, avec vingt-quatre piéces de gros canons immédiatement devant ces mêmes moulins (1), & tout près de la maison, dont nous venons de parler, & qui subsiste encore dans le même état. Il étendit sa gauche jusqu'au Flœss-Graben, & même au-delà, parce que les Croates débordoient ce fossé. Toute cette étendue est environ d'une demi-lieuë. Le Chevalier de Folard dit, qu'il appuya sa gauche à un petit bois; mais c'est une erreur: & il n'y a point d'autre bois dans toute cette plaine que le *Schkœlzig*, où la droite des Suédois étoit appuyée. Il forma de toute son Infanterie cinq grosses Brigades, ou Bataillons quarrés, avec des pelotons de Piquiers aux angles; sa Cavalerie fut mise sur

(1) Il n'y en avoit que trois non plus qu'aujourd'hui, quoiqu'on en voye cinq dans quelques plans. On peut voir là-dessus Kevenhuller, qui tombe ici dans une grande erreur; puisqu'il dit que la gauche étoit vis-à-vis de la Ville, & que la droite s'étendoit jusqu'aux moulins-à-vent: or il est certain, que ces moulins ne sont pas à cent pas de la Ville, comme on le peut voir dans les meilleurs plans: & ils sont encore restés sur la même place. D'ailleurs il ne pouvoit avoir la Ville qu'à droite, & les moulins à gauche, puisqu'il avoit le dos tourné vers Mersebourg.

les aîles, & sur deux lignes. Il garnit de mousquetaires le fossé du grand chemin du côté qu'il abandonnoit aux Suédois; il y fit braquer du canon à barbette, de manière que les mousquetaires & le canon étoient à couvert derrière le fossé, & pouvoient faire leurs décharges, sans craindre d'être incommodés du feu des Suédois. Derrière le fossé opposé, il posta des pelotons de Mousquetaires à cheval & de carabins, pour harceler la Cavalerie Suédoise, escarmoucher avec elle & la fatiguer, ancienne méthode dont il se trouva mal, comme nous le dirons (1) d'après un grand connoisseur en ces sortes de matières. Il mit ses chariots de munitions près de la justice (2) derrière

(1) Montecuculi dans ses Mémoires Art. Wallenst.

(2) Très bien marquée sur le plan du Chevalier de Folard, tout près du chemin de Lutzen à Mersebourg; où elle étoit encore en 1738. jusqu'en 1744. qu'elle étoit tombée de vieillesse. M. Harte l'a mal placée en la mettant derrière le centre de l'armée. J'ignore pourquoi cet Auteur place l'artillerie sur des montagnes, ou des collines dans son plan; puisqu'il a été sur les lieux, il sait sans doute qu'il n'est guère possible de trouver ailleurs une plaine plus unie que celle de Lutzen.

ſon aîle droite. Ces diſpoſitions faites, l'armée campa.

Colloredo, voyant du Château de Weiſſenſels approcher l'armée Suédoiſe, donna le ſignal de trois coups de canon, & ſe retira en diligence; ce ſignal étoit pour avertir les coureurs de l'armée de ſe retirer, & d'y porter à Wallenſtein la nouvelle de l'approche de l'ennemi. Quelque diligence que fiſſent les batteurs d'eſtrade, ils ne pûrent éviter la rencontre des partis Suédois, qui couvroient la marche de l'armée, & qui prîrent ſur eux un étendart rouge avec ces mots pour deviſe (1); *La Fortune & l'Aigle Romain.* Ce qui parut d'une augure favorable. Les mêmes partis amenèrent un Capitaine de Cavalerie de l'armée Impériale au Roi, qui l'interrogea ſur le départ de Pappenheim, avec menace de le faire pendre, s'il ne diſoit pas la vérité. Il lui demanda (2) donc ſi Pappenheim avoit rejoint. L'Officier, qui ſavoit com-

(1) Spanheim Soldat Suédois, *p.* 825. Suivant le Comte de Kevenhuller, l'Etendard étoit blanc avec ce ſeul mot *Victoria.* Ces ſortes de différences ſont des minucies, & prouvent la vérité du fait.

(2) Kevenh. l. c. *p.* 188.

bien quelques heures de délai importoient à son Général, eut la hardiesse de soutenir que Pappenheim avoit rejoint l'armée Impériale. Surquoi le Roi consulta avec ses principaux Officiers s'il attaqueroit le Duc de Fridland. Tous fûrent d'avis que, de quelque manière que les choses fussent, il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que la Bataille, vu qu'on étoit trop avancé pour reculer. En effet, le Roi étoit déja à Posern (1), lorsque ce Capitaine fut pris, & ce Village n'est qu'à une lieue Parisienne de Lutzen, ou un demi mille d'Allemagne.

(1) Dans la Rélation des Commissaires envoyés par l'Electeur de Saxe, pour examiner toutes les circonstances de la Bataille de Lutzen, & rapportée par Glafus dans sa Dissertation *de gladio quocum Gustavus-Adolphus in prælio Lutzenensi occubuit*, il est dit, que *le cinquiéme du présent mois, Sa Majesté s'étoit mis en marche vers Lutzen*; qu'*Elle avoit rencontré à Posern & à Rippach quelques pelotons d'Impériaux, tant à pied qu'à cheval*; que *près dudit Village de Posern, il y a un passage étroit sur un pont:* que *de l'autre côté est une hauteur assez considérable, où un gros d'Impériaux s'étoit fait voir*; que *le Roi les avoit fait charger & canonner, & qu'ils avoient été mis en fuite.* Ces Commissaires étoient Jean-George Vicedom ou *Vitzthum d'Eckstedt*, & *Erich Volkmar de Berlebsch*.

Plusieurs écrivains disent que le Roi passa la nuit à Rippach ; mais ils se trompent assûrément : & il est certain que ce Monarque arriva dans la plaine de Lutzen le soir du cinquiéme de Novembre, & se trouva en face de Wallenstein, qui fit aussitôt plier son camp, prendre les armes, & ranger son armée en Bataille : ce qui fut éxécuté par Holck suivant le plan que Wallenstein en avoit tracé. La principale raison qui empêcha le Roi de défiler par sa gauche, ce qui l'auroit mis dans le flanc de l'aîle droite de Wallenstein, c'est qu'il n'y a point de chemin de ce côté-là, & que, dans la saison où l'on étoit, les terres de cette contrée sont presque toûjours fort humectées, & étant naturellement grasses, on n'y sauroit marcher sans de très grandes difficultés.

Gustave-Adolphe arriva donc sur le soir vis-à-vis de Wallenstein, & fit d'abord ses dispositions pour l'attaque.

Il étoit alors bien informé que Pappenheim n'avoit pas rejoint ; mais il sentoit bien que cette jonction ne pouvoit pas tarder long-tems : en effet il n'y a que trois milles d'Allemagne de Halle à Lutzen, & pour peu que les Couriers de Wallenstein eussent fait di-

ligence, il étoit à croire que Pappenheim arriveroit inceſſamment : cependant il n'arriva que le lendemain ſixiéme de Novembre après midi. Il y a apparence, qu'ayant déja commencé l'attaque du Château de Moritzbourg, il ne put partir auſſitôt qu'il eût été néceſſaire.

Quoiqu'il en ſoit, l'armée Suédoiſe ſe rangea de manière que ſa gauche aboutiſſoit à Lutzen, à deux cens pas & vis-à-vis des moulins-à-vent. La droite s'étendoit juſqu'au Flœſs-Graben, & quelques Eſcadrons fûrent même poſtés au de-là, aſſez près du bois nommé *Schkœlzig*. A dos elle avoit le même Flœſs-Graben, & en front le grand chemin de Lutzen, dont les deux foſſés étoient remplis de Mouſquetaires Impériaux. Les bagages de l'armée fûrent placés derrière la ſeconde ligne, entre cette ligne & le Village de *Menchen*. L'artillerie fut diſtribuée ſur le front de la prémière ligne. De cette manière les deux armées ſe partagèrent cette vaſte plaine., ni plus, ni moins, que s'il eût été queſtion d'un duel, pour décider par un combat général le procès le plus important, qu'il y eut jamais eu depuis les différends de Céſar & de Pom-

pée, d'Auguſte, & de Marc-Antoine.

Le Flœſs-Graben reſſerroit plus la plaine du côté de Guſtave, que de celui de Wallenſtein, parce que ce ruiſſeau, coulant en droite ligne près du Village de Menchen, ſe tourne enſuite à gauche à-peu-près là où étoit la droite de l'armée Suédoiſe, & bientôt s'éloigne ſur la droite, formant une ligne Diagonale juſqu'à ſon embouchûre. Ce qui étoit favorable au Roi de Suéde, dont l'armée n'étoit pas ſi nombreuſe (1) que celle de Wallenſtein (2).

(1) Le Comte de Kevenhuller lui donne vingt mille hommes. D'autres diminuent ce nombre juſqu'à dix-huit mille. M. Harte a fait un long calcul, qu'il avoue lui-même n'être pas fort certain. Il ſuffit de ſavoir que l'armée du Roi ne paſſoit pas vingt mille hommes. Deux mille de plus ou de moins ne font pas un objet.

(2) Le même Comte de Kevenhuller dit, qu'au commencement de l'action il n'avoit que douze mille hommes : mais cet Auteur n'eſt rien moins qu'exact dans les chifres, ſoit par ſa négligence, ſoit par celle des Imprimeurs. Dans un endroit il dit, que le Duc de Fridland détacha Gallas vers la Saxe avec vingt-cinq mille hommes : un moment après il dit, qu'il le détacha avec dix mille hommes. Poſons donc qu'il ne lui eût donné que dix mille hommes, ce qui eſt plus probable. Holck avoit été détaché avec ſix mille, ſuivant le même Au-

Celui-ci, pour éviter tout embaras, avoit envoyé tous ſes bagages à Leipzig, & n'avoit gardé auprès de lui que les chariots chargés de poudre, de bombes, de boulets, & autres munitions de guerre.

Guſtave-Adolphe ſuivit dans cette Bataille le même ordre, qu'il avoit obſervé à celle de Breitenfeld. De gros pelotons d'Infanterie entrelacés dans de petits Eſcadrons. L'armée rangée ſur deux lignes, l'Infanterie au centre, la Cavalerie ſur les aîles, & l'artillerie diſtribuée ſur le front de la prémière ligne. Il eût bien voulu pouvoir attaquer en arrivant; mais la nuit qui ſurvint ne lui permit pas de ſatisfaire ſon impa-

teur, ce qui fait ſeize mille hommes. Or il eſt certain, que Holck & Gallas avoient rejoint en Saxe le Duc de Fridland, qui en avoit à-peu-près autant en y arrivant : par conſéquent il aura eu trente à trente-deux mille hommes au commencement de la Bataille, & en aura perdu une dixaine de mille en Franconie. D'où il ſuit qu'après l'arrivée de Pappenheim, les Suédois ont eu affaire à quarante mille hommes au moins; puiſque le corps de Pappenheim, ſuivant tous les Hiſtoriens, étoit au moins de douze mille hommes. Et c'eſt ainſi apparemment que calculent ces mêmes Hiſtoriens, quand ils diſent qu'avec *dix-huit mille hommes* Guſtave Adolphe *ne balança pas d'en attaquer quarante mille.*

tience, augmentée encore par l'intérêt de prévenir le retour de Pappenheim. Il passa cette nuit du cinq au six dans son Carosse, s'entretenant familièrement avec ses Généraux.

Le matin étant venu, un brouillard épais succéda à la nuit, & ne répandit guère moins de ténèbres. Le Roi, en attendant que le brouillard fût dissipé, fit entonner le Pseaume 46. de la traduction que Luther composa dans le Château de Cobourg (1), & qui commence par ces mots dans les traductions Françoises: *Dieu nous est retraite & force.* Les trompettes & les timballes accompagnèrent le chant de toute l'armée, & des Ministres de la Réligion. A ce Pseaume succéda encore le 67. & enfin, un Cantique que le Roi (2) avoit composé lui-même en Allemand, & dicté à Fabricius son Aumônier ordinaire. Le Roi entonna lui-même ce Cantique, & toute l'armée l'accompagna au bruit des trompettes & des timballes.

(1) *Eine feste Burg ist unser Gott.*

(2) Ce Cantique commençoit ainsi, *Verzage nicht, du Hœuslein klein, ob schon die Feinde willens seyn, dich gæntzlich zu zerstœhren.* C'est-à dire, *ma chère petite troupe, ne crains point, quoique tes nombreux ennemis ayent juré ta ruine.*

Le brouillard s'étant un peu dissipé, le Roi se mit à genoux à la vue de toute l'armée, & alors commencèrent les priéres accoûtumées ; après lesquelles le Héros monta à cheval, parcourut tous les rangs, exhortant les Soldats & les Officiers à faire leur devoir. Il dit à ses Suédois ; *mes Enfans, conduisez-vous en gens d'honneur ; combattez vaillamment pour la parole de Dieu, & pour votre Roi ; c'est le moyen de vous rendre agréables à Dieu, & de vous faire estimer des hommes : sinon, je vous jure qu'aucun de vous ne reverra la Suéde, & que vous laisserez vos os en Allemagne.* De-là passant aux Allemands. *Mes Frères*, leur dit-il, *je vous conjure de me seconder en braves gens. Imitez-moi ; vous verrez que je ne prétens pas ménager mon sang & ma vie pour vous, pour votre liberté, pour votre Réligion ; car, il ne s'agit pas ici de moins que de ces précieux avantages. Si vous combattez avec moi de pied-ferme, ne doutez pas de la victoire : Dieu vous l'accordera, & votre postérité bénira votre valeur. Sinon, c'est fait de votre liberté, de vos biens, de votre Réligion.*

Le Roi donna le mot de ralliement, qui, fut comme à la Bataille de Leipzig, *Dieu avec nous.* Val-

Vallenſtein (1) de ſon côté animoit les ſiens de ſon mieux, leur repréſentant qu'ils alloient combattre pour *Dieu*, pour *ſon Egliſe*, pour l'Empereur, & pour toute l'Auguſte Maiſon d'Autriche. Il viſita l'artillerie, donna pour mot de ralliement *Jeſus*, *Maria*, & ordonna que, quand Pappenheim arriveroit avec ſes troupes, on lui fit prendre la place que le bagage avoit occupée.

A onze heures, le brouillard étant entiérement diſſipé, le ſoleil, éclairant cette vaſte pleine, fit voir ces deux formidables armées, qui ſe devoroient déja des yeux, & ſe préparoient à s'élancer l'une contre l'autre. Le Roi n'étoit vétu que d'un ſimple bufle, ne pouvant ſuporter une cuiraſſe, à cauſe d'une balle qui lui étoit reſtée dans l'épaule, & qui lui cauſoit de grandes douleurs quand il étoit armé. D'ailleurs ce Prince faiſoit peu de cas de ſes armures complettes, & les avoit tout-à-fait bannies de ſa Cavalerie.. Il n'avoit qu'un chapeau ſur ſa tête. Dans cet état, il

(1) Larrey dit qu'il ſe faiſoit porter en litière, ne pouvant ſe tenir à cheval à cauſe de la goute, dont il étoit tourmenté. Kevenhuller ne dit rien de ſemblable, & ſon ſilence me fait douter de cette circonſtance.

parut comme une jeune Lion à la tête de son armée, poussant son cheval de la gauche à la droite, & criant à ses Soldats (1) *Charge, charge à la garde de Dieu. Jesus, Jesus, Jesus aide-moi aujourd'hui à combattre pour la gloire de ton Saint Nom.* Alors tout s'ébranla. Le Roi se plaça à deux pas en avant du centre de sa droite; qu'il commandoit en personne. Bernard de Weymar commandoit la gauche; & le centre, composé de la brigade jaune (2), de la bleue & de la blanche, étoit commandé par Nicolas Brahe de Wisingsbourg (3), que le Roi peu de jours auparavant avoit designé entre ceux, qu'il jugeoit dignes du Commandement général. La droite de la seconde ligne étoit commandée par le Général Bulach; la gauche par le Prince Ernest

(1) Il est remarquable, que *Chemnitz* & *Kevenhuller* rapportent les mêmes paroles en Allemand: *Nun wollen wir daran, das walt der liebe Gott . . . . Jesu, Jesu, Jesu, hilf mir heut Streiten, zu deines Heiligen Namens Ehre.* Chemn. *p.* 465. Kevenh. *p* 190.

(2) Folard l'appelle le Régiment Jaune, qui fit tant de beaux exploits dans cette importante journée. C'étoit le Régiment des gardes du Roi.

(3) Et non pas *Weissenbourg*, comme l'écrit M. Harte.

d'Anhalt, & le centre par Kniphausen. Le Corps de Reserve étoit commandé par le Colonel Hendersons Ecossois (1).

D'abord l'Infanterie Suédoise souffrit beaucoup du feu, qui partoit des fossés du grand chemin; mais, dès qu'elle put joindre l'ennemi, elle chassa les Mousquetaires qui étoient dans ces fossés, & leur prit sept piéces de canon, qui fûrent aussitôt tournées contre les Impériaux. Les Mousquetaires à cheval, & les Carabins, après avoir fait leur décharge, & caracolé devant la Cavalerie Suédoise, se retirèrent fort en desordre derrière les Cuirassiers Impériaux, parmi lesquels ils jettèrent la terreur. Si dans ce moment la Cavalerie Suédoise avoit pu les charger, il est probable qu'elle en auroit eu bon marché,

(1) La Bataille ne commença proprement qu'à onze heures. Ce n'est pas que dès les huit heures le canon des Impériaux n'eut commencé à jouer, & que, le brouillard ayant diminué, il n'y eût eu de vives escarmouches entre les Dragons du Roi, & les Mousquetaires à cheval de Wallenstein; mais, le brouillard ayant obscurci de nouveau l'air, ce ne fut que vers onze heures qu'il parut entiérement dissipé, & que la charge commença sur tout le front des deux armées.

& les auroit forcés à prendre la fuite, ce qui eût livré l'Infanterie Impériale à la merci des Suédois. Le Roi, qui avec sa lorgnette voyoit flotter ces gros Escadrons si remarquables par leurs grandes cuirasses, qui leur couvroient tout le Corps, exhorta sa Cavalerie à suivre l'Infanterie: mais elle trouva de grandes difficultés à passer le premier fossé, qui, fort élevé du côté des terres, se trouvoit fort bas du côté du grand chemin; dans ce moment les Croates, qui débordoient l'aîle droite des Suédois, s'avancèrent pour prendre leurs Escadrons en flanc; mais ils fûrent aussitôt rompus & mis en fuite. Le fameux Isolani qui les commandoit les rassembla près de Marckranstædt, les fit prendre à droite sur Thronitz, leur fit tourner le bois de *Schkœlzig*, qui étoit à deux cens pas de l'extrémité de la droite des Suédois, & vint tomber sur les bagages de l'armée du Roi, tout près du Village de *Menchen*, avec des cris épouvantables selon leur coûtume. Mais le Duc Guillaume de Saxe-Weymar, étant accouru avec quelques Escadrons de la seconde ligne de la droite, les mit tellement en desordre qu'ils ne reparûrent plus.

Cependant le Roi, s'étant mis à la tête du peu d'Efcadrons qui avoient paffé, charge les Cuiraffiers Impériaux, & fait plier leur prémière ligne; la feconde s'avance pour charger le Roi à fon tour, tandis que l'autre fe rallie. Les Suédois s'arrêtent. Le Monarque crie au Régiment de Stenbock d'avancer & de le fuivre: il part pour charger ces Efcadrons frais de Cuiraffiers. Il ne s'apperçoit pas qu'il n'eft fuivi que de deux Palfreniers, & du feul Duc François-Albert de Saxe-Lawenbourg, avec un Domeftique ou Officier de ce Duc, que quelques-uns nomment Falckenberg, qui n'eft peut-être que le Heynin du Marquis de Feuquieres. Dans ce moment, le Roi reçoit un coup de piftolet, ou felon d'autres un coup de canon, ou de moufquet, qui lui caffe le bras. Sa Cavalerie arrive. On s'écrie, *le Roi eft bleffé*. Ce cri, parti des premiers rangs, fit de la peine à ce vaillant Prince; il craignit que fa troupe n'en fût intimidée. Il releva aigrement cette parole, & fe faifant violence, il reprit ce vifage riant & férein, qu'il avoit dans les plus grands périls. *Ce n'eft rien*, s'écria-t-il, *fuivez-moi & chargez*. En même tems, il dit tout

bas en François au Prince de Saxe-Lawenbourg: *mon Cousin, j'en ai tout autant qu'il m'en faut*, & je souffre une *extrême douleur: tâchez de me tirer d'ici.* Au même instant une balle lui traversa les reins entre les deux épaules. Il tomba de cheval avec un *mon Dieu, mon Dieu* dans la bouche. Il reçut encore d'autres coups, & la mêlée devint si grande en cet endroit par les efforts que les Suédois firent, pour garantir le Corps de leur Bon Roi, & l'arracher des mains des Impériaux, qui le fouloient aux pieds de leurs chevaux, qu'il ne fut pas facile de le reconnoître, étant couvert d'une foule d'autres morts, & confondu avec le plus simple Soldat. Cependant le Colonel Stalanske fit une si furieuse charge aux Impériaux, qu'il les fit reculer, & regagna le Corps de son Bon Maître (1).

(1) Son nom doit proprement s'écrire *Stålhandke*, qui signifie en Suédois *Gant d'acier.* C'est M. Arkenholtz qui m'en avertit dans les remarques qu'il m'a communiquées, où il se plaint que M. Harte ait osé avancer dans son Histoire, que ce brave homme avoit été Valet ou Domestique: tandis qu'il est certain, qu'il étoit d'une des meilleures maisons de Finlande: avouant pourtant qu'il avoit commencé son apprentissage d'armes par porter

On remarque que le cheval du Roi, ayant été blessé sous ce Prince, quoique guéri de sa blessure, ne laissa pas de mourir deux jours après.

C'est ainsi que racontent cette mort funeste Chemnitz & Spanheim, dont le premier mérite toute croyance en qualité de Contemporain, & de Ministre de ce grand Roi, aussi bien que par l'esprit de modération & de sagesse, qui régne dans tout son Ouvrage: l'autre n'en mérite guère moins par la sagacité de son esprit, la justesse de son jugement, & les moyens qu'il a eu de s'instruire à fond de tout ce qui avoit rapport à Gustave-Adolphe, dont il étoit aussi bien Contemporain que l'autre. Mais, si le Roi a été tué à la tête de son aîle droite, il s'ensuit que cela est arrivé pas loin du pont, qui joint les deux parties du grand chemin, que le *Flæss-Graben* sépare: mais comme l'opinion générale, appuyée sur divers témoignages que nous rapporterons ailleurs

le mousquet, ce qui lui étoit commun avec beaucoup de grands Princes. Le Chancelier Oxenstierna en faisoit si grand cas, qu'il lui confia en 1633 le commandement d'un Corps de troupes, qu'il envoyoit au secours des Etats-Généraux.

eſt, que Guſtave-Adolphe perdit la vie à vingt ou trente pas plus bas que la fameuſe *Pierre Suédoiſe* (1), en tirant vers Lutzen, je pancherois aſſez à en croire plûtôt le récit que le Comte de Kevenhuller fait de ce triſte événement.

„ Le

(1) La *Pierre Suédoiſe* eſt un haut & large caillou, terminé en pointe & mis-de-champ à-peu-près à mi-chemin du *Flæſs-Graben* à Lutzen, ſur le bord du foſſé, le plus proche du champ de Bataille de l'armée Suédoiſe. Cette Pierre, ſuivant la tradition du Pays, a été miſe au même endroit, où fut trouvé le Corps de Guſtave-Adolphe. Ce qui confirmeroit la Rélation du Comte de Kevenhuller. La Ville de Nuremberg, pleine d'amour & de reconnoiſſance pour ce Héros, lui fit faire un monument magnifique en marbre, avec ſa ſtatue & ſes attributs, pour être placé à l'endroit où l'on trouva ſon Corps mort. Mais le changement, qui arriva dans les inclinations, & les intérêts de l'Electeur de Saxe, empêcha l'exécution d'un deſſein ſi louable de la part de cette Ville. De Dire qui a mis cette Pierre en cet endroit, c'eſt ce qui n'eſt pas aiſé. Ce ne ſont pas les Soldats Suédois, à ce que je crois; je penſe plûtôt que ce ſont les Commiſſaires Saxons, dont nous avons parlé plus haut. La Pierre même paroît avoir été apportée de loin, & probablement de Weiſſenfels; car il y a à peine quelques petits cailloux, très clair ſemés dans toute la plaine de Lutzen.

„ Le Roi, dit-il (1), feignit un
„ moment de vouloir commencer l'at-
„ taque, tantôt par la droite, tantôt
„ par la gauche de l'armée Impériale.
„ Enfin, l'Infanterie Suédoise fondit
„ tout d'un coup sur les Mousquetaires,
„ qui étoient dans les fossés du grand
„ chemin, & les chassa de leur poste,
„ prit sept piéces de canon plantés
„ près des fossés, & les fit jouer avec
„ tant de vivacité sur l'Infanterie Im-
„ périale, que la prémière, la seconde
„ & la troisiéme brigade en fûrent
„ ébranlées, & commençoient à lâcher
„ le pied, lorsque le Duc de Fridland
„ arriva, les rétablit, & les ramena
„ au combat avec tant de succès, que
„ les Suédois pliérent à leur tour, fû-
„ rent poussés jusqu'au-de-là des fos-
„ sés, & les sept canons repris.

„ Sur ces entrefaites l'aîle droite des
„ Suédois, menée par le Roi en person-
„ ne, tomba avec tant de furie sur les
„ Escadrons de la gauche des Impé-
„ riaux, composée en partie de Croa-
„ tes, qu'elle les rompit, & les renver-
„ sa sur la seconde ligne, qui en fut
„ mise en un tel desordre qu'elle s'en-
„ fuit.

(1) *Pag.* 191.

„ D'un autre côté l'aîle gauche de „ l'armée du Roi conduite par le Duc „ Bernard de Saxe-Weymar, fut si in„ commodée de la grosse artillerie plan„ tée près des moulins-à-vent, qu'elle „ fut obligée, de reculer ne pouvant „ plus soutenir un si grand feu. Le „ Roi, apprennant à l'aîle droite ce „ mouvement retrograde de sa gau„ che, chargea le Feld-Maréchal Horn „ d'achever la déroute de la gauche „ des Impériaux, & courut à son aîle „ gauche, pour la ramener lui-même à „ la charge. Ce Monarque en arrivant „ se mit à conjurer Soldats & Officiers, „ de ne lui pas faire cet affront que „ de reculer devant l'ennemi, les sup„ pliant les mains jointes de s'arrêter, „ & de tourner visage. Ces paroles les „ ayant ranimés, ils font volte face. „ Le Roi s'avance pour examiner com„ ment il pourra le mieux enfoncer les „ Impériaux; &, s'étant trop appro„ ché, il est tué sur la place (1)".

(1) Cette Rélation s'accorde avec le rapport des Commissaires Saxons „ Le Roi, disent-ils, „ s'étant trop avancé pour charger „ huit Compagnies de Cuirassiers, eut le bras „ cassé, & la poitrine percée d'outre en ou„ tre".

Voila donc le Roi de Suéde tué à l'aîle gauche ; c'est-à-dire, pas bien loin de la Ville, & à une petite distance de la *Pierre Suédoise*.

Kevenhuller ajoûte, „ que toutes les „ Rélations s'accordent à dire, que le „ Roi est resté en venant au secours „ de sa gauche; mais qu'on varie ex„ trêmement sur la manière, dont cha„ cun prétend qu'il a été tué."

En cela il a raison; à peine trouvet-on deux Auteurs, qui conviennent sur ce sujet à moins que l'un ne soit le copiste de l'autre.

Mais voyons la suite de la Rélation du Comte de Kevenhuller: Elle me paroît assez curieuse.

„ Les uns prétendent, continue-t-il, „ qu'il fut atteint d'un coup de faucon„ neau au bras gauche, qui en fut tout fra„ cassé; & que les siens le conduisirent, „ tout foible & défaillant plus bas vers „ l'aîle droite, de peur que cette vue „ ne fit perdre courage à ses troupes; „ & qu'en chemin, ayant été abandon„ né de ses principaux Serviteurs, il „ fut rencontré par une troupe de Cui„ rassiers Impériaux, qui l'achevèrent „ sans le connoître, le depouillèrent, „ & le laissèrent sur la place. On dit,

„ que, se voyant blessé mortellement, „ il dit en François au Prince François-Albert de Saxe-Lawenbourg, „ qui ne le quitta point, *Mon Cousin, „ j'ai mon fait, tâchez de vous sauver.* „ Mais le Prince ne voulut point le „ quitter: &, le prenant sur son cheval „ entre ses bras, il se mit à galoper, „ pour le tirer de la mêlée: mais, „ ayant été poursuivi par des Impériaux, „ dont un lui appuya le pistolet „ à la tête, il laissa tomber le Roi, & „ ayant paré le coup avec le bras, il „ eut seulement la joue écorchée, & „ il s'échappa ".

Le même Auteur nous a conservé le précis de la Rélation que Wallenstein envoya à l'Empereur. Il y est dit „ que, „ le Roi voulant venir au secours de „ ses troupes, qui plioient & lâchoient „ le pied, un Caporal des troupes Impériales „ prit un Mousquetaire par la „ main, & lui dit, voyant que chacun „ faisoit place au Roi: *tire sur celui-„ là; car c'est assûrément quelque gros „ colier.* Surquoi le Mousquetaire, ayant „ compassé sa mêche, & couché en „ joue, tira si juste qu'il cassa le bras „ à ce Monarque. A l'instant même „ un de nos Escadrons, conduit par un

„ homme revêtu d'une cuirasse luisan-
„ te; qu'on croit avoir été le Sr. de
„ Falckenberg, Lieutenant-Colonel du
„ Régiment de Florence, envelopa le
„ Roi, & ledit Lieutenant-Colonel lui
„ tira un coup à la tête, dont il tomba
„ mort, & sur le champ il fut dépouil-
„ lé. Les Suédois ayant ensuite rechas-
„ sé les Impériaux, & recouvré le Corps
„ de leur Roi, Falckenberg fut tué en
„ vaillant homme sur la même place
„ où il avoit tué le Roi".

Dès que le Roi fut mort, la nouvelle s'en répandit (1) dans toute son armée. Non seulement on n'en douta point, dès qu'on vit revenir son cheval sans ce Prince, avec une selle toute ensanglantée, & des pistolets de même; mais ceux qui s'étoient trouvés auprès de lui lorsqu'il fut tué n'en firent point mistère, & le publièrent à qui voulut l'entendre.

Ainsi mourut Gustave-Adolphe le Grand, à la fleur de son âge, n'ayant

(1) Le Chevalier de Folard a avancé mal à propos, que la mort de ce Héros ne fut sue qu'après la Bataille. Chemnitz nous a fourni ce que nous venons d'avancer au contraire. Spanheim dit la même chose, & ajoûte que Kniphausen en fit savoir la prémière nouvelle au Duc Bernard de Saxe-Weymar, qui prit alors le commandement de l'armée en Chef.

que trente-ſept ans, onze mois & vingt-ſept jours, dans le ſein même de la victoire, & la plus belle époque de ſa vie. La rapidité de ſes conquêtes, la grandeur de ſes deſſeins excitèrent contre lui l'envie de ſes plus intimes Alliés, de ceux qui lui avoient le plus d'obligations. Sa bonté, ſa popularité, ſes mœurs réglées, ſa tempérance, ſa piété, ſon deſintéreſſement lui attirèrent l'amour des peuples, l'eſtime même de ſes ennemis. Les Proteſtans de France, d'Allemagne, de Hollande & d'Angleterre le pleurèrent ſincérement. Il y en eut qui moururent de chagrin de ſa mort. Chacun voulut avoir ſon portrait; & l'on fit des vers à ſa louange en toute ſorte de langues. Le Pape même en fut ſincérement affligé, tandis que la Cour de Madrid ſe livra à des excès de joie les plus indécens. Ferdinand, dont il avoit ébranlé le Trône, & briſé les fers qu'il forgeoit à l'Europe, obſerva plus de gravité, & de décence. Il verſa des larmes, en apprenant (1)

(1) C'eſt le Comte de Kevenhuller qui le dit, ce qui n'a rien qui étonne, quand on ſait que cet Empereur pleura la mort tragique de Wallenſtein; quoiqu'il s'en reconnût l'Auteur dans le manifeſte qu'il publia ſur cet horrible

la mort d'un ennemi si digne de l'estime de tous les siécles; Père tendre, bon Mari, bon Roi, & le meilleur des Maîtres. A sa mort, les Suédois étoient Maîtres de plus des deux tiers de l'Allemagne, & de cent trente Villes fermées dans cette partie de l'Europe. S'il n'est pas le seul, qui se soit immortalisé par de grandes conquêtes, il est peut-être le seul, qui ait fait de la vertu l'appui de son Trône, qui ait su la pratiquer dans toute son étendue, l'allier aux grandes affaires, & mériter le tître rare de Grand Homme vertueux.

Ses principes sur la Réligion étoient fermes; &, bien loin d'avoir jamais donné l'essor à son esprit aux dépens des vérités sacrées du Christianisme, il eut toûjours une dévotion tendre & éclairée, comme nous en avons des preuves dans tout le cours de sa vie; tant l'esprit fort étoit au-dessous de cette âme Héroïque douée de tant de Vertus Morales & Chrétiennes.

assassinat, qu'il prétendit justifier par des accusations vagues, sans preuve, ni rien qui ne pût servir à faire assassiner tout le monde, dès que la fantaisie en prendroit à quiconque auroit des scélérats à ses gages, capables de se prêter à de pareilles exécutions.

La justesse de son esprit, & la droiture de son cœur l'avoit affermi dans le Systême de maintenir scrupuleusement *la Constitution de l'Etat*, & les *Droits de ses Sujets*, quoiqu'ils bornassent *son Autorité*.

Il aimoit tendrement ses peuples. Leur gloire & leur bien-être étoient les premiers ressorts de sa vie, persuadé que le bonheur de son régne, sa gloire, & le pouvoir vraiment digne d'envie, résidoient dans le cœur de ses sujets qui l'adoroient.

Il possédoit supérieurement l'art de connoître les hommes : & c'est à ce talent que la Suéde dut l'avantage qu'après sa mort tout se soutint : rien ne tomba dans la confusion sous la direction du Grand Chancelier : la gloire de ses armes acquit un nouvel éclat sous les Bernard de Weymar, les Banner, les Torstenson, les Kœnigsmarck, tous choisis & formés par ce Grand Roi. Depuis les Romains personne n'avoit jamais si profondément refléchi sur l'art de la guerre que Gustave-Adolphe.

Il étoit ennemi du mensonge & de la tromperie, & sa Cour ne fut jamais le Théâtre des flatteurs, de l'intrigue, de la calomnie, des persécutions, & des

indignes tracasseries des âmes basses & serviles: elle fut toûjours le Séjour des grands hommes, & le Bureau des grandes affaires.

Il avoit surtout un grand mépris pour le faste & la mollesse, pour la pompe & le luxe dans les habits. Endurci aux fatigues, il couchoit aussi volontiers sur un peu de paille fraîche, que d'autres sur le duvet. Son camp étoit son Palais, & jamais il ne coucha qu'au milieu de ses Soldats. Cette façon de vivre l'avoit rendu infiniment cher aux troupes, & lui avoit en même tems fortifié le tempéramment au point, qu'il n'eut jamais d'incommodité, & jouit toûjours de la plus parfaite santé. Il se refusoit le superflu, pour ne pas enlever le nécessaire à ses sujets.

Il étoit populaire avec aisance & dignité; pieux sans bigoterie, ni fanatisme; humain sans timidité, ni foiblesse; courageux sans emportement, ni colère; politique sans trahison, ni fausseté.

Son génie éclaira son siécle, fixa le systême des politiques de l'Europe, décrassa l'art militaire, & rendit la Suéde respectable & respectée, & sa mémoire chérie de la postérité la plus ré-

culée. Toutes les époques de sa vie sont marquées de grandeur ; tout le tableau de ses actions est nuancé de vertu & de bienfaisance. Il fut sincérement zèlé pour sa Réligion, & respecta toûjours le culte & le préjugé des autres.

Il ne laissa qu'une Fille légitime, qui fut la fameuse Christine, si louée des uns, si censurée des autres, & si indécemment déchirée par l'Auteur Anglois de l'Histoite du Père.

Il eut un Fils naturel (1) qui étu-

(1) Dans une note de l'Histoire de Gustave-Adolphe en Anglois, M. le Dr. Harte doute de l'existence de ce Fils naturel, la traite de fable, ainsi que le souflet donné au Prince de Saxe-Lawenbourg. Nous prouverons ailleurs ce dernier point. Prouvons ici le premier. Si M. Harte avoit lu les Mémoires de la Reine Christine Part. IV. *p*. 303. il y auroit vu une Lettre de ce jeune homme au Roi, écrite quinze jours avant la Bataille de Lutzen, par laquelle il lui donne avis, que l'Université de Wittemberg l'a élu *Recteur Magnifique*. Il y avoit déja prononcé un fort beau discours Latin en 1631. sur la Bataille de Leipzig. Il se nommoit *Gustafson*, & étoit né du commerce que le Roi avoit eu avant son mariage avec Marguerite, fille d'Abraham Cabelliau, dont nous avons fait une mention honorable au commencement de cette Histoire. Il ressembloit beaucoup au Roi : & dès qu'il eut appris la mort de ce Monarque, il se rendit de Wittemberg à Grimma. Ayant demandé avec instance au Feld-Maréchal Horn, qu'on

dioit à Wittemberg, lorſque le Roi fut tué; & qui pouvoit avoir alors l'âge de ſeize ou dix-ſept ans.

Je n'entreprendrai pas ici de décrire

lui ouvrît le cercueil du Roi; on lui accorda cette faveur, & voyant ces triſtes reſtes d'un Père ſi tendrement chéri, il ne dit que ces paroles: *puiſqu'il eſt ainſi il faut que je penſe à d'autres choſes que je n'ai fait juſqu'ici.* Il avoit le courage & l'intrepidité du Roi, beaucoup de ſon eſprit, & de ſa grandeur d'âme. S'étant rendu devant Chemnitz aſſiégé par le Duc Bernard de Saxe-Weymar, il y fut bleſſé dangéreuſement à l'épaule. En 1646. la Reine Chriſtine le fit Comte de Waſabourg. Il eut pendant quelque tems l'Evêché d'Oſnabrug, dont il ſe démit, en vertu du traité de Weſtphalie, ayant reçu en échange une ſomme conſidérable en argent. Sa poſtérité fleurit encore en Suéde. Le Comte de Kevenhuller parle aſſez au long de ce Fils de Guſtave, & ſon témoignage ſuffiroit ſeul, pour en établir l'exiſtence. Il en eſt auſſi fait mention dans *la vie du Maréchal de Gaſſion*, que M. Harte cite ſi ſouvent, & dont nous n'avons pas daigné faire mention, parce qu'elle nous a paru écrite dans le goût des Mémoires du Sr. de Leſtouf Baron de Sirot. Le Maréchal de Gaſſion étoit ſans doute un excellent homme de guerre. Mais il n'eſt pas l'Auteur de cette brochure, qui eſt ſi fort au-deſſous du médiocre. On la peut conſulter aux pages 202. 234. 240. 245. 248. du prémier Tome. On y trouvera bien des particularités touchant le jeune Guſtaffon; mais elles paroîtront ſuſpectes aux perſonnes judicieuſes.

la douleur de la Reine de Suéde à la nouvelle de la mort d'un Epoux, si digne de sa tendresse & de son respect; ni celle de toute la Nation Suédoise, dont il étoit le Père, l'honneur & la gloire. Je laisse au Lecteur à se représenter une affliction si fort au-dessus des traits les plus forts de l'éloquence.

Gustave mort, tout est dit. Mon objet est rempli; & mon âme émue d'un si triste événement ne sauroit penser à des faits naturellement liés à cette catastrophe. Cependant le Lecteur attend de moi la fin de cette terrible Bataille. Tout ce qui regarde Gustave-Adolphe l'intéresse. Sa curiosité n'est point satisfaite. Il veut savoir tout ce que les Contemporains du Héros ont rapporté des circonstances de sa mort, & il exige que je le conduise jusqu'au tombeau de ce Grand Roi.

J'essuie donc des larmes que m'arrache ce tragique récit, & je reviens dans les plaines de Lutzen.

L'artillerie des Impériaux leur donnoit un grand avantage, en ce qu'elle étoit du plus gros calibre, & celle des Suédois ne consistoit qu'en piéces de campagne, & en canons de cuir bouilli.

La marche de Gustave avoit été si rapide, qu'une artillerie plus pesante n'auroit pas pu le suivre.

La gauche des Suédois, s'étant ralliée & remise en ordre, marcha de nouveau. Le Soldat furieux de la mort du Roi ne songeoit plus qu'à la vanger. La droite de Wallenstein fut attaquée avec tant de fureur qu'elle plia. L'Infanterie Suédoise du centre, conduite par Nicolas Brahe de Wisingsbourg, Colonel de la Brigade jaune, chargea les gros Bataillons quarrés du Duc de Fridland avec tant de succès qu'il les rompit. Au même instant une bombe des Suédois tombe sur les chariots de munition, placés près du gibet à côté du chemin de Mersebourg, & met le feu à un chariot de poudre, qui saute en l'air, & allume d'autres chariots chargés de bombes & de grenades, qui sautent aussi avec un tel fracas, que les Impériaux en sont épouvantés; ils croient qu'on les attaque par derrière; ils s'étonnent, s'épouvantent, se confondent, & prennent tous la fuite; malgré les efforts de Wallenstein, & de l'Abbé de Fulde (1) qui galope après eux le-

(1) M. Harte dit, qu'il fut tué d'un coup de canon en regardant la Bataille par une fenê-

Crucifix à la main, les exhortant, & les encourageant de son mieux.

Tout fuit du côté de Mersebourg, & les Suédois poursuivant les fuyards tuent l'Abbé de Fulde, font un grand carnage des Impériaux, s'emparent du canon près des moulins-à-vent, & les tournent contre l'ennemi.

Dans ce moment Pappenheim arrive de Halle avec huit Régimens frais. Il charge les Suédois que leur avantage même avoit mis en desordre; & donne le tems à Wallenstein de rallier ses troupes, & de les ramener à la charge. Voici donc une nouvelle Bataille. Les Suédois

tre d'un des moulins-à-vent: mais le Comte de Kevenhuller & *Burgus* ne le représentent pas comme Spectateur si tranquille. Le premier dit, qu'après avoir donné l'absolution & la bénédiction à l'armée, il exhorta toûjours les troupes le crucifix à la main. Il ajoûte qu'il fut tué dans la fuite, ayant pris un Escadron Suédois pour des Impériaux. L'autre, qui étoit present à la Bataille, & Officier de quelque rang chez les Impériaux, en parle ainsi. *Fuldensis Abbas Benedictinus Monachus, ac Princeps imperii, dùm piè crucem præ manibus gestans, manipulos ad strenuè pro fide Catholicâ pugnandum hortatur, miserè ab hoste dilaniatus, mortem oppetiit.* L'Abbé de Fulde est Prince de l'Empire avec voix & séance à la Diéte. Celui dont il est ici question se nommoit *Jean Bernard Schenck.* Il avoit été élu le 12. de Mars 1623.

se remettent avec cette promtitude, dont des troupes bien exercées & bien subordonnées sont susceptibles. Les deux lignes s'enchassent l'une dans l'autre, & n'en font plus qu'une, pour présenter aux Impériaux un front égal au leur.

Pappenheim fait quelques prisonniers, il leur demande avec vivacité où est le Roi de Suéde; on lui dit qu'il est à la droite. Il y vole: il apprend qu'il n'est plus. *Dieu soit loué*, dit-il, *il a délivré l'Eglise Catholique d'un dangéreux ennemi.* On rapporte que la nuit avant la Bataille Pappenheim avoit rêvé qu'il étoit aux prises avec le Roi de Suéde, & qu'il le terrassoit, lorsqu'il reçut plusieurs coups mortels. Quoiqu'il en soit de ce prétendu rêve, Pappenheim se conduisit dans cette action à son ordinaire, comme un vaillant Soldat, & y fut blessé mortellement d'un coup de canon (1) de six livres de balle. On le jetta (2) dans un carosse, qui le conduisit à Leipzig, & on l'entendit s'écrier plusieurs fois: *n'y a-t-il personne qui me puisse arrêter le sang?* Il mourut le

(1) Ou de deux Mousquetades suivant Kevenhuller.

(2) Burg.

lendemain dans le Château de Pleissembourg, où ses entrailles fûrent inhumées, & son Corps porté à Prague, où le Duc de Fridland lui fit des magnifiques funerailles. Dès qu'il se sentit blessé mortellement, il dit à son Aide-de-Camp : *Allez* (1) *dire au Duc de Fridland que je suis blessé de manière à ne pas esperer de vivre ; mais que je meurs content, étant assûré de la mort du plus implacable ennemi de la Réligion Catholique.*

Quoique les Suédois, accablés sous la supériorité du nombre, fussent d'abord obligés de reculer, ils ne laissèrent pas de se maintenir sur le champ de Bataille des Impériaux, surtout près des moulins-à-vent, où le carnage fut extrême, & où le Régiment des Gardes fit des prodiges de valeur: & le lendemain on voyoit ces habits jaunes couchés sur le ventre, dans le même ordre où ils étoient en combattant. Nicolas Brahe, qui commandoit cette invincible troupe, eut la cuisse fracassée d'un coup de canon, & mourut de sa blessure.

Enfin, les Suédois firent de si grands efforts,

(1) Burg cité par M. Bœhm. n. *p.* 537. de la Tr. Al.

efforts, & s'animèrent si bien à vanger la mort de leur Roi, qu'ils rompîrent pour la troisiéme fois les Impériaux, & les mîrent en fuite. La nuit sauva les débris de leur armée. Ils fuîrent les uns vers Mersebourg (1), les autres vers Leipzig; & ayant rencontré leurs bagages assez près de cette dernière Ville, ils les pillèrent eux-mêmes (2). Wallenstein y arriva un peu après, & en repartit le lendemain fuyant vers la Bohême: il ne s'arrêta qu'à Leithomeritz à cinquante lieuës du champ de Bataille. La Bataille dura six heures: quelques-uns disent neuf; mais apparem-

(1) Kevenhuller s'écarte ici de l'opinion commune de la vérité, & ce Seigneur si impartial paroît avoir été surpris par les Rélations de Wallenstein: car la fin de la sienne ressemble beaucoup à celles d'aujourd'hui. Il prétend que les Impériaux ne perdîrent leur artillerie, que faute de chevaux pour l'emmener.

(2) *Cæterùm ea fuit nostri equitatûs fuga, ut demissis provolutisque signis, citatissimo cursu, aliquæ turmæ Lipsiam usque perfugerint, cum insequentem neminem post terga haberint; admissoque novo flagitio, majorem effecerunt culpam; namque Lipsiam propè cùm in nostra impedimenta, quæ eò deducebantur, incidissent, majorem partem expilarunt, strenui quidem milites, qui sine prædâ omninò à certamine discedere noluerunt.* Burgus cité par M. Bœhm.

ment ils y comprenent les escarmouches, qui commencèrent dès les neuf heures du matin.

Les Impériaux perdîrent tout leur canon, toutes leurs munitions, beaucoup d'Etendarts & de Drapeaux. Les Suédois passèrent la nuit sur le champ de Bataille dans un morne silence, affligés de la mort de leur Roi. On avoit eu beaucoup de peine à le retrouver, & à le reconnoître, tant il étoit défiguré par ses blessures, par le sang dont il étoit couvert, & meurtri par les pieds des chevaux. On ne le reconnut, qu'à la cicatrice encore fraîche d'une blessure, qu'il avoit reçue devant Nuremberg (1).

Toute la plaine de Lutzen, depuis le pont du *Flæss-Graben* jusqu'aux portes de la Ville étoit couverte de morts, de mourans, & de blessés. La quantité de ses derniers est presqu'incroyable. Kevenhuller dit, que dans l'armée Impériale, il n'y eut quasi pas un Soldat, qui

(1) M. Arkenholtz est le seul que je puisse citer pour garant de ce fait; n'ayant point lu ailleurs que dans son Manuscrit, que Gustave eût été blessé près de Nuremberg. Mais seulement qu'un boulet de canon avoit emporté un morceau de la semelle de sa botte sans lui faire de mal. Ark. Mss. *p.* 649.

n'emporta quelque marque ſur ſon Corps, qui le fit ſouvenir toute ſa vie d'une action ſi longue & ſi mémorable.

On compta dix à douze mille morts ſur le champ de Bataille de part & d'autre (1). Le lendemain il entra en-

(1) Lorſque je vis les champs de Lutzen pour la prémière fois en 1738. je remarquai deux petits Tertres ſur la ſurface unie de cette plaine, l'un rond & haut de trois à quatre pieds, l'autre à peine de deux pieds. Le premier ſe trouvoit-là où je jugeois à-peu-près qu'avoit été la gauche des Impériaux un peu en avant; l'autre étoit ovale & beaucoup plus bas, un peu en arrière où avoient été les chariots de munition. Il y en avoit un pareil au premier derrière le terrain, où je jugeois, d'après les meilleurs plans, qu'avoit été le centre de l'armée Suédoiſe. Les gens du Pays m'aſſûroient, que c'étoit-là que l'on avoit enterré les morts.

Il eſt remarquable qu'en 1758. il s'eſt donné une Bataille à quatre lieuës de Lutzen, le même jour (à quelques heures près) que celle où périt Guſtave-Adolphe. Une armée venue du fond de la France au ſecours de la Saxe, ſe trouva ſur la fin d'Octobre dans la plaine de Lutzen, qu'elle auroit pu encore enſanglanter & ſignaler, & où elle eût pu ſe prévaloir de ſa ſupériorité, & de ſon artillerie mieux que dans les ravins & les collines de Roſsbach. Cette armée donna une Bataille en courant, & la finit de même, au bout d'une heure. Cette Bataille commença à cinq heures du ſoir le cinquième Novembre, & fut finie à ſix. La Poſtérité aura de la peine à comprendre le *pourquoi*,

viron quinze Bataillons dans Leipzig presque sans armes, les Soldats les aiant jettées pour mieux fuir. Il n'y avoit pas un seul drapeau entier : Tout cela partit le matin à six heures ; &, sortant par la porte de St. Pierre, marcha sur Borna pour gagner la Bohême. Le huit il passa beaucoup de Cavalerie fort délabrée, prenant la même route. Le même jour le Feld-Maréchal Holck rendit les clés au Sénat en lui disant : „ qu'il esperoit qu'ils lui rendroient ce „ témoignage, qu'il avoit tenu sa pa„ role en honnête Gentilhomme, & „ qu'il s'étoit conduit envers leur Ville „ de manière à ne pas craindre, qu'ils „ se souvinssent de lui, autrement que „ pour le regrêter : qu'il laissoit parmi „ eux beaucoup de blessés & de mala-

& le *comment* de cette action si peu sanglante, & qui eut pourtant de si grandes suites.

Je ne dois pas oublier que l'Auteur de l'Histoire de Gustave-Adolphe en Allemand, le Sr. Freytag, rapporte que le 6. de Novembre 1732. c'est-à-dire, cent ans après la Bataille de Lutzen, un brouillard épais avoit couvert toute la plaine, où s'étoit donné la Bataille. Ce fait m'a été confirmé sur les lieux ; mais en même tems on m'a assûré, que les brouillards étoient assez ordinaires dans cette contrée dans cette saison.

„ des ; qu'il se flattoit qu'ils en agiroient „ envers eux en Chrétiens ".

Il ne resta donc aucune Garnison dans Leipzig ; mais le Château de Pleissenbourg fut d'autant mieux garni. On y laissa deux mille hommes, qui ne pouvoient y être que fort à l'étroit, car, la place est fort petite.

Tout ce que je dis-là n'est que pour montrer, que jamais vainqueur n'eut de marques plus éclatantes de son triomphe, que les Suédois eûrent du leur à Lutzen. La Maison d'Autriche ne laissa pourtant pas de faire chanter des *Te Deum* à Vienne, à Madrid, à Bruxelles, comme un témoignage qu'elle regardoit la mort de Gustave-Adolphe comme une Victoire complette : car pour le gain de la Bataille, il y auroit de l'extravagance à le disputer aux Suédois. Les suites firent bien voir lequel étoit le vainqueur ; la prise de Leipzig, l'expulsion des Impériaux hors de la Saxe, sans que le Duc de Fridland fit mine de s'y opposer ; la retraite de ce Généralissime à Prague, où il venoit d'établir son Quartier-général, sans avoir pu rassembler jusques-là qu'une poignée de monde : tout cela faisoit bien voir pour qui la victoire s'étoit déclarée.

Wallenstein le savoit bien lui-même, & il en étoit si enragé, qu'il déchargea sa colère sur plus de vingt Officiers, dont quelques-uns Colonels & Chevaliers Teutoniques. Après un très court examen, & seulement pour la forme, il se les fit amener le 21. de Janvier 1633. au Palais du Prince Charles de Lichtenstein dans la petite partie de Prague, & leur prononça leur arrêt. Ils eurent tous la tête tranchée devant l'Hôtel-de-Ville de la vieille Ville. Il sévit de même contre de simples Cuirassiers, & fit pendre deux ou trois Croates, sans autre forme de procès que sa volonté, & peut-être sans autre motif que sa défaite. Il ne voulut jamais accorder grace à un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, nommé *Staz de Warnestein*, Capitaine de Cavalerie, d'une beauté, & d'une figure charmante, doué d'ailleurs de mille belles qualités. Tout ce qu'il y avoit de Grand à Prague, & dans les troupes sollicita pour lui; mais on ne put jamais fléchir ce despote irrité, & aigri par son malheur.

Les Impériaux perdîrent plusieurs Officiers d'un rang très distingué à la Bataille en question. Leurs principaux

Chefs fûrent tués, ou mourûrent de leurs blessures. Quant aux Suédois, la perte de leur Roi absorbe toutes les autres. C'est bien ainsi que le pensoit le Grand Chancelier Oxenstierna, dans la Lettre qu'il écrivit au Sénat sur cet événement, de laquelle nous donnerons ici l'abregé.

„ Je vous ai annoncé (1) jusqu'ici „ des triomphes & des victoires. Mais „ cette année a paru difficile: Sa Ma„ jesté s'est vu enfermée avec son ar„ mée près de Nuremberg par la gran„ de armée Impériale. Les Espagnols „ menaçoient le Bas-Palatinat, & Pap„ penheim faisoit le maître en Saxe „ & en Westphalie. Cependant tous „ les efforts de l'ennemi se sont re„ duits à rien: il a beaucoup perdu, „ & ruiné toutes ses armées. Sa Ma„ jesté lui a enlevé toute la Suabe, le „ Bas-Palatinat, les Pays de Bergues „ & de Cologne, tout le cours du Rhin, „ l'Alsace & la Silésie. De sorte que, „ si la Providence avoit voulu laisser „ vivre Sa Majesté encore quelque „ tems, il est à croire que l'ennemi „ auroit été forcé à recevoir la loi....

(1) Elle est datée de Francfort sur le Meyn du 14. Novembre 1632.

„ Mais, comme tout eſt ici bas ſu-
„ jet au changement, il ſe trouve
„ qu'au lieu de Vous annoncer des
„ nouvelles agréables, je me vois for-
„ cé à Vous apprendre un accident
„ qui me pénétre le cœur. C'eſt que
„ le Roi, de Glorieuſe Mémoire, ne
„ pouvant laiſſer ſans ſecours les Pays
„ de l'Electeur de Saxe, fit tant de di-
„ ligence (1) depuis la Bavière jus-
„ qu'à Naumbourg, qu'il atteignit l'en-
„ nemi près d'une petite Ville nom-
„ mée Lutzen, où il livra Bataille à
„ Wallenſtein, joint à Gallas, Holck,
„ Pappenheim, & Merode. Et non-
„ obſtant la ſupériorité de toutes ces
„ forces réunies, les troupes de Sa Ma-
„ jeſté y ont remporté une victoire
„ complette. Mais cet avantage n'a
„ été payé que trop cher, puiſqu'il en
„ a coûté la vie au Père de la Pa-
„ trie . . . .

„ Il y avoit déja quelques années
„ que je prévoyois ce malheur, & j'a-
„ vois pluſieurs fois ſupplié Sa Maje-
„ ſté

(1) Spanheim Sold. Suéd. *p.* 463. dit, que Guſtave ſe rendit de Bavière en Saxe avec toute ſon armée en moins de quinze jours. C'eſt plus de cent de nos lieuës.

„ fté de fe ménager davantage . . . .

„ Mais comme Dieu avoit doué ce
„ Monarque d'un cœur Héroïque, &
„ d'un courage invincible, qui ne crai-
„ gnoit, ni le danger, ni la mort; il
„ ne nous appartient point d'en parler
„ autrement que pour louer & admirer
„ Sa Majefté . . . .

„ Dans le monde, il n'y a prefen-
„ tement perfonne qui puiffe lui être
„ comparé, & il n'y en a pas eu de-
„ puis plufieurs fiécles. Je doute mê-
„ me que le tems avenir en produife
„ un femblable.

„ Le tître de Roi fage, de Grand
„ Guftave, de Père de la Patrie lui eft
„ juftement dû parmi nous. Jamais la
„ Suéde n'a été gouvernée par un fi
„ Grand Roi. Ce n'eft pas nous feule-
„ ment qui le reconnoiffons, mais les
„ Etrangers; mais nos ennemis mê-
„ me &c."

Dès que le Corps du Roi eut été trouvé, il fut porté au Village de Menchen, & de-là à Weiffenfels. Là il fut remis entre les mains d'un Apoticaire, qui l'ouvrit & l'embauma. Toutes les parties en fûrent trouvées très faines. Son cœur pefa une livre & dix onces, & fuivant toutes les apparen-

ces, il auroit vécu très longtems, si la guerre n'eut moissonné sa glorieuse vie. Nous rapporterons ailleurs les remarques de cet Apoticaire, & une lettre très curieuse d'*Adler-Salvius* Ministre de Suéde à Hambourg. En attendant, nous observerons que ce Grand Roi avoit toûjours eu la foiblesse de craindre, que son Corps ne fût ouvert après sa mort, & l'avoit expressément défendu. C'est un préjugé général chez tous les peuples du Nord. La mort leur fait moins de peine, que l'idée que leur Corps sera ouvert après leur mort.

Quoiqu'il en soit, ce fut à Weissenfels, que la Reine vint arroser de ses larmes le Corps froid & sanglant de son Auguste Epoux. Elle ne le quitta plus depuis, jusqu'à ce qu'il fût déposé dans le Caveau, qui lui étoit destiné en Suéde. Cette Princesse, qui l'année précédente avoit traversé en triomphe toute l'Allemagne, la traversa dans le deuil le plus profond, & l'affliction la plus sensible.

Ce Corps fut d'abord transporté de Weissenfels à Wolgast, où l'on lui fit une reception des plus pompeuses. Quatre mille Soldats Suédois en deuil précedoient le cercueil, plus de cent che-

vaux caparaçonnés de noir venoient ensuite. L'Electeur de Brandebourg, plusieurs autres Princes, Princesses & Seigneurs étoient autour du Char funèbre.

Enfin, il fut embarqué, & arriva le cinquiéme d'Août 1633. à Nykœping.

La Reine sa Mère alla au devant de ce cher Fils, dont le Corps fit redoubler des pleurs, qu'elle n'avoit cessé de répandre, depuis la triste nouvelle de sa mort. Elle étoit accompagnée de deux Députés du Sénat, Gabriel Oxenstierna frère du Chancelier, & Mathieu Soop. Le Corps fut déposé avec pompe au Château de Stockholm, où il resta jusqu'au 15. Juin de 1634. qu'il fut porté par les Députés des Etats alors assemblés, & inhumé dans un Mausolée qu'on avoit fait faire exprès.

L'Evêque de Lindkœping, Jean Bodwid, fit l'Oraison funebre du Héros. La Reine son Epouse, toûjours inconsolable, voulut elle même choisir le texte de ce discours Chrétien. Elle le prit du premier livre des Maccabées, Chap. IX: ℣. 17. 18. 19. & 20.

Quelques Savans Suédois, & en par-

ticulier le célèbre Rudbeck, (1) assûrent, que, dès que le cercueil où étoit le Corps du Roi, eut été débarqué, le Ciel jusqu'alors sérein se brouilla subitement, & qu'il survint une grosse pluye, & une violente tempête: mais que, dès qu'il eut été deposé dans la forteresse, le Ciel redevint serein, comme si la nature même eût voulu témoigner prendre part au deuil universel de toute la Suéde, & d'une grande partie de l'Europe.

Kevenhuller (2) rapporte plusieurs présages de la Bataille de Lutzen, & de la mort du Roi Gustave-Adolphe. Par exemple, que, pendant que le Roi fut près de Nuremberg, il eut onze chevaux tant de selle que de main tués sous lui, ou près de lui: que, lorsque le Roi parcouroit les rangs de son armée un moment avant la dernière Bataille, monté sur un excellent cheval alezan moreau, qu'il avoit eu du Général Baudissin, & qu'il avoit monté à la Bataille de Leipzig, ce même cheval plia

(1) Ann. Suec-Goth. Msc. Cap. VI. § 17. Paulini Gotti Hist. Arctoa. *p.* 409.
(2) *Pag.* 196.

deux fois des jambes de derrière, ce qu'il n'avoit jamais fait : enfin, que quelques années auparavant on avoit trouvé de l'eau toute rouge comme du ſang, dans les foſſés du chemin de Lutzen. Quoiqu'il en ſoit de la ſolidité ou de la vanité de ces obſervations, tout le monde connoît le fameux Sonnet françois ſur la mort du Grand Guſtave, qu'on trouve dans les Récueils des Piéces ingénieuſes ; c'eſt par-là, & par l'Epitaphe qui fut gravée ſur le tombeau de ce Héros, que nous terminerons cet ouvrage. Heureux, ſi nous avons pu par notre manière de narrer ne rien diminuer de l'intérêt, que jette dans toute âme ſuſceptible de ſentiment, la Vie glorieuſe d'un des plus grands Hommes que la Nature ait jamais formé.

SONNET

De M. Arnaud d'Andilly, ſur la Mort du Grand GUSTAVE.

Plus vîte que l'éclair, plus craint que le tonnerre,
Portant avec moi la terreur & la mort,

J'ai passé comme un Mars des rivages du Nord,
Par tout où m'appelloit la justice & la guerre.

L'Allemagne m'a vu briser comme du verre,
Tout ce qui s'opposoit à mon puissant effort;
Et mon secours fatal lui servit de support,
Lorsqu'il ne sembloit plus qu'elle en eût sur la terre.

Le plus sage aux Conseils, le premier aux hazards;
Mes vertus ont terni le lustre des Césars,
Et rendu l'univers étonné de ma gloire.

Quel siècle vit jamais un si grand Conquérant?
Vivant j'ai triomphé, je triomphe en mourant,
Et choisis pour tombeau le Champ de ma Victoire.

L'Inscription qui sert d'Epitaphe au tombeau de Gustave-Adolphe, est gravée en Lettres d'or au dehors du Bâti-

ment octogone, où le Corps repose, & s'y lit encore aujourd'hui.

GLORIA ALTISSIMO
ſuorum refugio
ſepultura Potentiſſimi Principis
GUSTAVI-ADOLPHI-MAGNI,
Dei gratiâ
Regnorum Sueciæ Regis incomparabilis,
qui:
Regno undiquè hoſtibus obſeſſo
Ad Imperium intravit:
Pacatis deniquè Danis,
Moſcoquè & Polono mitioribus factis,
Regnum ampliavit
Summâquè prudentiâ Regnum gubernavit.

Tandèm retruſo Cæſare
Germaniſquè à Papæ deformatione
liberatis,
In pugnâ Lutzenſi Victor
Heroicè obiit
VI. Cal. Novembr. A°. Dom. MDCXXXII.

IN ANGUSTIIS INTRAVIT:
PIETATEM AMAVIT:
HOSTES PROSTRAVIT:
REGNUM DILATAVIT:
SUECOS EXALTAVIT:
OPPRESSOS LIBERAVIT:
MORIENS TRIUMPHAVIT.

DISSERTATION

Où l'on examine, si l'opinion commune, touchant la Mort du Grand-Gustave, est bien fondée ou non.

NOus avons ici deux objets à considérer : prémièrement, il s'agit de savoir si Gustave-Adolphe a été tué ensuite d'un complot formé contre sa vie; secondement, par qui ce complot a été formé & exécuté.

Si l'Histoire est un tribunal où la postérité juge les Rois mêmes; ce Tribunal doit avoir les mêmes régles de droit que ceux, où l'on décide de la vie, ou de la mort des citoyens; puisque l'honneur, & la réputation ne sont pas de moindres objets.

Dans les Pays où la justice s'exerce avec le plus de sévérité, où les procédures criminelles sont le moins sujettes à des longueurs, qui soustraient d'ordinaire le coupable à la rigueur des Loix, on ne condamne personne, sans que quelques témoins déposent contre lui, ou du moins sans de fortes présomtions, des

indices violens, qui réunis & rassemblés font un corps de preuves ; encore dans ce dernier cas les juges opinent ordinairement à un plus amplement informé, ou du moins s'en tiennent à l'avis le plus doux.

Un Historien, qui prononce sans examen, sans forme de procès, sur l'honneur & la réputation des Têtes Couronnées, & des personnes publiques, ne mérite-t-il pas d'être regardé comme un juge passionné, inique & corrompu ; comme un calomniateur, qui mérite d'être flétri lui-même, & digne du mépris de tous les gens de bien ?

En examinant ici ce fameux procès touchant la mort du Roi de Suéde, nous sommes bien résolu de suivre la forme judiciaire, que dicte le Droit naturel ; sans envier à des écrivains plus hardis le plaisir qu'ils trouvent à donner leurs idées pour des preuves, & leurs décisions pour des arrêts irrévocables.

Demandez à toute la Suéde, si Gustave-Adolphe a péri par cette fatalité commune à tant de guerriers, qui périssent dans les combats ; toute la Suéde vous répondra que non, & vous soutiendra qu'il a été assassiné. Ce fut le

cri général, après la mort funeste de ce Grand Prince, & cette opinion est restée depuis si enracinée, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on en revienne jamais. Cependant quoi de plus naturel qu'un Prince, qui toute sa vie s'est exposé comme le moindre Soldat, périsse aussi comme le moindre Soldat. N'étoit-il pas couvert de blessures, & conséquemment ne s'étoit-il pas souvent mis dans le cas d'être tué? Ses plus fidéles Serviteurs ne l'ont-ils pas mille fois prié, conjuré instamment & en vain, de ménager davantage une vie aussi précieuse que la sienne? N'est-ce pas-là le défaut, & presque le seul qu'on lui a reproché? N'a-t-il pas à Lutzen conduit lui-même son aîle droite? Ne s'est-il pas trouvé au plus fort de la mêlée? N'avoit-il pas pour Systême que le Soldat étoit bien plus brave, quand il voyoit son Roi s'exposer au danger? Tout cela n'est que trop vrai. Pourquoi donc chercher d'autre cause de sa mort?

D'ailleurs, s'il y a eu un complot, une conspiration, pourquoi le Grand Chancelier n'en dit-il rien dans ses Lettres au Sénat? Pourquoi Adler Salvius Chancelier de la Cour, & Ministre de Sué-

de en Basse-Saxe, n'en dit-il pas un seul mot dans les siennes au même Sénat? Celle qu'il lui écrit de Hambourg en date du 25. Novembre, ne roule pourtant que sur les circonstances de la mort du Roi. Elle est trop curieuse, & trop intéressante, pour n'être pas rapportée ici (1). . . . .

„ L'Apoticaire Casparus, qui a „ embaumé le Corps du feu Roi, écrit „ qu'il y avoit neuf blessures, cinq „ coups de feu, deux balafres, & un „ coup d'épée ou de pointe (2). Grub-

(1) Cette Lettre que M. Arkenholtz nous a aidé à traduire du Suédois, est inserée dans l'Histoire des Maréchaux de la Diète par Mr. de Stiernman, laquelle se trouve dans la troisiéme partie de la Bibliothéque Suédoise de M. Giærwel *p.* 10. & 11. Impr. à Stockholm en 1760. in 4to.

(2) Cela ne fait jamais que huit blessures; mais peut-être que la fracture du bras doit faire la neuvième. Une autre difficulté, c'est que l'apoticaire n'explique point, si par ces neuf blessures il entend toutes celles que le Roi avoit jamais reçues, ou seulement celles qu'il avoit reçues à la Bataille de Lutzen, qui devoient encore être tout fraîches. On doit supposer ce dernier sens, puisque nous avons vu qu'au siége d'Ingolstadt, le Roi dit, j'ai reçu *treize blessures* &c. La suite de cette Lettre fait voir, qu'il s'agit ici de blessures fraîches, & par conséquent le Roi avoit sur son Corps vingt-

„ be me mande que Sa Majesté, s'étant mise à une heure après midi ou environ, à la tête du Régiment de Stenbock, qui s'étoit mêlé avec l'ennemi durant le grand brouillard, avoit d'abord eu le bras gauche cassé, en sorte que le tuyau en avoit paru hors du vêtement : que là-dessus *quelqu'un* (1) lui a mis des pistolets entre les épaules, & l'a percé d'outre en outre.

„ Et, quoique Sa Majesté ait voulu encore se sauver, Elle n'en a pu venir à bout, l'ennemi l'ayant suivi de trop près; alors le Roi, ne pouvant plus supporter le galop du cheval, & les forces lui defaillant, est tombé, & le cheval l'a traîné quelque tems par terre. Ce Prince est resté-là quelques momens encore un peu en vie, au milieu & sous les pieds des ennemis : mais enfin quelqu'un s'approchant, lui a demandé qui il

deux blessures, tant anciennes que nouvelles, y compris celles qui lui ôtèrent la vie.

(1) Ce *quelqu'un* est remarqué comme un mot mistérieux, d'où l'on peut tirer quelque induction touchant le complot. Pour moi, je ne vois point cela, & le mot *ennemi* qui suit me paroît se rapporter aux Impériaux.

„ étoit (1)? A quoi Sa Majesté a ré„ pondu, *je suis le Roi de Suéde*. Sur „ cette réponse, cet homme l'a bien „ voulu traîner avec lui. Cependant „ nos Cavaliers, ayant apperçu le che„ val du Roi courant ça & là sans „ Maître, ont fait une furieuse char„ ge; surquoi le Cavalier ennemi lui „ a donné à bout touchant d'un coup „ de pistolet tout au travers de la tê„ te, & s'est sauvé à toute bride.

„ Il ajoûte, qu'après cela le Roi a „ été dépouillé jusqu'à la chemise, & „ avoit encore eu un coup mortel dans „ le Corps *d'un petard*, ayant encore „ reçu une balafre au front. Ce n'a été „ qu'après une demi-heure ou envi-

(1) Quelques-uns disent que ce Monarque répondit; *je suis le Roi de Suéde qui meurs pour la Réligion & la Liberté de l'Allemagne.* Si le Roi de Suéde a été traîné par son cheval, & par ce Cavalier, il peut fort bien avoir été trouvé près du fossé à l'endroit où est la pierre, soit qu'il ait été blessé à la droite, ou à la gauche de son armée: car la pierre est au centre du champ de Bataille, un peu plus près pourtant de la gauche que de la droite; ce qui est important à savoir: parceque cela prouve qu'il a été blessé à l'aîle gauche. Il paroît encore par cette Lettre qu'il n'est pas vrai, qu'il ait été blessé dès le premier choc, comme le prétendent presque tous les Historiens, puisque cela n'est arrivé qu'à une heure après midi.

„ ron, que les notres ont pu recouvrer „ ce Corps mort, & l'enlever du Champ „ de Bataille ".

On a beau tourner, & retourner cette Lettre de tous ſens, on n'y voit aucune trace de Conjuration ; &, ſi je l'oſe dire, on y apperçoit même le contraire. En effet, au lieu de dire *l'ennemi*, ne diroit-il pas *l'aſſaſſin*, s'il le connoiſſoit ? Qu'auroit-il à ménager ? *Mais*, dira-t-on, *ſi Salvius ne le nomme pas, d'autres le nomment. Et, s'il y a eu un aſſaſſin, donc il y a eu une conjuration, un complot ; car qui dit un aſſaſſinat, dit une choſe préméditée, & par conſéquent un complot.*

Toutes ces conſéquences ſont juſtes dans l'hypothèſe qu'il y a eu un aſſaſſin. C'eſt ce qui nous reſte à examiner.

Tous les Hiſtoriens (1) contempo-

(1) L'Auteur de l'Hiſtoire de Guſtave-Adolphe en Anglois, a pris un parti ſingulier ; c'eſt de ſuppoſer, que tout ce qui arrive à ce Prince eſt une ſuite d'une conſpiration, formée par le Cardinal de Richelieu. Si Guſtave-Adolphe reçoit une bleſſure, s'il ſe trouve en quelque danger c'eſt le Cardinal de Richelieu : les contradictions les plus ſenſibles, les abſurdités les plus frappantes ne l'arrêtent point : il n'y fait pas ſeulement attention, & paſſe par deſſus comme ſi de rien n'étoit. Quel peut-être le motif d'un pareil

rains, qui ont écrit avec quelque modération, ſe ſont contentés de dire en paſſant, qu'on eut des ſoupçons que le Prince François-Albert de Saxe-Lawenbourg, avoit aidé à tuer le Roi, ou l'avoit même tué de ſa main : en même tems, quelques-uns rapportent ſur quoi le public fondoit ces ſoupçons.

Mais Puffendorff Hiſtoriographe de Suéde eſt allé plus loin. Il n'a pas dit qu'on ſoupçonnoit; mais il a ſoûtenu, que ce Prince de Lawenbourg avoit été le meurtrier de Guſtave-Adolphe. Pour appuyer cette opinion, qu'il a conſervée juſqu'à la mort, il a raſſem-

mépris du public, & des Loix de l'équité? Eſt-ce haine perſonnelle, ou haine nationnale? Car enfin, jamais perſonne n'a formé une pareille accuſation, ni donné lieu à la former. On trouve bien dans les Hiſtoriens du tems, que la Cour de France prit ſur la fin quelque ombrage des grands progrès de Guſtave-Adolphe; mais les Electeurs de Saxe & de Brandebourg en prirent bien davantage. Pourquoi donc accuſer celle-là plûtôt que ceux-ci? Sur la fin, il ſe donne la torture, pour juſtifier le Prince François-Albert de Saxe-Lawenbourg, & y réuſſit comme à prouver la prétendue conſpiration du Cardinal de Richelieu. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire les notes, dont le ſavant M. Bœhm a cru devoir accompagner la traduction Allemande de l'ouvrage du Dr. Harte. On y verra que l'accuſation de l'un, & l'apologie de l'autre, ſont également vaines & ridicules.

blé tous les indices qu'il a pu trouver, & en a fait un Corps de preuves, qui lui ont paru suffisantes, pour prononcer en dernier ressort. Nous rapporterons tous ces indices, auxquels nous en joindrons d'autres que Puffendorff, ni bien d'autres après lui n'ont pas connus.

Nous étayerons le tout de la déposition d'un témoin, laquelle n'a point encore vu le jour de l'Allemagne; &, après avoir résumé tout cela, nous donnerons nos conclusions, & le Public prononcera: Mais auparavant il est à propos de faire connoître ce François-Albert de Saxe-Lawenbourg. Le Lecteur qui a dèja vu dans notre ouvrage d'autres Princes de ce nom pourroit aisément les confondre; & il est naturel de supposer, qu'il est curieux de pouvoir distinguer tous ces Princes de Lawenbourg.

Celui dont il s'agit ici étoit le cadet de quatre frères: *Auguste* l'aîné de tous, *Rudolphe-Maximilien*, *François-Charles*, & *François-Albert*. Tous ces Princes étoient Fils de François II. du nom, Duc de Saxe-Lawenbourg, & de Marie Fille de Jules Duc de Brunswig-Lunebourg. Auguste succeda à son Père, Rudolphe-Maximilien servit l'Empe-

reur

reur, après avoir changé de Réligion en Italie. François-Charles prit un parti tout différent. Nous avons vu comme il fut fait prisonnier à Ratzenbourg par Pappenheim: & fut obligé de changer de Réligion pour obtenir sa liberté. Après cela il reparut encore sur la scène comme nous avons vu dans cette dernière partie de notre ouvrage. Quant à François-Albert le plus jeune des quatre, il étoit né en 1598. Peu de tems avant que Gustave-Adolphe entrât en guerre avec le Roi de Pologne, il vint à la Cour de Stockholm, & y fut reçu comme un Prince parent & allié de la Maison Royale, à cause de la prémière Epouse de Gustave-Vasa, qui étoit une Princesse de Lawenbourg; mais, François-Albert ayant tenu quelque discours trop libre dans l'appartement de la Reine Mère en présence du Roi, ce Monarque, qui étoit jeune & vif, (1) lui donna un souflet. (2) Mais dans le

(1) Il étoit naturellement colère; mais dans la suite il se rendit absolument maître de cette passion.

(2) Puffendorff dans une Lettre à Preziger Conseiller d'Etat de la Cour de Stutgard, insérée par M de Nettelblat dans la Bibliothéque Suédoise s'exprime sur cette affaire: *Fuerat iste Franciscus-Albertus aliquot ante bellum*

moment même il sentit qu'il s'étoit trop laissé emporter, & offrit satisfaction au Prince de Lawenbourg, ils se seroient sans doute battus en duel, suivant la déplorable coûtume de ces tems-là, si le Grand Oxenstierna n'eût assoupi cette affaire, & engagé les deux Princes à s'embrasser.

Gustave se réconcilia de bonne foi, & avec cette franchise qui lui étoit naturelle. Mais il n'en fut pas de même de Lawenbourg, & il y a apparence que l'affront qu'il avoit reçu ne s'éfaça jamais de sa mémoire, & qu'il ne fit que dissimuler sa haine, en attendant une occasion d'exercer sa vengeance.

annos in Sueciâ, ubi quùm Rex eum aliquandò in aulâ matris suæ licentiùs agentem deprehendisset, effervescente subitò motâ bile, alapam isti impegit, quo nomine in duellum descensuri fuerant, ni Axelius-Oxenstierna id impedisset &c. Bibl. Sué. Tom. V. *p.* 90. Ricci rapporte la même avanture avec toutes ses circonstances; à la vérité, lui & un autre Historien de son Pays la traitent de fable; mais leur récit fait voir que c'étoit-là une opinion générale, & le témoignage de Puffendorff ne laisse aucun doute qu'elle ne fût fondée sur la vérité. En effet, cet Auteur étoit à portée de s'instruire d'une affaire qui s'étoit passée à Stockholm, & à la vue de toute la Cour. Au reste, la Maison de Saxe-Lawenbourg est aujourd'hui éteinte, & la possession de ce petit Etat est encore en litige.

François-Albert passa ensuite au service de l'Empereur, & devint un des plus intimes amis & confidens de Wallenstein. L'Empereur lui donna un Régiment, & lui fit d'autres avantages, qui l'attachèrent si bien à son service, qu'il oublia sa qualité, & fit bien des demarches peu dignes de sa naissance, telle fut celle d'aller clandestinement en Saxe solliciter lui-même l'Electeur de rompre son alliance avec le Roi de Suéde. François-Albert étoit un pauvre petit Prince Cadet d'une Maison peu opulente; il cherchoit à se tirer de cet état d'indigence, & ne pouvoit guère y parvenir que par toute sorte de services.

Peu de tems après ce Prince quitta le service de l'Empereur, sans qu'on ait jamais su pourquoi, & vint à l'armée de Gustave-Adolphe, pour y servir comme simple volontaire. Le Roi le reçut avec tous les témoignages de la plus sincère affection. Il s'attacha à ce Monarque, ne le quitta point, lui fit assidûment sa Cour. Il y a apparence qu'il lui avoit donné quelque raison plausible de sa désertion du parti des Impériaux. Quoiqu'il en soit ses assiduités auprès du Roi, le zèle qu'il montroit pour sa

perſonne, parûrent ſuſpects au Chancelier Oxenſtierna. Il en dit ſon ſentiment au Roi, & le pria de ſe défier du perſonnage: Mais le Roi ne put jamais ſoupçonner un Prince d'une naiſſance ſi diſtinguée de s'être chargé du rôle de traître & d'aſſaſſin. Cependant la Bataille de Lutzen ſe donne, François-Albert ne quitte point le Roi, & porte ſous ſon juſte-au-corps l'écharpe verte, qui eſt la couleur Impériale. Le Roi s'écarte avec deux Domeſtiques ſeulement, & François-Albert le ſuit de près, avec Heynin ſon confident, & apparemment ſon complice. Le Roi à le bras gauche caſſé d'un coup de mouſquet, ou de canon. Un quidam lui donne par derrière d'un piſtolet entre les deux épaules. En un mot le Roi eſt tué; on le traîne. François-Albert revient tout enſanglanté. Il raconte que le Roi a péri dans la mêlée, & qu'il ne l'a quitté que quand il l'a vu tomber. On lui demande comment il ſe peut faire qu'il n'ait pas été bleſſé. Il répond qu'il en eſt redevable à ſon écharpe verte (1). Il eſt le premier qui donne à

(1) L'Evêque Piaſecius confirme ces faits, & ſon témoignage ne ſauroit être ſuſpect. *Franciſcus-Albertus Lauborgicus, qui paulò antè à*

Wallenstein la nouvelle de la mort du Héros; & deux jours après il disparoît du milieu des Suédois, & rentre au service de l'Empereur.

On ne peut pas douter de toutes ces circonstances. Elles sont affirmées par d'autres Auteurs contemporains dignes de foi.

On lit dans les négociations du Marquis de Feuquieres T. I. p. 267. *Le Duc François-Albert de Saxe-Lawenbourg est très mal avec la Couronne de Suède : Les Suédois l'accusent d'avoir assassiné leur Maître, avec* HEYNIN, *qui est son intime confrère.* Mais est ce Heynin? Ne seroit-ce point cet Officier du Duc, que quelques-uns ont nommé Falckenberg?

Voila des indices bien forts. Voici qui ne l'est guères moins. On lit dans l'Histoire de Charles XII. par le Docteur Nordberg un morceau que je ne ferai que transcrire ici, suivant la traduction que M. de Warmholtz a don-

Cæsarianis partibus ad Gustavum defecerat, individuus ipsius comes, in isto prælio illæsus remansit, idemque primus Wallensteinio fuit familiarior, *& priùs quàm transiisset ad Suecum & post illam pugnam.* Piasec: Chronica Gestorum ad h. an. p. 520.

né de cet ouvrage. Liv. IX. an. 1707. p. 159.

„ Le même jour que le Roi assista „ aux funérailles du Comte de Wran- „ gel, il alla d'abord après le service „ accompagné de peu de personnes „ faire un tour du côté de Lutzen, „ pour voir la place où Gustave-Adol- „ phe perdit la vie.

„ Comme une certaine piéce manu- „ scrite indiquoit précisément cet en- „ droit-là (1), en donnant par le „ moyen d'un triangle la distance qu'il „ y a de-là jusqu'à une grande pierre, „ qui se trouve sur le chemin de Lut- „ zen, le Roi descendit de cheval pour „ en prendre lui-même les dimensions. „ S'appuyant ensuite sur la pierre il dé- „ plora le sort de ce Grand Roi, qu'une „ mort prématurée avoit enlevé à la „ fleur de son âge. Sa Majesté ne „ croyoit pas cependant que la chose „ se fût passée comme son manuscrit „ en parloit: car, disoit-elle, il est

(1) Lungwitz dans sa Schwed. Lorbeerkrantz indique cette place *pas loin du Flœssgraben, près d'un petit pont, vis-à-vis de la petite Ville de Lutzen.* Mais il n'y a pas d'autre pont dans tout cet espace que celui du Flœssgraben même.

„ impossible qu'un Prince ait pu com-
„ mettre une action si indigne en-
„ vers un Roi, qui l'avoit comblé de
„ bienfaits (1).

„ Voici l'Histoire de ce manuscrit.
„ Un vieillard de bonne mine vint un
„ jour à Alt-Ranstadt (2), pour voir
„ le Roi pendant qu'il étoit à table;
„ ne pouvant pénétrer dans la salle à
„ cause de la foule, Adam-Gierta l'un
„ des Trabans le fit entrer. En sortant
„ le vieillard s'informa exactement du
„ nom de Gierta, de ce qu'il étoit, &
„ en quel endroit il logeoit. Au bout
„ de quelques jours un Valet vint à
„ son quartier, & remit à son Domesti-

(1) Cela seroit bon si tous les Princes ressembloient à Charles XII.

(2) M. Harte parle de la maison où logeoit Charles XII. comme d'un Château. Ce n'est pourtant qu'une maison fort basse, peu distinguée de celle des Paysans, si ce n'est qu'elle est couverte de tuiles, & bâtie de brique, & qu'elle a une assez grande Cour. La chambre où logeoit le Roi, est au rez-de-chaussée sur la Cour. La maison n'a qu'un seul étage; les meubles y sont très chétifs, & le Seigneur du Village ne m'a pas paru plus magnifique que sa maison, que j'ai visitée trois ou quatre fois. Alt-Ranstadt est à un bon mille de Lutzen, hors de la route de Leipzig à cette petite Ville, & assez loin de tout grand chemin. C'est un très chétif Village.

„ que un paquet cacheté, le priant de
„ le rendre à son Maître; après quoi
„ l'Etranger donna des éperons à son
„ cheval, sans attendre aucune répon-
„ se. Gierta après avoir ouvert le pa-
„ quet y trouva un manuscrit in quar-
„ to; il étoit écrit en vers Allemands
„ & rouloit sur les actions de Gusta-
„ ve-Adolphe. Le papier en étoit fort
„ vieux & fort usé, & devoit être ma-
„ nié avec beaucoup de circonspection,
„ ce qui faisoit juger que la piéce étoit
„ fort ancienne; & selon les apparen-
„ ces le propre original de l'Auteur.
„ Gierta l'ayant remis entre les mains
„ de son frère, qui étoit en ce tems-là
„ Aide-Major des Trabans, ce dernier
„ après l'avoir lu en fit une Copie, &
„ donna l'Original au Roi, qui en fit
„ usage lorsqu'il alla à Lutzen &c.

Le manuscrit, dont il est parlé dans ce passage, a été imprimé en partie dans les additions de Noodt (1) à l'Histoire du Duché de Schleswig. L'Auteur se nommoit Jean de Hastensdorff, que Noodt croit avoir été un Valet de pied du

(1) V. P. p. 473. Voy. les Not. de M. B. sur la trad. All. de l'Hist. de G. A. de H. T. II. p. 549.

du Roi, lequel étoit avec ce Prince lorsqu'il fut tué, ayant été lui-même dangéreusement blessé. Son ouvrage est en partie en vers. Noodt n'en rapporte que des fragmens; mais, comme c'est justement les endroits où il parle de la mort du Roi, dont il fut témoin oculaire, le reste nous intéresse assez peu. Hastensdorff est peut-être le même Domestique du Roi (1), dont Spanheim parle dans son Soldat Suédois en ces termes: *Pendant que le Valet de Chambre du Roi, & divers autres mîrent pied à terre pour le relever, la charge recommença plus furieusement que jamais..... Son pauvre Valet de Chambre lui tint Compagnie, & expira sur le Corps de son Maître, percé de plusieurs coups.*

Hastensdorff à la vérité ne fut que dangéreusement blessé d'un coup de canon, mais il se peut bien qu'on l'ait cru mort; & qu'il n'ait pas survécu long-tems à son Maître; car, ce fut à Lutzen qu'il composa cet ouvrage, probablement pendant qu'on l'y traitoit de sa blessure.

Quoiqu'il en soit nous croyons faire plaisir au Lecteur François, que de lui

(1) *Pag.* 476.

traduire ici les traits de ces fragmens, qui regardent la mort du Roi, & confirment par la dépoſition d'un témoin oculaire les ſoupçons du Public, contre François-Albert de Saxe-Lawenbourg.

„ Nous étions cinq, y compris le
„ Roi, qui ſortîmes du camp à cheval,
„ pour voir ce qui ſe paſſoit à la Ba-
„ taille, Sa Majeſté en envoya deux
„ porter l'ordre aux Finlandois de ne
„ pas tant s'abandonner ſur l'enne-
„ mi. . . . . . Le Roi étoit le troiſié-
„ me. Un certain homme de grande
„ qualité, un Prince que je ne veux
„ pas nommer, & que toute l'Allema-
„ gne connoît bien, étoit le quatrié-
„ me: Et moi Jean de Haſtensdorff
„ j'étois le cinquiéme. . . . . . Je ne
„ quittai point le Roi; car, je connois-
„ ſois fort le Pays. . . . . . Sa Maje-
„ ſté s'apperçut que les Finlandois
„ étoient mal menés. . . . . Ah! dit-
„ elle, ils ſe ſont trop avancés. . . . .
„ L'ennemi faiſoit un feu terrible &
„ continuel, & l'on n'étoit en aucun
„ lieu à l'abri des boulets & des bal-
„ les. . . . . . Un coup de canon
„ m'emporte la jambe, & je tombe
„ avec mon cheval. . . . . . Le Roi

„ avance à environ cinquante pas de „ moi ; & voila ce Monarque blessé par „ un traître. Oui, je te le dis, en vérité. „ Le Roi, sentant qu'il étoit blessé à la „ tête, & que le sang lui couloit le „ long du visage, de sorte qu'il en „ étoit aveuglé, prit ses deux pistolets „ & les tira après le traître, mais le „ manqua. Gustave se balançant quel- „ que tems sur son cheval, & panchant „ tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, „ le traître, qui s'étoit un peu éloigné, „ regardoit s'il tomberoit mort ou „ non : mais le Roi mit pied à terre, „ laissa courir son cheval, & se coucha „ par terre, récommendant à haute „ voix son âme à Dieu, & exhortant „ ceux qui étoient étendus autour de „ lui de faire de même. Le traître, „ qui voyoit tout cela, revint sur ses „ pas, & donna encore neuf coups „ d'épée au Roi, qui l'appelloit par „ son nom, & lui disoit ; Dieu veuille „ te pardonner, comme je te pardon- „ ner : Dieu veuille te convertir : voyez „ vous autres qui vivez encore, voyez „ comme je meurs, pour avoir été de „ trop *bonne foi* (1). Cependant le

(1) Paroles qui ne peuvent se rapporter,

„ traître s'échappe, l'épée, le bufle du
„ Roi, & la selle de son cheval, étoient
„ tout en sang. A peine pouvoit-on
„ reconnoître ce Monarque. . . .
„ Tant que je vivrai j'en aurai le cœur
„ percé de douleur. . . . . Je n'ose
„ dire ce que j'ai vu. J'emporterai au
„ tombeau ce funeste secret. Mais, ô
„ traître, ô détestable meurtrier, sou-
„ viens-toi, que Dieu est un juge à
„ qui rien n'est caché. . . . . C'est ici
„ comme dit David : *celui qui mange*
„ *mon pain me foule aux pieds*. C'est ce
„ qui arriva au Grand Roi Gustave-
„ Adolphe de la part du quatrième,
„ qui étoit sorti avec lui du camp.
„ *Tout cela est vrai ; car je l'ai vu de mes*
„ *propres yeux*. Je le confirme, & l'at-
„ teste de mon propre seing. Ecrit à
„ Lutzen, en l'année 1633. le 16. de
„ Juin ".

Hastensdorff donne après cela le moyen de trouver au juste la place où le Roi fut tué. *Veux-tu*, dit-il, *voir cet endroit, fais ce que je te vais dire, & crois m'en sur ma parole. Quand tu seras arrivé à la pierre, attachez-y un cordon, & mesure quarante-huit aûnes, & puis*

qu'à la réconcilliation du Roi avec François-Albert.

puis encore trente-six aûnes, marchant toûjours la face tournée vers Lutzen. La place où tu arriveras au bout de cette mesure, est celle où expira le Grand Gustave-Adolphe (1).

Il se présente ici bien des difficultés sur la Rélation de ce Domestique de Gustave. 1°. Il dit, que le Roi blessé à la tête mit pied à terre, & se coucha: or il est certain que le coup, que le Roi reçut à la tête, fut le coup de la mort, & l'étourdit tellement, qu'il tomba de cheval, & étant resté accroché à un des étriers, il fut traîné quelques pas: mais comment à cinquante pas de distance Hastensdorff peut-il avoir vu distinctement ce qui s'est passé au milieu de la fumée, & de la mêlée. 2°. Il rapporte les propres paroles du Roi à son meurtrier, & aux mourans qui l'environnoient; ce qui n'est pas moins incroyable.

En effet, comment peut-il, à la même distance, les avoir entendues distinctement, parmi le tonnerre de l'artillerie, le fracas de la mousquéterie, & le cliquetis des piques? Hastensdorff ve-

(1) Cela confirme le récit du Comte de Kevenhuller: que le Roi fut tué en avant de la gauche de son armée.

noit d'avoir la jambe emportée, ou du moins fracassée, la douleur ne devoit-elle pas émousser tous ses sens? Pouvoit-il avoir une vue si perçante, une ouïe si fine? Enfin, il parle de neuf coups d'épée : or, nous avons vu dans la Lettre d'Adler Salvius que l'Apoticaire Casparus parle de cinq coups de feu. On pourroit ajoûter d'autres difficultés que je passe sous silence. Mais voici une autre Rélation bien opposée à celle-là. C'est celle de M. Gœding Prévôt de l'Eglise de Maxiæ, contenue dans une de ses Lettres à Nicolas Hufwadson-Dal, Secretaire du Cabinet d'Antiquités à Stockholm, tirée des Archives, & publiée depuis peu dans des papiers publics.

„ En 1685. me trouvant en Saxe & „ en Thuringe, j'appris par un heu„ reux hazard la circonstance de la „ mort du feu Roi Gustave-Adolphe. „ Ce Grand Prince accompagné d'un „ seul Palfrenier s'étoit avancé à che„ val pour reconnoître ; mais, comme „ il faisoit alors un brouillard épais, il „ donna malheureusement au milieu „ d'un gros d'Impériaux, qui à la vé„ rité lui tirèrent plusieurs coups, mais „ sans le tuer entiérement : le Palfre-

„ nier au lieu de le ramener au camp,
„ acheva de lui ôter la vie, & lui prit
„ la lunette d'approche, dont le Roi
„ se servoit à cause de la foiblesse de
„ sa vue. J'ai acheté cette lunette du
„ Diacre de Naumbourg; qui l'avoit
„ eue de ce misérable Palfrenier, qu'il
„ a vu dans une extrême vieillesse, &
„ n'ayant plus qu'un soufle de vie;
„ tourmenté de tous les remords les
„ plus cuisans à cause du parricide
„ qu'il avoit commis; & ne pouvant
„ appaiser les furies de sa conscience,
„ que lorsque ledit Diacre & Pasteur
„ l'eut visité & consolé, & qu'il eut
„ fait une Confession générale. C'est
„ de cet Ecclésiastique même, que je
„ tiens tout ce que je viens de vous
„ rapporter, & que j'ai reçu la lunette
„ en question, laquelle est présente-
„ ment dans les Archives du Royau-
„ me. J'écrivis d'abord toutes ces cho-
„ ses au Baron de Puffendorff; qui me
„ répondit que son Histoire étoit déja
„ imprimée en Hollande, & qu'il avoit
„ suivi Chemnitz ".

On est étonné de voir des Rélations si opposées de gens, qui ne disent pas *j'ai ouï dire; on m'a raconté*; mais *j'ai vu, j'ai fait*.

On n'auroit jamais fait à rapporter tout ce qu'on trouve dans les Histoires touchant la mort de ce Grand Roi. Les uns disent, qu'un de ses Gardes Allemand de Nation confessa au lit de mort d'avoir tiré le coup qui lui ôta la vie : d'autres, qu'un Soldat de je ne sais quel Régiment Impérial, natif de Paterborn, se vantoit d'être le vrai meurtrier de ce Héros : les Régimens de Morozini & de Picolomini se disputoient le même honneur. Enfin, il y en a qui racontent qu'un certain Falckenberg, Officier dans les troupes Impériales, passa au service du Roi, & que, s'étant dit Cousin de ce Falckenberg, qui avoit été tué à la prise de Magdebourg, le Roi, qui chérissoit la mémoire de celui-ci, avoit fait un accueil très favorable à celui-là, & l'avoit pris dans son service ; d'autres le font arriver avec François-Albert chez le Roi de Suéde ; & disent qu'il étoit Ecuyer du Prince de Lawenbourg ; qu'il étoit un de ceux qui se trouvoient auprès de ce Monarque, lorsqu'il eut le bras cassé, & que c'est lui qui fut son meurtrier. Nous avons vu dans la Rélation du Duc de Fridland à l'Empereur, que le Roi fut tué par un Falckenberg, Lieu-

tenant-Colonel du Régiment de Florence. Ne feroit-ce pas la même perfonne ? Quelle confufion ! Tout cela étonne; mais quand on fait réflexion que, de cent perfonnes qui ont vu la même chofe, il eft rare que deux en faffent exactement la même Rélation, l'étonnement ceffe; furtout lorfqu'on refléchit que la difficulté eft bien plus grande dans le tumulte, & l'agitation d'une fanglante Bataille, au milieu d'une épaiffe fumée, & de cette efpece de cahos, qui couvre tout le terrain, ou deux grandes armées fe battent avec une extrême acharnement.

Tout bien confidéré, il me paroît qu'il eft impoffible de décider fur un rapport uniforme de deux témoins, fi Guftave-Adolphe a péri fatalement, ou par un bras apofté, qui s'eft caché dans le tumulte & la confufion. D'où il fuit naturellement, qu'on ne fauroit établir par qui il a été tué.

Mais, fi l'on veut juger à quelque prix que ce foit, & fur des indices de quelque force, il me paroît que tout indique le Prince de Saxe-Lawenbourg. J'en ai déja dit les raifons; j'ajoûte que la fuite de fa conduite fit voir que c'étoit un méchant caractère. En effet, il

ſe trouva impliqué dans l'affaire de Wallenſtein, & fut arrêté le même jour que ce Généraliſſime fut aſſaſſiné à Egra: & il eût expié ſur un échafaud toutes ſes intrigues & ſes trahiſons, s'il n'avoit trafiqué de ſa Réligion pour ſauver ſa vie, comme ſes frères avoient trafiqué de la leur pour avancer leur fortune.

Après cette démarche, il contrefit le dévot & le zèlé, fit des neuvaines & des retraites, fut de je ne ſais quelles Congrégations, porta la haire & le cilice; en un mot, il joua ſi bien ſon perſonnage, que ceux qui avoient tout crédit auprès de Ferdinand III. lui firent donner le Commandement de l'armée en Siléſie. Là il voulut venir au ſecours de Schweidnitz aſſiégé par les Suédois; qui, étant allés au devant de lui, l'attaquèrent, le battîrent à plate couture, & le bleſſèrent ſi griévement, qu'il en mourut dans de grandes douleurs; & ainſi fut vangé le ſang du Grand-Guſtave, ſuppoſé que François-Albert y eut trempé ſes mains, comme il y a très grande apparence. En effet, des ennemis qui bleſſent, ou qui tuent, ne s'acharnent pas ſur le corps d'un autre ennemi. On ne s'amuſe guè-

re dans une mêlée, quelque rage, & quelque cruauté qu'on ſuppoſe aux Soldats les plus féroces, à fuſiller & à ſabrer par plaiſir un ennemi déja par terre, & ſurtout un ennemi, qui n'a rien qui le diſtingue d'un millier d'autres. Ceux qui tuèrent le Roi de Suéde, le connoiſſoient certainement bien, & n'avoient pas deſſein de le laiſſer vivre. Ils étoient trop preſſés pour le faire priſonnier, il leur parut plus ſûr de le tuer. Ils ſentoient que l'un étoit bien plus aiſé que l'autre.

La manière, dont on a traité ſon corps, ne laiſſe preſque pas douter, qu'il n'y ait eu un complot contre ſa vie. Mais qui a formé ce complot ? Les Loix & leurs Interprètes diſent, que *celui-là doit être préſumé Auteur d'un crime, qui en a tiré le fruit* (1). Les réjouïſſances qu'on fit à Madrid, les Comédies qu'on y joua, la joie cruelle & barbare où la Cour & la Ville ſe livrèrent ; tout ce qu'on fit à Bruxelles, les *Te Deum* chantés à Vienne, le canon qu'on y tira,

(1) Le Dr. Harte n'a pas fait attention à cette régle de Droit, ſans cela, il n'auroit pas été accuſer le Cardinal de Richelieu, ni fait l'Apologie de ſon Duc François-Albert de Saxe-Lawenbourg.

tout cela prouve que ces Cours regardoient comme un très grand avantage pour elles la mort d'un si redoutable ennemi. Combien de pareilles conjurations n'ont pas été formées à Madrid, à Vienne, à Bruxelles. La Hongrie, la France surtout, l'Allemagne & les Pays-Bas n'en ont que trop vu durant les XVI. & XVII. siécles.

Wallenstein n'étoit pas fort scrupuleux; Ferdinand II. ne l'étoit pas davantage que Ferdinand I., qui fit assassiner un Cardinal de la Sainte Eglise, Tuteur d'un jeune Roi, dont cet Empereur vouloit envahir le Royaume. Faire périr un Roi au milieu d'une Bataille, & un Roi Hérétique, est un bien moindre cas de conscience. Pour le Prince de Lawenbourg, il est inutile d'alléguer sa Naissance. Cela ne donne, ni les mœurs, ni les sentimens: & c'étoit un homme capable de tout. Ses liaisons avec Wallenstein le rendent justement suspect, & son retour subit auprès de ce Généralissime d'abord après la mort du Grand-Gustave prouve assez, qu'il craignoit d'être recherché sur cet événement; & par conséquent, qu'il ne se sentoit pas la conscience bien nette. Cette fuite même le feroit juger

coupable, & condamner par contumace par tout Tribunal tant ſoit peu intègre. Il n'ignora pas dans la ſuite les bruits qui couroient ſur ſon compte. Il s'en défendit; mais, il ne put jamais alléguer la preuve ſans replique dans ces ſortes de cas; celle qu'on nomme *alibi*. Je conclus donc de cette ſeule obſervation, que François-Albert étoit auprès du Roi de Suéde lorſque ce Monarque fut tué; & de ce qu'il revint ſans bleſſure, qu'il ſe ſauva auſſitôt chez les Impériaux, de ſon écharpe verte, du ſoin qu'il eut de donner le premier avis de cette mort au Duc de Fridland, de ſon intimité avec ce Généraliſſime avant & après cet événement, de la correſpondance qu'il entretint avec lui pendant qu'il fut parmi les Suédois; je conclus, dis-je, ou que François-Albert a tué Guſtave-Adolphe, ou qu'il l'a ſi bien fait connoître à ceux qui s'étoient chargés de ce ſoin, qu'il a donné lieu à ſa mort; ſoit qu'il ait été pouſſé à cette lâche action par un deſir de vengeance, ſoit qu'il l'ait commiſe pour faire ſa Cour à l'Empereur, ou par complaiſance pour Wallenſtein, trop perſuadé qu'il ne vaincroit jamais le Roi de Suéde, pour ne

pas être bien aiſe de ſe defaire d'un ſi redoutable concurrent.

Je ne dis rien de la prétendue épée magique du Grand-Guſtave, & je regarde tout ce qui a été dit, & écrit ſur ce ſujet comme la Comédie Allemande, où le Maréchal de Luxembourg, pour battre les Allemands, fait un pacte avec le Diable, qui l'emporte à la dernière ſcène.

Je me contente d'obſerver, que la véritable épée que Guſtave-Adolphe portoit à la fameuſe Bataille de Lutzen, eſt à Stockholm, ſon bufle à Vienne, & un de ſes éperons dans le Cabinet d'un Curieux, à qui le Comte de Rantzau en fit préſent, l'ayant reçu de la Veuve du Général Feld-Maréchal Holck, le même qui rangea l'armée Impériale en Bataille à Lutzen.

Paroles Remarquables de GUSTAVE-ADOLPHE *en diverſes occaſions.*

On feroit un Volume entier des réponſes vives, ſpirituelles & morales du Grand-Guſtave, ſi l'on vouloit les raſſembler en corps. On en a vu un aſſez bon nombre dans le cours de notre Ouvrage: nous en allons ajoûter ici quel-

ques-unes que nous n'avons pas eu occasion d'y placer, & qui nous paroissent dignes de la curiosité du Lecteur, & propres à former les derniers traits du caractère de ce Grand Roi.

Ce Prince, se trouvant en Finlande en 1616. & remarquant beaucoup de friponneries parmi les Officiers des Finances, qui pilloient & suçoient le pauvre Peuple, écrivit à un André Hinderson, apparemment Chef de ces Harpies : *prends garde à toi, qu'aulieu d'un cordon tu n'attrapes une corde.*

Il ne se fia jamais aux Danois (1), & il citoit volontiers ce distique.

Pro verbis vanis, Sueci dant munera Danis, Cordibus insanis creditur, laudatur inanis.

Il préferoit les Soldats étrangers à ceux qu'on forçoit dans le Pays; par la raison que l'étranger s'enrôloit de bonne volonté, & *que le chien mené de force à la chasse ne chasse pas bien.*

Je m'estime heureux (2), disoit-il un jour, & beaucoup plus heureux que nombre de mes Prédécesseurs, en ce que je pourrois dormir tranquilement dans le sein de chacun de mes sujets.

(1) Palmsk. Extr. T. I. p. 47. 65.
(2) Id. Ibid.

Et le Chancelier Oxenſtierna dit au Sénat; que c'eſt Guſtave-Adolphe qui a fait inſérer dans le ſerment du Roi, qu'*il Gouvernera le Royaume de l'avis des Princes Hèréditaires & du Sènat.*

Guſtave (1), ayant reçu une bleſſure mortelle en Pruſſe, demanda au Chancelier Oxenſtierna, qui il croyoit qui dût lui ſucceder au Trône. Après bien des excuſes Oxenſtierna répondit, que ce ſeroit ſans doute, ou le Prince Palatin Caſimir, ou ſon Fils Charles-Guſtave. *Dieu Vous préſerve Vous & les Etats de pareils Conſeils*, repliqua le Roi, *Vous pouvez être aſſûrés que Vous vous en repentiriez deux jours après.*

Pendant la guerre de Pruſſe, un jeune homme ſe préſenta au Roi, & commença à le haranguer en Latin; mais, étant reſté court, ce Prince voyant ſon embaras lui dit, *mon ami, parlons Allemand nous nous entendrons mieux. Qu'eſt-ce que tu me veux? Sire*, repartit le jeune homme, *je ſuis Etudiant, & je voudrois bien ſervir dans Votre Cavalerie. Paſſe*, dit le Roi, *on pourra bien faire un bon Soldat d'un mauvais Etudiant.*

(1) Mém. de la Reine Chriſtine, T. I. p. 176. not.

diant. *Mais*, *Sire*, reprit l'Etudiant, *je n'ai ni cheval*, *ni argent*. *On trouvera remede à cela*, repond le Roi; *mais pourquoi ne veux-tu point continuer les Etudes? C'est*, dit l'Etudiant, *que je préfere les armes aux livres*. Ah! *je vois ce que c'est*, s'écria le Roi: *Optat Ephippia bos piger*, *Optat arare Caballus*. C'est-à-dire, le bœuf pareſſeux voudroit porter la ſelle, & le cheval tirer la charue.

Acatius Todt (1) ayant fait une belle action en Pruſſe, le Roi fit mettre toute l'armée ſous les armes, loua hautement le grand courage de Todt, le créa Chevalier, & lui fit préſent d'une épée, qu'il lui ceignit au côté en préſence de toute l'armée.

On a reproché à ce Grand Roi d'avoir été un peu ſujet à des mouvemens de vivacité, dans leſquels il laiſſoit quelquefois échaper des paroles dures; mais c'étoit un feu de paille, qui s'éteignoit dans le moment. Même les perſonnes à qui il avoit parlé un peu trop fortement ne le quittoient point, ſans recevoir quelque ſatisfaction. Il avoit coûtume de dire (2): *Je ſupporte patiemment les défauts de ceux que je com-*

(1) Scheffer. Mem. Gent. Suec. *p.* 153.
(2) Spanh. Sold. Suéd. *p.* 492.

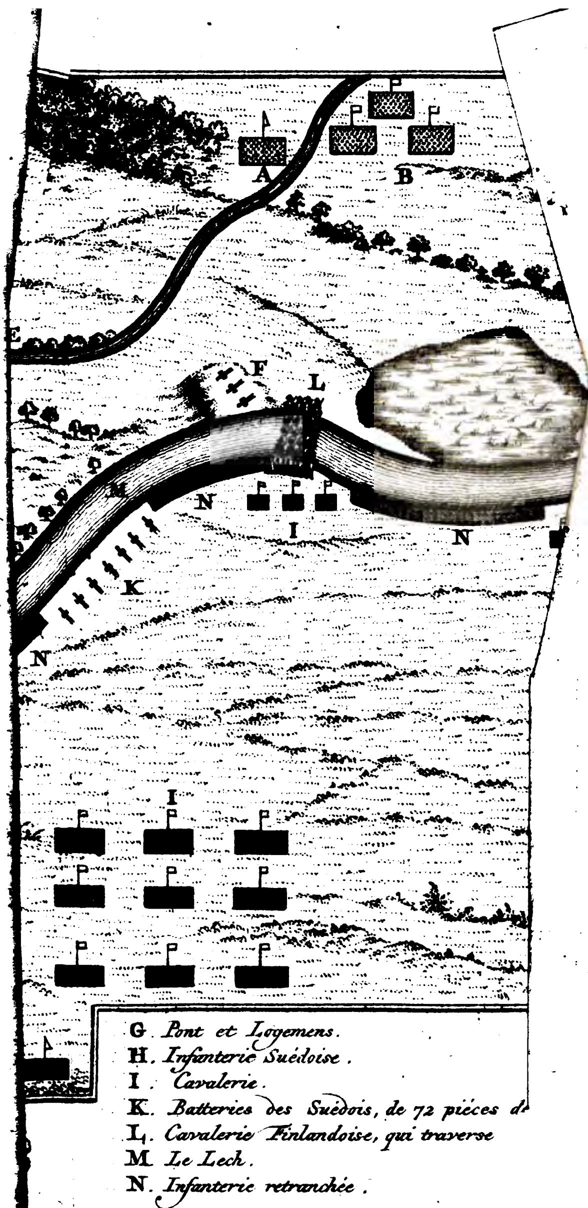
mande, ils doivent aussi excuser ma promtitude, & la vivacité de mon tempérament.

Le Comte Pierre Brahe (1), l'une des meilleures têtes du Sénat de Suéde, fit un jour cette observation, que, quoique les Exploits du Grand-Gustave eussent rétabli la réputation des anciens Goths, ce Monarque avoit toûjours eu la sage politique de ne jamais commencer de guerre sans une juste cause, & qu'un jour qu'on parloit du Dannemark, quelqu'un ayant dit qu'il seroit aisé d'emporter Coppenhague, il répondit, *qu'il ne voudroit pas l'entreprendre, qu'on ne lui en eût donné de justes sujets.*

Dans un Traité (2) entre la France & la Suéde, les Ministres du Roi Très-Chrétien voulûrent qu'on inférât dans le traité, que Sa Majesté Très-Chrétienne prenoit le Roi de Suéde sous sa protection. *Je n'ai besoin que de la protection du Ciel*, repliqua Gustave, *& je n'en demande pas d'autre. Après Dieu,*

(1) Palmsk. Vol. Ep. vir. ill. ad ann. 1628.

(2) Du Mont Corps Dip. T. V. *p.* 615. Vit. Siri. T. VII. *p.* 192. Puff. de Reb. Suec. Lib. III. § 2. Mem. du Chev. Templ. *p.* 234. Man. de la Reine Christ. T. I. *p.* 146.


A
B
E
F
L
M
N
N
I
N
K
N
I
G. Pont et Logemens.
H. Infanterie Suédoise.
I. Cavalerie.
K. Batteries des Suédois, de 72 piéces d
L. Cavalerie Finlandoise, qui traverse
M. Le Lech.
N. Infanterie retranchée.

je ne connois personne au-dessus de moi, & ne veux devoir le succès de mes armes qu'à mon épée, & à ma bonne conduite.

Il en écrivit dans ces termes à Louïs XIII. & ces expressions n'ont rien que de grand, de noble, rien qui ne soit digne de cette âme héroïque.

Il avoit fréquemment dans la bouche cet axiome des bons Princes, *Salus Populi suprema lex esto.* Que le salut public soit votre suprême loi. Il le citoit volontiers en parlant au Sénat, ou aux Etats. C'est par cet amour qu'il avoit pour son peuple, qu'il prioit le Sénat, qu'au cas qu'il plût à Dieu de le retirer de ce monde, de donner des Tuteurs à la Reine son Epouse, la connoissant pour incapable d'affaires aussi importantes que le Gouvernement d'un Etat.

Dans les Négociations du Sr. Henri Vanes Ministre d'Angleterre, que le Roi savoit être Partisan d'Espagne, & Catholique caché ; ce Prince s'échauffant sur quelque proposition desagréable de ce Ministre, lui dit finement : *Je ne vous entens pas ; vous ne me parlez qu'Espagnol.*

Il étoit ſincérement attaché à ſa Réligion (1); &, lorſqu'il paſſa l'Elbe près de Wittemberg, où le Docteur Martin Luther avoit commencé ſa Réforme, les Etudians étant venus voir ſon camp, le Roi leur parla avec beaucoup de bonté, les appellant *les Enfans de Luther.* Il dit en particulier aux Profeſſeurs en Théologie, qu'il fit venir dans ſa tente; *c'eſt de cet endroit que la lumière de l'Evangile eſt venue en Suède, il y a plus d'un ſiècle: &, comme les ennemis de la vérité font leurs efforts pour l'offuſquer de nouveau, nous ſommes venus ici pour la remettre, avec l'aide de Dieu, dans ſa prémière ſplendeur.*

Mais ſon zèle pour ſa Réligion n'aboutiſſoit qu'à le rendre meilleur, & à lui faire obſerver les préceptes de l'Evangile, lui inſpirer du ſupport pour ceux qu'il croyoit dans l'erreur, & à leur donner l'exemple de la douceur, & de l'humilité Chrétienne. Tous les Ecrivains Catholiques rendent juſtice à l'humanité, dont il uſa envers les Prêtres & les Moines, à ſon attention à empêcher toute profanation, tout ex-

(1) Loccen. *p.* 584. Baazii Hiſt. Eccl. Sueco-Goth. *p.* 773.

cès envers leurs Eglises & leurs Monastères. Les Capucins de Wurtzbourg s'étant jettés à ses pieds pour lui demander grace, le Roi ne voulut jamais les entendre qu'ils ne se fussent relevés, & les écouta ensuite découvert & debout. Ayant appris qu'un de leur Confrère avoit été tué dans l'assaut, il jura que, s'il pouvoit découvrir celui qui avoit commis cette action, il le feroit pendre, ne voulant pas que ses Soldats se servissent de leurs épées contre gens qui n'en portoient point.

Il ne pouvoit souffrir que ses Officiers, ni ses Soldats exigeassent la moindre chose des Habitans: & il disoit, que la Science de la Guerre, & l'Etat Militaire, étoit une profession humaine & libérale; & qu'il faisoit une grande différence entre un Guerrier & un Marodeur, entre un Héros & un Croate.

Il entreprit le passage du Lech, contre le sentiment de tous ses Généraux. *Vous verrez*, leur dit-il, *que la chose réüssira à souhait*, suivant la maxime qu'il est possible d'exécuter plusieurs desseins difficiles, justement par la raison, que la pluralité des hommes les supposent impraticables.

Après le passage, le Roi dit à ses

Généraux, qu'il préféroit l'ouvrage de ce jour à la journée de Leipzig. Auſſi quand la nouvelle en arriva à Rome, le Cardinal Poſman s'écria; *Tirons le rideau, la farce eſt jouée.*

Landshut en Bavière s'étant rendu à diſcrétion, les Habitans vinrent lui preſenter leurs clés à genoux. *Levez-vous*, leur dit le Roi, *votre devoir eſt d'adorer Dieu, & non pas un homme mortel comme je ſuis.*

Dans le tems que Wallenſtein tenoit Guſtave comme bloqué autour de Nuremberg, les Partiſans de la Maiſon d'Autriche publioient partout, que le Roi de Suéde n'avoit plus d'autre parti à prendre que de mettre bas les armes, s'il ne vouloit mourir de faim. Le Roi, pour aller au devant de tous ces faux bruits, écrivit une Lettre à Louïs XIII. où il lui mande: „ qu'il „ n'eſt pas ſi mal à ſon aiſe, que l'en„ nemi s'efforce de le faire accroire: „ qu'au contraire, il avoit ſuffiſamment „ de troupes à lui oppoſer; & que le „ courage de ſes gens ne les abandon„ neroit qu'avec la vie ". *Nous nous évertuons tous les jours dans le champ de Mars; & nous faiſons aſſez comprendre à Wallenſtein ce que des gens vaillans*

& capables peuvent faire, ſurtout lorſqu'ils ſe battent pour une cauſe auſſi belle que la liberté publique, & défendent des Princes & des Nations, qui gémiſſent ſous la tyrannie & la perſécution.

Dans le même tems, il écrivoit au Chancelier Oxenſtierna de le venir joindre. *Vous ne devez pas*, lui diſoit-il, *conſidérer votre Maître dans une ſituation, qui vous faſſe ſuppoſer que vous courez grand riſque à venir ici, ou que mes affaires ſont deſeſperées. Approchez tranquilement; n'appréhendez rien; je puis regarder l'ennemi en face encore bien du tems.*

Il mandoit aux autres Chefs des Corps diſperſés de ſes troupes, de ſe rendre auſſi près de Nuremberg pour le ſeconder, & de tenir les différentes routes qu'il leur indiquoit. *Mais*, ajoûtoit-il, *Meſſieurs, Votre Roi & Maître abſent comme il eſt, ne peut diriger ſes diſciples Militaires qu'en termes généraux: il arrive ſouvent des accidens que toute prévoyance humaine ne peut determiner: ſaiſiſſez ces momens; profitez des occaſions favorables qui ſe préſentent & s'échappent en un moment. Je vous donne carte blanche, & plein pouvoir d'agir avec cet-*

te discrétion, qui est digne de moi & de vous mêmes.

De tous les Généraux de l'Empereur, il n'estimoit que le seul Pappenheim, qu'il appelloit *le Soldat*; Tilly *le vieux Caporal*; & Wallenstein *le Sot*. Voulant faire entendre par-là, que le premier étoit brave, & véritablement né pour la guerre: que le second n'avoit que de 'usage, une certaine routine, & peu de capacité, & qu'il n'avoit, ni les vues, ni les sentimens d'un Héros: & que le troisiéme laissoit tous les jours échapper les plus belles occasions que la fortune lui offroit. Il l'appelloit aussi quelquefois le fat, par allusion à son orgueil insupportable à son luxe de Satrape, & à ses vanteries.

Les sentimens de Gustave-Adolphe sur les grands Conquérans méritent bien d'avoir place ici. Quelqu'un louoit un jour en sa présence les grands progrès qu'il avoit faits en Allemagne; & soutenoit que sa valeur, ses grands desseins, & ses exploits étoient des merveilles de la Providence: que sans lui la Maison d'Autriche prenoit le chemin de la Monarchie Universelle, & que c'étoit fait de la Réligion Protestante: qu'il paroissoit bien par les Miracles de

sa

sa Vie, que Dieu l'avoit fait naître pour le salut des hommes: que la grandeur de son courage incomparable étoit un présent de sa toute-puissance, & un effet visible de sa divine bonté. „ Dites
„ plûtôt, repartit le Roi, que c'est une
„ marque de sa colère. Si la guerre
„ que je fais est un remede, il est
„ plus insupportable que vos maux.
„ Dieu ne s'éloigne jamais de la mé-
„ diocrité pour passer aux choses ex-
„ trêmes, sans châtier quelqu'un. C'est
„ une marque de son amour envers les
„ Peuples, quand il ne donne aux Rois
„ que des âmes ordinaires. Celui qui
„ n'a point d'élévation ne conçoit que
„ des desseins à sa portée. La gloire &
„ l'ambition le laissent en repos. S'il
„ s'applique à ses affaires, ses Etats en
„ sont plus heureux, & s'il se déchar-
„ ge de ses soins sur quelqu'un de ses
„ sujets, à qui il fait part de son auto-
„ rité, le pis qu'il en puisse arriver,
„ c'est que le Ministre fasse sa main
„ aux dépens du peuple, qu'il mette
„ quelques impôts, pour en faire son
„ profit, & enrichir ses amis; qu'il
„ fasse enrager ses égaux, qui ne souf-
„ frent qu'avec peine son pouvoir.

„ Mais ces maux ſont bien legers, &
„ ne ſauroient entrer en comparaiſon
„ avec ceux qu'entraîne l'humeur am-
„ bitieuſe d'un Grand Roi. Cette paſ-
„ ſion exceſſive qu'il a pour la gloire,
„ lui faiſant oublier le repos, l'oblige
„ néceſſairement à l'ôter à ſes ſujets.
„ Il tient pour ennemis ceux qui ne
„ veulent pas être ſes Vaſſaux. C'eſt
„ un torrent qui deſole les lieux par
„ où il paſſe; &, portant ſes armes auſſi
„ loin que ſes eſperances, il remplit le
„ Monde de terreur, de miſéres & de
„ confuſion.

Ces ſentimens ſont bien dignes de ce Grand Roi, & combattent bien ſolidement l'étrange idée, que le commun des hommes ſe forme des Conquérans.

Ce ſeroit peu de choſe aux yeux du Chrétien, que les vertus guerrières & civiles de Guſtave-Adolphe, ſi elles n'avoient été accompagnées d'une pieté ſincère, & ſans affectation.

Au milieu du tumulte des armes, il deſtinoit certaines heures du jour à la lecture de Saintes Ecritures. On l'a ſouvent ſurpris dans ces pieux exercices.
„ Je cherche, diſoit-il, à me fortifier

„ contre les tentations par la lecture „ de la Parole de Dieu. Les personnes „ de notre rang ne sont responsables „ de leurs actions qu'à Dieu seul ; & „ cette indépendance donne occasion „ à l'ennemi de notre salut de nous „ tendre des piéges dangéreux, contre „ lesquels nous ne pouvons jamais être „ assez en garde ".

Quand il partit d'Erfurth pour aller chasser Wallenstein de la Saxe, il dit au Magistrat. „ J'ai choisi votre Ville „ pour retraite à la Reine mon Epou- „ se. Je Vous laisse en dépôt tout ce „ que j'ai de plus précieux, & de plus „ cher au monde. Vous savez, Mes- „ sieurs, que toutes les affaires sublu- „ naires sont sujettes au changement, „ celles de la guerre surtout sont pré- „ caires & journalières, étant un châ- „ timent du Ciel causé par la dépra- „ vation des hommes. Il se peut qu'il „ m'arrive quelque infortune, quelque „ desastre à moi-même, & si c'est la „ volonté de l'Etre suprême que j'y „ laisse la vie, rendez ma chère Epou- „ se participante de l'affection & du „ dévouement, que Vous m'avez tou- „ jours marqués. A ces conditions, je

„ prie Dieu de Vous faire profpé-
„ rer ".

En prenant congé de la Reine, il l'embraffa avec un fi grand ferrement de cœur, qu'il ne put lui dire que ces trois mots *Dieu Vous beniffe.* Les larmes, & les fanglots étoufèrent fa voix. Il fe retira, & monta à cheval pour aller rejoindre fon armée, laiffant tous les affiftans fondant en larmes, & toute la Ville dans une profonde trifteffe.

Fin du quatriéme & dernier Tome.



EXAMEN

DE QUELQUES PASSAGES DE DIVERS AUTEURS SUR LA BATAILLE DE LUTZEN ET LA MORT DU ROI DE SUEDE.

Pour servir d'addition à la dissertation qui termine ce quatrième & dernier Tome.

1°. ON lit (1) dans le Soldat Suédoise du B. de Spanheim, les circonstances suivantes touchant la Bataille de Lutzen.

„ Plusieurs Officiers de l'armée Suédois furent tués ou blessés. Du nombre de ceux-ci fut le Duc Bernard de Saxe-Weymar, à la valeur & conduite duquel le parti Suédois doit après Dieu les avantages de cette journée plus sanglante de beaucoup, que celle qui fut débattue l'an passé en la campagne voisine de Leipzig. Les Suédois & leurs Alliés perdîrent cinq à six mille hommes. La perte des *Impérialistes* fut très grande, de dix à douze mille morts étendus sur la place, & les deux tiers de leur armée ruinés & dissipés : outre la

(1) Pag. 482.

„ mort & les bleſſures mortelles de di-
„ vers Chefs conſidérables entre leſquels
„ ſont *Galas*, *Merode*, *Holex*, *Picolo-*
„ *mini*, *Iſolani* & pluſieurs autres.
„ Pappenheim fut ſur tout regreté de
„ ſon parti & avec raiſon. . . . Ce
„ dernier n'eut pas le tems de s'apper-
„ cevoir qu'il mouroit ; un coup de
„ canon atteignit & coupa Pappen-
„ heim, *par le milieu à fleur de ſon*
„ *arçon.*

L'Auteur quoique contemporain exagère le nombre des morts de part & d'autre ; ſuivant les meilleurs écrivains il y eut environ douze mille morts ſur la place, dont les deux tiers étoient des Impériaux. Les uns & les autres ne firent que peu ou point de priſonniers ; ce qui prouve l'acharnement des deux partis, qui ſe battîrent ſans ſe faire de quartier.

Holex eſt un nom inconnu. L'Auteur veut ſans doute dire *Holck* ou *Holcka* ſuivant l'Orthographe Danoiſe.

Pappenheim ne fut point *coupé par le milieu à fleur de ſon arçon* : mais ſeulement très griévement bleſſé : & il eſt très certain qu'il ne mourut que le lendemain de la Bataille dans le Château ou Citadelle de Leipzig, où l'on mon-

tre la Chambre où il expira. Cependant l'Auteur de ce *Soldat Suédois* dit, avoir partagé avec les Suédois la gloire infortunée de cette fameuſe journée; il y a apparence que le Baron de Spanheim n'a pris ce détour, que pour donner plus de crédit à ſon ouvrage.

2°. L'Auteur des notes ſur l'Hiſtoire de l'Empire par Heiſs dit, en parlant de la mort de Jean-Bernard Schenck de Schweinsberg Abbé de Fulde.

„ Ce bon Prélat, ayant été chaſſé de
„ ſon Abbaïe par les Proteſtans, ſe
„ mit à la ſuite de l'armée Impériale;
„ mais lorſqu'on commença à la ran-
„ ger en Bataille, il ſe retira ſur une
„ hauteur, afin d'y prier, ſans doute
„ pour la proſpérité des armes de l'Em-
„ pereur. Il avoit mal choiſi ſon champ
„ d'Oraiſon; car, il y fut atteint d'un
„ boulet de canon, qui l'envoya join-
„ dre ſes priéres à celles des eſprits
„ bienheureux".

Il n'y a point de hauteur dans tout le terrain où ſe donna la Bataille, & à plus de deux lieuës à la ronde. L'Abbé de Fulde fut tué, comme nous avons dit, en courant à cheval avec un Crucifix à la main, qu'il montroit aux Impériaux.

L'Auteur de l'Histoire de l'Empereur Léopold, si estimable par la saine critique qu'il fait briller partout, par son amour pour la vérité, par la finesse de son goût, & la justesse de son discernement, nous fournira encore quelques passages, auxquels nous joindrons quelquefois nos refléxions, & quelquefois les siennes, lorsque nous les croirons meilleures que les nôtres.

„ Gustave-Adolphe ayant eu, au „ commencement du combat, l'os du „ bras cassé d'un coup de mousquet, „ dissimula pendant quelque tems la „ douleur que lui causoit cette fractu„ re, & continua à exhorter ses Sol„ dats à donner, en cette occasion, de „ nouvelles preuves de leur courage & „ de leur bravoure. Mais, la douleur „ augmentant & lui devenant insup„ portable, il pria le Duc François„ Albert de Saxe-Lawenbourg, qui „ étoit auprès de lui, de faire ensorte „ de lui ouvrir passage à travers ses „ troupes, & de le conduire en quel„ que endroit, où il put faire panser „ sa blessure.

„ Pendant qu'ils traversoient à cet „ effet les rangs, Gustave reçut par „ derrière un second coup de mous-

„ quet, qui lui traversa le Corps de
„ part en part. Dans le déplorable état
„ auquel il se voyoit réduit, il fit en-
„ core quelques mouvemens, pour se
„ tirer de la mêlée; mais il en fut em-
„ pêché par le grand nombre des Im-
„ périaux, qui chargeoient ses troupes
„ dans l'endroit même où il se trou-
„ voit. Il perdit à la fin ses forces avec
„ le sang qui couloit de ses blessures,
„ & tomba à la renverse sur son che-
„ val, qui le traîna quelque tems ac-
„ croché aux étriers; & le laissa enfin
„ au milieu des Impériaux: Comme il
„ n'étoit point encore mort, un Sol-
„ dat Allemand nommé Jean Schnee-
„ berg, natif de Bockendorff ou *Bo-
„ kendorp*, Village du Diocèse de Pader-
„ born arracha à ce Héros, d'un coup
„ d'épée qu'il lui plongea dans le flanc,
„ le peu de vie qui lui restoit, & le dé-
„ pouilla avant qu'il eût achévé de la
„ perdre".

Le seul point où il y ait quelque conformité entre les Historiens contemporains; c'est que le *Roi fut tué dans la mêlée*, & que François-Albert de Saxe-Lawenbourg étoit avec lui; &, comme celui-ci revint sain & sauf, & que le Monarque resta mort au milieu des en-

nemis, on en inféra qu'il y avoit eu un complot contre la vie de Gustave-Adolphe, & que le Prince de Lawenbourg y étoit entré fort avant. D'autres circirstances que nous avons vues ailleurs vinrent à l'appui de cette opinion. Enfin on alla jusqu'à dire qu'il avoit lui-même tué le Roi : Et ce qui, à mon avis, semble confirmer le plus l'opinion d'un complot, c'est 1°. le coup que le Monarque reçut dans les reins. 2°. Les divers coups qu'il reçut encore étant déja mort. 3°. Son cheval, qui quoique blessé revient au camp, & qui étoit d'une beauté & d'une bonté à être un objet de convoitise, & un butin que le Soldat n'auroit pas négligé. 4°. Le Roi n'avoit rien qui le pût faire distinguer du plus simple Officier de ses troupes, comment se peut-il donc qu'on s'acharne si fort après lui, si personne ne s'est chargé de le faire connoître? Que le premier coup, qui lui cassa le bras, soit un effet du hazard, cela se comprend sans peine; mais que, lorsqu'il se retire à travers les rangs de ses propres troupes, il en reçoive un par derrière, c'est ce qui ne paroît pas un effet du hazard.

Quant au Soldat Schneeberg, nous en parlerons bientôt plus au long.

Voyons auparavant comment Spanheim raconte la mort du Roi de Suéde.

Il dit d'abord, ce qui eſt très vrai, que le Roi eut le bras caſſé d'un coup de piſtolet (ſelon d'autres d'un coup de fauçonneau ou de mouſquet) & qu'auſſitôt que les perſonnes, qui étoient les plus proches de Sa Majeſté, vîrènt ſon ſang, elles en fûrent ébranlées, & s'écrièrent; *le Roi eſt bleſſé*. Que cette parole fut aigrement relevée par le Roi, & même *avec un rechin*, craignant qu'elle ne fit perdre courage à ſes gens.

„ C'eſt pourquoi, ajoûte-t-il, cou-
„ vrant ſa douleur, il rabattit ce bruit
„ avec un viſage gai, & des paroles
„ mâles. *Ce n'eſt rien, Camarades, pre-*
„ *nez courage, continuons notre pointe*
„ *& retournons à la charge.*

„ La charge recommencée avec vi-
„ gueur, & le Roi de rechef à la tê-
„ te des ſiens, pour enfoncer ceux
„ qui s'étoient ralliés, la perte de ſang
„ & la douleur, qu'il ſouffrit dans l'a-
„ gitation, abaiſſèrent ſes forces & ſa
„ voix, & l'obligèrent de laiſſer cou-
„ ler ces paroles à l'oreille du Duc de
„ Saxe-Lawenbourg, *mon Couſin, ti-*
„ *rez-moi d'ici, car je ſuis fort bleſſé.*
„ A peine avoit-il achevé de parler,

„ & retourné la tête, qu'un Cuiraſſier „ remarquant cette retraite s'avança „ au galop du Bataillon ennemi, & lui „ déchargea un coup de carabine dans „ l'épaule avec ces paroles licencieu- „ ſes : *Es-là donc ici? il y a long-téms* „ *que je te cherchois.*

„ Quelques-uns ont eſtimé que c'é- „ toit Pappenheim qui avoit fait le „ coup, parce qu'il s'étoit ſouvent van- „ té, qu'une prédiction ancienne ſe „ trouvoit ès archives de ſa Maiſon, „ *qu'un Roi étranger mourroit de la main* „ *d'un Pappenheim, balafré & monté* „ *ſur un cheval blanc*, & que pour ce „ ſujet, *ayant le viſage couſu, auſſi bien* „ *que divers endroits de ſon Corps*, il „ avoit fait refléxion ſur ſoi, & cru „ que cela devoit être accompli par ſes „ mains. Mais outre que cela ſent *les* „ *Romans*, ce rapport eſt contredit „ par l'abſence de Pappenheim & le „ tems de la bleſſure du Roi, qui fut „ dès l'entrée de la mêlée, & avant „ que Pappenheim pût être de la par- „ tie. Joint que la diſcretion de celui- „ ci eût été autre que de parler ſi ou- „ trageuſement à un Prince de cette „ condition.

„ Cependant dès que le Roi eut re-

„ çu ce coup mortel, qui le perça „ d'outre en outre, il tomba de che- „ val, & tomba avec un *Mon Dieu* dans „ la bouche. Celui qui avoit lâché ce „ coup fut percé d'une grêle d'arque- „ busade, & sacrifié à la colère des „ Suédois.

„ Mais pendant que le Valet de „ Chambre du Roi & plusieurs autres „ mîrent pied à terre, pour le rele- „ ver, la charge recommença plus fu- „ rieusement que jamais, l'ennemi „ ayant remarqué ce coup, crut que „ tout étoit achevé, & qu'on auroit „ bon marché des Suédois.

„ Cela empêcha qu'on ne pût reti- „ rer le Corps du Roi, & obligea un „ chacun de regagner ses étriers, pour „ soûtenir l'ennemi. On ne put empê- „ cher que le Roi étendu par terre ne „ reçut encore un coup de pistolet „ dans la tête, & deux coups d'épée „ au travers du corps: les *Impérialis-* „ *tes* ayant encore peur d'un mort, & „ craignant qu'il ne vint à se relever. „ Son pauvre Valet de Chambre lui „ tint compagnie, & expira sur le corps „ de son Maître percé de plusieurs „ coups.

„ Son corps ne put être trouvé que

„ le jour suivant, après une exacte re-
„ cherche parmi un tas de morts, à
„ demi dépouillé & tellement défiguré
„ *de sang & de terre*, qu'à peine fut-il
„ reconnoissable".

Il n'est pas vrai que le corps du Roi ne fût retrouvé que le lendemain. Il fut retrouvé une demi-heure après; c'est-à-dire, aussitôt que les Escadrons Impériaux eûrent été enfoncés & mis en fuite. Il paroît que les Suédois firent un effort pour regagner le corps de leur Roi. Le bruit de sa mort se répandit d'abord dans toute l'armée, & ne fit qu'animer davantage ses braves Soldats bien loin de les décourager.

Le reste du récit de Spanheim est conforme, à peu de chose près, au témoignage des autres Ecrivains contemporains, & confirme l'opinion d'un complot. En effet comment croire que dans une mêlée, parmi le feu & la fumée, un simple Soldat Impérial, ou un Officier, n'importe, ait pu reconnoître le Roi de Suéde, qui, comme je l'ai déja observé, étoit toûjours vêtu comme le moindre Cavalier de son armée?

Le Duc de Saxe-Lawenbourg retourné chez les Impériaux, & bien informé des bruits qui couroient sur son

compte, crut devoir s'en justifier; mais toutes les Lettres qu'il écrivit sur ce sujet ne guérîrent pas les esprits; apparemment qu'il ne donna pas de bonnes preuves de son innocence. Quoiqu'il en soit un Ecrivain Allemand nommé *Job Ludolph*, s'avisa long-tems après de faire l'Apologie de ce Prince, & fut vivement refuté par l'Auteur du Livre intitulé *Hugonis Grotii manes ab iniquis obtrectationibus vindicati.* I. Part. p. 313.

Le Sr. *Kuchenbecker* Conseiller garde des Archives du Landgrave de Hesse-Cassel, entreprit en 1735. une nouvelle Apologie du Prince de Lawenbourg; j'ignore jusqu'où il poussa son ouvrage, mais je sais bien qu'il n'a point été publié; & peut-être n'est-ce pas un grand malheur; peut-être n'auroit-il fait que répandre plus de doute & d'obscurité sur un point de fait, qui n'est déja que trop obscur. Enfin le Docteur Harte a aussi cru devoir s'écarter de l'opinion commune des Ecrivains contemporains, & vient cent vingt-huit ans après nous dire: que le Duc François Albert de Saxe-Lawenbourg, est entièrement innocent du crime détestable, dont il fut & sera généralement

& peut-être juſtement ſoupçonné. Si l'on demande à M. Harte qu'elle preuve il en a, il répond que Falckenberg, Ecuyer du Prince de Lawenbourg, *homme d'honneur & de diſtinction*, tua de ſa main le malheureux, qui porta le coup mortel à Guſtave-Adolphe. Mais où M. Harte a-t-il trouvé cette anecdote ? c'eſt ce qu'il ne dit point, & en attendant qu'il veuille bien nous faire part de ſa découverte, voici ce qu'on peut répondre à ce fait, en le ſuppoſant vrai.

L'Hiſtoire eſt remplie d'exemples, où ſes Auteurs de complots ont eu l'attention d'en faire périr les exécuteurs, pour éfacer juſqu'aux moindres traces, qui auroient pu indiquer la ſource d'une mauvaiſe action : il ſuit de-là que l'attention de Falckenberg à tuer le meurtrier du Roi de Suéde, bien loin d'établir la prétendue innocence du Prince de Lawenbourg, prouve tout le contraire. En effet, il eſt preſque démontré que, ſi François-Albert ne trempa point ſes mains dans le ſang de Guſtave-Adolphe, il fit du moins connoître ce Monarque à ceux qui s'étoient chargés de le tuer, & cela par quelque ſigne, dont il étoit apparemment convenu

venu avec Wallenſtein, avant que de paſſer chez le Roi de Suéde. Sans cela il eſt impoſſible de concevoir comment ce Monarque a pu être reconnu. Les Irlandois qui conſpirèrent contre Guillaume III. le connoiſſoient mieux que les Soldats Impériaux ne connoiſſoient le Roi de Suéde, & cependant ils ſe trompèrent & prîrent le Maréchal de Schomberg pour ce Prince, & le tuèrent avant que la mêlée commençât. Que ſi le Roi de Suéde n'a pas été reconnu, il eſt inconcevable qu'on ſe ſoit tant acharné ſur lui, même après ſa mort.

Ceux qui ont voulu juſtifier le Prince de Lawenbourg ont principalement appuyé ſur ce que les Soldats du Régiment de Goetz, & ceux du Régiment de Holck ſe glorifioient reſpectivement d'avoir tué le Roi de Suéde. Cela prouveroit tout au plus que François-Albert ne fut pas le ſeul, qui eut part à cette action abominable, mais ne prouve nullement qu'il n'y ait point eu de part.

Venons maintenant au nommé Schnéeberg, prétendu meurtrier de Guſtave-Adolphe.

Ferdinand de Furſtemberg Evêque

de Paderborn (1), est le premier qui ait parlé de ce *Jean-Schnéeberg*; soit que ce Prélat ait cru devoir écarter les soupçons du Prince de Lawenbourg, dont la mémoire pouvoit lui être chère en qualité de Néophyte; soit pour relever la gloire de ses Diocésains. Voici le tour qu'il donne à cette Histoire.

Maurice de Falckenberg Lieutenant au Régiment de Goetz Cavalerie, ayant été fait prisonnier par les Suédois, resta pendant quelque tems en leur puissance, & en obtint la liberté quelques jours avant la Bataille de *Lutza* (c'est ainsi qu'il nomme la petite Ville de Lutzen). Il se trouva à cette Bataille, & il y reconnut le Roi Gustave qui étoit blessé. Il lui fut facile de reconnoître ce Prince; qui en mémoire des services que lui avoit rendu Théodore de Falckenberg, Maréchal-de-Camp de son armée tué au siége de Magdebourg, l'avoit traité fort honorablement, pendant qu'il avoit été son prisonnier, & lui avoit enfin permis de retourner à l'armée de l'Empereur. Mauritius Falkenbergius, *Equestris Legionis Gotzianæ Legatus*, *Cæsari milita-*

(1) Dans ses *Monumenta Paderbonensia*, p. 195.

vit, post captus a Suecis, & paucis diebus ante dimissus, quam ad Lutzam fuit dimicatum, eidem prælio interfuit, Regemque Sueciæ, quem paulò ante captivus, & propter merita Theodori Falkenbergii, familiariter habitus; optimè de facie.... norat.

L'ayant donc reconnu de façon à ne pouvoir s'y tromper, & ayant apperçu que Sa Majesté étoit blessée d'un coup de mousquet, il lui tira un autre coup de mousquet qui le renversa de son cheval. *Plombeâ glande sauciatum equo primus dejecit*; mais il n'eut pas le tems de faire davantage, parce qu'il fut à l'instant même renversé d'un coup de mousquet, tiré par un Soldat Suédois, *pariterque hostili telo transfixus, concidit propè regem.*

Voilà donc un Maurice de Falckenberg Lieutenant au Régiment de Goetz, & un Maurice de Falckenberg Ecuyer du Prince de Saxe-Lawenbourg, lequel selon M. Harte fut le meurtrier de Gustave-Adolphe : ce qui prouve, suivant le même Auteur Anglois, l'innocence de son maître.

On ne peut pas douter qu'il n'y eût à la Bataille de Lutzen un Maurice de Falckenberg, Lieutenant-Colonel du

Régiment de Florence, qui fut tué auprès du Corps du Roi, puisque c'est Wallenstein lui-même, qui le dit dans sa Rélation à l'Empereur; mais il n'est pas si sûr que ce fût lui, qui tira le coup de mousquet ou de pistolet dans les épaules du Roi. Revenons au récit du Prélat.

Un autre Lieutenant nommé *Oynhausen*, du même Régiment de Goetz, accourut dans le même moment pour tuer le Roi: mais il fut prévenu par Jean Schnéeberg, natif du Village de *Bokendorp*, Diocèse de Paderborn, qui lui plongea son épée dans le flanc, & & le dépouilla avant qu'il eût rendu l'âme.

Le pieux Prélat ajoûte qu'il a cru devoir joindre ce fait aux autres, par lequel ses Diocésains se sont illustrés, & cela, dit-il, afin que les personnes, qui n'ont eu aucune part à la mort du Roi de Suéde, ne se glorifient point d'avoir défait l'Allemagne d'un si redoutable ennemi.

La gloire d'avoir tué le Roi de Suéde, & de l'avoir *dépouillé avant qu'il fût mort*, ne peut, continue ce docte Ecrivain, être contestée à Jean Schnéeberg, parce qu'outre que plusieurs personnes,

qui

qui se trouvèrent à la Bataille de *Lutza*, ont assûré à *sa Grandeur*, que ce fut véritablement ce Soldat qui tua Gustave. Jean Schnéeberg porta dans son Village, & fit voir à tous les Habitans de *Bokendorp* les riches dépouilles de Sa Majesté, entr'autres une chaîne d'or qu'Elle portoit au coû.

Cette chaîne d'or est, ou un conte fait à plaisir, ou un mistère jusqu'ici inexpliqué. Quelle apparence qu'un jour de combat, le Roi, toûjours très simple dans son habillement, ait porté une chaîne d'or à son coû? D'ailleurs qu'est devenu cette chaîne. Quoi l'on conserve la lunette d'approche de ce Grand Roi, & on laisse perdre la chaîne d'or? L'un achete un morceau de l'éperon de sa botte, peut-être dix fois plus qu'il ne valoit, & personne n'est assez curieux pour acheter, & conserver dans un Cabinet un monument aussi prétieux que cette chaîne d'or? Cela ne se conçoit point. Mais que devient *la riche Pierre précieuse*, qui pendoit à cette chaîne, & dont Burgus parle en termes si magnifiques, disant, *qu'elle étoit d'une grandeur & d'une beauté singulière, un ancien joyau des Rois de Suède, qu'on ne revit jamais plus quoique le Corps*

du Roi eût été retrouvé sur le champ de Bataille depouillé jusqu'à la chemise.

Pour peu que l'on fasse attention à ces circonstances, on conviendra aisément, que Jean Schnéeberg ne profita pas seul de la dépouille de Gustave-Adolphe, & que la *Turquoise d'un prix inestimable*, qui pendoit à cette *chaîne d'or*, avoit été enlevée, avant que ce Soldat eût porté le dernier coup au Roi. Jean Schnéeberg n'auroit pas fait plus de mistère de *la Turquoise*, que de *la chaîne d'or*. Il se glorifioit d'avoir assommé le Roi, & de lui avoir ôté sa chaîne d'or, qu'il montroit à tout le monde; n'auroit-il pas montré la Turquoise s'il l'avoit eue? Ne s'en seroit-il pas fait honneur aussi bien que de la chaîne? Il est donc très vraisemblable que Jean Schnéeberg n'avoit pas la Turquoise.

Mais pourquoi l'Evêque de Paderborn ne dit-il rien du Prince de Lawenbourg, dont tous les Historiens parlent comme s'étant au moins trouvé auprès du Roi, lorsque ce Monarque fut tué, & ne l'ayant pas quitté de toute la matinée? Ce silence a quelque chose de suspect. Ne seroit-ce pas lui qui prit la Turquoise, & qui eut ses

raisons pour ne pas se glorifier de s'être approprié ce bijou?

Ce fut Maurice de Falckenberg, dit-on, qui fut tué auprès du Roi. Celui-là n'avoit garde de se vanter de lui avoir lâché le coup de mousquet qui le renversa de cheval. La personne, que le Roi honoroit d'une amitié particuliêre, mais qui n'osoit se vanter d'une action si lâche & si perfide, ne pouvoit être que le Duc de Saxe-Lawenbourg. Le même motif, qui engageoit ce Duc à garder le silence sur le coup de mousquet, le forçoit à cacher soigneusement la Turquoise. L'enlevement de cette Pierre prétieuse étoit une action encore plus infame que le coup de mousquet. En tout cas, la seconde action augmentoit considérablement l'infamie de la prémière. Le Duc de Saxe-Lawenbourg avoit seul intérêt de cacher la Turquoise; elle ne fut plus vue, c'étoit donc lui qui l'avoit enlevée: ce raisonnement paroît convainquant.

Il le paroît d'autant plus, que tout homme desintéressé conviendra, qu'il n'est pas naturel de penser que *Maurice de Falckenberg*, Lieutenant au Régiment de Goetz, lequel venoit d'être comblé de politesses, & d'honnêtetés

par Sa Majeſté Suédoiſe, & qui venoit *d'en recevoir la Liberté*, eût été aſſez ingrat, pour aſſaſſiner un Monarque ſi généreux & ſi bienfaiſant; à moins que de le ſuppoſer le plus horrible monſtre d'ingratitude que la terre ait jamais porté. On ne peut ſe former de lui cette baſſe & flétriſſante idée. Il ſemble que ce ne ſoit que pour ſauver l'honneur du Duc de Saxe-Lawenbourg, que l'Evêque de Paderborn a tâché de ternir celui de Falckenberg.

Lorſqu'on fait au contraire refléxion, que le Duc de Saxe-Lawenbourg quitta le ſervice de l'Empereur, pour paſſer à celui du Roi de Suéde, on conçoit aiſément que ſa déſertion étoit concertée, & qu'il n'affectoit de vouloir ſervir l'ennemi de ſon Souverain, que dans le deſſein de délivrer ſon Souverain d'un ennemi ſi dangéreux.

A ce motif ſe joignoit le déſir de vanger un affront perſonnel, & peut-être un autre qu'aucun Hiſtorien n'a obſervé: c'eſt que la Maiſon de Saxe-Lawenbourg formoit depuis longtems des prétentions ſurtout l'Electorat de Saxe; ces prétentions étoient alors pouſſées avec la plus grande vivacité. Guſtave étoit étroitement lié avec l'Ele-

ĉteur de Saxe, & ſacrifioit tout au déſir de conſerver cet Allié. Qui ſait ſi le Prince de Lawenbourg ne regardoit pas ce Monarque comme un obſtacle aux prétentions de Sa Maiſon? Qui ſait ſi Wallenſtein ne lui faiſoit pas envisager la tranſlation de l'Electorat de Saxe à la Maiſon de Lawenbourg, comme praticable & même prochaine, dès que cet obſtacle ſeroit levé? Guſtave mort les Suédois devoient naturellement être conſternés, confondus, battus, & mis en déroute. Dès-lors l'Empereur devenoit Maître abſolu de l'Electorat de Saxe, ſans aucune difficulté. Il pouvoit enſuite en diſpoſer avec auſſi peu d'oppoſition, qu'il avoit diſpoſé du Haut & du Bas-Palatinat, & de la dignité Electorale. L'Electeur de Saxe ſe ſeroit trouvé trop heureux, qu'on lui eût laiſſé le Marquiſat de Miſnie. Voila, me ſemble, un puiſſant motif, pour déterminer un homme ſans mœurs, ſans Religion, pour éblouir un Prince pauvre, qui avoit plus d'ambition que de délicateſſe; & pour lui cacher en partie la noirceur de l'action, la plus atroce qu'un Prince puiſſe jamais commettre.

Je finirai par une Refléxion très judi-

cieuse, de l'Auteur de la vie de l'Empereur Léopold.

Je ne sais, dit-il, si tout le monde pensera comme l'Evêque de Paderborn, qu'en plongeant l'épée dans le sein de *Gustave-Adolphe expirant*, & en le dépouillant *avant qu'il fût mort*, Jean Schnéeberg *s'acquit une gloire immortelle.* Si cette idée est juste, celle que je me suis toûjours faite de la véritable gloire est fausse. Je suis d'avis que le Prélat auroit raisonné d'une manière plus conforme au sujet, s'il avoit dit, que ce Soldat *immortalisa* son nom. On sait qu'on parvient par plus d'une voie à *l'immortalité*: mais il y a une différence totale entre *s'immortaliser*, & *s'acquérir une gloire immortelle.* Je veux bien croire, que le zèle de l'Evêque de Paderborn pour la Réligion Catholique, & l'amour de la Patrie si naturel à tous les hommes, ont séduit ce Prélat, & lui ont fait prendre le change; mais il n'en est pas moins vrai qu'il s'est trompé.

FIN.

UTZEN



On a placé la Table des Matières à la fin du Tome Premier.